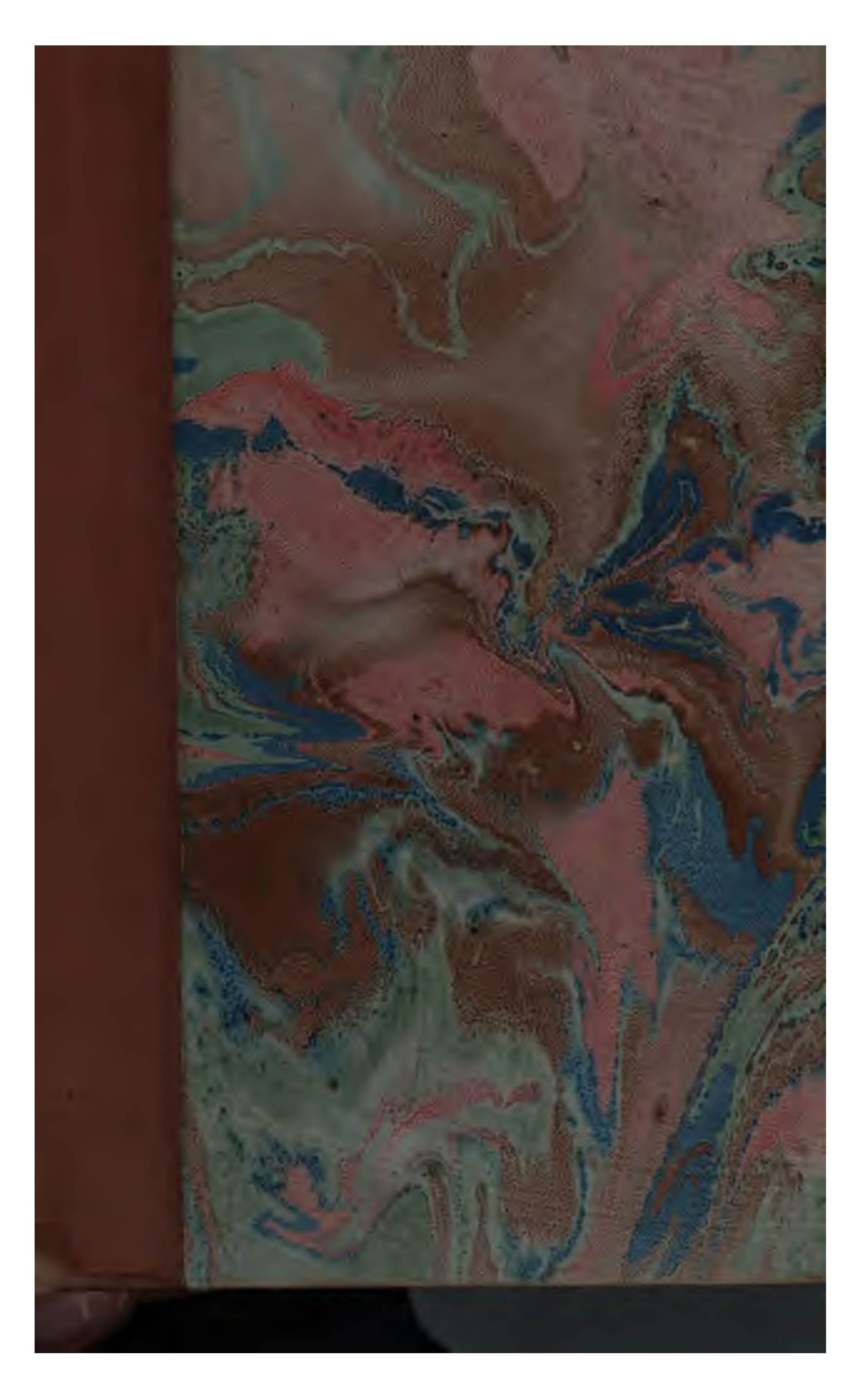
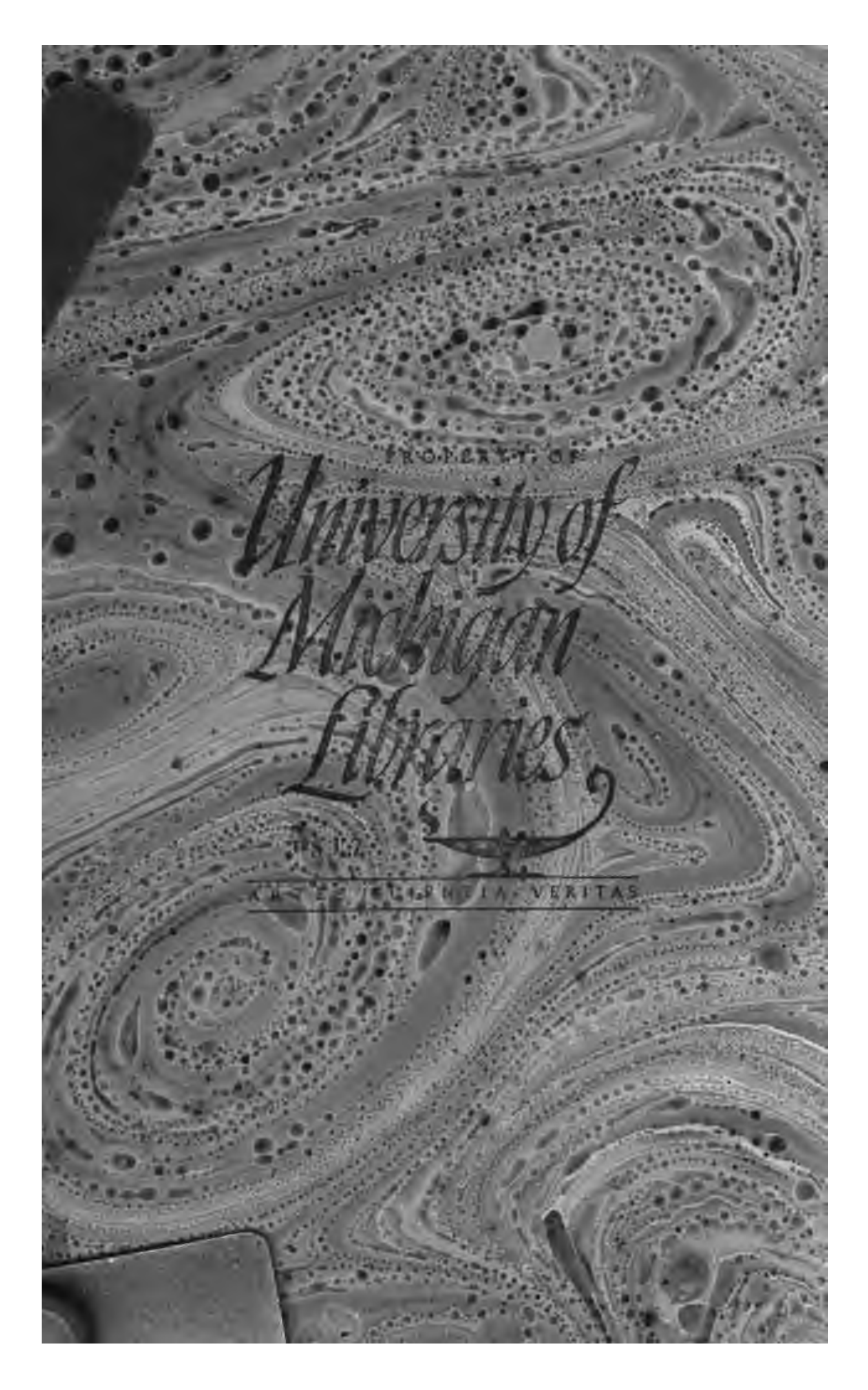
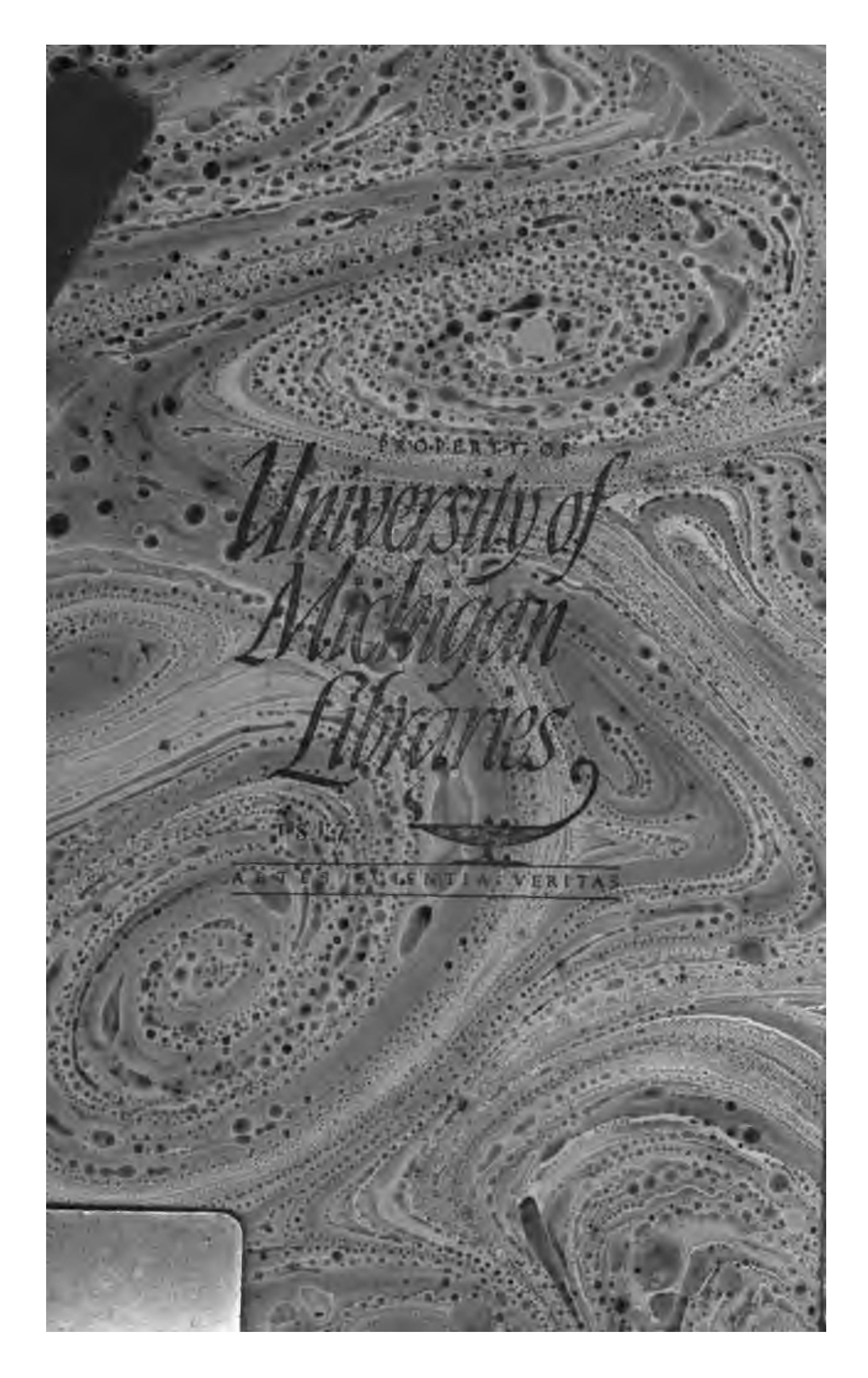


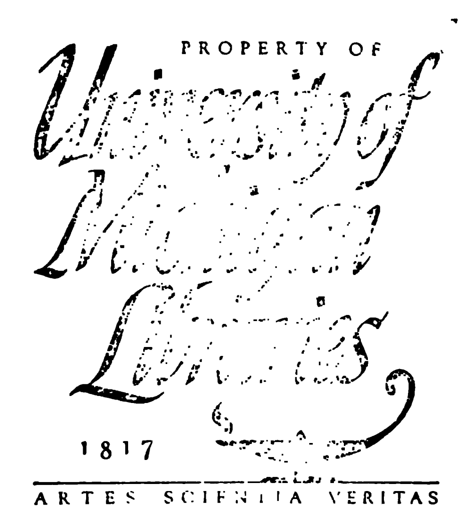

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS





PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS





ARTHUR ARNOULD

BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS

ET SES CRITIQUES

Nos intimes. — Un Critique d'État. — Les Ennemis naturels.
Les Ennemis inattendus. — Les Critiques hostiles.
Les Critiques bienveillants. — Conclusion.

TOME I

I. Mme LOUISE COLET. — MM. SAVINIEN LAPOINTE.
PAUL BOITEAU. — Mme MARIE DE SOLMS. — MM. PERROTIN,
NAPOLÉON PEYRAT. — JOSEPH BERNARD. — II. M. SAINTE-BEUVE.
III. MM. DE PONTMARTIN. — LOUIS VEUILLOT.
E. DE LA BÉDOLLIÈRE. — E. RENAN. — ALEX. VINET.
ATH. COQUEREL FILS. — JUST OLIVIER. — E. BERSIER. — LE FIGARO.
IV. MM. PROUDHON. — LOUIS ULBACH. — EUGÈNE PELLETAN.

PARIS
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE
MÊME MAISON A GENÈVE

1864

BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS ET SES CRITIQUES

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

ARTHUR ARNOULD

BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS

ET SES CRITIQUES

Nos Intimes. — Un Critique d'État. — Les Ennemis naturels.
Les Ennemis inattendus. — Les Critiques hostiles.
Les Critiques bienveillants. — Conclusion.

TOME I

PARIS
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE
MÊME MAISON A GENÈVE

1864.

PRÉFACE

Ante omnia verum.

A Monsieur C****** ****

Vous savez mieux que personne comment s'est fait ce livre : vos conseils m'ont poussé à l'entreprendre, et votre approbation m'a soutenu au milieu de cette longue enquête que je faisais subir aux *Amis*, aux *Ennemis* et aux *Critiques* du chansonnier.

Je n'ai pas voulu ajouter des souvenirs personnels, ou des confidences, à tant de confidences et de souvenirs dont le public a été inondé depuis la mort du chansonnier.

Je n'ai pas voulu recommencer pour la millième fois cette étude littéraire des chansons de Béranger que tous les hommes compétents de notre époque

ont tour à tour abordée avec plus ou moins d'équité, plus ou moins de succès.

Je n'ai pas voulu redire seulement, sur les vertus et la bonté de l'homme privé, ce qu'on a si souvent répété, et augmenter le nombre des anecdotes vraies, vraisemblables et fausses, qui se sont étalées dans les journaux, dans les brochures, dans les livres petits et gros.

Je n'ai pas tiré de ma mémoire, ni de mon carnet, des mots saisis au vol, à la table de Béranger, ou des lambeaux de phrases hachées par les hasards et les caprices de la conversation. Je ne donne même qu'un très-petit nombre de citations de *lettres inédites* du poëte, et ces citations, où l'on ne trouvera rien qui me soit personnel, ont pour unique objet de mettre dans un jour éclatant ses opinions politiques, si cruellement défigurées depuis quelques années par des adversaires à qui tous les moyens ont semblé bons, pourvu qu'ils parvinssent à transformer, aux yeux du public, le républicain Béranger en un courtisan de toutes les dictatures, du 18 brumaire jusqu'à nos jours.

C'est en entrant dans vos vues que j'ai formé le plan de ce travail. — Quel est-il?

Vous n'aviez pas connu personnellement notre grand poëte national, mais vous deviniez, sous la

réaction dont sa mémoire était victime, une regrettable injustice et une coupable ingratitude.

Moi, j'étais frappé surtout de l'audace de certaines accusations, et de la timidité ou de la complicité des amis du chansonnier. C'est pour cela que j'hésitais à me jeter dans la mêlée.

L'excessive prudence d'une foule d'hommes que leur position indépendante ou leur réputation aurait dû mettre à l'abri de la crainte, — et qui pourtant se renfermaient dans un mutisme obstiné, en présence de la pensée et du rôle de Béranger indignement travestis, — paraissait indiquer qu'il y avait quelque péril à prendre une autre attitude.

Je sentais d'ailleurs ce péril d'autant plus réel pour moi, que j'étais incapable, si je sortais de mon abstention, de cacher mes sentiments sous les réticences à la mode, et de composer avec la vérité. A moins de me taire, je ne pouvais que démasquer résolûment la calomnie et l'erreur.

Aussi plusieurs me conseillaient-ils le silence.

Vous pensiez, vous, au contraire, que la vérité a des droits imprescriptibles, et qu'à notre époque, il est toujours permis à un homme sincère, s'il reste modéré, de traiter en toute liberté une question d'histoire, même contemporaine, même actuelle, même politique.

Vous pensiez encore que le public accueillerait avec satisfaction un écrit de bonne foi, conçu en dehors de tous les partis pris, où l'on s'attacherait à lui faire mieux connaître le vrai Béranger, en opposition avec le Béranger de fantaisie qu'amis et ennemis nous ont, à tour de rôle, peint sous les couleurs les plus exagérées et les plus fausses.

Encouragé, décidé par vous, j'ai compris qu'en effet le travail auquel j'allais me livrer pourrait avoir son utilité ; je me suis convaincu qu'une étude critique des Critiques du chansonnier pouvait fournir l'occasion de mettre en lumière bon nombre de vérités trop méconnues, de rappeler des faits trop oubliés ou dénaturés à dessein.

J'ai donc laissé de côté, dans Béranger, le poëte, l'homme littéraire, qui, à vrai dire, n'a jamais été attaqué sérieusement, bien qu'on ne l'ait pas toujours apprécié avec justice.

Ce qu'on avait calomnié, immolé, c'était l'homme et le citoyen : c'est l'homme et le citoyen que je me suis appliqué, non pas à défendre, mais à restituer, pièces en mains.

Pour cela je me suis placé au point de vue historique ; j'ai parlé de Béranger, de son rôle et de son influence ; j'ai analysé, — d'après ses lettres et ses autres écrits, — ses opinions morales, philoso-

phiques, religieuses, politiques, comme j'aurais pu le faire, s'il s'était agi d'un auteur du siècle dernier.

Je n'ai rien inventé, je n'ai tourmenté aucun texte, afin de lui faire dire plus ou moins qu'il ne disait. Je n'ai pas même interprété : j'ai cité et j'ai prouvé, laissant la parole au chansonnier lui-même.

Il y a évidemment des poëtes aussi grands, et même, en un sens, plus grands que Béranger; mais il n'y a pas eu, de nos jours, un homme dont la vie ait été plus pure, la conduite plus désintéressée, le dévouement à la Patrie et à la Révolution plus complet.

On l'accusait d'avoir sacrifié *la liberté à l'égalité :* j'ai démontré qu'il avait toujours prêché *la liberté dans l'égalité*, qu'il les avait fondues ensemble dans une magnifique synthèse ayant nom *fraternité*.

On l'avait accusé d'être un habile égoïste : j'ai démontré que ce prétendu mélange d'égoïsme et d'habileté n'existait que dans l'imagination de ses détracteurs.

Le caractère est plus rare que le talent, il est plus rare que le génie, et j'ai démontré que notre siècle avait eu le bonheur de produire un de ces nobles caractères dont la simplicité ajoute encore à la

grandeur, qui unissent l'inébranlable fermeté des convictions à l'indulgence pour les hommes, et la force à la bienveillance.

J'ai démontré, enfin, qu'en faisant le procès à Béranger, on avait fait le procès à l'esprit français, à cet esprit souple et mordant, enjoué et sérieux, hardi et lucide, ennemi de l'emphase, du rêve, de la métaphysique, auquel nous devons nos meilleures qualités et nos plus grands hommes : Rabelais et Montaigne, Molière et La Fontaine, Voltaire et Béranger, c'est-à-dire la Révolution personnifiée à travers les âges.

J'ai dû rechercher d'abord les causes de la réaction dont le chansonnier était devenu l'objet. — Pour cela, j'ai interrogé successivement tous ceux qui avaient parlé de lui en bien et en mal. J'ai mis sous les yeux du lecteur tous les arguments favorables ou défavorables, invoqués pour ou contre le poëte populaire. Je les ai tous discutés loyalement, mais en m'appliquant à faire ressortir les motifs cachés et les sous-entendus qui les avaient dictés.

Chaque fois que j'ai rencontré une conviction sincère, je lui ai rendu justice; chaque fois que j'ai démêlé une perfidie, je l'ai arrachée du demi-jour où elle se réfugiait, pour la produire en plein soleil. J'ai relevé les sottises et les calomnies, mais

j'ai rectifié avec modération les erreurs, quand elles provenaient de l'ignorance de quelque fait matériel, ou d'une connaissance trop superficielle de l'œuvre du chansonnier.

Je n'ai jamais, dans cette tâche difficile, demandé à un écrivain quel était son drapeau, mais (si l'on peut ainsi parler) quelle était sa conscience. J'ai flétri avec la même énergie les invectives de M. de Pontmartin, les calomnies de M. Pelletan, les pantalonnades du *Figaro*. J'ai blâmé l'intolérance dans tous les camps, — qu'elle fût religieuse ou philosophique, — et je n'ai pas cru devoir mon admiration à tous ceux qui ont défendu Béranger, lorsque leur intervention m'a paru entachée d'arrière-pensées personnelles ou d'égoïstes faiblesses.

En agissant ainsi, en gardant mon entière indépendance, je ne me serai sans doute pas concilié la bienveillance de quelques-uns des Critiques que j'ai dû combattre. — Leur renom, la publicité dont ils disposent, pouvaient-ils m'arrêter?

Mon but était de servir la vérité : j'ai dit la vérité.

Aujourd'hui, je le sais, le *compromis* a tout envahi. En politique, en philosophie, en religion, en morale, dans les journaux, à la tribune, il règne, il fait la loi. La science et les dogmes se donnent la

main, et c'est en faisant le signe de la croix que l'on réfute le christianisme.

Je n'ai pas suivi ce système : j'ai exprimé mon sentiment, tout mon sentiment, sans m'inquiéter de ménager tel ou tel parti, dans la personne de tel ou tel de ses représentants. Je n'ai voulu m'incliner devant aucun d'eux.

Quel que soit le sort réservé à ce livre, il a déjà reçu pour moi sa meilleure et sa plus douce récompense, puisqu'il a mérité votre approbation, puisqu'il m'a permis de mieux apprécier votre cœur et quelques-uns des côtés les plus élevés de votre esprit.

Arthur ARNOULD.

Fontenay-aux-Roses, 17 Avril 1864.

PREMIÈRE PARTIE.

NOS INTIMES.

Mme Louise Colet. — MM. Savinien Lapointe. — Paul Boiteau. — Mme Marie de Solms. — MM. Perrotin. — Napoléon Peyrat. — Joseph Bernard.

Il est difficile de vivre, il est triste de mourir dans certaines époques tourmentées, où l'anarchie des croyances affaiblit les caractères, où des aspirations vagues et des haines positives remplissent les cœurs. Au moment de la lutte, l'équité devient la plus rare des vertus. Les ennemis de Béranger, au besoin, nous démontreraient cette vérité.

Si le poëte a pu garder sa vie pure de faiblesses et de violences, parce qu'il dépendait de lui seul de la diriger vers le but qu'il avait marqué, il ne lui était pas donné de choisir l'heure de sa mort.

Un demi-siècle tout entier s'est vengé en quelques heures, sur sa mémoire, des nombreuses leçons infligées par le chansonnier national. Cela pourra paraître étrange à ceux qui, plus tard, liront de sang-froid l'histoire des soixante dernières années : s'il était mort avant la révolution de février, personne n'aurait jamais songé à faire subir à sa mémoire les attaques dont elle a été l'objet en 1857.

Faut-il regretter cette réaction? Pour ma part, je ne le crois pas. On a traduit le poëte, l'homme et le citoyen devant le tribunal de l'opinion publique, mais je ne vois bien clairement que des juges, des accusateurs, une condamnation. A cette sorte de parodie, pour qu'elle devînt une réalité, le coupable seul a manqué. Ce n'est pas, du reste, la première fois que s'offre un semblable spectacle, et toujours il produit à sa suite un grand enseignement. On se juge soi-même heureusement en jugeant les autres, et tout verdict fait mieux connaître le degré de moralité du juge qui le prononce, que la culpabilité ou l'innocence de l'accusé.

Si donc Béranger n'avait rien à redouter des grands coups de plume destinés à le pourfendre, il resterait néanmoins à chercher les causes multiples de ces attaques violentes et de la singulière timidité des avocats d'office qui ont présenté la défense du prévenu. Quoi de plus important, quand on veut apprécier une génération, une époque, que d'être instruit de ses admirations et de ses antipathies ? Sans contredit, tous les goûts sont dans la nature : cela n'empêche pas qu'il n'y ait des goûts délicats et des goûts grossiers, et que la dépravation du sens

du goût lui-même ne soit un indice très-certain de maladie.

Nos sentiments sont le commentaire vivant de notre âme. Sans eux, que serait-elle? Un texte bien obscur où ne se lirait jamais la vérité.

D'autre part, cette réaction était inévitable. Il valait donc mieux qu'elle éclatât sans mesure, quelquefois sans dignité, toute en un jour. L'envie et la haine conseillent mal, la colère est maladroite; les ennemis de Béranger ont presque oublié d'être perfides : *Errare humanum est.* D'ailleurs le chansonnier ne l'avait-il pas dit lui-même?

A la fin d'la campagne,
Nous s'rons tout étonnés
Qu'en enchaînant l'Espagne
Nous nous s'rons enchaînés.

Ce fut d'abord un singulier spectacle, et qui rendit plus sensible l'étrange désarroi où l'on savait être les idées et les sentiments du pays. On vit, contre ce mort qui, durant sa vie, avait joui de la popularité la plus longue et la moins contestée, se liguer ensemble, malgré des croyances inconciliables, les hommes des partis les plus opposés, légitimistes, orléanistes, libéraux, cléricaux, républicains, démocrates et socialistes. On vit la *Presse* et l'*Univers religieux* se serrer cordialement la main sur la tombe de Manuel et de Béranger; M. de Pontmartin féliciter M. Sainte-Beuve d'avoir rendu un *immense service à la morale;* M. Ch. de Mazade, dans la *Revue des Deux-Mondes,* s'arrêter aux insinuations pour laisser à M. Montégut l'honneur d'achever un blessé.

Ailleurs, au *Journal des Débats,* les rédacteurs se succédaient et se combattaient comme dans une arène. Il y avait M. Cuvillier-Fleury, M. Bersot, M. Renan, descendu tout à coup des hauteurs de la théologie indépendante pour déclarer qu'il avait pris la peine de lire le chansonnier et prouver qu'il n'y' entendait guère. D'un autre côté, M. de La Bédollière et M. Veuillot annonçaient au public, le premier par le crayon de son dessinateur [1], le second, avec le style contrit approprié aux *capucinades,* que Béranger s'était confessé, tandis que les voltairiens épars dans divers recueils l'accusaient d'irréligion et d'impiété. Enfin, M. de Lamartine élevait une statue au poëte et à l'homme, vers le temps où M. Louis Ulbach, dans le *Courrier du Dimanche,* parlait de « l'indécision et de la tactique » du bonhomme, de sa poétique surannée qui ne » sait que faire rimer *lauriers* et *guerriers, cotillon* et » *Frétillon.* »

Chose singulière, l'homme ainsi poursuivi et traqué de toutes parts, avait eu, quelques mois auparavant, 500,000 personnes à son convoi. Ce jour-là les ouvriers désertèrent leurs ateliers. La population entière, sur le passage du cercueil, acclama le citoyen et le chansonnier. Les rues regorgeaient d'hommes et de femmes de toutes les classes, portant des immortelles à la main ou à la boutonnière ; la garnison de Paris, le fusil chargé, rendait des honneurs à Béranger en protégeant l'ordre, et, sur les murs de la capitale, les proclamations de M. le

[1] *Les Grands Hommes illustrés,* par JANET-LANGE : BÉRANGER.

préfet de police déclaraient que le poëte était une « gloire nationale. »

On aurait pu croire qu'il ne restait de fidèles à Béranger, le lendemain de sa mort, que le peuple et M. le préfet de police. Le reste, hommes de lettres et bourgeois, sauf de belles et nombreuses exceptions sur lesquelles nous reviendrons, semblait l'abandonner et le renier.

De pareils faits sont trop extraordinaires pour ne pas nécessiter une explication.

On sait que l'ouvrier parisien ne choisit pas habituellement ses grands hommes sur la recommandation du haut fonctionnaire préposé à la sûreté publique. On comprend que des ennemis ne se réunissent pas, que des amis ne se séparent pas, de gaieté de cœur, sans un motif apparent ou caché ; qu'il a fallu pour amener un pareil résultat des causes exceptionnelles, un malentendu, volontaire ou non, mais complet. Il n'est pas logique que l'on condamne à la fois chez un même homme, son hypocrisie et sa licence, sa haine des rois et son mépris de la liberté, son impiété et son déisme aboutissant à une conversion; qu'on l'accuse d'avoir mis perfidement un immense talent au service des plus mauvaises passions, et d'être un piètre rimeur de chansons sans portée ; qu'on lui reproche, républicain, de rêver l'empire, égoïste, de rester pauvre, ambitieux, de refuser tous les honneurs, et cela à seule fin de se montrer désagréable à ses contemporains et de conserver une popularité dont sa ruse et son habileté n'ont su, d'ailleurs, tirer bien clairement aucun profit personnel.

Mais avant de nous occuper des ennemis avoués de Béranger, de ceux qui l'ont hautement attaqué, nous devons parler de quelques-uns de ses amis intimes dont plusieurs ont contribué à rendre la réaction contre le poëte populaire plus générale et plus violente.

NOS INTIMES.

Il tombe, sonnons les cloches;
Allumons tous nos lampions.
(BÉRANGER, *Les Mirmidons.*)

Béranger venait à peine de rejoindre son ami Manuel dans leur tombe commune, lorsqu'un journal de gravures [1] publia une série de lettres adressées par le poëte à une dame qui avait écrit plusieurs volumes de vers. Une *étude* assez courte et fort incomplète précédait cette publication hâtive et malheureuse à plusieurs points de vue. D'abord, elle était la première et donnait un exemple déplorable qui ne fut que trop suivi. Ensuite, elle se composait de lettres qui pouvaient intéresser leur éditeur comme femme et comme écrivain, mais auxquelles le public n'avait rien à voir. Leur plus grand tort était de contenir quelques-

[1] *Le Monde illustré* — Numéros du 25 juillet 1857 et suivants. Ces articles ont été réunis en volume, sous ce titre : QUARANTE-CINQ LETTRES DE BÉRANGER ET DÉTAILS SUR SA VIE, publiés par Mme Louise COLET. — Librairie nouvelle, 1857.

unes de ces expressions de galanterie banale que tout homme âgé se fait un devoir d'adresser à toute femme qui n'a pas abdiqué ses prétentions. Béranger y parlait à cette dame de ses essais littéraires couronnés ou à couronner par l'Académie française, et il en parlait avec bienveillance. A ces lettres se mêlaient d'autres lettres d'un caractère politique dont on donnait seulement des extraits choisis avec une étrange maladresse et de façon à défigurer entièrement les opinions du poëte.

Cela fit beaucoup de tort à Béranger sans faire beaucoup de bien à Mme Louise Colet.

Quand un homme ayant joué un rôle important dans l'histoire de son pays meurt au milieu des circonstances où mourut Béranger ; quand un appareil militaire entoure le cercueil d'un chansonnier qui avait évité même la conscription ; quand des partis ardents s'apprêtent à salir son nom ; quand on est l'ami de ce poëte ; quand on l'a connu, compris ; quand on le respecte, on réserve quelques jours à une juste douleur. On pleure abondamment, et, je le crois, sincèrement à son convoi ; mais, pendant les longues heures de sa cruelle agonie, on ne prépare pas l'article nécrologique qui attend, à l'imprimerie, le dernier soupir du moribond. Essuyer ses larmes d'une main, et jeter de l'autre main, en pâture à la malignité ou à la curiosité du public, un paquet de lettres, en criant : — Un grand homme vient de mourir, je le connaissais ! Voyez plutôt, il m'écrivait, il lisait mes vers. Il s'intéressait à mes voyages, à ma santé ! — C'est trop songer aux vivants, c'est trop oublier le mort.

Vous l'aimiez? vous l'admiriez? Vous l'eussiez mieux prouvé en le disant moins tôt, et en le disant autrement. On aurait toujours su plus tard qu'il vous avait reçue à sa table où s'asseyaient des ouvriers, des jeunes gens sans fortune, peintres, poëtes, historiens, et parfois quelques hommes de génie, qui venaient retremper leurs inspirations dans les conseils du bon sens. On aurait su plus tard que vous lui soumettiez vos travaux poétiques ou dramatiques, et qu'il adoucissait la critique par un compliment. Mais si la vanité explique bien des choses, elle ne les explique pas toutes, et il y aurait un chapitre instructif à écrire sur la part d'influence qui revient aux pensions de l'État dans la littérature.

Est-ce bien, en effet, la maladresse et la légèreté seules qui ont conduit M[me] Colet à donner une lettre datée du 4 *mai* 1848, au soir, et dont voici quelques passages :

Aujourd'hui cependant il m'a bien fallu me rendre à cette Chambre, d'où j'ai été obligé de m'enfuir à cinq heures, avec un mal de tête que le grand air a dissipé, en dépit des badauds et des gamins qui me poursuivaient de leurs cris..... Je crois bien qu'après mon départ on a proclamé la République, car j'ai entendu le canon, et j'étais sorti après avoir signé une courte rédaction qu'on avait mis une heure à formuler..... Je n'ai plus ni temps, ni repos; le sommeil me fuit: voilà ce que j'aurai gagné à la République.

Plaignez-moi donc un peu, et croyez qu'il me sera bien doux de planter là, un de ces jours, mes chers collègues qui paraissent disposés à s'amuser ensemble.

Cette lettre a été publiée peu de jours après les funérailles du poëte, au moment où les esprits exci-

tés et déroutés tout à la fois devaient céder à la plus faible impulsion pour se jeter avec violence dans un sens ou dans l'autre : c'était donner le prétexte attendu, et l'irritation aussitôt se tourna contre Béranger. J'absoudrais avec plaisir Mme Colet de toute mauvaise intention, si cette indiscrétion déplorable ne portait que les caractères d'une indiscrétion ordinaire. — Passons sur le désir bien évident d'augmenter la valeur commerciale de l'opuscule en y insérant quelques documents de nature à satisfaire la curiosité d'un public avide de révélations piquantes. Ce désir seul, espérons-le pour l'éditeur des *Quarante-cinq lettres*, ne l'aurait pas amené à imprimer un semblable morceau, le plus compromettant pour Béranger de tous ceux qui ont été publiés à cette époque, sans en excepter les professions de foi politique de M. Savinien Lapointe. Mais à qui cette lettre pouvait-elle être utile, agréable? Ce n'était pas, à coup sûr, aux hommes dispersés du parti vaincu quelques années auparavant, qu'ils fussent exilés ou libres en France. Ce n'était pas davantage aux membres intelligents et nombreux du grand parti libéral ; c'était encore moins à Béranger lui-même, convaincu d'apostasie et arraché brusquement du milieu de ses coreligionnaires politiques.

En agissant ainsi, Mme Colet justifiait toutes les appréhensions, tous les doutes que l'abstention du chansonnier, en 1848, fit naître autour de lui, sans adoucir pour cela le ressentiment des légitimistes et des ultramontains, ni des orléanistes. Les premiers savaient bien que Béranger n'avait

jamais été avec eux, qu'il les avait toujours combattus ; quant aux derniers, ils n'ignoraient pas que Béranger les avait regardés seulement comme un pis-aller nécessaire, une transition.

Si donc Béranger s'était retiré plein de mépris et de colère du régime adopté le 4 mai, il fallait bien que Béranger fût partisan du régime différent, inauguré le 2 décembre, puisqu'on ne pouvait le rattacher à aucun autre régime. En effet, la question a toujours été posée ainsi pour le poëte populaire : républicain ou bonapartiste. Mme Colet la tranchait brusquement et contre les vaincus, sans ignorer qu'elle prêtait au chansonnier des opinions, des sentiments dont il se défendait avec persistance, et que sa vie entière, à défaut de sa parole, aurait suffisamment démentis.

Resté seul, cet exemple eût été vite oublié. Il fut suivi, comme il était trop facile de le prévoir.

Pendant quelque temps, on put assister au spectacle le plus affligeant. De tous les points de l'horizon s'avançaient des affamés de bruit et de gloriole, criant à la foule le nom de Béranger, avec le sot espoir que la foule se retournerait et verrait enfin leur visage inconnu. Livres, brochures, articles de journaux se succédaient sans interruption, répétant le même refrain sur mille tons divers : J'ÉTAIS SON AMI !

Dès qu'un homme connu, ou simplement quelque haut fonctionnaire meurt à Paris, tous les mendiants de renommée s'abattent, comme une volée de corbeaux, aux environs de la maison mortuaire. La plupart inscrivent leur nom sur une liste préparée à cet effet et courent de journaux en journaux pour

s'assurer que ce nom ne sera pas omis dans la phrase consacrée : « On remarquait parmi les nom-» breux amis de M.***, les personnages les plus dis-» tingués de la finance, de la littérature et des arts, » MM. tels et tels... » Il en fut ainsi à la mort de Béranger ; chacun trouva l'occasion bonne pour se retenir une place jusque dans la postérité la plus reculée. Le ridicule de ces petites vanités n'en sauve pas l'odieux, et l'on est effrayé de voir combien peu d'amitiés solides et désintéressées la vie prolongée d'un grand poëte et d'un homme de cœur laisse derrière elle. Certes, au milieu de ce bruit, on entendit quelques témoignages touchants ; plusieurs de ceux qui parlèrent ne le firent qu'avec l'intention d'être utiles au poëte qu'ils admiraient. Cependant, l'ensemble de ce mouvement eut un côté de mesquine vanité et d'égoïsme brutal, parce que les orateurs de la circonstance s'inquiétaient visiblement moins d'établir la grandeur du caractère de Béranger que de se procurer à eux-mêmes une puérile satisfaction d'amour-propre.

Quelques amis, jeunes ou vieux, s'abstinrent toutefois de revendiquer une affection dont ils gardaient le précieux souvenir ; moins pressés de se faire entendre que désireux d'être écoutés, ils laissèrent s'écouler le flot tumultueux et attendent sans doute une heure plus favorable, sachant bien que l'avenir appartient à ceux qui sont patients. Le bruit est fini, les passions se calmeront, et des voix isolées diront enfin des vérités destinées à rester.

Parmi ceux qui écrivirent les premiers sur Béranger, nous devons citer M. Savinien Lapointe.

Ses volumineux *Mémoires* [1] excitèrent une vive curiosité et eurent un grand succès d'actualité. On était avide de connaître ce que pensait du plus populaire des poëtes, un poëte-ouvrier.

De la lecture du travail de M. Lapointe, il ressort, un premier fait incontestable, c'est que M. Lapointe aimait sincèrement son *maître*. Il y a dans son volume des pages émues, d'excellents, de très-honorables sentiments. Par malheur M. Lapointe, qui vit tout à fait en dehors du monde militant de la politique et des lettres, n'a pas compris avec quel tact il fallait traiter un certain côté de la vie du chansonnier. Au fond, la discussion élevée au sujet de Béranger est purement politique. Peu de gens sont disposés à nier réellement le talent du chansonnier; d'ailleurs une négation de cette sorte importerait peu : *E pur si muove.* Moins de gens encore auraient songé à nier la bonté de l'homme, et personne ne niera ses bienfaits. Les bienfaits sont comme les chiffres : il suffit de les additionner, on voit ce qu'il y a au total. C'était le citoyen, le défenseur de la liberté, le républicain, le révolutionnaire qu'on allait attaquer; c'était cet homme-là qu'il fallait, sinon défendre et justifier, du moins éviter de compromettre en fourbissant les armes de ses ennemis.

M. Lapointe a dépeint l'homme bon, sensible, dévoué, ami des humbles, avec une grande chaleur et un parfait accent de sincérité. Quel démon mal

[1] MÉMOIRES *sur Béranger; Souvenirs, Confidences, Opinions, Anecdotes, Lettres recueillis et mis en ordre* par Savinien LAPOINTE. 1 vol. in-8°. Paris, Havard, 1857.

inspiré le poussait à traiter la question politique, quand il lui était si facile de s'abstenir à ce sujet? Une semblable lacune n'aurait, certes, compromis ni le chansonnier ni son biographe anticipé. J'ignore si M. Lapointe a pris beaucoup des idées de Béranger, mais j'ai lieu de craindre, sur cette matière, qu'il ne lui ait prêté quelques-unes des idées de M. Lapointe. Je n'attaque nullement la bonne foi de l'auteur des *Mémoires,* je veux croire que presque toutes ses citations sont à peu près exactes; seulement des citations isolées, séparées — comme le remarque fort bien M. Paul Boiteau, — de ce qui les précédait et de ce qui les suivait, privées du geste, de l'accent, des sourires du causeur, prennent parfois un sens bien différent de leur sens véritable. D'autre part, quand on cite, on explique; quand on explique, on interprète; quand on interprète, on est facilement porté à mettre son interprétation à la place du texte.

Ne sait-on pas combien les idées d'autrui, en passant par notre cerveau, se transforment à l'excès? Sans y rien changer, nous leur donnons cependant un certain cachet qui n'est plus le cachet primitif. D'ailleurs, on ne se rappelle jamais tout des conversations d'un homme. Quand on l'aime, et M. Lapointe aimait certainement Béranger, on se rappelle de préférence ce qui nous a plu, ce qu'on a trouvé juste, remarquable, c'est-à-dire ce qui répondait le mieux à nos propres idées, à nos propres sentiments. Nous sommes ainsi faits; c'est une loi de la nature : on la subit à son insu, on ne l'élude que par des efforts constants de vo-

lonté. Qu'en résulte-t-il? c'est qu'au lieu de nous peindre un homme tout entier, avec toutes les nuances de ses opinions, avec son système composé de plusieurs pièces ajustées ensemble, on nous donne une fraction d'homme, d'opinion et de système. D'un long discours, on a retenu, préféré une phrase incidente, et on la cite. Cela se reproduit indéfiniment, et toutes ces phrases incidentes arrivent à former un morceau complet, un système où il n'y a pas un mot de faux, mais qui n'est pas le système vrai de l'homme à qui on le prête.

M. Lapointe a également cédé au désir d'exposer ses vues personnelles sur quelques points de notre histoire contemporaine. Ces vues, je ne les discute pas, mais on pourrait croire qu'elles sont en parfait accord avec celles de Béranger; de la sorte, la politique du chansonnier, les croyances qu'il a défendues se trouvent tout à coup dénaturées. Quand M. Lapointe exposait ses sympathies et ses antipathies dans des *Mémoires* sur son maître, il aurait dû songer qu'on serait porté à croire qu'il avait les mêmes sympathies et les mêmes antipathies que le maître.

Peut-être M. Savinien Lapointe l'a-t-il cru lui-même. Cependant un exemple prouvera jusqu'à quel point le disciple a parfois abusé du droit de se mettre à la place du chansonnier.

Il s'agit d'une proposition de pension faite à Béranger, au nom de l'Impératrice, vers l'année 1856. Voici en quels termes M. Perrotin la rapporte dans une lettre du 14 Janvier 1857 [1] :

[1] *Ma Biographie.* — Appendice.

L'an passé, S. M. l'Impératrice, inquiète de la santé et de la fortune de Béranger, me fit proposer par une personne de confiance (le secrétaire de ses commandements), sous la promesse du secret le plus strict, de déposer dans ma caisse une somme annuelle dont je fixerais le chiffre, et que j'offrirais, *en mon nom*, à Béranger lui-même. Certes, la proposition était digne d'un noble cœur; mais, pour ma part, je n'avais pas le droit de l'accepter. Seul, Béranger avait ce droit-là, et, quand j'eus obtenu la permission de lui faire part de la proposition qui m'était faite, il approuva tout à fait ma conduite, en disant qu'il n'eut pas compris que j'agisse autrement. Il fit plus : *il m'écrivit* une lettré dans laquelle il manifestait, en termes excellents, la reconnaissance qu'il éprouvait au fond de l'âme pour les bontés qui lui étaient témoignées, ajoutant qu'il n'avait jamais été plus riche qu'en ce moment, qu'il n'avait jamais eu moins besoin d'une fortune plus grande, et que sa reconnaissance était d'autant plus entière, qu'il n'acceptait pas les bienfaits dont on voulait l'honorer.

On voit ici très-nettement que Béranger a refusé les offres de S. M. l'Impératrice, comme il avait refusé les offres de la Restauration et du roi Louis-Philippe; qu'il n'a pas écrit directement à l'illustre personne qui s'était émue de la pauvreté du chansonnier et qu'il n'a exprimé à ce sujet d'autres sentiments de reconnaissance que ceux que la politesse et le respect dû à une femme devaient naturellement dicter à un vieillard retiré du monde.

Écoutons maintenant le récit dithyrambique de M. Lapointe :

M. Perrotin parla donc à *son* poëte [1] des intentions aima-

[1] M. Lapointe affectionne particulièrement le pronom possessif:

bles de l'Impératrice à son égard, et je puis assurer *qu'il en fut touché jusqu'aux larmes.*

Cette préoccupation d'une femme pour le vieux poëte, cette marque de déférence pour l'homme qui ne s'est jamais cru autre chose qu'un pauvre chansonnier, *de la part d'une impératrice* [1], revenait souvent aux lèvres du malade pendant ses derniers jours. C'est de sa bouche *attendrie* par le récit des bontés qu'on montrait pour lui en *haut lieu,* que j'ai appris ce que du reste tout le monde sait aujourd'hui..... Les passions politiques, qui profanent et dessèchent toutes choses, même les meilleures, qui amoindrissent les plus nobles pensées, comme elles prêtent au désintéressement les plus insolentes intentions, ont voulu voir dans le refus de *mon* maître un calcul d'opposition..... Il a refusé le don que l'Impératrice lui proposait dans les termes les plus affectueux, et je dois ajouter que *de tous les refus, c'est celui qui a le plus coûté à son cœur*..... Je n'ai pas su le contenu de *sa lettre à l'Impératrice* [2], mais *je sais* qu'elle devait se terminer à peu près en ces termes :

« Si Dieu voulait que je perdisse le peu qui me reste,
» Madame, c'est à Votre Majesté que j'aurais recours. »... etc.

Ce récit ridicule, erroné dans quelques détails, faux dans son esprit, peut donner la mesure du degré de confiance qu'il est permis d'accorder aux *Mémoires* de M. Savinien Lapointe. Il y a un fond

son poëte, *mon* maître.— Pourquoi ne pas dire comme tout le monde : Béranger?

[1] C'est M. Lapointe qui est *ébloui* par le titre. La *majesté* royale ou impériale laissait Béranger fort calme.

[2] Comment M. Lapointe qui se dit si bien au courant des plus intimes pensées de *son* maître, et qui les devine quand il ne les connaît pas, ignorait-il un fait matériel connu de tous les amis de Béranger à cette époque ? Comment ignorait-il que Béranger n'*avait pas écrit personnellement* à l'Impératrice?

vrai, mais M. Lapointe le noie dans un style larmoyant et sentimental qui n'appartient qu'à lui. Il s'est dit que puisque *le maître* partageait souvent sa table et quelquefois sa bourse avec le poëte-ouvrier, le disciple pouvait bien faire partager un peu de son enthousiasme au chansonnier. Tout n'est-il pas commun entre amis? Seulement s'il est bien de prêter aux vivants son influence ou son aide, il est fort mal de *prêter* aux morts ses propres sentiments.

Nous avons, nous aussi, entendu Béranger parler des offres de l'Impératrice et du refus par lequel il les déclina, et nous pouvons affirmer, comme témoin désintéressé, que la lettre de M. Perrotin, citée plus haut, contient seule l'exacte vérité.

Les bienséances d'ailleurs exigeaient encore que M. Lapointe évitât d'accumuler un si grand nombre de jugements et de traits malins de Béranger sur ses contemporains. Admettons pour un instant que Béranger, dans des conversations particulières, ait prononcé des jugements analogues ou lancé des traits satiriques dans le genre de ceux qu'on nous rapporte. Était-ce une raison pour les imprimer, le lendemain de sa mort, et les adresser publiquement aux vanités saignantes? N'était-ce pas s'exposer à lui créer des inimitiés posthumes? Pourquoi publier mille paroles jetées en l'air, que le vent emportait, que les seuls amis devaient se rappeler? Béranger a écrit sa *biographie*. Il y a mis, sans doute, tout ce qu'il voulait qu'on sût de ses opinions sur les hommes qu'il avait connus. *Verba volant, scripta manent :* on dit bien des choses qu'on n'é-

crirait pas; à table, au dessert, au coin du feu, avec des intimes, on échange bien des propos sans conséquence. Si, de chacun de nous, des sténographes relevaient toutes les médisances, nous n'oserions plus sortir dans les rues de peur d'être égorgés, et nous resterions sans un ami, sans un seul!

Martin Luther, dont tout le monde a lu les *Propos de table*, n'a-t-il pas souffert d'indiscrétions semblables? Malgré les belles pensées qui se trouvent dans cet ouvrage, n'est-ce pas encore là que les adversaires de la Réforme vont puiser la plupart de leurs arguments, disons mieux, de leurs calomnies?

Cependant, ces réserves importantes une fois faites, le livre de M. Lapointe sera plus tard consulté avec quelque fruit. L'homme politique, le philosophe, l'écrivain peuvent y être défigurés parce qu'ils n'ont pas toujours été compris, mais on y trouvera de nombreuses et touchantes anecdotes, on y apprendra à connaître, à respecter l'âme bienfaisante du chansonnier. Certes, l'histoire vraie, c'est-à-dire *complète* de Béranger, reste à faire après le travail de M. Lapointe, mais c'est là que la légende populaire puisera une partie de ses éléments.

Nous n'avons pas, on le conçoit facilement, l'intention de passer en revue tous les écrits plus ou moins bienveillants qu'a fait naître la mort du poëte national; les uns sont inoffensifs et peu intéressants, les autres rentrent purement et simplement dans les conditions des articles de *nécrologie*. Parmi les écrivains qui ont défendu Béranger, ou qui, du moins, se montrèrent favorables à sa mémoire, nous en citerons beaucoup dont le caractère et le

talent méritent une attention particulière, et nous invoquerons ces témoignages indiscutables lorsque nous aurons à répondre aux attaques dont Béranger est devenu l'objet. Ici nous ne voulons nous occuper que des personnes qui ont motivé leur intervention dans le débat, en s'appuyant spécialement sur leur titre d'*amis intimes*.

Nous avons parlé de Mme Colet et de M. Lapointe, parce que tous les deux, la première par la priorité, le second par le développement et l'intérêt de son travail, ont exercé une influence déplorable sur l'opinion publique. Dès à présent nous devons aussi nommer M. Boiteau, dont la coopération a été si active dans la publication des œuvres posthumes.

Le choix que M. Perrotin a fait de ce jeune écrivain pour lui confier une tâche extrêmement lourde et difficile, a étonné tous les amis de Béranger et même une partie du public. L'âge de M. Boiteau, suivant les uns, — et cette objection nous paraît assez injuste, — ses relations de date toute récente avec le chansonnier, suivant les autres, ne semblaient pas le désigner à une mission de confiance, plus naturellement réservée à de vieux amis, ou, si l'on veut, à un homme dont le nom, déjà consacré par une réputation faite, eût été aux yeux des lecteurs une sorte de garantie morale. Bien des défiances ont poursuivi M. Boiteau pendant son long travail, qui n'eussent point osé se formuler, qui même ne seraient pas nées dans d'autres circonstances. De tous les bruits venus jusqu'à nous, nous ne dirons rien, car nous ignorons complètement ce qu'ils peuvent avoir de vrai ou de faux;

et nous ne pouvons discuter de vagues assertions. Que des erreurs, des fautes dues à l'inattention, se soient glissées dans la publication des lettres de Béranger, cela est possible, mais on les aurait probablement moins remarquées si M. Perrotin s'était adjoint un autre associé.

Toutefois, nous trouvons, dans la *Correspondance* même, un aveu qui a sa gravité, et pourrait donner de la vraisemblance aux reproches de légèreté dont M. Paul Boiteau a été l'objet. Nous entendons parler d'une série de lettres publiées à l'étranger par Mme Marie de Solms. En les insérant dans son recueil pour ainsi dire officiel, M. Boiteau leur donnait aussitôt un caractère d'authenticité plus sérieux et en acceptait toute la responsabilité.

Voici, du reste, le singulier avant-propos dont l'éditeur de la *Correspondance* les a fait précéder :

> Nous plaçons à la date de l'année 1854 une série de lettres qui ont été publiées hors de France, sous forme d'extraits et sans ordre comme sans éclaircissements, par Mme de Solms, née Marie-Wyse Bonaparte, petite-fille de Lucien.
>
> Mme de Solms, en nous les faisant remettre, n'a rien ajouté qui pût servir à compléter et à classer ces fragments. Nous les reproduisons donc exactement, tels qu'elle les a donnés dans l'ouvrage intitulé : Béranger, *Quelques lettres inédites...*

Cet avis au public nous apprend avec une franchise méritoire que M. Boiteau *n'a jamais eu connaissance des autographes de cette série de lettres, sous forme d'extraits, sans ordre comme sans éclaircissements ;* qu'il *n'a jamais eu sous les yeux aucun*

document qui pût lui servir à compléter et à classer ces fragments; qu'il n'a obtenu à cet égard aucun renseignement même verbal.

Pourquoi les admettre alors dans une édition qui a la prétention d'être aussi exacte que possible? Pourquoi accorder le droit de cité à ces étrangers, à ces inconnus?

La question ici n'est pas de savoir quel degré de confiance doivent inspirer les fragments donnés *sans ordre* et *sans éclaircissements* par Mme de Solms, que nous mettons complètement en dehors du débat. Il s'agit seulement de savoir jusqu'à quel point M. Paul Boiteau a rempli son devoir d'éditeur scrupuleux en *naturalisant* des lettres de Béranger incomplètes, dont il ne connaissait pas les textes, auxquelles il ne pouvait dès lors, par un classement logique, restituer leur esprit véritable. Les quelques lignes reproduites plus haut ont sans doute nui au succès de la *Correspondance*. Elles justifient, dans une certaine mesure, les suspicions e les craintes exagérées d'une portion du public. Il nous semble, en effet, que la première condition pour publier les lettres d'un homme qui n'est plus, c'est de posséder ces lettres, ou, du moins, d'en avoir pris une copie intégrale.

Mais revenons à M. Perrotin. Quelques personnes, en voyant le choix qu'il avait fait de M. Paul Boiteau, ont pu croire que l'éditeur désirait conserver un pouvoir discrétionnaire sur les *Œuvres posthumes*, et qu'en s'adjoignant ainsi un jeune homme encore à ses débuts, il éloignait toute autorité avec laquelle il eût fallu nécessairement compter, dont il eût fallu

subir la légitime influence, suivre les conseils prudents. Lorsque parurent les deux premiers volumes de la *Correspondance*, nous avons félicité M. Boiteau du zèle et de l'activité apportés par lui à cette publication. Nous étions heureux de voir un représentant de la nouvelle génération consacrer son temps et ses efforts à la mémoire d'un grand poëte national, presque généralement renié dans les Journaux et les Revues sérieuses. Depuis, en constatant la fâcheuse impression produite par la publication intempestive et précipitée de six gros volumes in-8°, nous avons regretté que M. Boiteau ne portât pas un nom qui répondît davantage, pour Béranger, devant un public livré à toutes les fluctuations de la mode et du caprice. Nous avons regretté que M. Boiteau, qui a composé de bons travaux historiques, ne possédât pas un talent plus exercé en matière de polémique [1], lorsqu'il s'est agi de

[1] Nous parlerons peu des brochures de M. Paul Boiteau. Elles ont exercé une bien faible influence sur l'opinion publique, tout en se prêtant quelquefois, par certaines fantaisies de style, aux moqueries acérées de plusieurs polémistes redoutables, entre autres M. Louis Ulbach (dans *le Courrier du Dimanche*).

La meilleure de ces brochures a pour titre : *Erreurs des critiques de Béranger* (1858), et cependant on est affligé, en la lisant, de voir combien M. Boiteau rétrécit la question, lorsqu'il déclare que « *c'est une querelle littéraire qui a préparé la réaction* » contre Béranger. S'il n'y avait eu là qu'une querelle littéraire, le public n'y aurait jamais pris une part aussi active ; les adversaires du chansonnier n'auraient pas retrouvé, en 1857, au fond de leur cœur, les passions depuis longtemps oubliées et même devenues ridicules qui animaient les chevaliers errants du romantisme, vers 1830. Est-ce au nom d'une école littéraire que MM. de Pontmartin, Veuillot, Pelletan ont insulté l'homme privé et l'homme public ?

combattre en faveur de Béranger. Sa voix n'avait pas la force désirable; elle fut étouffée par le tonnerre des critiques à grande publicité des journaux quotidiens ou hebdomadaires de tous les formats.

M. Boiteau lui-même, si, comme nous le croyons, il avait une affection véritable pour Béranger, a sans doute gémi parfois de n'avoir pas une influence acquise, une réputation toute faite, un talent reconnu de la foule, à mettre au service de la cause qu'il défendait avec beaucoup d'ardeur, sinon toujours avec autant d'habileté. Que de fois nous avons entendu s'écrier devant nous : Mais Béranger n'avait donc pas d'amis? il vivait donc bien isolé? les gens d'esprit et de talent dont Paris est rempli — heureux Paris! heureuse France! — n'entretenaient donc aucunes relations avec le poëte populaire?

Alors venaient les commentaires et les conclusions :

« Béranger aimait à s'entourer de médiocrités; s'il attirait les jeunes gens et les inconnus, c'était pour briller sans peine devant eux. Il fuyait les hommes de talent par envie, par vanité. On a bien vu à sa mort le cas que ces derniers faisaient de lui, puisqu'aucun n'a voulu se charger du soin de sa réputation, etc., etc. »

M. Perrotin n'a pas assez songé à ce côté de la question.

Ce libraire a eu un autre tort infiniment plus sérieux, c'est la précipitation avec laquelle il a livré à un public mal préparé les œuvres posthumes de Béranger. En face des suspicions éveillées et de l'esprit de parti armé de ses négations habituelles,

il convenait d'attendre que le calme se rétablît, qu'une réaction inévitable s'usât par ses propres excès. Chaque volume publié ravivait les haines, donnait de nouveaux prétextes à des attaques furieuses. Certes, les *Dernières chansons*, *Ma biographie*, la *Correspondance* ne contiennent rien qui ne soit digne du chansonnier; certes, ces ouvrages le font mieux connaître de quiconque n'est pas aveuglé par la passion, mais un estomac malade change en poison les meilleurs aliments: l'opinion prévenue contre le poëte s'acharna sur tout ce qu'il disait et même sur ce qu'il ne disait pas. M. Perrotin, qui doit presque toute sa fortune à Béranger, avait un culte pour lui; toutefois M. Perrotin n'est ni un littérateur, ni un diplomate. L'homme adore et respecte Béranger, le libraire édite ses œuvres. Quand il a scrupuleusement réuni tous les documents possibles, imprimé en beaux caractères, sur beau papier, des volumes de luxe, il a rempli ses devoirs. Il s'est dit aussi, probablement, que l'attention surexcitée du public rendrait la vente de ces beaux volumes plus rapide, et que la réputation de Béranger y gagnerait, puisque le nombre des lecteurs s'en trouverait augmenté.

Tout cela est parfait comme intention et comme entreprise de librairie, mais un ami de Béranger, ayant par son nom quelque crédit, par ses relations une connaissance sérieuse de l'état des esprits dans le monde où l'on fabrique les réputations, aurait dit à l'éditeur :

« Attendez patiemment le bon moment. La réputation de Béranger n'est pas une *actualité* qui risque

de disparaître demain. Le pays dort et fait de mauvais rêves. Laissez-le s'agiter au hasard sur la couche qu'il s'est choisie. Plus tard, lorsque la nation se rappellera une foule de choses qu'elle a oubliées, elle songera à son poëte aimé; elle retrouvera dans ses chansons un écho lointain des beaux jours de vie active et de jeunesse enthousiaste, dont le souvenir aujourd'hui la gêne et l'irrite. Le succès de l'édition sera moins assuré : — le succès du poëte sera certain. Ménagez son nom, ménagez sa gloire, ne les exposez pas au dédain, à l'indifférence, à l'injure, aux interprétations malignes. Il en sortira vainqueur, je le crois aussi bien que vous; mais soyez prudent, sinon pour lui, du moins pour la France qu'il aimait tant, à qui, s'il vivait, il éviterait cette occasion d'une ingratitude dont elle se repentira. »

Cet ami aurait ajouté :

« Vous connaissiez Béranger, vous saviez combien était sincère son amour du silence, combien il avait horreur du bruit, combien il était réellement modeste. N'est-ce pas aller contre sa volonté, quoiqu'il ne l'ait pas formulée, que de jeter son nom au milieu de la mêlée à laquelle il a refusé de prendre part? Il a voulu s'abstenir, et il a fait sagement, c'est ma conviction. Abstenez-vous comme lui. La meilleure manière d'aimer et d'honorer les morts, c'est de suivre leurs exemples, de profiter de leurs leçons, d'agir pour eux comme ils eussent agi de leur vivant. »

M. Paul Boiteau a peut-être pensé tout cela, mais M. Paul Boiteau n'avait pas l'autorité nécessaire

pour que ce discours, s'il l'avait tenu, fût écouté.

La publication de la *Correspondance* a notamment fourni l'occasion de très-nombreuses attaques contre le chansonnier. Il s'y trouve des choses admirables, qui font entrevoir le caractère véritable de l'homme. Quiconque la lira sans prévention, terminera cette lecture avec la conviction que Béranger était un homme de bien et de bon sens, dans l'acception la plus large de ces deux mots. Cependant cette correspondance, déjà trop volumineuse, reste néanmoins incomplète. L'homme politique s'y trouve très-effacé, c'est à peine s'il paraît, et l'on conçoit le mécompte, l'irritation même d'un public avide de connaître les opinions intimes du poëte qu'on lui avait présenté sous tant d'aspects divers et contradictoires.

Pouvait-il en être autrement? Le moment n'était pas favorable à une publication de ce genre : comment imprimer certaines lettres? Il n'y fallait pas même songer. D'autre part, beaucoup de ceux qui possédaient les documents les plus précieux et les plus explicites n'ont pas osé les livrer à l'éditeur. Nous vivons dans une singulière époque, où le courage n'est point à l'ordre du jour. Les révolutions, en se succédant coup sur coup, ont amené bien des revirements, et il serait parfois imprudent de rappeler aujourd'hui ce qu'on pensait hier. La plupart de ceux qui, de 1830 à 1848, luttaient pour le triomphe de certaines idées, sont parvenus à l'âge de la prudence et de la raison. Des positions acquises, un avenir assuré les invitent au silence ; les autres se taisent aussi, et pour cause. Il en est ré-

sulté qu'on n'a donné au public que certaines lettres, celles qui montraient l'artiste, l'écrivain, le moraliste. Quant à l'homme politique, le seul réellement discutable et discuté, nous l'attendons toujours, et nous l'attendrons sans doute quelque temps encore.

En revanche, de tous les points de la France, quiconque avait tenu une plume et adressé un manuscrit à Béranger, a donné ou vendu les lettres qu'il possédait. Nous en connaissons qui livrèrent tous les autographes d'un ami pour un billet de mille francs. C'était, comme on le voit, une réclame dont on espérait double bénéfice, malgré le faible intérêt que présentaient des lettres toutes personnelles.

Ainsi donc, la *Correspondance* n'a pas complétement rempli le but auquel tendaient les éditeurs.

En la lisant lorsqu'elle parut, nous trouvâmes qu'elle faisait le plus grand honneur à Béranger, malgré toutes ces lacunes, et nous l'avons écrit ailleurs : aujourd'hui nous sommes bien forcé de constater l'impression qu'elle a causée dans une portion du public.

Ici nous pourrions, nous devrions peut-être soulever une question qui touche à la morale, et demander jusqu'à quel point on a le droit de livrer à la publicité, du jour au lendemain, des lettres écrites sans prévision de cette publicité [1]. A coup sûr, un homme tel que Béranger appartient à l'histoire, et

[1] Il faut reconnaître, pour être juste, que le premier tort revient aux *Intimes* précédemment nommés. Des lettres et des fragments de lettres étaient livrés tous les jours au public, et les indiscrétions particulières justifiaient dans une certaine mesure l'empressement de l'éditeur à publier la *Correspondance authentique*.

la réputation impose des charges auxquelles on n'échappe guère. Toutefois, nous croyons qu'il serait bon en pratique d'apporter une certaine retenue dans ces révélations d'outre-tombe. Il faudrait ou faire un choix sévère et intelligent, ou attendre que les passions contemporaines se soient calmées. Ce qui sera de l'histoire demain, risque fort aujourd'hui de n'être que du scandale et du commérage. S'il n'en a pas été ainsi pour Béranger, reconnaissons qu'il ne devra qu'à lui-même, à la pureté, à la grandeur de sa vie, de laisser une mémoire intacte où la postérité ira chercher des exemples de simplicité et de vertu. Combien d'hommes, de ceux qui peut-être ont le plus attaqué Béranger, pourraient sortir vainqueurs d'une semblable épreuve?

Un nouveau volume a paru dernièrement, intitulé : BÉRANGER ET LA MENNAIS, *Correspondance, entretiens et souvenirs* [1]. Ce volume ne porte pas de nom d'auteur; mais, d'après son propre aveu, celui qui tient la plume est un pasteur protestant auquel Béranger, pendant des années, a prodigué son active amitié et les conseils de son bon sens. Ce pasteur, pourquoi ne pas le dire? s'appelle M. Napoléon Peyrat, et il a publié sur les commencements et les luttes de la Réforme plusieurs ouvrages accueillis par le suffrage des lettrés [2].

Nous ne nous occuperons dans son dernier ouvrage que des pages consacrées à Béranger. La

[1] Paris, 1862, chez Meyrueis et comp.

[2] *Histoire des pasteurs du désert* (1842), *Histoire de Vigilance* (1855), *les Réformateurs de la France et de l'Italie au* XIIe *siècle* (1860).

figure de La Mennais mérite une étude à part, et nous ne voudrions pas parler incidemment d'un homme de cette valeur.

L'auteur, dans sa préface, nous donne de la publication de son livre, une raison dont personne ne niera l'excellence et la vérité :

On méconnaît de grands citoyens. On flétrit de nobles renommées. Chacun doit, selon son pouvoir, veiller au trésor commun des gloires de la France. Ce livre a sa raison dans ce pieux devoir, et sa publication trouvera son excuse dans la gravité de son témoignage et l'utilité de ses leçons. La France, mère toujours féconde, mais au cœur inconstant, connaîtra mieux deux de ses illustres fils.

M. Peyrat, ainsi qu'on peut le voir, se pose dès le début en admirateur de Béranger et de La Mennais. Son admiration à l'égard du premier surtout emprunte quelque valeur au peu de précipitation qu'il a mise à la publier le lendemain de la mort du chansonnier, à la patience avec laquelle il a attendu le calme et le silence pour venir dire à son tour : Moi aussi je l'ai connu, je l'ai aimé, j'ai appris à le juger par une fréquentation continue de plusieurs années. — Qu'on ne l'oublie pas, celui qui parle ici n'est point un jeune homme ardent et facile aux illusions ; ce n'est point un voltairien ni un sceptique, encore moins un épicurien, ce n'est pas davantage un révolutionnaire ; c'est, au contraire, un homme évidemment de nature mystique, à l'âme croyante, à l'imagination vive, ayant pourtant des idées très-arrêtées et souvent étroites. C'est un pasteur protestant, appartenant à une race pleine de foi, un descendant des Albigeois, dont il admire passion-

nément la constance et l'héroïque martyre, un tempérament né pour la lutte, qui dans un autre siècle, — cela ressort du mouvement de son style, de sa phrase accentuée, de ses sentiments remplis d'élévation, mais d'un certain genre d'élévation, — aurait confessé sa croyance sur le bûcher, ou bien la Bible d'une main, l'épée de l'autre, conduit ses coreligionnaires contre les dragons de Villars.

Jamais nature peut-être ne fut plus différente de la nature de Béranger. Jamais deux individus n'eurent moins d'idées communes et des tendances plus opposées, des rêves plus contraires. Cependant, ce pasteur qui n'espère point de gloire en parlant de Béranger, qui garde l'anonyme là où tant d'autres n'ont vu qu'un prétexte pour jeter leur nom à la foule, qui adore d'autres dieux que le chansonnier, qui vit loin du monde politique et littéraire, poussé par le seul besoin de dire la vérité, vient à son tour apporter sur cette tombe, champ clos des partis, un témoignage non sans valeur malgré de regrettables restrictions et de fausses appréciations.

En effet, tout ne nous paraît pas juste dans le jugement que M. Peyrat a porté sur Béranger. Nous pourrions y relever même des expressions fort mal sonnantes, des interprétations hasardées dictées par un fâcheux esprit de système. Le talent de Béranger, la voie qu'il suivait, choquaient au fond et devaient choquer l'ami qui vient nous parler du poëte. Cependant, en voyant de près cet homme dont les gaudrioles l'effarouchent, dont les refrains légers et le ton enjoué l'éloignent

naturellement, il a compris cette grandeur simple, cette bonté active, cette âme tendre et moqueuse, cet esprit profond et vigoureux, qui a rhythmé des paroles de génie « sur des airs de pont-neuf : »

L'automne dernier, un vieil ami vint me voir dans l'ermitage que j'habite non loin de Paris, sur la lisière des fôrêts [1]. — Béranger n'est plus, me dit-il en m'abordant, il vient de rejoindre La Mennais dans la tombe. Comment les avez-vous connus? Comment, vous, protestant, avez-vous rencontré le théocrate breton et le chantre populaire de la France? me raconterez-vous enfin cela?

— Très-volontiers, répondis-je. Je songeais à ces amis disparus..... Je me suis tu de leur vivant, je puis parler après leur mort. Les hommes doivent être révélés sur leur tombeau. Un tourbillon de la destinée et le souffle du siècle, qui mêlent toutes choses, me jetèrent, presque enfant encore, sur le chemin de ces deux vieillards célèbres..... L'heure est venue, repris-je, de nous entretenir de nos amis. A la mort des hommes fameux, il s'opère dans leur réputation comme un temps d'arrêt. Le public semble se recueillir pour mieux comprendre leur gloire. Ce silence est un passage de la popularité bruyante à leur tranquille renommée, une initiation à leur véritable immortalité.

— Mais est-il vrai, dit mon compagnon, que la gloire de

[1] Fiction poétique. Nous ne commettrons pas d'indiscrétion et ne ferons aucun tort à l'auteur en disant ici qu'en réalité ce n'est pas « dans un ermitage sur la lisière des forêts, » mais à Paris même qu'un ami (qui n'est pas encore un vieillard) eut la bonne pensée d'exhorter M. Peyrat, aussitôt après la mort de Béranger, à recueillir ses souvenirs et à les fixer par écrit, sauf à n'en faire part au public qu'en temps opportun. C'est à cet ami même que nous devons la connaissance du livre de M. Peyrat, et en suivant ses conseils, en apportant ainsi son témoignage à l'histoire du poëte qu'il avait connu et aimé, celui-ci a effectivement rendu un véritable service à la mémoire de Béranger et rempli un devoir.

Béranger est une de ces étoiles filantes?..... — Si elle tombait, répondis-je, du ciel de la poésie, elle s'arrêterait, non moins brillante, dans le firmament de l'histoire. Roi des chantres populaires, Béranger figurera toujours, son luth à la main, dans le groupe glorieux des hommes qui renversèrent la vieille monarchie. *Mais d'ailleurs la nation très-chrétienne n'est-elle donc plus épicurienne?* Le Dieu des bonnes gens *n'y compte-t-il plus d'adorateurs? Béranger est le psalmiste de ce Dieu.*

Nous avons cité ce passage parce qu'il donne bien la note du livre. On voit dès ces premières lignes qu'un abîme intellectuel et moral sépare Béranger de son admirateur. *Le Dieu des bonnes gens* n'est point le Dieu de M. Peyrat. Il y a un petit accent de satire dans cette question : la nation *très-chrétienne* n'est-elle donc plus ÉPICURIENNE ? Il y a une nuance légère, mais très-sensible, de blâme dans cette réponse : Béranger est le psalmiste de ce Dieu.

Le Dieu de l'écrivain protestant est le Dieu biblique. Ce Dieu habite les hauteurs du mont Sinaï et ne saurait voir dans le Dieu plus humain de Béranger qu'une contrefaçon de la Divinité affaiblie et dépourvue de la grandeur sublime qui convient à l'être absolu. Toutefois, M. Peyrat puise dans la profondeur et la sincérité même de ses croyances, dans la droiture de son esprit, une sorte d'impartialité relative, dont nous le félicitons vivement.

L'auteur est un esprit absolu comme son Dieu. Néanmoins, ce qu'il repousse au point de vue moral ne trouble pas toujours son équité d'historien, et il diffère le plus souvent de ces innombrables sectaires

de toutes les églises politiques et religieuses qui ne peuvent constater un dissentiment sans éprouver une colère et déversent l'outrage ou, pour le moins, la réprobation sur quiconque ne répète pas textuellement leur acte de foi. N'y aurait-il pas en réalité une immense outrecuidance dans ces emportements naïfs qu'éprouvent tant de gens en face d'une contradiction, dans ces négations grotesques et sans dignité auxquelles se livrent certains pamphlétaires dont la violence indique trop que, loin de chercher la vérité, de respecter les nobles passions partout où elles se rencontrent, ils ne cherchent qu'à remporter une victoire personnelle, ils ne respectent que leurs propres passions ?

M. Peyrat a su dire, au contraire :

Pour couper court à tout mouvement de curiosité indiscrète, je dirai d'abord que, sauf son amour aveugle de la popularité, je n'ai personnellement rien vu de Béranger *qui ne fût d'un vrai sage,* de La Mennais *qui ne fût d'un saint solitaire.* ILS AVAIENT PLACÉ LEUR CŒUR DANS UNE HAUTE RÉGION. Il fut dans leur destinée de combattre ou de renverser tour à tour les pouvoirs qu'ils avaient fondés ou défendus ; et la chute de ces trônes qui a foncièrement ébranlé l'Europe ne désunit pas leur cœur, tant il était au-dessus des révolutions. Ils n'avaient pourtant pas atteint *la sérénité des temples éternels.*

Dans toutes ces citations, on sent la double individualité de l'écrivain. Le pasteur protestant réprouve bien des opinions; l'homme intelligent avoue que ces vieillards « célèbres, » s'ils sacrifièrent sur d'autres autels que le sien, poursuivirent du moins un grand et noble but où tous les cœurs gé-

néreux se rencontreront un jour : l'affranchissement de la raison, le bonheur de l'humanité.

Il y a tout d'abord chez M. Peyrat à constater un véritable talent de *portraitiste* ; il excelle à peindre en quelques mots brefs et caractéristiques le côté frappant d'une physionomie. Ses descriptions ont un grand relief, sont très-vivantes et font passer devant les yeux une figure qu'on n'oublie plus. Au point de vue artistique, nous ne pouvons donc que lui accorder une sincère approbation. Il n'en sera plus de même si nous entrons dans l'appréciation de ses jugements. Le peintre a des idées trop systématiques pour ne pas dénaturer souvent l'expression de son modèle. Dans une lecture assidue de la Bible et des orateurs de la Réformation en France, M. Peyrat semble avoir pris le goût oriental de certaines exagérations de paroles et l'amour des couleurs vives. Sa phrase a de la roideur comme sa pensée ; il emploie volontiers le terme le plus fort, et volontiers encore il concentre l'attention du lecteur sur un détail exact quelquefois, mais qu'une conception plus large de l'ensemble eût expliqué et adouci ; en un mot il néglige la perspective. Elle est aussi nécessaire à l'écrivain qu'au peintre ; elle est doublement nécessaire, quand l'écrivain ajoute aux effets naturels du style quelques-uns des procédés du peintre.

Voici comment l'auteur nous décrit sa première entrevue avec Béranger :

Je voyais un homme d'environ cinquante ans, épais sans être gras, de moyenne taille, avec une *énorme* tête penchée sur l'épaule droite comme celle d'*Alexandre le Grand*. Il était

chauve, avec quelques cheveux d'un très-beau blond, mais déjà grisonnants, et qui flottaient soyeusement sur les oreilles; il avait de gros yeux bleus, myopes et à fleur de tête, comme les hommes *inspirés*. En somme, un crâne de *saint Chrysostome* avec une face de Bacchus, mais de *Bacchus vulgaire* et non du jeune et beau conquérant du Gange. J'observais ses moindres mouvements, et je vis avec surprise que ce *poëte bachique ne buvait que de l'eau*. Il mangea deux œufs à la coque, un peu de compote de pruneaux de Tours; puis prenant une *poignée* de sucre, il la mit dans une *grande* tasse qu'il remplit de lait et de café, et arrosa de ce *copieux* liquide son repas d'une frugalité presque *pythagoricienne*.

Nous avons souligné dans ce passage tous les mots qui contribuent à lui donner cet accent pittoresque, sans doute, mais exagéré que nous avons à reprocher à M. Peyrat. Pour que ce tableau fût vrai, il faudrait en tamiser la lumière un peu crue; de la sorte seulement on restituerait à Béranger sa physionomie naturelle. N'y a-t-il pas quelque difficulté à concevoir un individu réunissant en sa personne les trois aspects d'Alexandre le Grand, de saint Jean Chrysostome et du Bacchus vulgaire? Une opposition a frappé l'observateur lorsqu'il étudiait la figure de Béranger; cette opposition existe en réalité, mais la figure offrait néanmoins un ensemble harmonieux où l'on retrouvait bien les caractères multiples et parfaitement équilibrés du talent de l'écrivain.

Béranger avait un front magnifique, des tempes admirables, un crâne vigoureusement développé, un œil bleu doux et puissant, dont le regard charmait quoiqu'on le soutînt difficilement. Il était

chauve; mais, à cinquante-cinq ans, ses cheveux rares, soyeux, et dont la couleur rappelait celle des premiers cheveux de l'enfant, formaient une couronne autour de sa tête, dégarnie seulement sur le haut et sur le devant. Le bas de sa figure, plus vulgaire en ce sens que les traits n'offraient pas un dessin correct, la bouche étant un peu de travers et le nez un peu gros, annonçait une certaine sensualité — elle s'observe dans la figure de plusieurs satiriques moralistes, Molière entre autres —, unie à une extrême finesse, mélange singulier au premier abord de malignité indulgente et de bonté moqueuse. Autant son crâne, son front, ses tempes, son regard révélaient l'auteur du *Dieu des bonnes gens*, des *Fous*, de *la Métempsycose*, du *Vieux Caporal*, de *Poniatowsky*, des *Quatre Ages historiques*, du *Vieux Vagabond* et de *Jacques*, autant sa face, qui n'était point d'un Bacchus vulgaire, mais d'un poëte gaulois, sensé et moqueur, trahissait l'auteur du *Roi d'Yvetot*, de *Trestaillon*, du *Ventru*, de *Denys maître d'école*, de *la Mort du diable*, des *Missionnaires*, des *Révérends Pères*, du *Mariage du pape* et de vingt autres chefs-d'œuvre dont l'actualité n'a point diminué.

M. Peyrat constate avec surprise la frugalité presque pythagoricienne de cet épicurien, et remarque que ce poëte bachique ne buvait que de l'eau; ici encore, M. Peyrat exagère le contraste. D'abord Béranger n'était pas un poëte bachique; tout au plus était-il :

Ami du vin, de la gloire et des belles.

Il avait chanté le vin, il avait chanté Lisette, mais il avait chanté la patrie et la liberté, chansonné les rois et les prêtres, contribué à une révolution :

> Bénis ton sort. Par toi la poésie
> A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
> Le chant qui vole à l'oreille saisie,
> Souffla tes vers même aux plus ignorants.
> Vos orateurs parlent à qui sait lire ;
> Toi, conspirant tout haut contre les rois,
> Tu marias, pour ameuter les voix,
> Des airs de vielle aux accents de ta lyre.

D'autre part, il n'est pas exact de dire que Béranger ne buvait que de l'eau. Il buvait du vin, moins que beaucoup de vieillards, moins que La Mennais, comme le dit ailleurs M. Peyrat, mais sans que sa sobriété à cet égard méritât aucunement d'être signalée. Ce détail paraîtra ridicule ou pour le moins insignifiant à plusieurs personnes, et si nous le donnons, c'est que des amis du chansonnier, croyant rendre service à sa mémoire, ont voulu, en opposition au Béranger épicurien, sensuel et matérialiste qu'on dépeignait à la foule, dépeindre un autre Béranger tenant presque de l'anachorète. Ces deux portraits sont également faux. Béranger n'était ni un *épicurien*, dans le mauvais sens du mot, ni un *anachorète*. C'était un homme beaucoup plus simple et beaucoup plus sensé, ennemi de tous les excès, même de l'excès de vertu et de sobriété. En l'idéalisant ainsi en dehors de la vérité,—un poëte qui gagne à être connu n'a pas besoin d'être amendé — on a conduit un écrivain d'esprit exclusif et de grand talent à traiter Béranger de *faux*

ivrogne et de *faux libertin*. Nous reviendrons ailleurs sur cette opinion de M. Renan et sur les termes étranges qu'il emploie.

M. Peyrat est enclin à l'antithèse ; souvent l'expression, sans trahir positivement ses intentions, — elles sont loyales et sincères, — les dénature comme ces verres grossissants qui donnent aux objets un aspect si différent de leur aspect ordinaire. Supposons par exemple que l'écrivain qui nous occupe soit un musicien : il faudrait, pour chanter sa musique, la transposer, car elle serait toujours trop élevée d'un ton. Ce travail accompli, on entendrait un morceau plein de séve et d'originalité.

Ce volume n'en renferme pas moins une grande quantité de choses très-justes et parfaitement dites :

Béranger avait l'attendrissement facile et en quelque sorte souriant, comme il avait le sourire habituellement mélancolique ; et ce mélange plein de charme existait sur sa figure comme dans sa poésie.

Mais pourquoi, plus loin, nous dire en revenant encore sur la tête de Béranger :

Cette tête, à la fois énorme et superbe, était comme un symbole grandiose de ses *vices* et de ses vertus !

Quels vices ? Il faudrait du moins les indiquer. Il y a contradiction apparente avec une autre citation que nous avons faite plus haut : « *Je n'ai personnellement rien vu de Béranger qui ne fût d'un vrai sage.* » Nous le répétons, la contradiction n'est qu'apparente. Il y a deux hommes chez M. Peyrat, l'observateur et l'historien, puis le pasteur protestant, l'homme-

lige d'une foi religieuse, d'un système absolu. Le premier voit un *sage* dans Béranger, l'autre ne peut oublier que ce sage a écrit *la Bacchante* et *Ma Grand'Mère*, qu'il a chanté *la Bonne Fille*, *Frétillon*, *Madame Grégoire* et *la Gaudriole*. Ces deux personnalités distinctes ne se fondent jamais complétement chez l'écrivain, et nous pourrions relever plus d'une assertion erronée, plus d'une fausse interprétation échappées en quelques endroits à sa plume.

Que signifie par exemple cette phrase ?

Il voulait être à la fois populaire et *inaccessible* comme les dieux.

Il n'y eut pas, au contraire, d'homme plus *accessible* que Béranger. Il l'était trop et ne savait point se défendre contre les importuns. Il répondait à quiconque lui écrivait, sa correspondance volumineuse le prouve assez ; il recevait quiconque lui demandait un service ou prenait la peine de sonner à sa porte. Sa vie était toute à tous, il ne se garda même pas suffisamment des curiosités banales et malveillantes ; bien des attaques contre lui, bien des calomnies n'eurent d'autre source que sa facilité à accueillir une foule de gens à qui il aurait dû fermer sa maison [1]. Malheureusement le grand tort de Béranger, dans un siècle où l'homme privé et l'homme public sont trop souvent si différents l'un de l'autre, fut de vivre suivant ses opinions et d'appliquer chaque jour ses principes. Il aimait les hommes autrement qu'en chansons : cela lui fit

[1] A ce sujet on nous a communiqué une petite brochure fort instructive intitulée : *Comment nous reçoivent les grands poëtes*, SATIRE *accompagnée de révélations curieuses sur Béranger et Bar-*

beaucoup d'ennemis. *Inaccessible*, il se serait tenu dans un éloignement favorable aux illusions de la foule, entouré seulement de quelques amis sûrs et intéressés à sa gloire, dont ils auraient semblé responsables vis-à-vis du public.

Dans ce volume, il y a une page très-remarquable, une page charmante, que nous citerons en en-

thélemy, par Jules-Michel Franquély. (Paris, 1846, 24 pages in-12.)
Voici les premiers vers de cette satire :

Allons poëte, allons, pour ton œuvre d'enfer,
Les cheveux hérissés prends le marteau de fer ;
Entre au temple des Arts. Tu frissonnes? N'importe!
Fais voler en éclat le chêne de la porte,
Et sur leurs piédestaux, gigantesque lutteur,
Pour étreindre les dieux, grandis à leur hauteur!
Pour assurer tes coups choisis l'endroit fragile;
Ils ont le front d'airain mais le cœur est d'argile.
Va, profanateur saint, ne fais rien à demi,
Et couche Béranger près de Barthélemy.

Comment s'expliquer tant de colère et des vers si féroces?—M. Franquély avait envoyé quelques-unes de ses poésies à Béranger et à Barthélemy. Béranger et Barthélemy lui avaient répondu chacun par une lettre : les deux lettres avaient amené deux visites. Le futur Juvénal fut très-bien reçu par le chansonnier et demanda des conseils, pour obtenir des compliments qu'il obtint en effet. Lorsqu'il se retira, après une assez longue séance, Béranger lui dit « presque avec » des larmes : Réussissez, M. Franquély. Adieu, monsieur, et revenez » me voir souvent. — Je n'allai pas chez lui souvent, — continue » M. Franquély avec une profonde indignation, — comme il m'y avait » engagé, et peut-être aurais-je été assez naïf pour le faire, si un » voyage d'un *an* en Bretagne ne m'en eut empêché ; mais à mon re- » tour une de mes premières visites fut pour lui. » Béranger, qui l'avait vu une seule fois, ne reconnaît plus son visiteur de l'année précédente et le confond avec une autre personne.

« *Il ne se souvenait plus de moi*, c'est bien certain; aussi cette » étrange réception n'était pas destinée au poëte qu'il avait bien reçu

tier, parce qu'elle peint à leur honneur les deux caractères mis en scène :

Quand il sortit, vers midi, je l'accompagnais ; il continua, chemin faisant, de me parler de sa triste jeunesse et, par une transition naturelle, de la mienne, non moins triste, et de mes poëmes. Nous étions au tournant de la rue des Martyrs, lorsqu'il me dit brusquement : « Mais pourquoi voudriez-vous donc faire imprimer vos vers ? — Mais, répondis-je, à demi rêvant à ses malheurs et aux miens, par la même raison apparemment que vous fîtes imprimer les vôtres. » Et nous continuâmes notre chemin sans faire plus d'attention à ce mot lâché en l'air. Je ne puis comprendre encore aujour-

» dans une autre circonstance, la preuve en est dans les questions » qu'il m'adressa.

» Béranger. — N'est-ce pas vous qui étiez à l'Ourcine?

» Moi. — Non, monsieur.

» Béranger. — N'est-ce pas à vous que j'avais conseillé de ne plus » faire de satires?

» Moi. — Non, monsieur, vous m'aviez écrit, au contraire : Cou» rage, etc.....

» Là-dessus, je me levai et je sortis de chez le poëte fort mal édifié. »

Aussi M. Franquély a-t-il composé de méchants vers pour « coucher Béranger près de Barthélemy : »

Quand un jour, à chanter, un beau sujet le pousse,
Béranger pleurera sur le trépas d'Escousse;
Mais un vers, un écu, pour tromper ce trépas,
Voilà ce qu'au mourant il ne donnerait pas,

et publié une brochure, où il dit lui-même en parlant du chansonnier: « Je sais que son talent est immense, que sa vie publique a été pure ; » je sais que son nom éveille de nombreuses sympathies. On ne verra » dans mon *indignation* qu'un amour-propre blessé. »

Hélas ! oui, mais si la colère de ce « petit monsieur » est grotesque, elle nous donne la clef d'un bien grand nombre d'antipathies moins naïves dans l'expression et qui se sont fait jour depuis la mort du poëte.

d'hui ni la demande ni la réponse..... Quoi qu'il en soit, je revins à Dugny, et le soir, selon mon habitude, je résumai et transcrivis ma conversation avec l'illustre poëte. Ce mot échappé me revint : douteux d'abord, il grossit insensiblement et prit bientôt à mes yeux les proportions d'une énorme inconvenance. Je fondis en larmes et je lui écrivis aussitôt mes excuses et mes regrets sur un papier littéralement trempé de mes pleurs. Je lui exprimai naïvement toute l'horreur que la seule idée de mon ingratitude m'inspirait, dans ce moment surtout où M. J. Janin venait de le critiquer si amèrement dans la *Revue des Deux-Mondes*. L'excellent homme me répondit cette admirable lettre : « J'avais si bien remarqué le mot qui » vous donne tant de remords, mon cher enfant, que peu de » jours après votre visite, parlant de l'intérêt que m'inspire la » jeunesse honnête et studieuse, je disais en riant : J'en suis » bien récompensé, ma foi, voici ce qu'un de ces ingrats me » disait l'autre jour, et là-dessus je raconte le passage de notre » conversation, et tout le monde de rire avec moi de votre » riposte. Vous auriez ri vous-même, quoique peu rieur, si » vous eussiez été là. Cela eût mieux valu que de me dire un » long *mea culpa*, pour une naïveté qui ajoute à l'estime que » j'ai déjà pour vous. J'aime cette fierté de caractère, qui se » regimbe quand on le heurte. Quoi, vous avez rêvé la gloire, » comme je la rêvais à votre âge, et un pédagogue blasé vien- » dra se placer entre cette maîtresse et vous, jeune homme » plein de foi et d'amour ! Il dispersera d'un coup de pied in- » solent les tisons de votre foyer, il taquinera vos désirs d'a- » mant, et vous n'aurez pas le droit de lui dire son fait ! Si, » parbleu ! il faut arracher la férule au pédant et lui en donner » sur les doigts et partout. Mais au fond il est bonhomme et ne » se fâche pas du châtiment qu'il s'est attiré. Loin, bien loin » de cela, il n'en présume que mieux des dispositions du disci- » ple récalcitrant. Oui, mon ami, vous ne m'avez jamais si bien » donné la mesure de votre force intérieure. Malheur à ceux » qui s'offensent d'une pareille repartie ; d'ailleurs, je crois

» vous l'avoir dit quelquefois, je me suis habitué de bonne » heure à ne reconnaître d'autre autorité *que celle des sens* [1], » et si je devenais une autorité absolue pour quelqu'un, je » n'estimerais plus cette personne. Usez-en donc ainsi toujours » avec moi. Je ne pardonne pas à la malveillance, mais j'aime » la vérité, et vous avez dû voir que je sais me la dire plus » dure que Janin ne l'a fait. » (25 septembre 1832.)

N'est-ce pas là, comme nous le disions, une lettre pleine de grâce et de cœur? En voici une autre datée de Passy, 22 avril 1834. Elle prouve une fois de plus combien sont fausses les accusations qui présentent Béranger comme partisan de la dynastie d'Orléans, et indifférent au mouvement des idées, à la marche de la révolution française :

« Voilà de bien tristes événements, mon cher ami, depuis » votre départ. Le sort de Lyon est épouvantable. Je m'y atten- » dais, ainsi qu'à l'échauffourée de Paris. Le gouvernement » s'en croit beaucoup plus fort. Il est incontestable que les ré- » publicains ont tout fait pour le mettre en position d'user de » plus de force. Mais ce n'est pas là que se trouvera l'écueil » d'un gouvernement qui, depuis quatre ans, n'a su résoudre » aucune des questions d'économie sociale [2] qui surgissent de » toutes parts, et qui semble croire que l'on peut étouffer ces » questions dans le sang des classes les plus nombreuses. Je

[1] Nous ne comprenons pas bien cette phrase, où il se trouve, sans doute, une lacune. Béranger doit avoir expliqué sa pensée plus clairement, soit dans la lettre elle-même, soit de vive voix, dans ses conversations avec M. Peyrat.

[2] « L'aveuglement était partout. Science aride, ignorances dédaigneuses, sagesses rétrogrades, railleries provoquantes, voilà ce qui faisait grand bruit de paroles à la surface du pays, dans les sphères du pouvoir, dans les salons, à la Bourse, au parquet, à la table des riches. » (Daniel Stern. *Histoire de la Révolution de* 1848. Introduction.)

» sais jusqu'où va l'absurdité des partis, *je sais jusqu'où va la*
» *puissance des besoins nouveaux* qu'ils exploitent. *Un ordre*
» *différent de l'ancien veut naître*. Les accoucheurs ont beau
» s'y prendre mal, l'*accouchement aura lieu*. Quand ? je ne sais ;
» mais l'enfant verra le jour. Souhaitons que ce soit tout natu-
» rellement et sans forceps ou opération *Césarienne*... »

On le voit, ce que le chansonnier semble surtout redouter, c'est « l'opération CÉSARIENNE. » Prenons-en note dès à présent.

Au printemps de l'année 1835, le bruit courut que Béranger venait de supporter des revers de fortune. M. Peyrat avait été quelquefois l'obligé du poëte. Hâtons-nous d'ajouter que les services rendus furent toujours offerts par Béranger, et que le jeune homme, loin de les solliciter, mit une extrême délicatesse à s'acquitter envers son bienfaiteur, « chose à laquelle Béranger se montrait d'autant plus sensible, qu'il y était peu habitué. » En apprenant cette nouvelle, M. Peyrat écrivit aussitôt à son vieil ami pour mettre à sa disposition le fruit d'économies péniblement amassées à force de courage et de travail.

Béranger répondit à cette proposition par l'aimable lettre qui suit :

« Ah ! vous pouvez disposer de 5,000 francs, c'est bon à
» savoir, mon cher enfant. *Un jour on pourra vous faire de*
» *petits emprunts*. Mais, à présent, je n'en suis pas encore là,
» quoi qu'en aient dit plusieurs journaux... Quant à votre
» lettre, mon cher ami, elle m'a touché d'autant plus qu'elle
» ne m'a nullement surpris. Depuis le premier jour où je vous
» ai vu, je sais de quoi vous êtes capable. *Vous seriez riche,*
» *j'accepterais une part de vos trésors, et, si j'en étais là, et*

» *vous pauvre comme vous l'êtes, je consentirais à vivre de*
» *votre travail. Ne croyez pas que je vous le dise pour répondre*
» *seulement à vos offres;* je vous l'aurais dit il y a déjà long-
» temps, si l'occasion s'en fût présentée. Ce que je désire, c'est
» que vous ne vous inquiétiez pas de mon sort, *qui n'a rien*
» *d'affligeant. J'ai plus que je n'ai jamais souhaité,* lorsqu'à
» votre âge je me forgeais un avenir... »

Nous trouvons cette lettre fort belle et surtout caractéristique de la nature *vraie* de Béranger. Quelle simplicité dans ses remercîments! quelle grâce dans le refus! comme il évite de le rendre humiliant ou pénible pour celui qui en est l'objet : « — Un jour on vous fera de petits emprunts..... Si j'en étais réduit où vous me croyez, et vous pauvre comme vous l'êtes, je consentirais à vivre du fruit de votre travail. » — A-t-on jamais plus admirablement reconnu une offre de service? Avec quel tact il affecte d'oublier toutes les différences d'âge, de réputation, de position sociale qui peuvent séparer celui à qui on offre de celui qui offre! Comme il sait se mettre sur le pied de la plus parfaite égalité! Il ne semble préoccupé que de rassurer son futur bienfaiteur. Tous ses rêves de fortune sont dépassés, il n'est pas si malheureux qu'on le suppose, etc., etc. Il n'y a pas dans ces lignes une seule phrase, un seul mot à effet; tout y est simple, d'une exquise délicatesse, d'une touchante bonté.

Dans le courant de la même année, il écrit à son jeune ami. « J'avais un grand besoin de repos que
» je ne puis attribuer qu'à mes cinquante-cinq ans
» et à la fatigue que l'âge amène nécessairement
» avec lui. Peut-être direz-vous que je ne suis pas

» encore ce que dans le monde on appellé *vieux*. Je » le sais, mais je sais aussi que la vie m'a été dif» ficile, et que mon caractère n'a pas autant de » *force que de rectitude*. Je puis donc être fatigué » plus encore que vieux. »

Béranger se jugeait merveilleusement lui-même, mais avec un excès de modestie. En réalité, son caractère ne manquait pas plus de *force* que de *rectitude*. Seulement trop de bienveillance, de sensibilité remplissaient son cœur pour que l'homme n'éloignât pas de lui tout sentiment d'injustice ou de dureté, et, dans la mêlée, qui l'ignore? on devient souvent aussi injuste qu'impitoyable. D'autre part, l'extrême lucidité de son esprit, la profondeur de son bon sens ne lui permettaient point d'apporter dans le conflit cette âpreté féconde, fille des passions exclusives, qui est parfois une nécessité des luttes politiques. Il voyait trop de choses à la fois, il voyait trop loin, surtout vers la fin de sa vie, pour éprouver désormais certaines ardeurs légitimes, certaines impatiences précieuses. S'il tendait au but avec énergie, il prévoyait les obstacles. Le patriote, le républicain, les eût franchis d'un bond; le philosophe les comptait, les étudiait; l'artiste cherchait à les tourner, désireux que la nation n'y laissât pas couler le plus pur de son sang.

Puisque nous avons relevé plusieurs injustices de M. Peyrat à l'égard de Béranger, pourquoi n'en relèverions-nous pas une à l'égard de sa vieille et fidèle amie, Mlle Judith Frère? L'influence d'une femme se retrouve dans la vie de tous les hommes de quelque valeur. Bonne ou mauvaise, faible ou

puissante, il faut compter avec cette influence. Voici ce que nous dit l'auteur en parlant de Mlle Frère :

Il avait pris avec lui une tante, sœur de sa mère, vieille fille hargneuse, qui, retirée de quelque taudis de Paris, ne se trouvait pas heureuse d'être recueillie dans la fortune et la gloire de son neveu. J'y trouvai aussi Mlle Judith, que j'avais quelquefois rencontrée à Passy. C'était une amie de sa famille maternelle, plus âgée que lui de deux ou trois ans ; elle chantait ses chansons avec un joli filet de voix qui ne chevrotait pas encore, parfaitement bonne, *mais très-laide*, et *avec des dents ressortantes à la façon des sangliers*. On a dit que cette personne était Lisette ; *mais l'âge et la laideur* rendent cette supposition impossible. Je *crois* d'ailleurs que Lisette n'a jamais été qu'une ombre, un rêve poétique, un idéal rendu immortel. Il avait pris Mlle Judith un peu par *charité*, un peu pour soigner sa vieille tante, un peu pour tenir son ménage, à quoi elle fut entièrement impropre. Ce triste entourage de deux vieilles femmes qui se querellent, c'est ce qu'il appelait dans sa lettre les *ennuis de son installation*.

Il y a beaucoup à redire sur ce passage, profondément injuste en général, et faux sur quelques points de détails. D'abord Mlle Frère, qui approchait de la soixantaine à l'époque dont parle l'auteur, gardait, malgré son âge, une physionomie spirituelle où l'on découvrait facilement des restes de beauté. Cette phrase, « elle avait des dents ressortantes à la façon des sangliers, » dont le moindre tort est de manquer de politesse et d'élégance, donne de la constante amie [1] de Béranger une idée fort éloignée de la vérité. Cette personne avait,

[1] « ..... La meilleure amie que j'aie eue, la bonne Judith, avec qui je finis mes jours. » (BÉRANGER. *Ma Biographie*.)

au contraire, sauvé du passé tout ce que respectent les ans : un regard expressif, un sourire plein de finesse animant encore des traits vieillis, mais non flétris !

M. Peyrat *croit* aussi que M[lle] Judith n'a pas été Lisette. Il ne devrait pas seulement le croire et le dire d'une façon hypothétique, il devrait le savoir et l'affirmer. Laissons à M. de Lamartine le privilége de ces inexactitudes historiques et de ces confusions de personnages.

D'ailleurs, M[lle] Frère montra en mourant une fermeté, une énergie que beaucoup d'hommes perdent au dernier moment, et sa mort, à plusieurs égards, rappela celle de La Mennais. M. Peyrat était trop l'obligé de Béranger pour n'avoir pas suivi avec attention tous les détails de sa vie ; il a dû connaître la fin de cette « vieille femme, » et il n'aurait pas dû oublier qu'il faut honorer partout et toujours l'unité du caractère, la force de la volonté.

Béranger avait traversé de bien tristes époques. Il avait vu, sous l'Empire et pendant les deux invasions, jusqu'où peuvent aller la bassesse, l'égoïsme, l'ingratitude et la trahison. Mêlé lui-même au monde militant de la littérature et de la politique, initié aux tristes secrets des ambitions humaines, placé dans les coulisses où l'or brillant aux lumières de la rampe redevient du cuivre, il aimait, il estimait les hommes, il croyait en l'avenir des sociétés : loin de lui les désespoirs de l'orgueil impuissant, la misanthropie des vanités blessées [1] !

[1] « Revenu à Paris vers 1797, dans les dernières années du Directoire, il se trouva au milieu de la grande ville, sans ressources, sans

Aussi tous ceux qui se rattachent de près ou de loin à la *bohème*, soit littéraire, soit politique, car cette dernière existe, éprouvent-ils contre Béranger une antipathie bien naturelle. Sa vie pauvre et simple, son intelligence nette et calme les irritent comme la plus sanglante satire de leur existence misérable et pleine d'affectation; de leurs écrits maladifs et boursouflés.

« Votre lettre, mon cher enfant, me fournit une occasion
» de vous gronder, qu'il faut saisir, vu qu'il n'y a pas souvent
» à reprendre en vous. Dites-moi, pourquoi cette sauvagerie
» qui vous fait ainsi éviter les gens remarquables qui visitent
» la maison où vous vivez ? Quoi ! lorsque vous pouvez vous
» trouver avec des personnes qui, quelles qu'elles soient, pour-
» raient vous être bonnes à connaître, vous fuyez votre gîte !
» Mais, mon cher ami, ne craignez-vous pas d'abord qu'on
» n'attribue l'effroi qu'elles vous causent à *un amour-propre*
» *excessif et mal satisfait ?* Puis, n'y a-t-il pas plus à gagner
» avec des gens qui ont plus vécu et autrement vécu que vous ?
» Ne savent-ils pas bien des choses que vous ignorez ? Surtout,
» comment vous formerez-vous une opinion juste de vos sem-
» blables, si vous vous tenez toujours si loin d'eux ? Peut-être
» avec cette misanthropie vague, si commune à votre âge,
» *êtes-vous disposé à accuser notre pauvre espèce*, au moins cette
» portion qu'on appelle la *société* à Paris ? Pourquoi ne pas vé-

instruction, sans guide, et n'ayant pour tout avenir qu'une vocation poétique. Doué d'un esprit observateur et pénétrant, livré à tous les hasards de la misère, si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est que son cœur ait été assez fort et son sens assez droit pour repousser les assauts que l'envie dut alors lui livrer; c'est que sa muse, dès cette époque, n'ait compté dans notre espèce,

Que des fous, pas de méchants. »

(Cte CLÉMENT DE RIS, *Critiques d'art et de littérature*. BÉRANGER.)

» rifier si tout le mal qu'on en dit est fondé? On a prétendu
» (eh, bon Dieu! que n'a-t-on pas prétendu?) que plus on
» connaît les hommes et moins on devait les aimer. Ceci est
» faux complétement. *C'est faute de les bien connaître qu'on*
» *les prend en aversion.* L'étude approfondie qu'on a faite d'eux.
» dans les différentes conditions, conduit au contraire à se con-
» vaincre que leur nature est *généralement bonne*. Dans cette
» matière, l'indulgence naît de la science. Ne négligez donc
» pas de vivre avec vos *frères, sans quoi vous n'apprendrez*
» *jamais à leur devenir* UTILE. *Et c'est la mission que le Père*
» *commun nous a donnée à tous, et à laquelle nous devons em-*
» *ployer toutes nos forces physiques et intellectuelles.* C'est
» parce que j'ai eu aussi de la sauvagerie, et il m'en est resté
» assez sans qu'on s'en doute, que je veux vous mettre en
» garde contre un défaut qui finirait peut-être par annihiler
» vos qualités heureuses. »

Si Béranger se trompe, l'erreur, on l'avouera, est noble et touchante; elle sied assez bien, du reste, à un républicain qui avait foi au progrès. Est-ce là, ajouterons-nous, les sentiments et le langage de l'égoïste habile qu'on a voulu nous peindre? Remarquons encore avec quel soin il évite le ton pédantesque des faiseurs habituels de sermons, avec quelle grâce il présente la petite leçon qu'il veut donner, avec quel tact heureux il s'attache à ne pas blesser la vanité même la plus susceptible. Béranger évidemment n'était point vaniteux. Les vaniteux ne sont-ils pas de tous les mortels ceux qui ménagent le moins la vanité d'autrui?

Nous terminerons ces citations de lettres par la suivante; elle nous paraît de nature à bien montrer ce qu'il y avait de lucidité dans le cœur de Béranger et de bonté dans son esprit. C'était en 1840. Béranger

occupait alors une petite maison à Fontenay-sous-Bois. Il écrivit à M. Peyrat et proposa à son jeune ami de venir habiter chez le chansonnier, de lui servir « de bâton de vieillesse. » Voici une partie de cette lettre :

« ..... A présent, je vous supplie de ne faire aucun sacri-
» fice, car vous n'en trouveriez pas la compensation, si ce n'est
» dans mon amitié ; et, à votre âge. l'amitié d'un vieillard n'est
» bonne qu'une heure par jour, où l'expérience de l'un s'épan-
» che dans l'imagination de l'autre. Vous parlez de poésie : la
» vieillesse n'en a plus, mon cher enfant, il lui faut la mort
» pour en retrouver ; car les souvenirs mêmes, elle en fait de la
» prose, à force de les rabâcher. Ne vous faites donc pas d'illu-
» sion : votre vie ici ne peut qu'être incomplète, et c'est pour-
» quoi j'ai tant hésité à vous proposer d'y venir, et qu'aujour-
» d'hui je me fais un devoir de vous éclairer. Je vous connais :
» une fois avec moi, vous aurez de la peine à chercher ailleurs
» un sort plus favorable, et pourtant cela sera nécessaire, soit
» que vous vous mariiez enfin, ce que je souhaite pour vous,
» soit qu'une position avantageuse vienne s'offrir. Réfléchissez
» donc bien à ce que vous devez faire : les gens de cœur en-
» gagent trop facilement leur liberté, et leur dévouement les
» empêche trop souvent de la recouvrer. *La liberté, mon cher*
» *ami, c'est le bien le plus précieux* ; j'ai bravé la misère pour
» conserver la mienne Savez-vous qu'à votre âge je n'aurais
» pas accepté les propositions que je vous fais aujourd'hui ?
» Si, il y a trente ans, Châteaubriand me fût venu dire :
» « Voulez-vous vivre avec moi ? » je lui aurais fait la révérence
» et tourné les talons, et pourtant il sonnait bien haut dans
» mon esprit. Réfléchissez donc, je vous en prie encore. Voyez
» si vous voulez être le bâton de vieillesse d'un homme bon,
» sans doute, mais qui a ses manies qui n'iront qu'en augmen-
» tant, son humeur qu'il n'a jamais su dominer, et qui, tout
» en vous aimant, pourrait devenir insupportable. »

En somme, ce nouveau volume sur Béranger offre un vif et sérieux intérêt, un haut enseignement moral. Il sera consulté avec fruit et s'ajoutera aux témoignages que l'histoire recueille. Il a son importance, non-seulement par les documents qu'il renferme, les détails curieux et neufs qu'il fait connaître, les appréciations qu'il contient, mais encore par le talent et le caractère original de celui à qui nous le devons. Ces deux cent soixante-dix pages font mieux apprécier certains côtés de la nature de Béranger et nous révèlent d'une façon tout à fait inattendue la nature de M. Napoléon Peyrat, déjà connu, nous l'avons dit, par plusieurs travaux d'histoire, où l'imagination domine et entraîne parfois l'auteur. Cet historien est aussi un poëte, à en juger par les fragments de vers insérés dans son récit. C'est donc avec plaisir que nous avons lu cette publication sur le chansonnier, et nous croyons que tout le monde la lira avec profit. Néanmoins, nous le répétons, en lisant M. Peyrat, il faut se mettre en garde contre la roideur de son esprit dédaignant les nuances; il faut surtout ne pas s'arrêter à certaines expressions un peu vives, et qui pourraient prêter à des interprétations évidemment bien éloignées — nous voulons le croire — des sentiments de l'écrivain. Il ne comprend pas Béranger tout entier, mais ses réticences et ses antipathies visibles donnent plus de poids à son approbation, quand il l'accorde hautement. D'ailleurs, il fait connaître de nombreuses et intéressantes lettres du chansonnier, et le meilleur service qu'on puisse lui rendre, c'est de lui laisser la parole.

En achevant cette rapide revue de certains amis de Béranger, on s'apercevra que nous avons négligé de nommer M. Joseph Bernard, un des plus vieux amis — avec M. Antier — du poëte mort. Cette omission n'est pas un oubli. M. Bernard aimait beaucoup Béranger, et Béranger avait pour M. Bernard une grande estime, une affection sincère; par ce double motif, nous aurions désiré passer sous silence le volumineux travail dont nous allons nous occuper. C'est un long et gros ouvrage de 420 pages in-8° [1], où l'écrivain a dépensé du temps, de la volonté, de la persévérance et toute l'érudition qu'il possédait.

Le titre de cette compilation nous contraint d'en parler. Elle est intitulée : BÉRANGER ET SES CHANSONS, *d'après des documents fournis par lui-même et avec sa collaboration.* L'auteur, dans la préface, explique ainsi le titre qu'il a choisi :

Béranger n'a rien lu de mon livre; mais, depuis l'année 1846, il me remit successivement le manuscrit de tout ce qu'il avait écrit jusqu'à cette époque, les notes préparées par lui (Béranger) et faites sur l'édition de 1815, des lettres de parents, des articles de revues étrangères, des livres qu'on lui avait envoyés, etc...

On le voit, la collaboration de Béranger n'eut rien de bien actif. Il a seulement fourni des matériaux dont il n'a jamais connu l'usage.

Alors donc, s'écrie M. Bernard en rapportant la conversation qu'il eut à ce sujet avec Béranger, ce serait comme une besogne à deux, mais moi restant maître absolu de ce que j'é-

[1] Dentu. — Paris, 1858.

crirais et avec la condition expresse que vous n'auriez rien à y voir ; car je veux une indépendance entière...

Après avoir parcouru cet ouvrage, on reste, en effet, convaincu que l'auteur a gardé la plus entière indépendance, et que Béranger n'en a pas revu une seule ligne, un seul mot !

Si l'on s'attendait à trouver dans cette analyse de TOUTES les chansons de Béranger, des détails expliquant leur raison d'être, ou les sentiments qui animaient le poëte en les écrivant, les circonstances auxquelles elles répondaient, l'idée que le patriote y avait mise, on se tromperait étrangement. Ce commentaire considérable n'apprend rien de nouveau sur l'homme, et se montre en contradiction perpétuelle avec les idées et les plus chères croyances du chansonnier. Partout M. Bernard se livre à des réflexions fort morales, sans doute, mais offrant parfois un caractère trop marqué d'évidence : c'est du *La Palisse* dans la bouche de M. Prudhomme. Il nous donne son opinion sur le vin, la gloire, la patrie, les belles, et s'inquiète peu de nous faire mieux connaître l'opinion de Béranger.

Nous ne croyons pas que cette lacune tienne à de la négligence, et qu'on puisse en rendre M. Bernard responsable. S'il ne fait pas connaître Béranger, c'est qu'il ne le connaît pas. Il y a dans les *Chansons* tout un ensemble philosophique, une sorte de dogme politique et moral, dont les parties sont étroitement unies : véritable énigme que M. Bernard n'a même pas tenté de deviner. Longtemps ce dernier a vécu auprès de Béranger ; mainte et mainte fois, il a causé avec lui ; mais les paroles du poëte

ont vainement frappé les oreilles du critique : elles n'ont pas pénétré jusqu'à son cerveau. M. Bernard a entendu les mots dont se servait son interlocuteur, il ne semble pas avoir aperçu le sens intime qu'ils renfermaient.

Mahomet, dit-on, a converti sa servante et sa femme ; Béranger, moins heureux, n'a pas trouvé un disciple dans son ami.

Ce n'est pas, d'ailleurs, l'*indépendance* du commentateur que nous blâmons, mais son ignorance parfaite des idées et des sentiments du chansonnier, dont il ne saisit jamais la pensée. Enfermé dans quelques vieux axiomes de morale banale, il profite seulement de l'occasion offerte par les vers du poëte, pour proposer en style amphigourique des logogriphes à ses lecteurs. Prenons, au hasard, quelques exemples.

S'agit-il du *Retour dans la patrie*, et de ce vers :

Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !

Voici la réflexion du critique :

Non, cependant, d'être loin de son pays, mais de n'y pouvoir rentrer ; car combien de gens vivent à l'étranger, y vieillissent, y meurent sans songer au retour, qui fût devenu pour eux l'idée fixe, unique, si on le leur avait interdit ! Les Lapons voyagent peu, les nègres ne voyagent guère, n'était la traite, inventée pour leur bien : la raison, c'est que le *chez soi* des uns et des autres ne ressemble en rien à celui de tant de peuples. Mais entre les nations soi-disant *civilisées*, Anglais, Russes, Américains, où serait, en effet, la différence à cet égard ?...

Cela dure ainsi toute une page ; passons à la conclusion :

Le patriotisme pourrait prendre congé. Plaise à Dieu !

Veut-on un autre exemple de la façon singulière dont M. Bernard comprend et traduit son auteur ? Écoutons ce qu'il nous dit à propos de l'*Ombre d'Anacréon* :

.. .. Thalès ou Tyrtée auraient sans doute hésité en arrivant à cette proposition :

> Jamais la tendre volupté
> N'approcha d'une âme flétrie.

Ils se seraient écriés en manière d'aparté : « Oh ! oh ! mais ne tenait-on pas de notre temps, et n'en sera-t-il pas toujours ainsi, que c'est précisément cette *tendre volupté* qui met un si grand nombre de pauvres âmes dans l'état que chacun sait ? »

Le sens de ces deux vers est pourtant bien clair, et nous n'aurions pas cru qu'on pût s'y tromper. Ici *tendre volupté* signifie évidemment *amour délicat*. Il suffit de lire la chanson pour s'en convaincre. — Jamais l'amour délicat n'approcha d'une âme flétrie. — Y a-t-il rien de plus juste, et, ajoutons-le, rien de plus simple ?

Deux autres vers de cette chanson ont également attiré l'attention toute particulière du critique. Nous les citons, avec leur commentaire :

> Bacchus, dieu toujours indompté,
> Remplira ta coupe tarie.

Oh ! sans doute, Bacchus est un puissant dieu, mais pour auxiliaire à la guerre et ailleurs, mérite-t-il foi ? *Indompté*, en effet, pour quiconque le veut honorer d'un culte particulier, et il a bientôt mis hors de combat ses amis et dévots, sa force consistant à les débarrasser de la leur, etc.

Le sens de ces deux vers a encore échappé à M. Bernard. La chanson de Béranger est un appel aux armes. Il parle, non pas du Bacchus des ivrognes, mais du jeune et beau conquérant, et c'est un guerrier vainqueur qu'il invoque pour remplir la coupe tarie des Grecs esclaves.

Parfois, M. Bernard enveloppe son idée dans des formules d'oracle, aussi peu compromettantes et aussi peu claires que les réponses de la Pythie d'Apollon, à Delphes. A propos d'une des plus jolies chansons du premier recueil, *le Violon brisé,* où se trouve un accent attendri et une sensibilité délicate qui sont le charme original du talent de Béranger, l'auteur déclare que :

C'est bien là l'expression d'un généreux sentiment, et, sous ce rapport, le sujet a son prix ; *mais que le poëte pût s'en tirer mieux, on hésiterait sans doute à le reconnaître où à le nier.*

C'est là tout le commentaire : devine si tu peux, et choisis si tu l'oses !

Où l'indépendance de M. Joseph Bernard brille de son plus vif éclat, c'est lorsqu'il parle des chansons patriotiques de Béranger. Le patriotisme paraît être l'ennemi personnel de l'auteur du *Bon sens d'un homme de rien,* et ce n'est pas de M. Bernard que Béranger aurait pu dire :

Vous que j'appris à pleurer sur la France...

Les réflexions sur *le Vieux Sergent* méritent d'être citées en entier :

Idées, vers, sentiments, tout parut beau en 1815, et me

paraît un peu faible en 1850 : Béranger était de cet avis [1].

Parmi les hommes de cette époque, nul ne pourrait oublier l'indicible angoisse qui serrait l'âme à la vue de tous ces étrangers, maîtres dans nos villes. Le *patriotisme* nous avait poussés sur eux [2], le patriotisme les rejetait sur nous. Belle vertu ainsi comprise ! et dont tous purent goûter alors les fruits [3] !

[1] C'est M. Bernard qui le dit, mais il se pourrait bien que Béranger ait pensé tout le contraire, sans que M. Bernard s'en doutât.

[2] M. Bernard est-il bien sûr que ce soit le patriotisme ? Plusieurs bons esprits ont pensé que l'ambition de Napoléon Ier y entrait pour quelque chose. Suivant eux, le patriotisme consiste à défendre sa patrie menacée, et nullement à tenter l'asservissement des nations voisines

[3] Tout le monde se rappelle ces beaux vers que M. Bernard trouve un peu *faibles*, au triple point de vue des *idées*, de la *forme* et des *sentiments !*

Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmapes, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus ?
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes,
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la victoire usés !
La liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
Par la cartouche encor toute noircie,
Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
La liberté déserte avec ses armes ;
D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras :
A notre gloire on mesure nos larmes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Cependant ce que nous avons peut-être trouvé de mieux dans ce gros volume où fourmillent les aperçus inattendus et les phrases surprenantes, c'est le commentaire relatif au *Soir des Noces*. L'auteur s'y révèle à la fois comme critique, moraliste, anecdotier, écrivain, en un mot avec tous ses *moyens*.

Certaines vérités peuvent étonner quand on les rapproche. En voici deux de ce genre : *la première, qu'en se mariant, on continue à être homme, par conséquent à conserver son droit de ne pas être torturé pour le plaisir du premier venu ; la seconde, que pour tel époux la pire torture serait de savoir sa femme aux bras d'autrui*. Et la conclusion ?... ne se voit-elle pas ? Alors j'ajouterai qu'un *affreux* bandit, condamné à mort, il y a quelques années, raconta pendant les débats, qu'ayant surpris à l'écart un pauvre chaudronnier ambulant, il lui versa dans la bouche le plomb fondu préparé pour les étamages. Il déclara de plus, et en riant beaucoup, que les grimaces du patient l'avaient fort amusé. Or, quel coureur de bonnes fortunes, riant aussi des cris d'un mari trompé, peut se tenir pour bien sûr de ne pas ressembler en un point à cet *affreux* donneur de breuvage ?

De nos jours, M. Prudhomme prend part à toutes les questions politiques, sociales, religieuses, morales et littéraires ; partout il place son mot, il émet son aphorisme ; dans tous les procès célèbres, il apporte sa déposition. Elle ne pouvait manquer au *procès-Béranger*.

Heureux, trop heureux M. Joseph Prudhomme ! Il jouit en paix, lui, de la liberté de parler et d'écrire ! Pour lui les *immortels principes de* 89, invoqués en tête de la Constitution, sont une vérité. La tribune

est-elle surveillée? le voilà orateur; la presse est-elle réglementée? le voilà directeur de journal; le suffrage universel est-il *éclairé?* le voilà député; un grand poëte, un grand citoyen meurt-il? le voilà critique, le voilà moraliste!

DEUXIÈME PARTIE.

UN CRITIQUE D'ÉTAT.

M. Sainte-Beuve.

« On me parle beaucoup de l'article du *Constitutionnel*, et pourtant je ne l'ai pas lu encore..... Quel qu'il soit, il ne peut me surprendre. Je connais l'homme. Il n'y a pas très-longtemps que Lebrun me parlant de ce que Sainte-Beuve paraissait professer d'estime pour moi, je me mis à rire, en lui répondant : Ne vous y fiez pas... »
(*Lettre inédite* de Béranger, 19 juillet 1850.)

Cette revue rapide des principaux critiques qui ont parlé de Béranger, en bien ou en mal, après sa mort, nous avons dû la commencer par les amis intimes du chansonnier, par ceux qui se sont adressés au public, non comme de simples littérateurs désireux de faire connaître leur opinion sur un des hommes les plus remarquables de notre époque, mais comme des témoins personnels de sa vie, ayant la prétention de donner son portrait exact, authentique, et pour ainsi dire sa photographie. Nous

avons négligé quelques noms. A quoi bon une nomenclature inutile et peu intéressante? Nous ne prétendons pas d'ailleurs que ces amis intimes aient été les plus véritables amis intimes du poëte; en tout cas ils n'étaient pas les seuls. Mais ils ont droit, dans une certaine mesure, à ce titre revendiqué avec tant de hâte et d'ostentation, puisqu'ils eurent tous une part quelconque à cette intimité dont ils ont fait un si grand bruit.

Du reste nous nous sommes attaché de préférence à ceux qui influèrent d'une manière certaine sur l'opinion, à ceux qui contribuèrent, sans le vouloir, à la réaction, soit par des paroles maladroites, soit par d'imprudentes assertions, ou par des révélations intempestives et très-contestables. Tel fut le rôle de Mme Colet et de M. Savinien Lapointe; tel fut aussi, avec des différences, le rôle de M. Paul Boiteau.

Le livre de M. Napoléon Peyrat est venu trop tard pour exercer aucune influence; mais il apportait des documents nouveaux, et, à ce point de vue, nous devions en donner une analyse succincte.

Quant à M. Joseph Bernard, la lourde insignifiance de sa pénible compilation l'aurait légitimement exclu de ce travail, sans la préface où il présente Béranger comme son collaborateur.

Ces diverses publications et les nombreuses brochures de M. Boiteau se succédaient au moment même où la réaction contre Béranger sévissait avec le plus de violence.

En effet, toutes les antipathies, toutes les haines

couvées depuis longtemps au fond des cœurs, se firent jour à la fois, vivaces et furieuses. Elles n'attendaient qu'une occasion commode : la mort du poëte la donna; qu'un prétexte : le *Moniteur* et quelques amis de Béranger, on vient de le voir, le fournirent à l'instant même.

Nous allons maintenant rechercher les *vraies* causes de cette affligeante réaction, et pour cela nous interrogerons les adversaires du chansonnier, dont quelques-uns furent seulement des publicistes affamés de bruit, à court de scandales, profitant en toute hâte d'une aubaine sur laquelle ils ne comptaient guère. — On n'a pas tous les jours un Béranger à mettre au pilori.

Cependant, parmi les ennemis du chansonnier, quelques-uns aussi étaient ses ennemis naturels, et leurs attaques, en toute autre circonstance, eussent valu à leur heureuse victime un redoublement de popularité. Nous voulons parler de ces gens qui ne sont ni de leur temps, ni de leur pays, et qui sont néanmoins de tous les temps, de tous les pays : gens bien à plaindre s'ils sont convaincus. Vivant avec les morts, prêchant dans le désert, marchant à reculons les yeux fixés sur les horizons depuis longtemps disparus pour ceux qui marchent en avant, ils s'irritent et cherchent dans la violence des consolations à leur impuissance. Mais le métier attriste l'homme, et l'amertume dont leur cœur est plein coule avec le fiel du bout de leur plume. Gens à mépriser s'ils visent à une originalité de mauvais aloi; si, un pied dans la sacristie, l'autre dans les salons qui s'y rattachent, ils dissimulent

seulement sous le masque de la morale et de la religion, les âcres envies enfantées par un petit talent au service d'une grande ambition.

Ceux-là n'ont en rien contribué à la réaction; ils en ont profité, voilà tout; mais leur voix habituellement peu écoutée, se confondant avec d'autres voix, a trouvé tout à coup un retentissement passager. Le public désorienté ne les a plus, sur la question pendante, aussi nettement récusés; ils ont même aidé à donner à l'attaque un faux air d'unanimité, puisqu'ils se trouvaient, par une haine commune, unis à bon nombre d'orléanistes et de libéraux des diverses nuances, de la plus pâle à la plus foncée.

MM. Veuillot, de Pontmartin et *tutti quanti*, nous en apprendront moins, sur les causes de la réaction, que les ennemis *inattendus* venus des autres points de l'horizon politique. Cependant nous commencerons par les premiers; ce sont les plus francs, les moins compliqués, les seuls logiques. Avec les autres la tâche sera plus difficile, mais le résultat sera plus décisif aussi. Ce sont eux qui nous donneront le mot de l'énigme.

Toutefois avant de nous occuper des *ennemis naturels* et des *ennemis inattendus* de Béranger; avant d'interroger également les amis restés fidèles à la mémoire du poëte et que nous n'avons pas voulu, pour plusieurs motifs, joindre aux amis *intimes*, il nous reste à parler de M. Sainte-Beuve.

M. Sainte-Beuve a joué un rôle particulier, spécial, et qui nous amène à l'étudier seul, en dehors de toute classification. D'abord il a le premier « at-

taché le grelot, » nous dit M. de Pontmartin, « à la gloire de M. Béranger; » ensuite l'article qu'il a publié, en 1850, contient, comme un arsenal, toutes les armes qui seront un jour dirigées contre le chansonnier. Ces armes, M. Sainte-Beuve les a souvent laissées dans le fourreau, ou en a fait briller seulement l'éclair, sans les employer autrement, cela est vrai; mais enfin il les a quelquefois brandies ou même essayées, et ses confrères de la haute et basse critique se sont emparés des allusions, des insinuations du maître, soit pour les formuler en accusations, soit pour les transformer en injures, tout naturellement du reste, et par cela seul qu'ils se servaient de leur vocabulaire habituel. Partout où M. Sainte-Beuve avait soulevé un doute, ils ont déposé une lourde affirmation; partout où M. Sainte-Beuve avait mis un point d'interrogation discret, ils ont placé trois points d'exclamation.

D'ailleurs, nous ne pouvons pas avec quelque justice ranger M. Sainte-Beuve, parmi les ennemis *naturels* de Béranger : M. Sainte-Beuve n'est naturellement l'ennemi d'aucune supériorité intellectuelle. Le contraire serait plus vrai, et nous pourrions affirmer,—sauf exceptions qui tiennent plus aux circonstances extérieures, à la pente de son caractère qu'à son goût, —qu'il est naturellement ami de l'esprit et du talent. Il aime l'intelligence, « le fin et le délicat; » son instinct, quand il n'a aucune raison pour le corriger, le porte, en littérature s'entend, vers la lumière. Il se montre sensible aux beautés, même de natures très-diverses. Le mérite l'attire en tout et chez tous, et sa critique assez

large, assez accueillante, nous ne voulons pas dire bienveillante, glane à droite, à gauche, dans les écoles les plus opposées. Sans enthousiasme, peu porté à l'admiration, il a le palais friand et blasé du gourmet qui se lasse vite du meilleur régal, ne s'asseoit guère deux fois à la même table, ni devant les mêmes mets, et goûte à tout ce qui présente une saveur originale et vraie. C'est un connaisseur : il a le génie critique, sans être cependant tout à fait un critique de génie ; il cherche les petits côtés, les dessous, les trouve et s'y attache ; mais il rencontre aussi des détails inattendus, des grâces ignorées, et s'y arrête. Si les grands horizons lui échappent, parfois il découvre une goutte de rosée sur un brin d'herbe, ou quelque fleurette au parfum rare. Un tel homme ne pouvait être *proprio motu*, *naturellement*, l'adversaire de l'homme et du poëte chez Béranger.

Un tel homme, au goût raffiné mais sûr et délicat, exigeant mais clairvoyant, ne pouvait rester insensible aux mérites compliqués des chansons et de la vie de Béranger [1].

[1] Ce n'était pas l'avis personnel de Béranger, qui disait à M. Sainte-Beuve, s'occupant alors d'écrire l'article élogieux qu'il a publié, en 1834, sur le chansonnier : — « Mon genre ne vous va pas. Ne perdez donc pas votre peine à vouloir chercher matière à éloge dans mes chansons. » — En effet, nous croyons que certaines notes émues et patriotiques du talent de Béranger n'ont jamais touché M. Sainte-Beuve. Son scepticisme politique également a dû le rendre sourd aux accents révolutionnaires du poëte. Mais, en dehors des *Chansons militantes*, il y en a d'autres qui comprennent un grand nombre de sentiments variés ; ce sont de petits tableaux de genre remarquables surtout par la finesse et la vérité de l'observation, par la peinture exacte de mœurs ou de passions prises sur le fait.

Près du chansonnier, ne devait-il pas, au contraire, faire de ces trouvailles interdites à beaucoup qu'il aime en véritable amateur certain de sa sagacité et désireux de la montrer?

Il y avait là quelque chose à deviner. Il y avait là des qualités de style et des mérites de combinaison qui ne pouvaient échapper à M. Sainte-Beuve, et il devait, ne fut-ce même que dans une mesure restreinte, se sentir *naturellement* porté vers cet esprit « gentil » dit-il, — exceptionnel et vraiment supérieur, dirons-nous.

Nous ne pouvons pas non plus le placer parmi les ennemis *inattendus* du poëte. Le critique nous a pour cela trop accoutumés à ses brusques revirements, et si son hostilité reste toujours de celles qui affligent et qu'on redoute, elle ne saurait être de celles qui surprennent et qu'on n'attendait pas.

Enfin, nous ne pouvons pas davantage classer M. Sainte-Beuve parmi les hommes impartiaux qui ont sincèrement, sans arrière-pensée, cherché la vérité au sujet de Béranger, qui, sans partager l'enthousiasme peu intelligent et gauchement exprimé de quelques maladroits amis, ni les haines politiques et religieuses du parti légitimiste et ultramontain, ni les haines par ricochet des autres partis, orléaniste, libéral, républicain, etc., ont essayé de faire la part du mal et du bien, de juger Béranger, comme on juge tout le monde, en prenant la vie du citoyen telle qu'elle fut, et les œuvres du poëte telles qu'elles sont. L'impartialité vraie n'a pas, Dieu merci, de pareils écarts; elle ne dicte point l'article de 1850 et l'article de 1861;

l'article d'avant le 2 décembre, et l'article d'après les funérailles officielles de Béranger et les proclamations de M. le Préfet de Police. L'impartialité n'a pas ces allures excessives; elle ne va pas ainsi d'un extrême à l'autre. Quand elle attaque, ce n'est point par la sape et la mine: elle monte à l'assaut. Quand elle défend, elle tranche plus nettement certaines questions vitales. Elle n'a pas ce quelque chose de flottant, qui tient du caprice; d'agressif, qui tient de la passion; de douteux et d'ambigu, qui n'est pas toujours, quoiqu'on dise, dans la manière de M. Sainte-Beuve.

On le voit, M. Sainte-Beuve n'appartient, lorsqu'il s'agit de Béranger, à aucune catégorie bien nette, ou plutôt il rentre dans toutes : il réunit à la fois le triple caractère d'ami, d'ennemi, de juge sagace et impartial... par détails.

---

§ Ier — L'ARTICLE DE 1850.

« Béranger avait trop duré..... on en avait trop dit; cela ennuie et impatiente à la longue. »
(M. SAINTE-BEUVE, 11 novembre 1861.)

Le début du premier article de M. Sainte-Beuve est caractéristique, il contient un aveu instructif et dont nous prenons note, car cet aveu, sous une forme ou l'autre, nous le retrouverons au bout de la plume de presque tous ceux qui attaqueront Béranger.

Nous avons tous, presque tous, autrefois [1], nous dit M Sainte-Beuve, professé pour Béranger plus que de l'admiration, c'était un culte ; ce culte, il nous le rendait en quelque sorte, puisque lui-même il était idolâtre de l'opinion et de la popularité. *Le temps n'est-il pas venu de dégager un peu toutes ces tendresses?...*

L'éminent critique, en deux phrases, établit ainsi nettement la situation · 1° On a trop admiré Béranger; 2° Nous sommes las de cette admiration prolongée et qui finit par nous peser.

Il revient même sur cette idée quelques pages plus loin, et ajoute :

Pour *lui seul* on a fermé l'œil; on s'est mis de la partie..... Son art, son *adresse* et son triomphe, ç'a été de toucher si bien les cordes chères au grand nombre, qu'il a ainsi enlevé son monde, le *malin* qu'il est...

Ici, comme plus haut, l'aveu se trouve mêlé au reproche ; du même coup, M Sainte-Beuve constate l'immense popularité du chansonnier et prépare les accusations qui vont suivre. M. de Pontmartin dira,

[1] « Nous voilà en apparence bien loin de la chanson, et réellement nous avons atteint et passé les dernières limites. Le champ est parcouru dans tous les sens ; toutes les collines à l'horizon sont gravies. Une fois à cette hauteur, on peut tirer l'échelle ; il n'y a plus un coin de chanson vacante où mettre le pied Nous comptons bien que quelque grand poëte succédera assez tôt pour ne pas laisser s'interrompre la postérité directe et si française de Rabelais, Regnier, Molière, La Fontaine et Béranger. Mais sous la forme particulière dont Béranger a fait usage, la mise en œuvre de cet esprit national nous semble pour longtemps interdite. Un tel à-propos et un tel bonheur, exploités par un génie qui a su si complétement s'en rendre compte, sont un coup unique dans une littérature, etc., etc. »

(*M. Sainte-Beuve*. Opinion de 1834).

lui, tout crûment et sans y mettre tant de finesse :

... M. Béranger est resté populaire ; tandis que des réputations plus sérieuses que la sienne étaient chaque jour entamées, morcelées, *démolies* par notre dissolvante époque..., disparaissaient dans l'abandon et l'oubli, la gloire de M. Béranger demeurait intacte. Le jour où il mourra, il est probable que deux cent mille bons citoyens se presseront à ses funérailles, etc...

Il s'agit donc, pour employer le style de M. de Pontmartin, de *démolir* à son tour une réputation restée intacte, de renverser de son piedestal un homme dont la popularité a trop duré.

M. Sainte-Beuve, s'il n'avait pas eu à expliquer ses sentiments de 1834, aurait sans doute évité ce début qui a l'inconvénient de faire supposer au lecteur qu'un peu de mauvaise humeur va se mêler aux sévérités de gens de lettres jugeant un homme de lettres atteint et convaincu d'une popularité constante, à notre époque où si peu d'écrivains politiques et autres, après avoir entraîné la nation, ont mérité de garder sa confiance. On pourrait déjà prévoir, avec quelque connaissance du cœur humain, que l'homme accusé de gloire excessive et persistante, sera outre mesure diminué ; qu'on se vengera sur lui de l'enthousiasme qu'il inspirait ; qu'on lui reprochera non-seulement ses faiblesses et ses défauts, mais qu'on les grandira à la taille de sa réputation ; qu'on le rendra responsable de l'irritation causée par trente ans d'une royauté spirituelle incontestée ; que toutes les jalousies, toutes les ambitions trompées, toutes les vanités malades se rueront à la fois sur lui.

Ce ne sera pas un écrivain discuté, jugé par ses pairs ; ce sera un roi renversé par ses flatteurs et ses courtisans. La critique prendra les allures d'une insurrection ; elle en aura les violences et les injustices : l'homme, le citoyen, le poëte, tout y passera.

M. Sainte-Beuve s'arrêtera à la malveillance. Esprit modéré et mordant, ennemi des gros mots et des grands gestes, il ira au-devant des haines, il leur fraiera la route, mais il dressera sa tente sur le bord du chemin et ne suivra pas les soudards de la réaction. Il se respecte trop, il ménage trop, lui aussi, sa propre réputation, pour tremper même le bout du pied dans le ruisseau où s'ébattent MM. de Pontmartin, Veuillot, Eugène Pelletan et consorts.

Après avoir constaté que le culte de Béranger a trop duré, et qu'il faut enfin « dégager toutes ces tendresses, » M. Sainte-Beuve commence la série de ses *dégagements* par un reproche d'immoralité :

Au point de vue de la morale *populaire*, je me contenterai de faire remarquer qu'il n'est pas très-bien *peut-être* de *compromettre* à ce degré (M. de Pontmartin dira de *salir* : après le coup d'épingle, le coup de poing, après la flèche, le moellon), dans un type grivois, ces deux personnes si respectables, sa NOURRICE et sa GRAND'MÈRE.

Tout le monde peut admirer avec nous l'allure discrète, plus que discrète, ambiguë, de cette phrase délicieusement perfide. M. Sainte-Beuve se prononce sans se prononcer. Ce n'est pas lui positivement qui blâme ; il se place au point de vue de la *morale populaire*, ce qui ferait supposer que le critique admet au moins deux morales, l'une populaire,

l'autre non populaire, qui est *peut-être* la sienne ; et encore, à ce point de vue impersonnel, se contente-t-il de *faire remarquer* qu'il n'est pas très-bien PEUT-ÊTRE de *compromettre* les deux personnes *respectables* qu'on appelle la nourrice et la grand'mère.

Puisque M. Sainte-Beuve n'est pas très-sûr que Béranger ait eu tort en cette double circonstance, puisqu'il a dû même, pour émettre ce doute, se placer au point de vue d'une certaine morale qu'il accepte ou qu'il repousse, — nous l'ignorons et il se garde de nous l'apprendre, — pourquoi vient-il soulever inutilement une question sur laquelle il ne semble point fixé ?

Le rôle d'un critique de la valeur et de l'importance de M. Sainte-Beuve n'est pas de se faire l'écho des objections de telle ou telle portion du public. Il a le droit et le devoir d'exprimer son opinion personnelle, la seule qui puisse nous intéresser lorsqu'il parle. C'est trop de modestie de sa part, et l'on regrette de le voir se mettre, pour ainsi dire, à la remorque de la *Morale populaire*, s'astreindre au rôle de simple rapporteur, quand il est de ceux qui prononcent et qu'on écoute. Ce rôle secondaire, effacé, convient mieux à M. de Pontmartin, lequel, à son tour, se mettra à la remorque de M. Sainte-Beuve pour attaquer Béranger, sans songer, dans la naïveté de ses prétentions, au singulier effet que produit son nom entre ces deux noms.

Maintenant, nous répondrons à la *Morale populaire*, cette belle inconnue devant qui M. Sainte-Beuve ôte son chapeau, que *Ma Nourrice* et *Ma Grand'Mère* n'ont rien d'immoral, et que Béranger n'a nulle-

ment *compromis* deux personnes *respectables* et qu'il respectait. Dans *Ma Nourrice* et dans *Ma Grand'-Mère*, le poëte a tout simplement fait deux petits tableaux de genre, deux peintures de mœurs, comme plus tard dans *Babet* et dans *Madame Grégoire*. S'il avait intitulé les deux chansons incriminées : *une* nourrice et *nos* grand'mères, le reproche tomberait de lui-même, puisqu'en effet, la *Grand'Mère*, chantée par le chansonnier, n'est pas la grand'mère de Béranger. — Faut-il l'apprendre à la MORALE POPULAIRE, ou le rappeler à M. Sainte-Beuve [1]?

Le moraliste, et c'était son droit, a dépeint les mœurs d'une génération à laquelle ont appartenu les grand'mères des hommes nés au début de la révolution. Cette génération avait vécu sous le règne de la Du Barry et ne passe point aux

[1] « ... Celle de mes chansons qui porte le titre de *Ma Grand'mère* ne peut être en rien le portrait d'aucune de mes aïeules, femmes également recommandables. La femme du tailleur, qui eut soin de mes premières années, grande travailleuse, ne connut d'autre distraction que la lecture ; et la mère de mon père, non moins courageuse femme, fut également un modèle de vertu.

» Il me semblait qu'il était facile de démêler, dans les productions d'un auteur, celles qui appartenaient aux conditions de son genre et aux fantaisies de son esprit, de celles où il avait eu l'intention de se peindre lui-même. J'ai pu juger du contraire. Aussi, comme ma sœur est religieuse, je me crois obligé de dire que la chanson du *Voisin*, où je dis : *J'ai pour sœur une béguine*, était faite bien avant que ma sœur pensât à prendre le voile.

» Je ne veux pas qu'on pousse trop loin l'application de ce mot d'une de mes préfaces : *Mes Chansons, c'est moi*. C'est moi, en effet, mais c'est bien d'autres aussi, et je sais gré au critique qui s'est servi de cette expression, la *Comédie des Chansons*, en parlant de mes recueils. » (BÉRANGER. Note de *Ma biographie*.)

yeux de la postérité pour s'être piquée de chasteté :

> C'était la régence alors;
> Et sans hyperbole,
> Grâce aux plus drôles de corps,
> La France était folle.
> Tous les hommes plaisantaient,
> Et les femmes se prêtaient
> A la gaudriole,
> O gué,
> A la gaudriole[1].

Quant à la nourrice, n'est-ce pas la plupart du temps une mercenaire qui fait un métier? Elle ne devient en réalité respectable que dans certaines circonstances exceptionnelles où elle ajoute à ce métier des sentiments, des soins presque maternels en dehors du marché passé avec elle, et l'anecdote du Récollet, qui fait tourner son lait, rentre parmi les faits qui peuvent servir à caractériser une époque.

Après ces explications, nous comprenons que M. Sainte-Beuve n'ait point personnellement taxé ces deux chansons d'immoralité; nous comprenons qu'il les ait signalées seulement comme de nature à effaroucher les gens peu instruits, peu accoutumés aux fictions de la poésie. Il ajoute, d'ailleurs, presque aussitôt :

> Béranger, ne l'oublions pas,... est de la race gauloise, et la race gauloise, même à ses instants les plus poétiques, manque de *réserve* et de *chasteté*...

Ceci est bien l'opinion du critique lui-même.

1. Béranger. *La Gaudriole.*

On pourrait croire à un correctif tout d'abord, si ce singulier correctif ne confirmait l'accusation en la généralisant ; si, du même coup, M. Sainte-Beuve ne justifiait les susceptibilités de la morale définie plus haut. A la vérité le correctif du correctif se trouve immédiatement dans le membre qui termine la phrase :

Voyez Voltaire, Molière, La Fontaine, Rabelais et Villon, les aïeux.

Tout cela ne forme-t-il pas un mélange d'absinthe et de miel de la plus haute saveur?

La question morale une fois tranchée de cette façon ferme et nette, M. Sainte-Beuve aborde la question du caractère, et citant ces deux vers de *la Bonne Vieille* :

D'un trait *méchant* se montra-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : *jamais!*

il ajoute :

S'il avait dit aussi bien d'un *trait malin*, il aurait fallu répondre : *toujours*.

Ceci est presque vrai, sauf l'exagération visible du « *toujours*. » — Béranger avait, comme nous tous, moins que quelques-uns pourtant, les défauts de ses qualités. D'un esprit vif et sensé, il découvrait rapidement le faible ou le ridicule des hommes qui l'entouraient, l'inopportunité ou le danger des événements auxquels il assistait. Cette disposition naturelle de son caractère s'augmenta avec les années. Il aimait un peu trop à montrer qu'il n'était

pas dupe, d'autant plus peut-être qu'il l'avait été quelquefois. « Malin, » mais « sensible, » il ne se laissait guère tromper, mais on surprenait son cœur [1]. Alors il poussait très-loin et gardait très-longtemps ses illusions, non pas tant sur l'intelligence que sur la bonté des gens. Cela ne l'empêchait pas de « mêler un grain de plaisanterie dans son obligeance ; c'était son revenant bon à lui, et ses petits profits [2]. »

Il cédait aussi, — pourquoi nier cette faiblesse [3] ? — au plaisir de placer un bon mot, de lancer brusquement un trait aiguisé, qu'il n'eût jamais écrit et qu'il oubliait l'instant d'après. Les autres, les auditeurs, ne l'oubliaient pas, et, sans que l'on sût comment, les intéressés recevaient le trait à domicile.

Béranger avait un second tort : il ne choisissait pas son public. Que ce public fût composé d'intimes ou d'étrangers, d'hommes intelligents ou bornés, le causeur allait droit devant lui, exprimant sous un tour pittoresque, en quelques phrases incisives, ce qui lui passait par l'esprit. Je me rappelle encore les regards étonnés, les sourires contraints, les attitudes embarrassées de quelques visiteurs mal préparés à certains discours dont ils ne comprenaient pas l'in-

[1] « Ma bonne vieille grand'mère Champy... me disait quelquefois : « On te trompe. » Ce mot m'a été répété bien souvent depuis même que l'expérience m'est venue : il n'a jamais pu me rendre sourd aux gémissements de mes semblables. » (BÉRANGER. — *Ma biographie*).

[2] (M. SAINTE-BEUVE. Article de 1861.)

[3] Voir à cet égard ce que dit George Sand (dans notre 6e *partie* ci-après : *Les critiques bienveillants*), et surtout lire en entier l'article qu'elle a publié dans *le Siècle* (24 mai 1860).

tention, mais dont ils retenaient des lambeaux sans suite et, la plupart du temps, tout à fait défigurés.

Indiscret sur les petites choses, pour les autres comme pour lui, excepté lorsqu'il s'agissait de ses bienfaits dont personne ne l'entendait jamais parler, il croyait ou semblait croire à la discrétion de ses auditeurs. Il lui arrivait parfois de s'abandonner au sujet d'un absent devant son meilleur ami : aussi l'absent ne perdait-il pas un mot — de ceux qui sont désagréables — du discours dont il avait fait les frais. Le plus souvent ces médisances n'étaient que des boutades passagères et sans importance : le lendemain aurait racheté la veille, si les imprudences pouvaient se racheter. Le chansonnier rendait alors pleine et entière justice à la victime d'une mauvaise humeur, excusable peut-être, mais trop expansive.

Ce travers, d'ailleurs, ne nuisit qu'à Béranger : il lui créa de nombreuses inimitiés, et nous connaissons plus d'une personne dont l'antipathie franche ou dissimulée contre le poëte, n'a point d'autre prétexte qu'un « trait malin » jeté dans la conversation.

M. Lapointe, à cet égard, est plus coupable qu'il ne le pense. En supposant même qu'il ne se soit jamais servi du mort pour venger les querelles de l'ouvrier-poëte, son livre fourmillerait encore d'indiscrétions de toutes sortes, que la délicatesse devait lui interdire. Béranger ne l'avait point chargé de sténographier des paroles prises au vol, mal entendues le plus souvent, presque jamais comprises. Le chansonnier avait le culte de l'amitié, mais il ne la séparait pas assez de la personne de ses amis, de tous

ceux qui s'imposaient à lui, qu'il finissait par accepter à force de les avoir obligés. La religion de l'amitié, certes, est une belle chose; cependant, comme toutes les religions, elle a ses desservants qui en vivent, et qu'on ne doit pas confondre avec elle-même. Adorons l'amitié, et sachons néanmoins, quand il le faut, surveiller nos amis. — Béranger se contentait, surtout vers la fin de sa vie, de les aimer et de les aider.

Revenons à *La Bonne Vieille* et à M. Sainte-Beuve.

Cette *bonne vieille,* nous dit-il, rappelle, sans du tout l'effacer, certain sonnet admirable de Ronsard à sa maîtresse, ce qui n'empêche pas Béranger de donner, dans sa préface de 1833, un petit coup de patte à Ronsard, *qui était peu en faveur alors*[1].

Ce « QUI ÉTAIT PEU EN FAVEUR ALORS » nous paraît une manière de dénoncer les gens tout à fait charmante! Que dirait de nous M. Sainte-Beuve, si nous nous permettions d'écrire une phrase dans le genre de celle-ci :

« M. Sainte-Beuve, dans un article du 15 juillet 1850, déclara que le temps était venu de dégager toutes les tendresses au sujet de Béranger, *dont la popularité baissait sensiblement alors.* »

On vient de voir le « petit coup de patte à Ronsard, » — bien petit, en effet. M. Sainte-Beuve conti-

[1] Voici le « petit coup de patte »; il est bon de le citer pour apprécier la susceptibilité de M. Sainte-Beuve en cette circonstance :

« Je l'avoue pourtant, je n'aurais pas voulu plus tard voir recourir à la langue morte de Ronsard, le plus classique de nos vieux auteurs..... » (BÉRANGER.— *Préface de* 1833).

nue sur le même ton, à propos d'André Chénier, brusquement évoqué pour le besoin de la cause :

Et j'ajouterai, en passant, dit-il, qu'il ne cesse à la rencontre de donner aussi des *chiquenaudes* à André Chénier, ce jeune maître si hors d'atteinte par le souffle et la largeur de l'inspiration et par le tissu du style[1].

Fort bien ! Mais vous auriez dû ajouter aussi : « qui n'était *pas peu* en faveur alors, » et nous ajouterons, nous : « qui est en grande faveur aujourd'hui. »

Tout le monde comprend, sans que nous insis-

[1] Si Béranger, à ce sujet, avait besoin d'excuse, et si son caractère ne le mettait à l'abri du soupçon d'une basse jalousie contre « ce jeune maître si hors d'atteinte, etc., » le passage suivant de *Ma Biographie* expliquerait comment Béranger ne partageait pas en tout et toujours l'enthousiasme à la mode pour André Chénier :

« ..... Henri de La Touche me fit plusieurs fois de judicieuses observations qui m'ont rendu grand service. Aussi suis-je souvent retourné à ce vrai poëte, grand faiseur de pastiches. Je l'ai souvent appelé l'inventeur d'André Chénier, *dans les œuvres duquel il est au moins pour moitié;* car j'ai entendu Marie-Joseph déplorer qu'il y eut si peu de morceaux publiables dans les manuscrits laissés par son frère. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les vers placés à la fin du volume, et que le geôlier est sensé interrompre, n'aient pas ouvert les yeux des juges de sang-froid. Tout le monde sait pourtant aujourd'hui que ces vers sont de de La Touche. »

L'éditeur ajoute en note :

« Béranger fait de beaucoup trop grande la part que Henri de La Touche a prise dans la publication des poésies d'André Chénier. On aurait tort de croire que c'est parce qu'il n'avait pas un grand goût pour des œuvres qui furent si tardivement révélées à notre admiration. Béranger estimait à son prix le talent de Chénier; mais il croyait réellement que Henri de La Touche avait fait plus encore pour son poëte que Macpherson n'a fait pour Ossian, etc. »

Moi-même j'ai entendu plusieurs fois exprimer cette opinion à Béranger.

tions, combien le choix de ces expressions, « *petit coup de patte,* » « *chiquenaudes,* » est malheureux pour Béranger ; combien il amoindrit le chansonnier en faisant passer sous nos yeux l'image semi-badine, semi-grotesque, d'un *gamin* taquinant les personnes graves qu'il devrait respecter. L'intention de M. Sainte-Beuve est d'autant plus visible ici, que tout à l'heure il transportera son lecteur dans la loge d'un concierge et racontera une scène d'Henri Monnier, où nous verrons le chansonnier *tirant le cordon*... du refrain. Ce passage est à coup sûr plein d'esprit, mais d'un esprit un peu plus que *malin*.

M. Sainte-Beuve, « dégageant » de plus en plus toutes « ses tendresses, » s'occupe alors de l'écrivain et du mérite des chansons. Voici le résumé de son opinion :

« Béranger a beau vouloir élever le génie de la chanson, il n'y parvient que jusqu'à un certain point ; on ne force pas la nature des choses, ni ce qu'il y a d'inhérent dans les genres. C'est encore, après tout, dans le genre, semi-sérieux, semi-badin, qu'il *s'en tire le mieux* et qu'il réussit plus complétement qu'ailleurs.

Alors il se demande si le chansonnier aurait pu écrire des Idylles, des Méditations, des Odes, une Épopée.

J'en suis venu à croire qu'il est plutôt heureux pour lui d'avoir rencontré sur son chemin tous ces *petits canaux* et *jets d'eau* et *ricochets* de chansons, qui ont *l'air* de l'arrêter et qui *font croire* à plus d'abondance et de courant naturel dans sa veine, qu'elle n'en aurait *peut-être, en effet,* livré à elle seule.

M. Sainte-Beuve reproche avec raison à Béranger quelques obscurités de style, et tombe ici dans un autre défaut que nous appellerons l'*entortillement*.— Grâce aux *petits canaux*, aux *jets d'eau*, aux *ricochets*, aux *peut-être*, aux *en effet*, à *cette veine qui livre moins d'abondance et de courant naturel qu'elle n'en a l'air*, on trouverait difficilement une phrase plus embrouillée, dont l'intention fût plus claire.

Béranger est obscur, quand il s'efforce de dire trop de choses en trop peu de mots. Il y a tel de ses couplets où chaque vers contient une idée. C'est un régime excessif pour la poésie qui aime à suivre son caprice, à vagabonder parmi les fleurs, en un mot à faire l'école buissonnière.— M. Sainte-Beuve est entortillé, quand il accumule les mots et les images pour enfoncer davantage une idée dans le cerveau de son lecteur, sans toutefois vouloir l'exprimer d'une façon directe et positive. Ainsi à la faveur des *petits canaux*, des *jets d'eau* et autres *ricochets*, Béranger se trouvera tout à l'heure convaincu d'une prétention qu'il n'a jamais eue, mais que ses admirateurs, ceux qui lui vouaient « un culte » ont eue quelquefois pour lui.

M. Sainte-Beuve tient à remettre Béranger à sa place; or, Béranger ne l'a jamais quittée. Comment faire alors ? Supposer qu'il en a pris une autre que la sienne. — M. Sainte-Beuve tient à comparer Béranger aux poëtes de grand souffle et de haute inspiration, pour lui dire qu'il n'est qu'un chansonnier; or Béranger à toujours revendiqué ce titre, celui-là seul, et s'est toujours défendu, avec son rare bon sens, des comparaisons dangereuses, hors de sai-

son [1]. Comment faire alors ? Ecrire les phrases suivantes :

La *ruse* du talent de Béranger a été de *faire croire* à sa grandeur... Il nous a *fait croire* qu'il était *géné* dans la chanson quand il n'y était qu'*aidé*.

Êtes-vous bien sûr que ce soit lui qui vous l'ait fait croire ? Et depuis quand vous fait-on croire ainsi de confiance ce qui choque votre sagácité, votre goût épuré ? Êtes-vous bien sûr de ne pas l'avoir cru naturellement, de vous-même à une époque où tout le monde le disait, — tout le monde, excepté Béranger ?

Vous avez raison : « Béranger a beau vouloir élever le génie de la chanson, il n'y parvient que jusqu'à un certain point. » Seulement vous avez oublié de compléter la phrase ; il fallait ajouter : jusqu'au point où la chanson cesserait d'être une chanson pour devenir une ode, une ballade, etc. De la sorte vous étiez juste, exact, et personne n'était tenté de tirer une conclusion fausse d'une proposition vraie.

Vous avez encore raison : « On ne force pas la nature des choses, ni ce qu'il y a d'inhérent dans les genres. » Seulement, il faut savoir gré à Béranger d'avoir su se maintenir toujours dans cette limite

[1] « On doit comprendre, d'après ce que je viens de dire, la contrariété que j'ai toujours éprouvée lorsque, pour louer mes chansons, on leur faisait l'honneur de les appeler des *odes*. Nous avons de la peine à nous défaire de toutes les aristocraties, et celle des genres en littérature n'a pas encore cessé de régner chez nous, en dépit des puissants efforts tentés par ce qu'on appelle l'école romantique..... De là le nom d'*ode* donné à celles de mes chansons qu'on croyait appartenir à un genre supérieur, en dépit de la synonymie réelle des deux mots. » (*Ma Biographie*.)

de la chanson, dont il aurait pu être tenté de sortir, ne fût-ce que par vanité et à force d'entendre dire autour de lui que ses chansons étaient des *odes*. Il laissait dire et faisait des chansons [1] ; mais il s'efforçait, à la vérité, d'élever le génie de la chanson, de faire contenir à cette chose légère, sans qu'elle éclatât, tout ce qu'elle pouvait renfermer d'idées et de poésie.

Cependant vous persistez à sortir le chansonnier de chez lui, et vous vous demandez s'il aurait pu composer des odes, des méditations, des idylles, une épopée à la façon de M. Viennet. A cette demande vous répondez d'une façon négative. Vous avez le malheur d'avoir trop raison, et cette réponse, avouons-le, n'a rien de bien prophétique, puisqu'en effet le poëte, après avoir abordé tous les genres, à l'époque de sa jeunesse, s'est résolument renfermé dans la chanson. Est-ce là de la critique fort sérieuse? la question est-elle de savoir si Béranger aurait pu écrire autre chose que des chansons, ou de savoir s'il a écrit de vraies et de belles chansons [2]?

Avec ce système, on pourrait aussi bien se demander si Victor Hugo aurait pu rimer *le Roi*

[1] Dans les *Dernières chansons*, Béranger répète en vers ce qu'il a écrit tant de fois en prose :

Si l'on dit que j'ai fait des odes,
N'en crois rien : j'ai fait des chansons.
(*Les Chansonnettes.*)

[2] Cependant on a, depuis la mort de Béranger, recueilli ou remis au jour divers morceaux, dont nous aurons occasion de parler plus tard, et qui semblent démontrer qu'il aurait pu, lui aussi, gravir les hauts sommets de ce qu'on est convenu d'appeler la grande poésie.

d'Yvetot, de Lamartine composer des tragédies, Alfred de Musset chanter la ruine de Troie ou les pérégrinations d'Énée.

Ce que vous désirez établir c'est l'infériorité de la chanson comparée aux grands genres, car dans notre pays et notre époque de démocratie, l'aristocratie, détrônée partout ailleurs, s'est réfugiée au *Parnasse*, et l'on a continué, comme au temps de Louis XIV, de hiérarchiser les produits de l'intelligence. Pour notre compte nous n'admettons pas cette hiérarchie. Nous ne partageons pas l'avis d'une Dame-poëte, s'écriant dans son salon : Après tout Béranger n'a écrit que de *petits* vers. — Les vers de cette dame sont effectivement beaucoup plus *grands* que ceux du chansonnier : ils ont, au moins, deux pieds de plus par chaque ligne, en leur qualité d'alexandrins.

Nous croyons, nous, tous les genres égaux, et nous pensons qu'ils diffèrent seulement par le talent de l'écrivain. Du reste, cela importe peu : prenons les chansons pour des chansons, jugeons-les comme des chansons, sans nous inquiéter de savoir si l'ode et la chanson appartiennent l'une au *grand* genre, l'autre au *petit* genre. Imitons à ce sujet la modestie, le bon sens de Béranger qui répétait à satiété : Je suis chansonnier, rien que chansonnier.

Ce n'est qu'au dernier paragraphe cité par nous que M. Sainte-Beuve met en cause avec quelque netteté Béranger lui-même, et tente de faire remonter jusqu'au poëte la responsabilité des diverses opinions qui se sont produites sur son compte. L'é-

minent critique en parlant de la *ruse* du talent de Béranger qui a *fait croire à sa grandeur;* en répétant que Béranger a *fait croire* qu'il était gêné dans la chanson, quand il n'y était qu'aidé, prétend à son tour nous *faire croire* que Béranger aspirait à une autre gloire que celle de chansonnier, qu'il élevait ses ambitions au delà, qu'il se posait en poëte épique ou lyrique.

Il y a là une erreur, non-seulement d'appréciation, mais de fait matériel. Nous le répétons, pas un mot, pas une confidence de Béranger n'autorise à lui adresser ce reproche. Sans doute, on a parfois à son égard poussé l'engouement trop loin; sans doute de maladroits admirateurs ont pu créer de légitimes susceptibilités et lasser le public lettré par l'excès de leurs pompeux dithyrambes; sans doute, M. Paul Boiteau a tort, du moment où il parle de Béranger, d'évoquer aussitôt les grandes ombres de Corneille et de Molière; mais ce n'est pas une raison pour accuser de *ruse* le talent de Béranger, pour déclarer qu'il vous a volontairement fait croire ceci ou cela.

Lui-même, avec cette sorte de seconde vue qu'il possédait quelquefois, a prédit d'avance le temps où l'on dégagerait *toutes* les tendresses, même les plus méritées : dès 1833, il répondait à certains reproches de 1850 et d'une façon qui eût pu vous épargner le soin de les faire.

Ce que je puis dire d'avance à ceux qui se font les exécuteurs des hautes œuvres littéraires, c'est que je suis complétement innocent des éloges exagérés qui m'ont été prodigués ; que jamais il ne m'est arrivé de solliciter le moindre article de

bienveillance ; que *j'ai été même jusqu'à prier des amis journalistes d'être pour moi plus sobres de louanges* (M. Boiteau qui a édité et commenté les *œuvres posthumes* ne s'est pas assez pénétré de l'esprit des *œuvres antérieures*, notamment de la préface de 1833) ; que, loin de vouloir ajouter le bruit au bruit, j'ai évité les ovations qui l'augmentent ; me suis tenu loin des coteries qui le propagent ; et que j'ai fermé ma porte aux commis-voyageurs de la renommée, ces gens qui se chargent de colporter votre réputation en province et jusque dans l'étranger, dont les *Revues* et les *Magasins* leur sont ouverts.

JE N'AI JAMAIS POUSSÉ MES PRÉTENTIONS PLUS HAUT QUE NE L'INDIQUE LE TITRE DE CHANSONNIER, *sentant bien qu'en mettant toute ma gloire à conserver ce titre auquel je dois tant, je lui devrais encore d'être jugé avec plus d'indulgence, placé par là loin et au-dessous de toutes les grandes illustrations de mon siècle.*

N'est-ce pas lui également [1], au moment de sa plus grande popularité, qui disait en parlant de sa réputation avec une modestie excessive et que l'avenir ne ratifiera pas :

On a jugé de sa durée par son étendue ; j'ai fait, moi, un calcul différent *qui se réalisera de mon vivant, pour peu que je vieillisse.*

On a voulu justifier ses prévisions : le vieillard a lu M. Sainte-Beuve, et quelques-unes des insultes de M. de Pontmartin — celles-là dépassant toute prévision — ont éclaboussé jusqu'au chevet du moribond [2].

[1] Préface de 1833.

[2] Toutefois dans ce passage relatif au mérite purement littéraire de Béranger, il y a des observations justes et dignes de l'illustre critique, malgré leur sévérité. Nous n'insistons pas sur les détails qui nous entraîneraient au delà de notre but. — Ce que nous voulons

Nous arrivons à la question politique, mais ici il importe de bien distinguer les dates. M. Sainte-Beuve a traité ce sujet à deux reprises, en 1850 et en 1861. Un abîme sépare les deux époques, et l'éminent critique n'est pas un homme dont on puisse dire, en ces matières, « qu'il n'a rien appris, rien oublié. » Pendant les onze années écoulées entre ses deux études sur le chansonnier, l'écrivain du *Constitutionnel* semble, au contraire, avoir beaucoup appris et quelque peu oublié. Le moment n'est pas venu, toutefois, d'opposer M. Sainte-Beuve à lui-même, et nous traiterons un peu plus tard la question de la politique de Béranger.

Actuellement, nous nous contenterons de citer les paroles du critique, en priant nos lecteurs de les retenir, et nous ne relèverons que l'intention purement morale qui les a dictées.

> Homme d'un patriotisme sincère, il est évident *aujourd'hui* qu'en poussant trop au triomphe des passions et à l'explosion des ressentiments populaires, il n'avait pas assez songé au lendemain.

définir et faire mieux connaître ce n'est pas le talent du chansonnier, mais le caractère et le rôle du citoyen.

Cependant nous demanderons à M. Sainte-Beuve — qu'il nous pardonne cette question fort *indiscrète* — pourquoi il a omis, en publiant ces critiques, de nous prévenir qu'il en devait quelques-unes à Béranger lui-même? Certaines imperfections de style, certaines faiblesses ou obscurités d'expressions ne lui furent-elles pas signalées par le chansonnier, à l'époque où M. Sainte-Beuve allait solliciter, comme bien d'autres, auprès du poëte, les conseils qu'on lui reproche aujourd'hui d'avoir trop aimé à donner?

En nous prévenant de cette sorte de collaboration inattendue, l'auteur des *Lundis* aurait vivement piqué la curiosité du public.

Il ne voulait pas de la Restauration, il ne voulait guère des d'Orléans :

« *Il voulait donc de la République ;* CELA N'EST PAS DOUTEUX. » — Ceci, nous tenons à le constater, est fort clair et aussi catégorique qu'on peut le désirer.

D'autre part, voilà Béranger désigné, et désigné justement, car il le méritait, à la colère des légitimistes, à la rancune des orléanistes déjà très-irrités, non-seulement de la défaite des idées qu'ils avaient soutenues, mais encore de l'avénement d'une République dont ils se faisaient néanmoins les hommes d'affaires,... *pour le bon motif,* comme les événements l'ont assez prouvé. Cela ne suffit pas à M. Sainte-Beuve. Il ne laisse pas même au chansonnier les républicains qui, ceux-là du moins, auraient pu savoir quelque gré à Béranger « d'avoir voulu la République, » et il cite aussitôt le mot de Chateaubriand : — « Eh ! bien, votre République, vous l'avez ! » et la réponse de Béranger : — « Oui, je l'ai, répondait l'homme d'*esprit*, mais j'aimerais mieux la *rêver* que la *voir*. »

Dès lors, Béranger se trouve bien et dûment convaincu d'avoir voulu la République, puis, lorsque son désir fut réalisé, de n'en avoir plus voulu. C'est, du moins, ce que déclare l'éminent critique, lorsqu'il ajoute qu'on pourrait dire à « ceux qui se font une idole de la popularité, et qui s'en montrent les grands prêtres obéissants : ainsi vous poussez sans cesse à *ce dont vous ne voulez pas en définitive* — cela serait trop net, voici l'adoucissement — *ou à ce dont vous ne voulez que très-peu...* »

Dans tout ce passage, l'auteur des *Lundis* sort mo-

mentanément de sa réserve habituelle et accentue davantage sa pensée.

Pour comprendre la portée que le public donna à ces paroles, il faut se rappeler l'époque où elles ont été écrites. On était en 1850. La République, depuis les journées de juin 1848, n'était plus qu'un fantôme dont les partis se servaient à tour de rôle ou tous à la fois pour effrayer la nation, un de ces épouvantails inoffensifs dont on fait peur aux enfants insoumis, et sur lesquels les enfants se vengent de leur peur dès que la peur a disparu. Tous les intérêts lésés et tous les intérêts à venir, toutes les ambitions renversées et toutes les ambitions naissantes se ruaient à la fois sur cette grande chose vaincue, mais encore redoutable par la force intime de son seul nom. On avait tremblé, on avait courbé le front devant elle : elle abattue, on se relevait pour la frapper. Cependant elle laissait aussi un vide, et ce vide chacun avait hâte de le remplir.

Parler de la République à cette coalition d'hommes exaltés par un reste de crainte et le souvenir de leur défaite, enhardis par l'espoir d'une éclatante et prochaine revanche ; leur désigner le chansonnier comme le promoteur de cette immense révolution sitôt arrêtée, c'était leur dire, à cet instant : l'homme que vous avez prôné, admiré, n'est-il pas votre cruel ennemi ? N'est-ce pas à lui que vous êtes redevables des angoisses par lesquelles vous venez de passer — et de passer gratuitement, ce qui ajoutait encore à leur colère ?

Ils le savaient, tous ou presque tous, et, malgré

l'entraînement de la réaction, ils ne s'en prenaient guère à lui, honorant chez le chantre national une longue et ferme conviction qu'ils s'étaient habitués à lui connaître. Ils savaient aussi que cette foi politique n'avait jamais poussé le poëte à demander la réalisation immédiate et *quand même* de ses idées; qu'il avait été mordant en paroles quelquefois, mais impatient ou pressé jamais; qu'en 1830, il avait contribué par sa modération à leur procurer ces dix-huit années de paix et de liberté constitutionnelle, dont ils auraient pu profiter pour reculer indéfiniment, comme en Angleterre, l'avénement de la République. Ils savaient tout cela ; ils tenaient compte à Béranger de sa réserve, et leurs rancunes ne se tournaient contre lui qu'indirectement. En effet, ils n'avaient point rencontré le vieillard sur leur chemin, dans les dernières années. Avec certaines différences, ils le respectaient de même qu'ils avaient respecté Dupont (de l'Eure), parce que la fidélité aux convictions, les services rendus, le désintéressement, l'âge aussi, inspirent toujours un certain respect.

Tout à coup, on jette à ces hommes, à ces partis, le nom de Béranger, en l'accolant à l'objet de leur haine vivace,—c'était le droit de M. Sainte-Beuve, car c'était la vérité, hâtons-nous de le répéter,—puis on leur apprend que Béranger, *en voulant la République,* n'obéissait pas à une conviction. On leur apprend qu'il a poussé au *triomphe des passions* et à *l'explosion des ressentiments* (phraséologie à la mode à cette époque) dans l'unique but de conserver sa popularité, de l'augmenter encore, sans songer au lendemain, sans

vouloir bien sérieusement la République, par un caprice d'*homme d'esprit*, une fantaisie de poëte ivre de bruit, en un mot, qu'il a *fait le mal*, sans l'excuse d'avoir cédé à un entraînement sincère.

C'est à cette société bouleversée, haletante, de 1850, à cette société si lasse de mouvement et d'agitation qu'elle ne demande que le silence et l'immobilité à tout prix; si humiliée de ses sottises et de ses défaillances, qu'elle cherche partout un coupable sur qui rejeter le fardeau des « iniquités d'Israël, » c'est à cette société qu'on vient dire : Béranger a contribué au renversement de l'ordre social (style du temps), et il l'a fait froidement, volontairement, avec le désir réfléchi d'agrandir sa renommée aux dépens de votre repos. C'est aux vainqueurs de l'insurrection de juin qu'on vient dire : Béranger « a pris le mot *peuple* trop souvent dans un sens *étroit*,... celui de l'opposition et du *combat* des classes; *il s'est vanté d'être du peuple.* »

En face de ces partis soulevés contre l'état de choses, il y avait les républicains dont la position était aussi fausse que pénible. Vaincus, ils avaient les apparences de la victoire et tous les désavantages d'une situation qu'ils subissaient, qu'on exploitait contre eux : on les déportait, en se plaignant de leur tyrannie; on leur demandait des comptes, comme s'ils dirigeaient quelque chose et, en même temps, on les châtiait comme des serviteurs infidèles. Ils assistaient impuissants et désarmés à la pièce qui se jouait sans eux, contre eux, dont ils faisaient les frais. On supprimait la République au

nom de la République, en leur reprochant tout-à la fois sa naissance et sa mort.

On eût été aigri à moins, avouons-le.

Mais à leur ressentiment s'ajoutait une nouvelle amertume; ils sentaient qu'ils avaient été maladroits presque toujours, au-dessous de leur tâche quelquefois. Ils comprenaient qu'ils avaient manqué, en partie par leur faute, une occasion magnifique et qui ne se présenterait plus de longtemps. Ils voyaient leur rêve avorté se perdre dans un avenir lointain. Après avoir mis le pied sur la terre promise, ils se retrouvaient au milieu de l'Océan, ballotés par les flots, secoués par la tempête; ils se disaient qu'ils avaient tenu quelques heures le gouvernail, que le vent avait gonflé leurs voiles, qu'ils avaient touché au port, et qu'ils reculaient vers leur point de départ. Le sentiment de leurs fautes ne les consolait pas. Eux aussi, ils étaient en quête d'un coupable qui ne fût pas eux : *quærens quem devoret* !

C'est à ces hommes irrités, mécontents, qu'on vient dire : Béranger se retire de votre République et la renie. Il l'abandonne. Il aimait mieux la rêver que la voir, et s'il ne le dit pas tout haut, c'est que « le poëte aujourd'hui dégoûté » n'est pas « encore revenu du rôle. »

M. Sainte-Beuve ne se trompe pas. En effet, Béranger devait être *dégoûté* de ce qu'il voyait, et l'on comprend qu'il eût mieux aimé rêver la République que la voir telle qu'on la lui servait en juillet 1850. Ce mot, tous les républicains l'ont dit, excepté lui peut-être, car nous sommes, et pour

cause, porté à croire qu'il ne l'a jamais prononcé. Ce qu'on appelait, par une sorte de convention, qui n'était au fond qu'une sanglante ironie, la République leur faisait, à bon droit, regretter celle qu'ils avaient rêvée si longtemps, celle qu'ils avaient cru posséder le 24 février 1848.

La réponse de Béranger à Chateaubriand, fût-elle authentique, ce que nous ne croyons pas, le sens qu'elle emprunte à tout ce qui l'acccompagne est complétement erroné. Où l'on serait tenté de voir un blâme général, absolu contre l'institution républicaine, il n'y aurait eu, en tout cas, que la boutade d'un honnête homme et d'un vieux républicain, en face de cette étrange République qui avait été au-devant du pape avec M. Freslon, qui allait à confesse avec M. de Falloux, qui enfin prenait Rome d'assaut avec le général Oudinot.

Après avoir affirmé, en s'appuyant sur une citation probablement inexacte et dont il conviendrait, en la supposant vraie, de rétablir le sens naturel, que le républicain Béranger avait voulu la République sans la vouloir, M. Sainte-Beuve poursuit son enquête et démontre que le chansonnier était devenu, vers la fin, socialiste :

D'autres chants très-élevés du Recueil de 1833, tels que *les Contrebandiers*, *le Vieux Vagabond*, *Jacques*, *Jeanne la Rousse*, ont une forte teinte de ce socialisme qui a succédé, dans l'opinion du dehors, au libéralisme de la Restauration : Béranger est *fort sensible* et *fort attentif* à ces courants de l'atmosphère.

En effet, Béranger, né en 1780, mort en 1857,

a marché avec son siècle, ne fermant l'oreille à aucun bruit du dehors, accueillant les idées qui lui semblaient la formule nouvelle de l'avenir. Poëte et chansonnier, il ne s'est jamais piqué d'être un faiseur de systèmes; mais il les étudiait quand ils se présentaient à lui, et de chacun d'eux acceptait ce qui lui paraissait de nature à hâter cette transformation de la société que tous les penseurs de notre époque ont prédite tour à tour, soit en vers, soit en prose, soit à la tribune, soit dans la chaire du professeur.

En 1812, il ne vulgarisait pas, sans doute, les idées qui ne devaient se développer, se manifester que dix ou vingt ans plus tard. Il n'était ni Fourrier, ni Saint-Simon, ni celui-ci, ni celui-là; il n'avait pas la prétention de « devancer la justice du peuple. » Seulement lorsque le socialisme devint autre chose qu'une aspiration vague et mal définie, lorsque des hommes remarquables, malgré leurs dangereuses erreurs, eurent donné un corps à ces aspirations, le chansonnier, au lieu de se renfermer dans les souvenirs de sa jeunesse, comprit qu'il y avait là un mouvement encore un peu désordonné et pourtant digne d'attention. Il chanta les rêves nouveaux du peuple, comme il avait chanté ses gloires passées, non pour le flatter, mais parce que sa nature active le poussait à élargir toujours le cercle intellectuel où se mouvait sa pensée.

Il se figurait, du reste, pourquoi le nier? que cela rentrait dans son « rôle. » Il voulait être l'interprète écouté du peuple. Chansonnier populaire et national, il se croyait appelé à chanter les joies

et les douleurs, les espérances et les victoires morales ou matérielles de la nation.

Que ne dirait-on pas de lui, au contraire, s'il s'était arrêté, ainsi que presque tous les hommes de la Restauration, au programme de sa jeunesse et de ses premières luttes ! Ne voyez-vous pas d'ici les reproches ? Ce serait un esprit borné, incapable de s'élever au-dessus des petites animosités d'un libéralisme étroit, incapable de comprendre les besoins plus exigeants de son époque. Un de ces hommes bien intentionnés peut-être, mais sans portée, sans coup d'œil, qui croient le pays sauvé, la liberté assurée parce que tel portefeuille a passé des mains de M. X... dans les mains de M. Y...; qui prennent un changement de cabinet pour une révolution, et trouvent tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, du moment où leurs amis sont aux affaires.

Après cette mise en scène du socialisme, le critique des *Lundis* montre le chansonnier refusant de demeurer à l'Assemblée constituante « pour défendre, expliquer, commenter et appliquer, s'il y avait lieu, la moralité de ces chansons, poétiquement très-belles. »

Ici, l'homme d'esprit chez Béranger, l'homme prudent, celui qu'on peut appeler (sauf respect) une *grande coquette*, l'a emporté, on ne craint pas de le dire, sur le citoyen et même sur le poëte. Un poëte *tout à fait généreux*, un André Chénier, n'eut pas hésité. Mais Béranger vieilli, et voyant d'ailleurs à l'œuvre des poëtes de conversion nouvelle, aura pensé qu'il était de trop dans l'arène ; *il a eu la migraine* et s'est dégoûté.

Ce passage est charmant d'esprit et de malignité; mais il a le tort d'être trop charmant, trop spirituel et trop malin, et surtout de ne présenter qu'un côté de la question. M. Sainte-Beuve nous convaincra difficilement qu'un poëte, un chansonnier, doive nécessairement accepter des fonctions législatives, par cela seul qu'il a exprimé des vœux de réforme, qu'il s'est fait l'écho de certaines aspirations, de certaines plaintes.

Nous croyons que Béranger n'eût rendu aucun service sérieux à la cause qu'il aimait en restant à l'Assemblée constituante, et qu'il avait dès lors le droit strict de refuser un mandat que son incapacité absolue comme orateur l'eût empêché de remplir avec quelque utilité. Il a pensé, et on peut penser avec lui, que chaque homme a sa tâche et son devoir appropriés à ses forces; qu'un chansonnier n'est pas nécessairement un homme politique; que la nature a créé les uns pour la parole, les autres pour l'action ou pour la plume.

Qu'il y ait eu plus de prudence que d'enthousiasme, plus de raison que de générosité dans sa résolution; que ce jour-là il ait écouté surtout sa lassitude et le froid bon sens, nous ne le nierons pas. Lui-même, dans sa lettre de refus, nous dit qu'il demande un service[1]. Mais représenter cette

[1] « Pour la première fois je demande quelque chose à mon pays; que ses dignes représentants ne repoussent donc pas la prière que je leur adresse en réitérant ma démission, et qu'ils veuillent bien pardonner aux faiblesses d'un vieillard qui ne peut se dissimuler de quel honneur il se prive en se séparant d'eux. » (*Lettre au citoyen président de l'Assemblée nationale.*)

abstention comme un nouveau sacrifice fait à sa popularité, comme une suprême coquetterie, c'est se tromper gravement. Béranger, à ce moment, jouait sa popularité, et il le savait. S'il a cédé à la pente de son caractère, il n'a nui qu'à lui-même; sa présence silencieuse aux côtés de La Mennais n'aurait point sauvé la République, ni déplacé la majorité. Il pouvait sacrifier le repos de ses dernières années : il ne l'a pas voulu, jugeant qu'après avoir combattu pendant trente ans, son âge lui donnait droit de prendre sa retraite, de laisser la place à de plus jeunes, à de plus actifs.

Cette fatigue, cette faiblesse, si l'on veut, M. Sainte-Beuve la présente comme « une migraine; » le mot est joli, mais comme beaucoup de ces jolis mots, il est trop joli pour être juste. Il sert, à la vérité, de transition au reproche qui va suivre d'une « habitude de calcul trop continuel et trop raffiné. » Ce reproche sera répété plus tard à satiété par tous les adversaires et même par quelques amis de Béranger. Pour le moment, nous nous contentons de le signaler. Quand il en sera temps, nous rechercherons sur quelle base il repose, ce qu'il a de faux ou de mérité. Nous apprécierons également à notre point de vue l'abstention du chansonnier en 1848.

Nous ne relèverions pas le passage sur l'Académie française, s'il ne montrait une fois de plus avec quelle facilité M. Sainte-Beuve trouve de petites raisons et des motifs mesquins à la conduite entière de Béranger. Suivant lui, Béranger n'est pas de l'Académie française parce qu'il « *s'est dit qu'il*

ne fallait pas en être. C'est une *singularité* [1] dont il se flatte... il ne veut pas qu'on puisse accoler jamais d'autre titre à son nom que celui de chansonnier. Il n'est pas fâché au fond de donner, par son absence, un petit tort à l'Académie.... »

C'eût été prêter aux riches. L'Académie, qui repousse M. Littré, n'a pas besoin qu'on lui donne de petits torts; plus généreuse pour elle-même, elle s'en donne volontiers de très-grands. Néanmoins, M. Sainte-Beuve, en supposant au chansonnier l'envie de se singulariser, a oublié quelques autres motifs assez sérieux et qui méritaient qu'on les citât. Ces motifs sont fort connus, sinon fort compris, et *singularisent* bien davantage Béranger [2].

[1] « Qu'on ne croie pas que je me dissimule l'inconvénient pour moi de n'être pas de l'Académie..... Qui sait même si ma conduite, mal interprétée, n'indisposera pas l'Académie contre ma mémoire, si peu que ma mémoire doive me survivre [1]? J'ai aimé trop sincèrement les lettres pour ne pas le craindre; et cette crainte j'hésite d'autant moins à l'exprimer ici, qu'elle répond à ceux qui m'ont accusé de ne pas aspirer au fauteuil pour me *singulariser*. » (*Ma Biographie.*)

[2] « Je vous répète donc que, si j'avais fait autre chose que des chansons, je ne trouverais aucun obstacle, littéralement parlant, à m'inscrire parmi les aspirants au fauteuil. Mais par des causes trop longues à exposer, je *tiens à ne pas enrégimenter académiquement ce petit genre* QUI CESSERA D'ÊTRE UNE ARME POUR L'OPPOSITION LE JOUR OU IL DEVIENDRA UN MOYEN DE PARVENIR. Et puis-je fournir, moi, à ceux qui ne manquent jamais d'attaquer les choix de l'Académie, l'occasion de rabaisser, à cause de moi, un genre auquel je

[1] L'Académie, par la bouche éloquente de M. Villemain, a noblement répondu à cette crainte, en se faisant, dans la séance solennelle qui a suivi la mort de Béranger, l'interprète écouté du deuil public.

L'amitié de trois hommes très-divers d'opinion et

dois tant et que je suis parvenu à placer encore plus haut qu'il ne l'avait encore été? Ceux qui disent aujourd'hui de mes chansons que ce sont des odes, seraient les premiers à crier que je n'ai fait que des chansons, que c'est bien peu de chose que des chansons. Avouez qu'il ne doit pas me convenir de les aider à prouver qu'ils n'ont que trop raison.

» Je ne puis me dissimuler, d'ailleurs, que l'on n'entre pas dans une société sans y contracter des engagements de devoir et de délicatesse. Or, il faut ici que je vous confesse, mon cher ami, que j'ai un ouvrage en tête qui ne peut être écrit dans un esprit académique [1]. Pensez-vous donc qu'il me convienne, avec un pareil projet, de m'exposer à commettre un acte d'ingratitude, et n'est-ce pas déjà trop que la reconnaissance que j'ai pour tout ce que vous me proposez et la bienveillance de plusieurs de vos collègues? *C'est parce que la reconnaissance est un culte pour moi que j'ai toujours redouté de contracter même de légères obligations, et vous voulez m'en faire contracter de grandes! J'ai tout sacrifié au besoin d'indépendance; ne me ravissez pas le fruit de tant d'efforts, souvent si pénibles...*

» Des sots, ou des gens qui ne me connaissent point, ont cru, ou même ils ont feint de croire, après la Révolution de juillet, que j'avais refusé des places et des distinctions pour me *singulariser;* non, vous le savez. Les places et les distinctions n'allaient ni à mes goûts, ni à mon caractère, et c'est pourquoi je ne les ai pas recherchées. Cependant me suis-je vanté de ma modération? ai-je fait retentir les journaux de mes refus désintéressés?

» On tombe assez souvent dans la même erreur, je le sais, relativement à l'Académie : c'est de l'orgueil, dit-on. Les sots me croient donc bien sot?...

» *Mais me voyez-vous en habit brodé! l'épée au côté, allant au château? Là encore un discours : « Sire, je suis votre très-humble » serviteur. — Ah! vous voilà donc, vous qui n'avez pas voulu » nous venir visiter? — Je suis votre serviteur, Sire. — Allez et » n'y revenez plus!* etc., etc. » Ah! mon cher Lebrun, ne sentez-vous pas que vos usages sont des impossibilités pour moi? » (Lettre à M. Lebrun. — *Ma Biographie*. Appendice.)

[1] Sans doute son *Dictionnaire des Contemporains.*

de caractère protége la mémoire du chansonnier. Ce sont des parrains de sa gloire un peu gênants pour certains détracteurs. M. Sainte-Beuve, comme M. Veuillot, constate cette réunion de Châteaubriand, de La Mennais et de Lamartine autour du poëte populaire, mais où le second ne voit qu'un motif de déplorer l'esprit du temps, M. Sainte-Beuve saisit l'occasion d'être à la fois désagréable à Lamartine, à La Mennais, à Chateaubriand et à Béranger.

Il faut rendre à Béranger cette justice, s'écrie-t-il, qu'il n'a pas le premier recherché ces hommes réputés d'abord plus sérieux que lui, qui ne le sont pas, et à aucun desquels il ne le cède par l'esprit.

On pourrait croire d'abord que M. Saint-Beuve a voulu grandir Béranger. Ce serait méconnaître étrangement l'éminent critique : il a voulu seulement diminuer les autres. D'ailleurs, il se hâte d'expliquer cette triple admiration pour le chansonnier, ainsi que l'affection du chansonnier pour ces trois écrivains. Prenons au hasard un de ces hommes, M. de Lamartine par exemple, et nous rencontrerons aussitôt la phrase suivante : Béranger, après avoir longtemps regardé Lamartine comme un aristocrate et un gentilhomme, « n'a commencé à le louer comme poëte, qu'après *Jocelyn, à dater de la décadence....* »

Il serait facile, du reste, de relever de graves erreurs dans tout ce passage, notamment au sujet de La Mennais et de Carrel : Béranger même employait un plus gros mot à cet égard, quoique, suivant les habitudes de son esprit, dont le calme devant les

attaques personnelles contredisait le *genus irritabile vatûm* du poëte latin, il se soit efforcé de contenir le zèle des amis qui voulaient alors répondre à M. Sainte-Beuve.

Voici enfin la conclusion de cet article :

Béranger, comme poëte, *est un des plus grands*, non le plus grand de notre âge... Dans cette perfection tant célébrée, il entre aussi bien du mélange. Comparé aux poëtes d'autrefois, il est du groupe second et encore si rare, des Burns, des Horace, des La Fontaine.

Cette part de gloire est assez belle pour contenter même les exigeants, et le chansonnier, avec sa modestie accoutumée, trouvait qu'on lui faisait trop d'honneur, tout en se félicitant qu'on fût obligé de parler ainsi de l'homme à qui certes on ne voulait pas de bien. Nous mettons, nous, très-volontiers Béranger au rang d'Horace et de La Fontaine, mais avec quelques différences morales. M. Sainte-Beuve en établit aussi, seulement les nôtres ne sont pas les siennes.

Mais ces derniers (Horace, La Fontaine), qui n'ont jamais été des poëtes de parti restent par là même plus élevés et d'un ordre plus universellement humain. Lisez Horace dans ses épîtres, La Fontaine dans ses fables ; ils n'ont cajolé aucune passion, ni dorloté aucune sottise humaine.

En effet, Horace, l'égoïste aimable, encense tranquillement le vainqueur et chante Octave devenu Auguste. C'est un courtisan, qui n'a jamais, que je sache, « *flatté l'infortune*. » La Fontaine n'est pas un courtisan, il se montre même capable de courage en amitié, mais il y a de l'indifférent chez lui, et de

l'égoïste, quoique sans habileté, ni calcul, nous le reconnaissons facilement. Est-ce là toutefois ce que M. Sainte-Beuve appelle une inspiration « plus élevée, d'un ordre plus universellement humain? »

Nous ne croyons pas davantage que Béranger soit un homme de *parti* dans le sens étroit de ce mot. C'est un homme d'*opinion*, lui-même l'a dit, et il nous sera facile de le prouver en nous appuyant sur sa vie tout entière. Il y a une différence profonde entre l'homme de parti et l'homme d'opinion. Tous deux, à la vérité, ont une foi politique et la confessent dans leurs écrits comme dans leurs actes, seulement le premier s'inféode à ses idées, en accepte une formule restreinte dictée par les nécessités du moment et sacrifie une portion de son libre arbitre aux convenances de ses coreligionnaires, tandis que le second, moins astreint aux nécessités de tactique et de discipline qui sont toutes passagères, sans rien modifier au fond de ses croyances, admet, suivant les circonstances, des tempéraments utiles, et, sans s'arrêter à un programme toujours incomplet, cherche avec indépendance et sincérité, les meilleurs moyens pour atteindre au but désiré.

La foule confond ensemble ces deux sortes d'hommes. A ses yeux, tout républicain appartient au *parti* républicain, de même que tout catholique au *parti* catholique, et si on lui parle d'un socialiste, elle songe à Saint-Simon, à Fourier, à Cabet, incapable de comprendre qu'il puisse être question d'un homme souhaitant des réformes sociales, en dehors des diverses écoles.

M. Sainte-Beuve qui plane dans les régions sereines de la pure littérature, qui semble n'avoir jamais partagé les rêves et les déceptions de son époque, au point de vue politique, est trop indifférent, trop exclusivement absorbé par des préoccupations « d'un ordre plus universellement humain, » pour saisir ces nuances importantes et délicates. Chaque homme de conviction lui semble un homme de parti, et dans sa bouche ce mot prend son plus mauvais sens. Cela est naturel; on méconnaît presque toujours les passions qu'on n'éprouve pas et les motifs qui ne nous ont jamais décidé nous paraissent assez mesquins. Aussi nous comprenons que toute la portion militante des *Chansons* le choque et lui soit peu sympathique : nous croyons volontiers qu'à « *son sens* » elle « diminue » beaucoup le chansonnier.

Le critique revient sur son terrain et retrouve aussitôt sa lucidité complète lorsqu'il termine par cette appréciation du talent poétique de Béranger :

Mais à une époque d'efforts, de lutte et de calcul, il a su trouver sa veine, il a fait jaillir sa poésie, une poésie savante et vive, sensible, élevée, malicieuse, originale, et il a excellé assez pour être sûr de vivre, lors même que quelques-unes des passions qu'il a servies, et qui ne sont pas immortelles, seront expirées.

On ne saurait dire mieux, et ces dernières lignes nous montrent M. Sainte-Beuve tel que l'ont fait la nature et le travail, avec son goût sûr et fin, sa sympathie vive pour les choses de l'intelligence, goût et sympathie qui surnagent finalement, même lorsque

des circonstances étrangèrés à la littérature ont amené sous sa plume des insinuations fâcheuses et des restrictions injustes. Cet article remarquable, et destiné à dévoiler le caractère de Béranger, nous fait surtout connaître M. Sainte-Beuve. Nulle part l'éminent critique n'a mis dans un jour plus net toutes ses imperfections et toutes ses perfections; nulle part il n'a aussi bien montré l'inconvénient de son procédé et la finesse de son talent; nulle part il n'a mêlé davantage les artifices du langage aux artifices de l'intention; nulle part il ne s'est complu davantage dans les grâces raffinées du sous-entendu.

Il a pris Béranger sous ses divers aspects d'homme, de citoyen et de poëte, et, à ce triple point de vue, il a indiqué tout ce qui prêtait à une attaque. Quelquefois il l'a conduite lui-même, plus souvent il en a dressé le plan, comme pour prouver, en se jouant, qu'il connaissait les ressources et le faible de la place assiégée. Il a voulu la démanteler; mais il n'a pas voulu la renverser. De là ces marches et ces contre-marches, cette allure discrète et menaçante, ces brèches ouvertes, ces savantes retraites suivies de retours offensifs, cet ensemble d'accusations et d'éloges se corrigeant mutuellement, et qui laissent dans l'esprit du lecteur des idées confuses sur le mérite désormais suspect du poëte, mais une impression très-nette sur son caractère décidément compromis.

Au fond, cet article de 1850 est un article de revanche. On y découvre le désir d'apprendre à un homme trop longtemps ménagé ou respecté par la critique, qu'il relève cependant de la critique, qu'il n'est ni

plus impeccable, ni plus sacré que le commun des mortels. On y sent une sorte d'irritation sourde, on y devine le plaisir malin qu'éprouve l'écrivain en ébranlant sur son piédestal une statue qu'il a lui-même contribué à élever, et que nul n'a pu renverser. C'est un de ces articles maîtres qui ouvrent une nouvelle période dans la réputation d'un homme connu. M. Sainte-Beuve n'y exprime pas seulement ses doutes et ses restrictions au sujet de Béranger, il y soulève successivement toutes les questions, même les plus indifférentes au critique, qui seront un jour posées par chaque parti à Béranger. Il lève et rabat le gibier : ici la morale, plus loin le caractère, puis le rôle politique, livrant le républicain aux légitimistes et aux orléanistes, le socialiste aux *amis de l'ordre*, enfin le républicain et le socialiste ensemble aux révolutionnaires dûment avertis que le *prudent* Béranger les a laissés au milieu de la débâcle après les avoir mis en train. Ailleurs il s'en prend au poëte, à l'écrivain lui-même qu'il convaint de *ruse* dans son talent, de calcul continuel dans sa vie, d'ambition littéraire au-dessus de ses forces, de jalousie contre Ronsard, André Chénier, Lamartine « *avant la décadence.* »

Nous avions donc raison de le dire, cet article est l'arsenal où puiseront à tour de rôle les divers ennemis de Béranger. Mais, par cela même qu'il a tout préparé, rien achevé, M. Sainte-Beuve aura le droit de leur dire en fin de compte : — Je ne suis pas des vôtres. Je m'arrête où vous commencez. Je suis un homme d'esprit et de bon ton que n'aveugle poin la haine. Je me bats à armes courtoises, au premier

sang : il me suffit que la piqûre soit douloureuse. Je ne m'évertue pas à vouloir tuer les gens que je sais immortels. Plus tard on pourra m'accuser d'une certaine injustice et de malveillance momentanée envers le chansonnier, mais on verra qu'en d'autres instants, si j'ai trop méconnu le caractère, j'ai sû du moins apprécier, dans une sage mesure, le génie du poëte.

Nous avons fait ressortir cette malveillance, nous avons souligné ces injustices, nous avons, autant que nous avons pu, dégagé l'intention du critique, chaque fois qu'elle nous a paru nécessaire à réfuter ou à signaler.

Il nous reste une dernière remarque à noter sur ce premier article de M. Sainte-Beuve. Elle nous expliquera cette irritation sourde dont nous avons parlé et la tendance générale, comme l'opportunité du travail de l'éminent critique. L'influence politique de l'époque y est fort sensible, trop sensible même. Nous sommes en 1850, ne l'oublions pas. La République n'est plus que de nom, l'Empire n'est pas encore ; l'ordre est toujours menacé, les intérêts sont toujours inquiets. Voilà ce qui amène les reproches de démocratie étroite, de socialisme dangereux, de haine exagérée des rois. Après le 2 décembre 1851 les reproches changeront de nature ; on accusera le chansonnier de n'avoir pas aimé la liberté ; on affirmera qu'il n'a pas chanté le peuple, mais l'Empereur. M. Sainte-Beuve, tardivement éclairé sur les vraies opinions de Béranger, ne dira plus qu'il a voulu la République, mais le retour de l'*aigle*, et M. Sainte-Beuve s'en trouvera

tout radouci, ainsi que va le prouver le ton de son article de 1861.

A cela, d'ailleurs, rien d'étonnant. M. Sainte-Beuve plane, avons-nous dit, au-dessus des basses régions de la politique ; il n'est pas à coup sûr un homme de « parti » ; mais, à cause de cela même, il est très-attentif aux commotions politiques. Les unes d'un caractère révolutionnaire, le gênent et l'irritent, parce qu'elles troublent la paix publique et la sérénité de son âme ; parce qu'elles sont la mise en œuvre d'idées complétement en dehors des idées qui intéressent et qui occupent le critique. Les autres, dont le premier résultat est le rétablissement de l'ordre dans la rue, lui procurent ce calme et ce recueillement favorable aux travaux d'esprit, et que Virgile appréciait fort dans son temps : *Deus nobis hœc otia fecit.*

Aussi l'influence des événements contemporains est non moins visible dans les articles de M. Sainte-Beuve que dans les chansons de Béranger, avec des différences toutefois. En effet, il n'y a pas, à proprement parler, d'indifférents en politique. Il y a les hommes de lutte, « les poëtes de combat, » et les hommes désintéressés des rêves, des besoins de leur époque ; les premiers, on les accuse quelquefois d'avoir flatté le peuple, d'être les « grands-prêtres obéissants » de la popularité ; les seconds aiment naturellement le pouvoir, quand il est fort : ils ne descendent pas dans la lice, mais ils écoutent tous les bruits de la mêlée... et acclament le vainqueur [1].

[1] A cette religion politique appartient aussi ce grand pontife de la philosophie éclectique, qui, passant naguère devant la colonne

§ 2. — L'ARTICLE DE 1861.

« Je ne me dédis en rien. »
(M. SAINTE-BEUVE, 1861.)

Les articles de M. Sainte-Beuve sont comme les jours de l'année : ils se suivent et ne se ressemblent pas. Le 11 et le 18 novembre 1861, l'éminent critique se sépare tout à coup et avec une grande fermeté des ennemis de Béranger. Aux *dégagements* de 1850 ont succédé les réflexions ; l'histoire a marché, et M. Sainte-Beuve, marchant avec les événements, se trouve naturellement placé à un point de vue nouveau, lorsqu'il s'agit du poëte devenu « gloire nationale. »

Il y a, suivant lui, une injustice à réparer... au sujet de la *Correspondance* de Béranger. Cette publication a souffert de la réaction que la mémoire du poëte a eu à subir au lendemain de sa mort... Une popularité si haut montée ne pouvait décliner doucement et baisser petit à petit ; il s'est bientôt déclaré, lui disparu, un entraînement en sens contraire, et, comme après une grande marée, on a eu sous les yeux un vaste reflux.

Vendôme, disait emphatiquement à un ami, en lui montrant la statue de l'Empereur : — Voilà Napoléon *le Petit!* — cela signifiait apparemment que le GRAND Napoléon est toujours celui qui règne. Beaucoup de gens en place partagent, d'ailleurs, cette opinion optimiste :

Le véritable Amphitrion
Est l'Amphitrion où l'on dîne !

La réaction, ajoute-t-il plus loin, a *tout dépassé;* elle avait son principe dans bien des causes... Il (Béranger) avait trop duré... On en avait trop dit; cela ennuie et impatiente à la longue... Pour Béranger, toutes les *anciennes rancunes* ont profité de cette impatience du public (je ne dis pas du *peuple qui lui est resté fidèle*), et se sont réveillées, rancunes légitimistes, rancunes religieuses, rancunes littéraires, et celles-ci très-vives, de la part des raffinés, qui méprisent sur toute chose le bourgeois et les succès qu'il consacre.

Telle est en partie la vérité, et nous sommes heureux qu'un homme de la valeur de M. Sainte-Beuve l'ait dite aussi nettement. Nous signalerons cependant la parenthèse relative au *peuple qui est resté fidèle à Béranger*. Cette phrase ainsi placée perd beaucoup de son importance; la suite lui servira de commentaire, et nous nous réservons de la rappeler, quand il en sera temps.

M. Sainte-Beuve, quelques dix ans plus tôt, a compté parmi ces *ennuyés*, ces *impatients* ou ces *raffinés*, « qui ont profité de l'impatience du public; » aujourd'hui il s'éloigne de leur camp, sans renier son passé, mais en l'expliquant:

Mon dessein, dit-il, n'est pas de revenir ici sur l'œuvre du poëte et du chansonnier. On m'a fait l'honneur de me dire que c'était moi-même qui, dans le temps, avait le premier attaché le grelot. *Je ne me dédis en rien* de ce que j'ai écrit autrefois dans ce même journal; seulement ceux qui ont cru que, de ma part, c'était une manière de commencer, se sont mépris sur mon intention; c'était une manière de finir. Je n'en pensais pas plus que je n'en ai dit alors sur les *défauts* mêlés aux *mérites*, et ces *réserves* faites, ces *correctifs* apportés, et si l'on veut, ces *malices rendues*, je restais dans ma

mesure d'ADMIRATION et de RESPECT pour le *caractère de l'homme* et pour le *talent du poëte.*

Malheureusement cette mesure est bien difficile à connaître. Celle d'autrefois était petite, celle d'à présent est grande : c'est toujours la mesure de M. Sainte-Beuve, mais il en aura changé.

On sent, dès ces premières lignes, combien le ton est devenu doux et bienveillant. Tous les mots sont pesés et disposés de façon à atténuer l'effet de l'article de 1850. Après dix ans, M. Sainte-Beuve n'y trouve plus que de simples *réserves,* des *correctifs,* des *malices rendues.* Les termes d'*admiration,* de *respect,* qui, s'ils s'étaient rencontrés jadis sous la plume de l'écrivain, auraient commencé la phrase, la terminent ici et lui servent, pour ainsi dire, de conclusion. C'est le trait final. Il en sera ainsi désormais. A ceux qui s'occupent des questions de style, nous recommandons, à ce point de vue tout littéraire, la comparaison des deux *études* sur Béranger. Hier, l'éloge ouvrait quelquefois le paragraphe, mais la restriction, la malice le fermait avec une désespérante régularité; aujourd'hui, le contraire se présente presque toujours, et le mot le plus favorable est rejeté à la fin, de telle sorte qu'il frappe davantage l'esprit du lecteur.

M. Sainte-Beuve constate qu'il y a deux Bérangers : un vulgaire et même niais, grâce à la maladresse d'admirateurs enthousiastes et peu intelligents qui lui ont prêté au hasard toutes les vertus et toutes les perfections, et puis « le Béranger tout contraire, et qu'on s'est fait en haine du pre-

mier : le *faux bonhomme*, qui calcule tout [1], qui ricane de tout, qui tire toujours à temps son épingle du jeu ; un Béranger beaucoup trop malin [2], égoïste dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il donne ; à qui l'on refuse à la fois bonté de cœur, distinction et franchise [3] dans le talent. Les premiers l'avaient fait si sottement bon, que les seconds l'ont retourné et n'ont plus voulu voir en lui qu'un hypocrite. »

Ce Béranger-là n'est évidemment plus le Béranger de M. Sainte-Beuve. Aussi *quelqu'un* qui a bien connu le chansonnier écrit-il à l'illustre critique :

Aux gens qui le croient trop fin, dites qu'il était sérieusement bon, élevé, fier, indépendant ; aux gens qui le prennent sur l'écorce et le croient vulgaire, dites combien il était fin, délicat. Chateaubriand, la première fois qu'il le vit, disait qu'il lui avait trouvé « *l'air fin et rustique* ; » c'était cela. Lamartine a parlé quelque part de la *grosse patte plébéienne* de Béranger. Mais Lamartine n'a pas bien regardé, il n'aura vu que le gant qui était gros ; Béranger avait là-dessous la main petite, délicate, plus fine que celle de Lamartine. Au reste, qui s'est trompé sur La Fontaine a bien pu se tromper sur Béranger.

M. Sainte-Beuve ne s'exprime pas en son propre nom, mais il accepte la responsabilité de ce nouveau jugement, puisqu'il ne le contredit en rien. N'avions-nous pas raison de dire (dans la mesure

[1] « Une habitude de calcul trop continuel et trop raffiné. » (M. Sainte-Beuve, 1850.)

[2] « S'il avait dit aussi bien d'un trait *malin*, il aurait fallu répondre : TOUJOURS. » (M. Sainte-Beuve, 1850.)

[3] « La *ruse* du talent de Béranger a été de faire croire à sa grandeur,... etc. » (M. Sainte-Beuve, 1850.)

où nous l'avons fait), en parlant de l'éminent critique : un tel homme, au goût raffiné mais sûr et délicat, exigeant mais clairvoyant, ne pouvait rester insensible aux mérites compliqués des chansons et de la vie de Béranger? — En veut-on des preuves?

Il (Béranger) avait réellement la philosophie familière et souriante ; il croyait qu'on pouvait rendre la sagesse accessible et facile, la vulgariser à l'usage du grand nombre : « Ah ! mon cher Bernard, il est bien temps que cette grave matrone descende dans la rue, au risque de se crotter un peu. Le jour où elle placera sa chaire sur une borne, je croirai au salut du peuple[1] ! »

Béranger se distinguait de tous les philosophes qui ne le sont que dans le cabinet, et qui n'en sortent pas ; il allait *infiniment plus loin qu'Horace* et même que Montaigne, qui veulent bien de cette philosophie pratique pour eux et pour leurs intimes, mais qui ne visent guère au delà.

Plus loin, à la suite d'une très-belle citation d'un fragment de lettre du chansonnier, l'éminent critique s'écrie :

Il est là tout entier, par ce côté qui *dépasse Horace,* etc.[2].

Du reste, M. Sainte-Beuve bienveillant applique

[1] Lettre à M. Bernard. — (*Correspondance.*)

[2] « Il est du groupe second, et encore si rare... des Horace, des La Fontaine. Mais ces derniers, qui n'ont jamais été des poëtes de parti, restent par là même plus *élevés* et d'un *ordre plus universellement humain*. Lisez Horace dans ses épîtres, La Fontaine dans ses fables : ils n'ont cajolé aucune passion, ni dorloté aucune sottise humaine. » — (M. SAINTE-BEUVE. Art. de 1850.) Certes, si M. Sainte-Beuve ne nous avait prévenu qu'il ne se *dédit pas*, les esprits superficiels pourraient trouver entre ces deux passages de légères contradictions.

à la recherche des qualités et des vertus du chansonnier cette réelle perspicacité que personne ne peut lui contester, et qui restera la gloire de son talent, malgré l'usage peu généreux que l'homme en a fait en quelques circonstances. Comme il rachète, quand il veut s'en donner la peine, ses injustices de la veille ; comme il se réfute lui-même avec grâce ! A cette souplesse, à cette dextérité il devra peut-être d'avoir dit sur Béranger autant de vérités et en meilleurs termes que beaucoup des amis du chansonnier. Bien peu auront mieux deviné, mieux touché du doigt les points importants, bien peu les auront mieux mis en lumière, auront mieux répondu, presque sans en avoir l'air, aux doutes muets ou formulés du public indécis devant cette grande réputation ébranlée.

Béranger... cet homme de sens, tout coquet qu'il est par moments, ne se surfait pas d'une ligne en politique, ni en littérature... Sur son rôle politique de même, il s'en fait une idée très-nette, très-bien définie.

Il sait aussi bien qu'Horace ce qu'il peut porter, ce qu'il doit laisser à d'autres. Un chansonnier, selon sa définition, est « un tirailleur qui s'aventure. » La bataille gagnée, on n'a plus que faire de tirailleurs. Ou s'il en faut absolument, et si l'on recommence, il appelle de plus jeunes que lui à le remplacer. « Nous autres anciens, nous nous sommes usés à traîner le boulet dans les galères de la Restauration. » Il redira la même chose en vingt images plus vives les unes que les autres ; c'est de la menue monnaie de poëte, mais *le bon sens est là-dessous*.

M. Sainte-Beuve aurait pu ajouter que les *jeunes* ne se sont pas montrés disposés à remplacer le

chansonnier et que trop souvent ils s'en sont pris à lui, soit de leur impuissance, soit de leur peu de courage.

L'illustre critique signale aussi l'unité de caractère, de conduite si l'on préfère, de cet homme qui dès sa première jeunesse refuse les emplois lucratifs, comme il refusera plus tard les hautes positions officielles. En 1816, on lui offre le feuilleton théâtral du *Journal des Débats* :

> Béranger refuse ; *il refuse d'être feuilletoniste, comme il refusera plus tard d'être académicien* [1], *comme il refusera d'être homme public et de rester député, comme il avait refusé au début d'être chef ou sous-chef dans l'Université.* Ni assujettissement, ni responsabilité, c'est sa devise [2].

Qui eût osé prédire, en 1850, que M. Sainte-Beuve passerait tout à coup, au sujet de Béranger, de l'aigreur à une douce sympathie; du parti pris de diminuer son modèle, à la résolution de le peindre avec exactitude? Il semble comprendre qu'en 1809 et en 1816, Béranger, nullement éclairé sur son avenir, ne joue pas un *rôle*, et qu'il serait injuste de nier la sincérité de cet homme, lorsqu'il répète à 40 ans, à 60 ans, ce qu'il disait à 29 ans; lorsqu'il agit populaire et influent comme il agissait pauvre et

[1] « Il s'est dit qu'il ne fallait pas être de l'Académie française; c'est une singularité dont il se flatte... » (M. Sainte-Beuve, 1850).

[2] « Ce jour-là même, Arnault m'a proposé une place de sous-chef (et observez qu'il n'y a pas de chefs dans cette partie-là) avec 3,000 fr. d'appointements. Le croiriez-vous? Je l'ai refusée. Cette place est sujette à un travail extraordinaire, et me laisserait trop peu de temps. *J'ai dit que je préférais moins d'argent et plus de liberté.* » (Lettre de Béranger, 1809. *Correspondance.*)

inconnu! N'est-ce pas encore le même Béranger qui refusait de continuer la maison de banque de son père, où l'attendait la fortune et la fortune immédiate? [1] Il n'était pourtant alors qu'un enfant. Ce singulier et précoce détachement des richesses, l'appellera-t-on du calcul, de la ruse, de l'habileté, de la coquetterie? Sachons reconnaître, avec le nouveau M. Sainte-Beuve, que le poëte a été tout simplement logique et constant. Que cela soit assez rare pour étonner, nous le concevons; mais notre étonnement ne devrait pas nous entraîner jusqu'à dénaturer les faits, jusqu'à calomnier les intentions.

Citons encore.

Son rare bon sens fut de comprendre nettement que, dès cette heure (1830), son rôle de guerre était fini, que Charles X et la chanson étaient détrônés du même coup; sa probité fut de désarmer tout de bon, et sa force de tenir ferme dans cette neutralité honorable [2].

Mais il est un autre rôle qui lui échut et dont il s'acquitta exemplairement jusqu'à la fin, celui de solliciteur universel, d'homme serviable, honoré sous tous les régimes, et qui venait, tant qu'il pouvait, en aide à tous ceux qui le réclamaient, sauf toutefois à mêler un grain de plaisanterie dans son obligeance: c'était son revenant bon, à lui, et ses petits profits.

Ici la nuance est parfaitement rendue, avec beau-

[1] Pan, pan, qui frappe en bas?
. . . .
Pan, pan, c'est la fortune!
Pan, pan, je n'ouvre pas!
(*La Fortune*).

[2] « Mais Béranger vieilli, et voyant d'ailleurs à l'œuvre des poëtes de conversion nouvelle, aura pensé qu'il était de trop dans l'arène, *il a eu la migraine et s'est dégoûté.* » (M. Sainte-Beuve, 1850.)

coup d'esprit et de justesse. Voilà bien la vérité vraie sur la malignité du bonhomme. A propos de Rouget de Lisle et de l'intervention de Béranger en faveur de ce pauvre grand poëte d'un instant, réduit à la misère, songeant au suicide, M. Sainte-Beuve a même trouvé un certain ton de sensibilité qui ne lui est pas habituel :

Pour relever le moral de cet excellent homme (Rouget de Lisle), il (Béranger) s'humilie et se rabaisse à son tour, en y mettant de la gentillesse. Il étale ses vieilles misères, ses anciennes guenilles, et les secoue devant lui en badinant. Mais j'ai tort d'insister : tout le monde l'a senti. L'homme qui a fait la *Marseillaise*, envers qui la nation est ingrate, et dont la vieillesse n'est secourue et (qui mieux est) consolée que par celui qui possède toute la faveur de la popularité, n'est-ce pas bien [1] ?

[1] « Un seul homme, un seul dans tout ce misérable Paris si disposé à briser avec tant de joie ce qu'il a adoré avec tant de crainte, se rencontra pour venir en aide à Rouget de Lisle, et cet homme était justement ce pauvre petit chansonnier, sans argent et sans crédit, qui naguère s'estimait un homme heureux quand les almanachs daignaient imprimer, gratis, quelqu'une de ses chansons.....

» Où êtes-vous? écrivait Béranger à Rouget de Lisle; on n'a pas voulu me le dire hier, quand j'ai demandé de vos nouvelles, et c'est pourquoi je vous écris à Sainte-Pélagie. » — Alors le voilà qui interroge avec tout le zèle et toute l'ardeur de l'amitié la plus dévouée. Il veut savoir la dette, les frais de la dette et le nom du créancier. « — Envoyez-moi, dit-il, votre autorisation pour que j'aille vous voir, et ne rougissez pas d'être détenu pour dettes. C'est à la nation tout entière à rougir des malheurs qui n'ont cessé d'accabler l'auteur de *la Marseillaise*. Je l'ai dit bien souvent, mais je parle à des sourds. Peut-être qu'à la fin ils rougiront d'être sourds. » — Puis, dans un adorable *post-scriptum*, il ajoute : — « Point d'enfantillage, répondez-moi sur-le-champ. » — Ce *point d'enfantillage*, cela voulait dire : A nous deux ! Je payerai la dette, si je puis la payer ; et la dette, en effet, fut payée

Béranger lui prêche la patience ; il en avait le droit, car il pouvait lui dire ce qu'il redira à d'autres : « A quarante-deux ans, je n'avais pas de feu dans mon taudis, même au plus fort de l'hiver. J'étais résigné, et il m'est arrivé quelques rayons de soleil [1]. »

Si nous avions le talent de M. Sainte-Beuve, nous voudrions en faire toujours l'usage qu'il en fait dans ces lignes et les précédentes. Nous voudrions appliquer notre finesse, notre pénétration, à trouver la vérité, à deviner la grandeur ; nous voudrions diriger l'opinion; nous ne la suivrions jamais ; nous

au bout de deux jours, et ce fut un beau moment pour Béranger lorsqu'il ouvrit les portes de la prison à ce poëte sauvé par lui.....

» Et quand il eut délivré son camarade, il avisa au moyen de le faire vivre..... Et cependant Rouget de Lisle recueilli chez un ami et ne voulant pas abuser de l'hospitalité qui lui était offerte, avait résolu d'en finir avec la vie.. .. Qui le sauva, cette fois encore? ce fut Béranger. Avec l'instinct d'une infatigable pitié, il retrouva cet homme égaré dans les champs, il le ramena sous le toit de l'ami qui le cherchait, il lui rendit un peu de courage, un peu d'espérance..... En même temps il se mit en quête de protections et d'amitiés pour ce désespéré ; il lui cherche un aide, un appui qui le fasse vivre au jour le jour... » (*Jules Janin*. BÉRANGER, *Rev. européenne* 1er mars 1860.)

En 1830 Béranger obtint enfin pour Rouget de Lisle, une pension sur l'État et la croix de la Légion d'honneur.

[1] « Et c'est pour le coup que nous allons compléter notre garde-robe. Hélas ! je me rappelle le temps où je n'avais qu'un pantalon ; je le veillais avec un soin tout paternel, et l'ingrat ! il me jouait les tours les plus perfides. Heureusement que je possède un talent qui vous manque à coup sûr. Je fais une reprise et je raccommode un bouton assi bien qu'un tailleur. Voilà ce que c'est que d'être du métier. Quant à vous, mon gentilhomme, qui n'avez pas été élevé aussi bien que moi, il vous faut du neuf. Laissez-moi faire et vous en aurez avant peu des pieds à la tête. » (Lettre de Béranger à Rouget de Lisle. *Correspondance*.)

voudrions, loin des influences et des passions du moment, planer réellement dans les hauteurs calmes de la pensée ; nous voudrions, en un mot, donner à notre esprit autant de rectitude qu'il a de puissance, bien convaincu que notre talent y gagnerait encore en étendue et surtout en élévation.

Ne voit-on pas, d'ailleurs, par ces quelques exemples, combien le style lui-même devient plus net, plus franc, à mesure que l'éminent critique se rapproche davantage de la réalité des choses? C'est en vain qu'on chercherait dans toutes nos dernières citations une seule de ces phrases à « petits canaux » et à « ricochets », qui abondent dans l'article de 1850, phrases plus dangereuses un jour pour celui qui les écrit, que pour celui qu'on espérait y prendre comme en un piége.

Sur la question même où M. Sainte-Beuve de 1850 se montrait si sévère, je veux parler de l'*idolâtrie*[1] de Béranger pour la popularité, M. Sainte-Beuve de 1861 nous apparaît tout « souriant » et plein de bonhomie :

Il y pense beaucoup, à sa réputation, à sa popularité, il s'en inquiète ; elle lui tenait au cœur, on le sait ; mais toutes les réflexions que vous êtes prêt à faire en souriant, il les a faites avant vous ; il s'est dit à lui-même ses vérités, et plus gentiment que nous ne les lui dirions.

D'autres reprocheront à Béranger de n'avoir jamais connu l'amour et les sentiments de la famille : M. Sainte-Beuve n'est point de cet avis, et nous

[1] « Il était idolâtre de l'opinion et de la popularité. » (M. Sainte-Beuve, 1850.)

recueillons avec soin son témoignage favorable en des matières si délicates. A propos de l'amour passionné que Béranger éprouva, à Tours — il était alors âgé de soixante ans, — pour une jeune Anglaise, l'auteur des *Lundis* s'écrie :

Un sentiment tardif et profond, si imprévu et qui tranche si bien avec tout ce qu'on savait du chantre de Lisette, lui fait trop d'honneur pour que, si quelque témoignage particulier en existe dans ses papiers ou dans ses lettres, on ne le produise pas un jour.

Plus loin, au sujet du fils naturel du chansonnier, le critique nous dit également :

On sait que jeune il avait eu un fils naturel qu'il éleva, et auquel il était disposé à donner son nom, mais qui se montra peu digne de lui en tout, et qui alla mourir à l'île Bourbon. Ses lettres de reproche et de conseil à ce fils sont sensées, tendres et tout à fait paternelles. Par ces sentiments si divers, *Béranger paya son tribut complet à la nature.*

Enfin, voici en quelques mots le nouveau jugement — nous n'osons pas dire le dernier — de M. Sainte-Beuve sur Béranger. Toutefois ce jugement est trop vrai, trop parfaitement exprimé, trop complétement celui que l'avenir prononcera sur le chansonnier, pour que nous ne souhaitions pas à l'éminent critique de s'y tenir une fois pour toutes.

Avec des faiblesses et de légers travers, on le voit donc foncièrement ami des hommes et philanthrope dans le juste sens du mot, bien plus que politique. Les trônes qui s'écroulent, les ministres qui tombent et se succèdent l'intéressent moins que le courant profond de la société qui continue de couler sous toutes ces arches de pont. « Rattachons-nous,

écrivait-il à M. Joseph Bernard, aux *intérêts de l'humanité*; c'est la politique des bonnes gens comme nous, et la seule vraie. — « Quant à ma philosophie, disait-il encore à M. Pelouze (le père du chimiste), vous la connaissez : *Je ne suis resté indifférent à rien de ce qui a intéressé mon pays et l'humanité.* »

En effet, de ce côté, pour nous servir encore des propres termes de M. Sainte-Beuve, Béranger *dépasse* Horace et même La Fontaine. Voilà la vraie politique, la grande, non la petite; celle des principes, non celle des portefeuilles, celle qui a toujours empêché Béranger d'être « un poëte de parti [1]. »

Nous n'avons pas voulu, comme il eût été si facile de le faire, opposer mot par mot, appréciation par appréciation, M. Sainte-Beuve à lui-même. Il suffit de lire les deux *études* successivement, sans interruption, pour constater que la seconde est une réfutation complète et parfaite de la première. L'éminent critique nous produit l'effet d'un juge de tribunal qui, brusquement élevé au grade de conseiller de cour, se serait trouvé chargé, grâce à ses nouvelles fonctions, de réformer lui-même par un arrêt motivé son propre jugement de première instance. Nous reconnaissons volontiers que jamais jugement frappé d'appel n'aura été cassé par un arrêt plus équitable et plus concluant.

Nous aurions été heureux de terminer ici notre travail sur M. Sainte-Beuve, de rester sous l'impression de plaisir que nous ont laissé, que laisse-

[1] M. Sainte-Beuve, 1850.

ront à tous les amis de la vérité, les divers fragments extraits par nous de l'article de 1861 ; mais notre tâche serait incomplète, et nous manquerions à notre plus strict devoir, si nous ne relevions les graves assertions de M. Sainte-Beuve au sujet des opinions politiques de Béranger.

De ce côté la fortune du chansonnier a été singulière. Jamais homme ayant joué un rôle dans les événements de son temps, ne se sera vu l'objet d'interprétations et de qualifications plus contradictoires. Chaque parti lui aura reproché d'appartenir au parti opposé, les légitimistes et les ultramontains l'accusant d'être un révolutionnaire farouche, les autres, orléanistes, libéraux et démocrates, le dénonçant comme impérialiste et partisan du despotisme politique avec des tendances socialistes. Quant aux socialistes, il va sans dire qu'ils ne veulent point le compter parmi les leurs, par la bonne raison qu'ils le trouvent entaché d'un certain libéralisme et de quelque tendresse pour le régime constitutionnel.

Il ressort évidemment de cet étrange conflit que Béranger n'était point, nous le répétons, un « poëte de parti, » puisque tous les partis l'ont unanimement renié, et que le peuple seul — avec quelques hommes d'élite dont nous parlerons plus tard, — lui est resté fidèle.

Au moment où chacun se renvoyait ainsi la balle, le gouvernement plus habile et plus logique n'avait garde d'imiter ses maladroits adversaires. Ceux-ci qui, tous, plus ou moins, prétendent représenter les besoins et les aspirations du pays,

écrivait-il à M. Joseph Bernard, aux *intérêts de l'humanité*; c'est la politique des bonnes gens comme nous, et la seule vraie. — « Quant à ma philosophie, disait-il encore à M. Pelouze (le père du chimiste), vous la connaissez : *Je ne suis resté indifférent à rien de ce qui a intéressé mon pays et l'humanité.* »

En effet, de ce côté, pour nous servir encore des propres termes de M. Sainte-Beuve, Béranger *dépasse* Horace et même La Fontaine. Voilà la vraie politique, la grande, non la petite; celle des principes, non celle des portefeuilles, celle qui a toujours empêché Béranger d'être « un poëte de parti [1]. »

Nous n'avons pas voulu, comme il eût été si facile de le faire, opposer mot par mot, appréciation par appréciation, M. Sainte-Beuve à lui-même. Il suffit de lire les deux *études* successivement, sans interruption, pour constater que la seconde est une réfutation complète et parfaite de la première. L'éminent critique nous produit l'effet d'un juge de tribunal qui, brusquement élevé au grade de conseiller de cour, se serait trouvé chargé, grâce à ses nouvelles fonctions, de réformer lui-même par un arrêt motivé son propre jugement de première instance. Nous reconnaissons volontiers que jamais jugement frappé d'appel n'aura été cassé par un arrêt plus équitable et plus concluant.

Nous aurions été heureux de terminer ici notre travail sur M. Sainte-Beuve, de rester sous l'impression de plaisir que nous ont laissé, que laisse-

[1] M. Sainte-Beuve, 1850.

ront à tous les amis de la vérité, les divers fragments extraits par nous de l'article de 1861 ; mais notre tâche serait incomplète, et nous manquerions à notre plus strict devoir, si nous ne relevions les graves assertions de M. Sainte-Beuve au sujet des opinions politiques de Béranger.

De ce côté la fortune du chansonnier a été singulière. Jamais homme ayant joué un rôle dans les événements de son temps, ne se sera vu l'objet d'interprétations et de qualifications plus contradictoires. Chaque parti lui aura reproché d'appartenir au parti opposé, les légitimistes et les ultramontains l'accusant d'être un révolutionnaire farouche, les autres, orléanistes, libéraux et démocrates, le dénonçant comme impérialiste et partisan du despotisme politique avec des tendances socialistes. Quant aux socialistes, il va sans dire qu'ils ne veulent point le compter parmi les leurs, par la bonne raison qu'ils le trouvent entaché d'un certain libéralisme et de quelque tendresse pour le régime constitutionnel.

Il ressort évidemment de cet étrange conflit que Béranger n'était point, nous le répétons, un « poëte de parti, » puisque tous les partis l'ont unanimement renié, et que le peuple seul — avec quelques hommes d'élite dont nous parlerons plus tard, — lui est resté fidèle.

Au moment où chacun se renvoyait ainsi la balle, le gouvernement plus habile et plus logique n'avait garde d'imiter ses maladroits adversaires. Ceux-ci qui, tous, plus ou moins, prétendent représenter les besoins et les aspirations du pays,

repoussaient le chansonnier national, l'homme que la France avait adopté, où elle voyait l'interprète éloquent de ses rêves et de ses aspirations, le chantre le plus aimé de ses joies et de ses douleurs. Or, le gouvernement, cela va sans dire, prétend aussi représenter le pays, et les raisons qu'il fait valoir sont connues de tous. Dans une renommée si universelle, si profondément populaire, il lui eût été pénible de reconnaître une renommée ennemie. Les adversaires de Béranger et du gouvernement tirèrent ce dernier d'un grand embarras; ils coururent au-devant de ses vœux : les libéraux, les démocrates et les républicains se dépouillèrent avec la meilleure grâce du monde de la popularité que Béranger libéral, démocrate et républicain pouvait contribuer à répandre sur eux, et en offrirent galamment tous les bénéfices au gouvernement impérial.

Le 18 juillet 1857, le *Moniteur universel* publiait sur Béranger une courte appréciation officielle[1] où se lisaient les lignes suivantes :

. . . Dans sa vieillesse, quand il vit s'accomplir plus d'événements qu'il n'en avait sans doute attendu, quand il se reconnut meilleur prophète encore qu'il ne l'avait pensé, il eut la sagesse et de vouloir rester le même, le simple et grand chansonnier comme devant, et à la fois de ne point répudier les prodigieux résultats publics auxquels, pour sa part, il avait concouru...

Nul n'a mieux donné à pressentir combien le réveil et le jour de réparation pour ces deux gloires, la gloire de

[1] « Plusieurs ont voulu y reconnaître la plume d'un critique éminent. » (*Revue Suisse.* Août 1857.)

la France et celle du nom napoléonien, étaient unies et comme solidaires, et ne faisaient naturellement qu'une même cause... Quand le rêve s'est réalisé, l'honnête homme, chez Béranger, a eu le bon sens de ne pas démentir le poëte. Il n'a pas donné tort à son passé.

Le drapeau tricolore était le drapeau de Béranger. Il est venu un jour où ce drapeau s'est relevé; mais il s'est relevé sans l'aigle : on n'eut point le drapeau tout entier. Béranger a vu ce jour... et cependant il ne l'a pas chanté, ce jour-là, ce jour de demi-triomphe [1].

Vaincus, dispersés, victimes d'une injuste et violente réaction, les hommes de l'opposition libérale et démocratique, ceux de juillet 1830 et ceux de février 1848, au lieu de réfuter cette note du *Moniteur*, ce qui demandait quelque courage, nous le

[1] Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux!
De nos *Trois-jours* ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.
(*Les Tombeaux de Juillet.*)

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira libre et fière.
(*Le vieux Drapeau.*)

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,
Napoléon, c'est ici le dernier.
RÉPUBLICAIN, s'il a blâmé l'Empire,
Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.
Pour réveiller notre France abattue
J'exaltai l'homme et non le souverain...
(Dernières chansons, *Madame Mère*.)

reconnaissons volontiers, y applaudirent pour la plupart des deux mains, la commentèrent, l'amplifièrent à plaisir, en un mot, la consacrèrent. Ils se mirent à l'unisson du journal officiel, et crièrent au peuple qui avait suivi les funérailles du poëte :

« Ce poëte dont la poésie a seule pénétré jusqu'à toi ; ce citoyen dont tu connais le désintéressement et la bonté ; ce chansonnier qui pendant vingt ans a fait retentir à tes oreilles les mots de patrie, de liberté, de gloire ; qui a combattu les rois, les prêtres, la superstition et l'ignorance ; qui t'a soulevé contre les abus du pouvoir ; qui a écrit *le Roi d'Yvetot, les Fous, Jeanne la Rousse, les Contrebandiers, le Vieux Vagabond, les Quatre Ages historiques, Nostradamus*[1] ; *le Déluge*[2] ; cet homme que tu croyais avec nous n'était pas des nôtres ; il était notre plus cruel ennemi. Pour lui la patrie, c'était l'empereur ; la liberté, la gloire, c'était l'empereur !

En publiant la note précédente, le *Moniteur* était dans son rôle. Rien ne le conviait à faire la part de ses adversaires. Mais pour s'expliquer l'aberration, la complicité de ces derniers, il faut comprendre

[1] Nostradamus ajoute en son vieux style :
La *République* au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,
Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira.
Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire,
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France en paix, reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois.

[2] Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.....

jusqu'à quel point la défaite irrite; il faut se rappeler qu'un parti succombant surtout sous le poids de ses propres fautes—quelques-unes filles des meilleures intentions — ne sait jamais reconnaître ses torts; il faut admettre que, rempli de colère et de regret, il a vu dans cette note le moyen de faire endosser par un seul les maladresses de tous; qu'il a saisi avec empressement, sans se donner le temps de réfléchir, l'occasion de décliner une responsabilité qui le gênait en la rejetant sur autrui. Il n'a pas écouté la voix du bon sens qui lui aurait dit que ces petites tactiques sont toujours coupables et punies; qu'elles ne trompent point la postérité, et qu'en obéissant au désir de se justifier aux dépens d'un innocent, on donnait aussitôt au pouvoir l'appoint de la plus grande popularité de notre époque.

Loin de là beaucoup ne virent qu'une chose, c'est qu'il serait commode de dire : l'Empire est revenu, donc c'est Béranger qui l'a ramené; nous n'y sommes pour rien : — par la volonté, à coup sûr; mais si on étudie avec impartialité la logique des évènements dont vous étiez les acteurs, cela paraît moins certain.

M. Sainte-Beuve que la passion politique n'emporte pas à ce point—et que nous ne saurions compter parmi ceux que la défaite a irrités, que l'irritation a égarés,— est venu dans son second article apporter le poids de son assentiment à cette note du *Moniteur*. Les motifs qui ont dicté sa conduite sont faciles à deviner. On se rappelle qu'en 1850 l'éminent critique accusait Béranger de *républicanisme* et de *socialisme*, en lui reprochant du même coup de

n'être pas demeuré à l'Assemblée constituante, « pour *défendre*, *expliquer*, *commenter* et *appliquer*, s'il y avait lieu, la moralité de certaines chansons poétiquement très-belles [1]. »

Après la note du 18 juillet 1857, le critique pense que la « probité » de Béranger « fut de désarmer tout de bon, et sa force de tenir ferme dans cette neutralité honorable. » C'est en d'autres termes exactement ce qu'avait dit le journal officiel. Malheureusement M. Sainte-Beuve va beaucoup plus loin, lorsqu'il écrit le passage suivant :

Je n'oublierai pas un point capital : *Béranger est mort en communion parfaite avec le régime impérial* qu'il n'avait pas appelé, mais qu'il avait certainement préparé ; il n'y porta point d'enthousiasme, mais il eut le bon sens de comprendre où était le salut de la France, et que, de plus, il lui serait ridicule, à lui qui avait tant fait pour entretenir par ses refrains le culte de Napoléon, de n'en pas accepter les conséquences. *Il avait mis les autres en train, c'était bien le moins qu'il les suivît. Il fit donc comme le peuple et fit bien* [2]. Mais une telle fin ne lui conciliait pas les dissidents, et aliénait même de lui bon nombre de ses anciens amis qui le voyaient leur échapper avec mauvaise humeur ou colère.

M. Sainte-Beuve, nous le craignons, retombe ici quelque peu dans l'*entortillement* que nous lui avons reproché précédemment. Ainsi l'homme qui a « voulu la République, » et chanté le socialisme, a *préparé* le régime impérial qu'il n'avait pas *appelé* ;

[1] Les chansons socialistes telles que *les Contrebandiers, le Vieux Vagabond*, etc.

[2] On voit maintenant que cette phrase : « Le peuple lui est resté fidèle, » est tout simplement un compliment à l'adresse du gouvernement.

il l'a accepté sans *enthousiasme*, mais parce qu'il aurait été *ridicule* en repoussant les *conséquences du culte de Napoléon entretenu par ses refrains*. Enfin il se trouve que le même homme qui avait « *mis les autres en train* » les aurait *suivis*, ce qui n'est pas fort clair : pour les mettre en train, ne fallait-il pas qu'il marchât à leur tête?

Quand ce passage parut dans le *Constitutionnel*, il produisit une assez forte sensation parmi les gens éclairés que la réaction contre Béranger n'avait pas entièrement convertis, et parmi un certain nombre de « dissidents » qui regrettaient la tactique insensée dont nous avons parlé plus haut. Suivant eux, les *funérailles officielles* de Béranger, puis la *Note du Moniteur*, n'avaient trompé qu'une faible partie du public, et d'autre part les attaques survenues à la suite avaient un tel caractère de violence ou de perfidie, qu'elles se réfutaient souvent d'elles-mêmes. Mais le calme et la modération de cette phrase de M. Sainte-Beuve, l'immense talent du critique, tout contribuait à donner à cette vieille assertion répétée sur mille tons divers une gravité toute nouvelle.

Jusqu'alors, j'avais évité de me mêler au débat soulevé autour du nom de Béranger; pourtant, je l'avoue, la « communion parfaite » ébranla fort mon désir de garder le silence, et lorsque des amis me dirent : Vous qui avez connu Béranger; vous qui l'avez souvent interrogé sur son rôle politique, vous ne pouvez laisser passer cette affirmation si catégorique sans un mot de protestation ou du moins d'explication, je cédai à ces conseils. Il me sembla

que mon strict devoir d'honnête homme était d'apporter un témoignage authentique dans ce procès qui n'a cessé de s'instruire; je crus que je n'avais pas le droit de me taire plus longtemps, que je serais coupable si je ne venais devant le public répéter ce que j'avais entendu de la bouche même de Béranger.

Après trois jours d'attente, voyant que personne ne relevait l'assertion de M. Sainte-Beuve, je lui écrivis une lettre dont voici les principaux passages :

« Monsieur, dans l'article que vous venez de » publier sur la *Correspondance* de Béranger, vous » avancez un fait qu'aucun de ceux qui ont connu » Béranger ne peut laisser passer sans réponse.

» Vous dites que « Béranger est mort en com» munion parfaite avec le régime impérial, qu'il n'a» vait pas appelé, mais qu'il avait certainement pré» paré, etc. »

» J'ignore où vous avez puisé ce renseignement, » mais une pareille assertion signée de votre nom de» vient aussitôt extrêmement grave, et je craindrais, » si elle n'était relevée, qu'elle ne parût aux yeux de » beaucoup de gens une sorte de vérité historique.

» J'ai attendu quelques jours avant de vous écrire, » espérant que M. Perrotin ou M. Paul Boiteau » qui, depuis la mort du chansonnier, s'est chargé » du soin de sa mémoire, certifierait publiquement » que vous êtes tombé sur ce point dans une erreur » que je crois complète.

» Puisque ni l'un ni l'autre de ces messieurs n'a » jugé à propos d'intervenir dans la question, je vous

» apporte mon témoignage.... Il s'agit, du reste,
» d'un point d'histoire où la politique n'a rien à voir.

» Depuis l'année 1850 jusqu'à l'année 1857, où Bé-
» ranger est mort, j'ai entretenu, sans interruption,
» avec lui, des relations assez intimes et très-fréquen-
» tes. Pendant ces sept années, j'ai entendu Béranger
» exposer maintes fois ses croyances religieuses et
» politiques; moi-même je l'ai maintes fois interrogé
» sur des points controversés de sa vie publique. Je
» me rappelle, à Passy, dans son jardin, lui avoir
» demandé très-nettement s'il avait jamais voulu ou
» désiré pour la France le régime impérial.

» Sa réponse fut aussi catégorique que ma de-
» mande, et il me dit sans hésiter une minute :
« Je suis et je serai toujours républicain. Je n'ai
» jamais chanté l'Empire; mais devant la France
» humiliée, vaincue, j'ai chanté les victoires de
» l'empereur, qui étaient aussi celles de la France.
» Du reste, ajouta-t-il avec un peu d'impatience, il
» suffirait de me lire pour savoir la vérité, si on
» voulait la savoir. »

» Depuis 1852, je n'ai pas entendu dire à Béran-
» ger un mot qui fût en contradiction avec ces pa-
» roles. Il a, au contraire, jusqu'à ses derniers mo-
» ments, répété cette profession de foi à tous ceux
» qui l'ont interrogé devant moi, et je puis affirmer
» personnellement qu'il n'a pas varié dans ses opi-
» nions sur les choses et sur les hommes. Il s'est
» abstenu, il est vrai; il n'a point combattu le se-
» cond Empire, cela est vrai encore; mais de l'abs-
» tention on ne saurait, en bonne justice, conclure
» à l'adhésion, à une « communion parfaite... »

« Je n'ajouterai qu'un mot, monsieur, c'est que je » ne cède à aucun entraînement personnel, à au- » cune arrière-pensée en vous adressant cette recti- » fication. J'aimais et j'admirais Béranger; je l'aime » et je l'admire encore; mais je n'ai jamais éprouvé » le besoin de me créer de la renommée avec mes » sentiments, et je pense que l'ostentation sied mal » aux choses du cœur. Toutefois ma conscience me » commande d'opposer à votre affirmation si nette, » mon affirmation contraire et non moins nette. Il » s'agit d'un fait authentique et qu'il est facile de » contrôler. »

Paris, novembre 1861.

Je fis deux copies de cette lettre. J'en adressai une au *Constitutionnel*, l'autre à M. Sainte-Beuve.

En réponse à cette lettre qui n'avait rien de personnellement agressif contre M. Sainte-Beuve, et qui contenait seulement la rectification de ce que je croyais une grave erreur, M. Sainte-Beuve m'adressa, par la poste, la lettre suivante :

Ce 17 novembre 1861.

« Monsieur,

» Je n'ai jamais prétendu que Béranger eût de l'enthou- » siasme pour *ceci*, mais quant à la *communion* (au sens où » je l'entends), ses funérailles en font foi. — Je n'ai rien » voulu dire de plus; et un témoignage authentique qui se » trouve dans le second article, dit là-dessus (sur ses sen- » timents) le peu que j'ai tenu à dire.

» Je n'y ai mis aucun esprit de parti.

» Je suis un peu étonné, je l'avoue, de votre intervention » si officielle. Ce sera à M. Véron à juger de la convenance » d'insertion. Vous avez d'ailleurs vos journaux à vous.

» Je regrette que vous n'ayez pas attendu la lecture de mon » deuxième article. Mais en pareille matière, je suis accou- » tumé à avoir affaire à toutes les sortes d'esprit.

» Je regrette, monsieur, de rompre là-dessus avec vous des » relations que je croyais au moins de bonne volonté mu- » tuelle.

» SAINTE-BEUVE [1]. »

Si ma lettre avait « un peu » étonné M. Sainte-Beuve, la lettre de M. Sainte-Beuve, je l'avoue, m'étonna beaucoup. Je n'avais pas prévu qu'un homme aussi redoutable par son esprit et son talent que par l'immense publicité dont il dispose et la grande influence qu'il exerce sur le public, refuserait une miette de cette publicité à un jeune homme inconnu qui venait loyalement apporter son témoignage désintéressé dans une question après tout fort controversée.

Supposant à M. Sainte-Beuve plus de libéralité, à coup sûr plus d'équité, je n'avais pas prévu qu'il refuserait d'accueillir, là où son assertion s'était produite, une assertion contraire, sauf à la réfuter, sauf à maintenir simplement sa manière de voir. A sa place, moi, j'aurais publié la lettre qu'on m'eût adressée. M. Sainte-Beuve me connaissait personnellement ; il savait que je n'exagérais rien, lorsque je parlais de mes relations suivies avec Béranger, et par conséquent il savait aussi que j'avais le droit

[1] Il nous semble que, notre lettre ayant été adressée à M. Sainte-Beuve pour être rendue publique et témoigner contre l'affirmation de l'éminent critique, on ne saurait nous blâmer d'insérer ici le billet par lequel M. Sainte-Beuve a motivé la fin de non-recevoir opposée par lui à notre démarche.

moral, sinon *légal*, d'intervenir dans la discussion, ainsi que je le faisais à titre de témoin.

J'éprouvai donc une impression pénible en voyant que l'éminent critique me fermait le *Constitutionnel*, car s'en remettre au jugement de M. Véron sur « la convenance d'insertion, » c'était refuser l'insertion qui, en effet, n'eut pas lieu. Le ton d'irritation de sa réponse me surprit également. Pourquoi *s'étonner* de mon intervention « *si officielle?* » Il ne s'agissait ici, je pense, ni de M. Sainte-Beuve, ni de moi : il s'agissait de Béranger et du public. C'est au public qu'on avait parlé de la « communion parfaite, » et c'est au public que je répondais : — il y a là une erreur. Je ne tenais nullement à convertir l'éminent critique ; je tenais beaucoup à diminuer l'effet fâcheux produit par son assertion. M. Sainte-Beuve n'ayant pas l'air de supposer que je pusse avoir cédé, comme je le lui disais, au sentiment de mon strict devoir, à une exigence de conscience, fit à tort d'une question de vérité historique une question personnelle entre nous. Quand on écrit, quand on passe sa vie à discuter les autres, et quelquefois assez durement, on devrait, ce semble, montrer moins de susceptibilité devant la contradiction ou la réfutation. Les articles de M. Sainte-Beuve relèvent tout aussi bien de la critique que la vie et les œuvres de ses contemporains, et il n'est peut-être pas fort logique de dénier à un jeune homme, parce qu'il est inconnu, je le répète, et ne dispose d'aucune publicité, un droit dont on use pour soi si largement et avec un succès si incontesté.

M. Sainte-Beuve me dit : — « Vous avez d'ail-

leurs vos journaux à vous. » —Entendait-il par cette phrase faire allusion à la *Revue nationale?* Je remplissais dans ce *recueil* les fonctions multiples de collaborateur et de secrétaire de la rédaction, *mais ce recueil n'était certes pas à moi.* Du reste, ce renvoi à « mes journaux » ou à *mon* journal, en admettant qu'il eût été justifié par ma position dans le journalisme (et cela n'était pas) aurait toujours conservé le tort grave de consacrer une fois de plus le système peu libéral de toutes les publications périodiques, politiques ou non, qui ont pris l'habitude commode de fermer leurs colonnes aux rectifications gênantes. On n'a pu obvier à cette mauvaise volonté s'appuyant souvent sur de la mauvaise foi, que par une loi, dont les bons effets encore restreints sont pourtant déjà sensibles.

Pour mon compte, je l'avoue, j'aurais en toute circonstance trouvé plus logique de m'adresser à l'éminent critique lui-même, ne doutant pas qu'il ne jugeât convenable de faire insérer ma réponse. Je me croyais logique, je ne fus que naïf, et je n'en rougis pas.

Quant aux autres journaux, ceux à qui je m'adressai, ou à qui s'adressèrent pour moi un ou deux amis, ils refusèrent unanimement d'accueillir ma lettre. Les uns répondirent que Béranger n'était pas « leur homme ;» les autres qu'ils ne voulaient pas s'attirer les foudres de M. Sainte-Beuve. Ces journaux étaient des journaux libéraux ou de l'opposition démocratique : je ne les nommerai pas. Il vaut mieux laisser croire au public que les hommes qui, en 1861, défendaient la liberté et se plaignaient des

restrictions apportées à la libre discussion, appliquaient dans la mesure de leurs forces, lorsque l'occasion s'en présentait, les principes dont ils avaient arboré le drapeau.

Si j'avais eu un nom connu, si j'avais eu des journaux ou un journal à moi, dont on eût pu redouter, espérer quoi que ce soit, tous les journaux, toutes les revues, se fussent, il est vrai, empressés de publier ma lettre. Malheureusement il ne s'agissait que du rôle politique d'un homme mort, c'est-à-dire devenu inutile, et d'une vérité d'histoire : cela ne valait certes pas la peine de se déranger.

M. Sainte-Beuve me dit en finissant qu'il regrette « de rompre là-dessus ses relations avec moi. » C'était son droit ; mais la leçon ne m'a pas servi, tant je suis incorrigible, et je crois encore que j'avais le *devoir* d'écrire la lettre qu'on a maintenant sous les yeux. M. Sainte-Beuve n'admet pas ce devoir, ou ne le comprend pas. C'est à mon tour de le regretter. Seulement, appliquant à l'inverse la morale chrétienne qui punit les enfants des fautes de leurs pères, il a fait, je le crains bien, à mon égard, remonter la faute du fils jusqu'au père. Au moment où j'entrais en correspondance avec M. Sainte-Beuve, je venais, en effet, de lui envoyer un exemplaire de la première édition des *Sonnets et Poëmes* de mon père. M. Sainte-Beuve m'avait accusé réception de cet envoi par une lettre charmante où il me faisait espérer un article sur ce recueil de poésies posthumes[1]... L'article n'a jamais paru.

[1] « Le volume que vous avez publié vient nous montrer combien il » savait revêtir les nobles et bons sentiments d'une forme poétique

C'était, on l'avouera, m'en vouloir singulièrement et me punir avec trop de cruanté d'avoir cédé au désir bien désintéressé — cela est assez visible aujourd'hui — de rectifier une erreur historique.

Mais revenons au chansonnier.

M. Sainte-Beuve, dans sa lettre, dit qu'il n'a jamais prétendu que Béranger eût de l'enthousiasme pour ceci (*ceci*, c'est, paraît-il, le gouvernement impérial); rien de plus vrai, je le reconnais, puisque l'éminent critique assure que le chansonnier « n'y porta point d'enthousiasme; » mais il ajoute :

Quant à la communion (*au sens où je l'entends*), ses funérailles en font foi.

Nous voici fort embarrassé, car il s'agit maintenant de savoir dans *quel sens* M. Sainte-Beuve l'*entend*, et M. Sainte-Beuve a complétement oublié de nous le dire. Nous sommes de nouveau en face d'une de ces phrases hiéroglyphiques que l'auteur des *Lundis* affectionne par moments, et dont il est fort difficile de deviner la véritable portée. Procédons comme pour les hiéroglyphes, et interprétons de notre mieux à l'aide des documents que nous possédons :

Quant à la *communion* (au sens où je l'entends), *ses funérailles en font foi.*

M. Sainte-Beuve entend peut-être que le gouvernement ayant officiellement présidé aux funérailles

» pure et sévère. J'aurai une vive satisfaction, croyez-le, dans la suite
» de mes articles désormais plus fréquents, d'en pouvoir consacrer
» un à cette pieuse publication d'un fils.

» SAINTE-BEUVE.

» 19 septembre 1861. »

du chansonnier, après avoir proclamé sa gloire « une gloire nationale, » démontrait par là même qu'il y avait communion parfaite entre le poëte populaire et le gouvernement. Alors, la phrase, pour être exacte et suffisamment claire, aurait dû s'écrire de la sorte : — « Lorsque Béranger mourut, le régime impérial se déclara en communion parfaite avec le chansonnier. » — Tout le monde aurait deviné ce que cela voulait dire ; tout le monde aurait senti que l'écrivain constatait un fait matériel, à savoir la brusque adoption du poëte par le gouvernement.

Maintenant le gouvernement eût-il accepté volontiers de se voir, lui, mis ainsi en « communion parfaite, » c'est ce dont il est permis de douter. En admettant, pour un instant, que Béranger ait beaucoup contribué « à perpétuer dans le cœur du peuple le souvenir des gloires impériales[1] » il ne s'ensuivrait pas que le régime impérial ait jamais partagé une foule d'opinions et de croyances non moins préconisées par les *chansons*, et qui jetteront toujours quelques doutes sur cette prétendue « *communion parfaite* » de quelque côté qu'on veuille bien la supposer.

Cependant M. Sainte-Beuve ne peut raisonnablement prétendre que les funérailles de Béranger et la présence d'une armée à son convoi aient prouvé qu'il avait compris « où était le salut de la France, » car le lendemain de sa mort, le poëte ne pouvait s'opposer à la mise en scène dont on se plut à entourer

[1] Proclamations de M. le Préfet de police. 16 juillet 1857.

son cercueil. Il faudrait citer un mot, un trait de l'homme vivant et qui fût de nature à prouver qu'il acceptait « les conséquences de ses refrains. » Or, il refusa, chacun le sait, toutes les offres, même les plus délicates, venues des Tuileries, après comme avant le 2 décembre 1851 et le plébiscite qui l'a suivi.

Les funérailles de Béranger, si elles « font foi » de quelque chose, prouvent que le gouvernement a voulu se rappeler seulement, ce jour-là, certains vers du *cinq Mai* et des *Souvenirs du peuple;* elles prouvent encore que M. le Préfet de police, craignant le renouvellement des « désordres qui, dans d'autres temps, ont signalé de semblables cérémonies, » a rendu hommage au poëte national, tout en maintenant la paix publique qu'il croyait menacée! — C'est ce qu'on appelle faire d'une pierre deux coups et tirer d'un sac deux moutures. Elles prouvent surtout combien cet honorable fonctionnaire possède une manière à lui d'interpréter « la volonté des défunts, » puisque citant ces touchantes paroles :

Quant à mes obsèques, si vous pouvez éviter le bruit public, faites-le, je vous prie, mon cher Perrotin. J'ai horreur, pour les amis que je perds, du bruit de la foule et des discours à leur enterrement. Si le mien peut se faire sans public, ce sera un de mes vœux accomplis.

M. Piétri en a conclu que le désir de Béranger serait rempli si « le cortége funèbre se composait exclusivement des députations officielles et des personnes munies de lettres de convocation, » ainsi que

de la garnison de Paris et de tous les sergents de ville non employés ailleurs. Quant aux discours, il n'en fut pas prononcé un seul : Béranger l'avait défendu!

M. Sainte-Beuve regrette que je n'aie pas attendu la lecture de son deuxième article, où j'aurais trouvé « un témoignage authentique qui dit là-dessus (sur les sentiments de Béranger) le peu qu'il a tenu à dire. »

Écoutons donc ce témoignage authentique :

« Je vis, me dit QUELQU'UN dont les paroles sont pour moi un'témoignage, je vis Béranger quelques mois après l'Empire. *Il était content;* il me dit : — « Ne voyez-vous pas que nous sommes à jamais délivrés du drapeau blanc? Vous n'avez pas compris le péril de cette fusion [1]? Ne voyez-vous pas ici le triomphe de la Révolution et la portée des événements?» — « Mais la liberté ajournée? » Il se mit à rire : — « Bah! elle reviendra. »

N'ayant pas l'honneur de connaître ce M. QUELQU'UN, nous ne pouvons pas le contredire; mais quand on cite des paroles aussi graves, aussi catégoriques, quoiqu'elles ne prouvent pas une adhésion, mais seulement une préférence en faveur du régime impérial comparé à une seconde Restauration, il nous semble qu'on pourrait nommer celui dont les paroles sont « un témoignage. » En justice, on ne reçoit que les témoignages responsables de témoins qui se nomment. Nous engageons le public

[1] J'avoue que je trouve ces craintes bien naïves, bien enfantines pour Béranger. —Pouvait-il sérieusement craindre le retour du drapeau blanc, tel qu'il l'avait connu pendant la Restauration, c'est-à-dire le retour de la légitimité avec son cortége de la noblesse et du clergé?

à se montrer aussi exigeant que la justice de notre pays. Notre témoignage, que M. Sainte-Beuve n'a point jugé convenable d'accepter, était signé, du moins, et nous en prenions l'entière responsabilité, bien assuré qu'aucun de ceux qui ont connu réellement Béranger ne pourrait nous démentir.

Puisqu'il s'agit ici d'une conversation rapportée, nous en rapporterons une à notre tour. C'était le 5 ou le 6 décembre 1851. J'étais allé voir Béranger. Naturellement on causait des derniers événements; Béranger me dit alors, au sujet du président de la République, cette phrase, et je la redis le soir même à quelques amis qui pourraient se le rappeler encore : — « Je pense que jamais aucun homme n'a été mieux placé pour *faire la révolution*, s'il le veut. » — C'est à coup sûr l'un des premiers mots du chansonnier sur le nouveau régime qui commençait, et l'on voit que sa préoccupation était toute *révolutionnaire*, nullement impérialiste.

Nous ferons une autre observation sur ce QUELQU'UN, dont l'intervention se renouvelle si à point pour la deuxième fois, c'est que l'éminent critique emploie souvent ce procédé de citations sans nom d'auteur. Tout à l'heure, lorsqu'il s'agissait de réfuter les excès de la réaction contre le chansonnier, et d'en tracer un portrait bien différent du portrait de 1850, M. Sainte- Beuve citait la lettre de *Quelqu'un* qui avait bien connu Béranger [1]; maintenant qu'il s'agit de l'homme politique, un autre *Quelqu'un* arrive au bon moment avec des révélations toutes

[1] « Otez-nous, m'écrit à ce sujet *quelqu'un* qui l'a bien connu, etc. » (Art. de 1861).

nouvelles. Pourquoi ne pas interroger Béranger lui-même, non pas dans nos souvenirs et sur la foi d'autrui, mais dans la réalité, c'est-à-dire dans ses écrits ? M. Boiteau cite à ce sujet une lettre « bien décisive, » et qui ne souffre guère de réplique[1]. Cette lettre est adressée à M. Alexandre Dumas :

« J'apprends, mon cher Dumas, que vous vous préparez à » publier (dans vos mémoires sans doute) un article où vous » me reprochez de m'être fait partisan du nouvel empire. » Qui a pu vous mettre sur mon compte une pareille idée » en tête ? Vous ne m'en avez rien dit lorsque vous m'avez » rencontré. Je suis même sûr que vous n'en croyez rien. » Vous voulez seulement vous venger de mes plaisanteries » par cette espièglerie nouvelle, *qui sera chose fort sérieuse* » *pour moi*, dont la vie tout entière devait suffire pour répon» dre à une pareille accusation. »

Laissons encore la parole à Béranger. Il s'exprime, quand il s'y met, avec une netteté qui fait plaisir, et que ses critiques n'ont pas toujours. Pour cette fois, il parle en vers. C'est très-probablement la *dernière* chanson de Béranger[2]. M. Boiteau nous apprend qu'elle est *postérieure* à 1853. — Elle est curieuse et intéressante à tous les points de vue et ne se trouve pas dans les recueils de ses chansons.

LA MORT ET LA POLICE.

Air des Amazones.

De par le préfet de police
Qui vous sait à l'extrémité,
Moi, Monsieur, délégué d'office,

[1] *Erreurs des critiques de Béranger*, par M. Paul Boiteau, 1858.

[2] « ... dernier cri d'une gaîté souffrante.... dernier accent d'une voix qui s'éteint. » (*Vie de Béranger*, par M. P. Boiteau, 1861.)

Je viens vous remettre en santé.
A table, et vive la gaîté !
Que vos docteurs d'ici fassent retraite ;
Par eux toujours la mort prend ses ébats ;
Or, de mourir défense vous est faite. } *bis*
Obéissez, Monsieur, ne mourez pas !

Vous mort, il faut qu'on vous enterre.
Que de gens viendront au convoi !
Pleureurs de mauvais caractère,
Prêts à tout mettre en désarroi [1].
Nous savons comment tombe un roi :
Voudriez-vous que le char de l'Empire
Sur votre fosse allât faire un faux pas ?
Bien que ce mot vous arrache un sourire,
Obéissez, etc.

Tout vous défend la résistance ;
Le prince et ses législateurs
Comptent pour rien ce que la France
Vous dut de chants consolateurs :
Vous n'êtes point de nos flatteurs.
Pour les mouchards [2], une loi fort bénigne,
Vous met au ban, vous, avec les forçats [3] :
Flétri du nom de citoyen indigne,
Obéissez, etc.

Vivez ! A la cour vont éclore
Grandeur, clémence et loyauté.

[1] « J'apprends que des hommes de parti ne voient dans cette triste solennité qu'une occasion de renouveler ces désordres qui, etc. » (Proclam. de M. le Préfet de police. 16 juillet 1857.) — Nous rappelons que cette chanson, si curieusement prophétique, a été écrite par Béranger quatre ans avant sa mort.

[2] « Le cortége funèbre était précédé d'un peloton de sergents de ville... derrière le char venait un peloton de sergents de ville. » (La Bédollière, *Béranger*.)

[3] La loi électorale restreinte par la *Législative*.

Grâce à l'argent qui sert de chlore [1],
Nous amputons la liberté,
Déesse au parlage effronté.
Presse et tribune existent pour mémoire.
Avoir raison n'est plus un embarras :
Ne sachant rien, le peuple va tout croire.
Obéissez, etc.

Mais votre nom, avant l'année,
Doit de plus en plus s'amoindrir
Sous votre couronne fanée,
Sans risque pour nous à courir,
Oui bientôt vous pourrez mourir.
Alors *sans bruit, sans discours* [2], sans service,
Un char décent vous conduira là-bas !
En attendant, aux ordres de police,
Obéissez, Monsieur, ne mourez pas.

Béranger a toujours été un peu prophète.

Puisque nous sommes en train de citer le chansonnier, nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de mettre sous leurs yeux le passage suivant d'une lettre *entièrement inédite*, adressée par le poëte à un de ses amis. Elle porte la date du 6 *décembre* 1848 et précède de quatre jours, par conséquent, les élections qui ont décidé pour longtemps de l'avenir du pays. Elle est fort nette et prouve bien clairement que Bé-

[1] *Chlore* est sans doute mis ici pour *Chloroforme.*

[2] « Le gouvernement ne souffrira pas qu'une manifestation tumultueuse se substitue au deuil respectueux et patriotique qui doit présider aux funérailles de Béranger.

» D'un autre côté, la volonté du défunt s'est manifestée par ces touchantes paroles :

« Quant à mes obsèques, si vous pouvez éviter le bruit public, faites-le, etc. » — (*Proclamation du Préfet de police.*) On a vu, qu'en effet, le public et les discours avaient été supprimés.

ranger, à ce moment, ne s'employait guère au retour du régime impérial, « préconisé, dit-on, par ses refrains. »

Voici ce passage :

« Aurons-nous Louis Bonaparte ou Cavaignac? Voilà l'unique préoccupation. Si c'est le premier, j'aurai peu de crédit » sous *son règne* [1] : je n'ai pas voulu le recevoir et, quoiqu'il » soit venu lorsque j'étais absent [2], je ne lui ai pas rendu sa » visite. Peut-être le général n'est-il pas plus satisfait de moi, » s'il sait que je n'ai pas voulu que mon nom fût mis en avant » par ses partisans. Toutefois j'ai dit et écrit que, ne pouvant » pas espérer d'avoir Lamartine [3], *ce serait bien certainement* » *Cavaignac que je porterais et engagerais à porter, ce que* » *j'ai fait.*

» A P..., où l'on n'aime pas la République, je pense que » Louis Bonaparte aura beaucoup de voix.

» Tout à vous,

» BÉRANGER. »

Enfin, M. Sainte-Beuve termine son appréciation de l'homme politique chez Béranger par un de ces singuliers mélanges dont il a seul le secret et qui contiennent des condiments pour tous les goûts.

On l'a défini, ou plutôt il s'est défini lui-même (car je ne fais que rassembler les traits qu'il me fournit) plus *patriote* que *libéral*, plus *démocrate* que *républicain*, plus *bonapartiste* qu'*impérialiste*.

[1] Nous sommes au 6 décembre 1848, ne l'oublions pas.

[2] A son arrivée à Paris, après la Révolution de Février, le prince Louis-Napoléon avait, en effet, consacré à Béranger une de ses premières visites.

[3] « Qui depuis... Rome alors estimait sa vertu. »

Voilà ce qui est fort clair, à coup sûr, et si l'on ne sait pas après cela l'opinion politique du chansonnier, c'est qu'on y met de la mauvaise grâce. Socialiste en 1850, Béranger se trouve, en 1861, patriote, libéral, démocrate, républicain, bonapartiste et impérialiste. Il cesse tout à fait d'être un homme pour devenir une sorte de synthèse nationale, où l'on retrouve réunies et d'accord les opinions des divers partis qui se disputent l'opinion et le pouvoir depuis quelques soixante ans.

S'il est vrai, comme on le dit, qu'abondance de biens ne nuit pas, Béranger doit avoir été un homme extrêmement heureux.

TROISIÈME PARTIE.

LES ENNEMIS NATURELS.

MM. de Pontmartin, — Louis Veuillot, — De la Bédollière, — E. Renan, — Alex. Vinet, — Ath. Coquerel, — J. Olivier, — E. Bercier, — Le Figaro.

Tout homme ayant joué un rôle politique, exercé une influence littéraire,. se crée infailliblement une grande quantité d'inimitiés plus ou moins légitimes. Ce n'est pas en vain qu'on a consacré son talent et ses forces à soutenir, à prêcher certaines idées; ce n'est pas en vain qu'on a combattu certains préjugés, porté atteinte à certains intérêts. Tous les hommes qui ne partagent point votre foi, tous ceux qui vivent de ces préjugés, tous ceux dont on a lésé les intérêts deviennent aussitôt ce que nous appelons les *ennemis naturels*.

Pour connaître les ennemis naturels du poëte, il suffit donc de lire rapidement l'œuvre de sa vie. Béranger a chansonné les *prêtres* et les *rois;* sous les

noms de patrie et de liberté, il a chanté le *peuple* et la *révolution*, c'est-à-dire la *démocratie*. Il a dès lors mérité d'être attaqué par les adversaires de la démocratie, par les défenseurs surannés du trône et de l'autel. C'est un honneur, du reste, qu'il ne songeait pas à décliner, lui qui a refusé tous les honneurs. De semblables haines faisaient partie de sa gloire ; elles étaient un des éléments constitutifs de sa popularité. Nous ne joindrons pas à ces ennemis, les envieux, gens qui pourtant détestent naturellement aussi toute supériorité, et que le succès d'autrui enflamme d'une violente indignation. Grand a toujours été leur nombre derrière le char du triomphateur, mais ils n'appartiennent à aucune opinion et déshonorent tous les partis. Si nous les rencontrons sur notre chemin, nous les signalerons et nous passerons.

Aux adversaires politiques, pour Béranger, il faut ajouter encore les adversaires littéraires. En effet, le poëte populaire employa, comme arme favorite, l'esprit gaulois, cet esprit avec lequel combattirent jadis « les aïeux, » Rabelais, Molière et Voltaire. Depuis que l'influence prépondérante de Rousseau a dévoyé chaque jour davantage le génie français, depuis que le sentimentalisme et la religiosité ont diminué le bon sens au profit de l'imagination, depuis que le désespoir, la mélancolie, l'idéalisme et le spiritualisme ont envahi la société après avoir gâté souvent les meilleures œuvres de nos plus grands écrivains modernes et chassé la simplicité du style à mesure que la netteté des idées disparaissait, l'esprit gaulois est devenu un étranger dont la présence

dérange nos habitudes : ses franches hardiesses, ses mots crus, son allure vive et son courage épouvantent les consciences timorées. On dirait une nourriture trop forte, trop naturelle, pour des estomacs énervés par les viandes creuses, mais violemment épicées, que n'a cessé de leur préparer l'école du grand *genevois !*

Je me rappelle, dans ma première jeunesse, avoir été conduit chez une dame dont l'enfant, âgé de deux ans, venait de mourir. C'était le matin de l'enterrement, le petit corps reposait encore dans son berceau, en attendant que les employés des pompes funèbres apportassent le cercueil. La mère, une allemande très-bonne catholique, s'était éloignée de ce triste spectacle. Les amis qui allaient la consoler, la trouvèrent pâle et défaite attablée devant un énorme gigot. Des larmes sillonnaient ses joues gonflées par l'effort de la mastication.

— « Dieu m'avait donné un fils, s'écriait-elle en coupant une tranche de gigot, Dieu me l'a repris ! » — et une bouchée disparaissait. — « C'est un petit ange de plus là-haut ! (Deuxième bouchée) j'irai bientôt sans doute le rejoindre ! » — « J'essaie de manger quelques morceaux pour ranimer mes forces éteintes. Pauvre petit chérubin ! » (troisième bouchée), etc.

Cela dura une heure, et le gigot y passa presque entier [1].

La douleur de cette dame était aussi sincère... que son appétit. — Elle était allemande et catholique, voilà tout. Mais je n'oublierai jamais le singulier

[1] Historique.

tableau de ce gigot assaisonné de larmes, ce mélange curieux de sentiment et de voracité, ces soupirs s'interrompant à temps égaux pour livrer passage à un aliment vigoureux. Il y avait là plus qu'un incident demi-grotesque; c'était le génie de toute une race et de toute une littérature qui se révélait à moi.

Depuis ce jour, chaque fois que je lis certains ouvrages, soit en vers, soit en prose, où débordent les aspirations « vers un monde meilleur, » l'image de cette mère pieuse et affamée, nourrissant de mouton saignant sa douleur profonde, passe malgré moi devant mes yeux.

La plupart de ceux auxquels nous devons ces ouvrages ne peuvent ni comprendre, ni accepter l'œuvre littéraire de Béranger. Dernier descendant du XVIIIe siècle, égaré au milieu du XIXe, sa méthode, son procédé ont toujours étonné, souvent irrité ses confrères de la littérature. Quelques uns, plus éclairés, plus délicats ou plus prudents, ont accepté et parfois même admiré ce représentant isolé de la saine tradition française, mais, pour le grand nombre, son succès obtenu par les moyens contraires à ceux qu'ils employaient eux-mêmes a paru un non-sens, une sorte d'accident inexplicable.

Le peuple, qui conserve malgré tout le génie national, comprenait merveilleusement son interprète. Il retrouvait là les sentiments, les croyances et les rêves du peuple, et il les retrouvait sous la forme vraiment française : il se sentait chez lui avec le chansonnier. Ainsi s'explique l'immense popularité du chantre de *Lisette* et du *Bon Dieu*, ainsi s'explique que beaucoup d'hommes dont le talent avait

un caractère aussi élevé, aussi généreux que le talent de Béranger, n'aient pu dépasser le milieu lettré pour pénétrer jusqu'aux couches inférieures de la nation. Ces hommes de haut esprit ou de grand cœur ne savaient pas le gaulois, et le peuple est gaulois.

Nous avons parlé des ennemis de la démocratie et de la révolution, des défenseurs surannés du trône et de l'autel, c'était nommer d'avance MM. de Pontmartin et Veuillot ; en effet, les cris de colère de ces deux écrivains devaient accompagner les succès du poëte, et leur fureur prouverait, s'il en était besoin, combien leur chair saigne encore sous les coups de lanière distribués par le chansonnier.

M. DE PONTMARTIN.

> « Combien d'exemples la littérature n'offre-t-elle pas, qui nous montrent la haine tenant lieu de génie, et des talents médiocres acquérant de l'importance par cela seul qu'ils se font les organes d'un parti ! »
>
> (*Pensées de Gœthe*).

Béranger a passé : notre siècle n'en donnera pas un second modèle. M. de Pontmartin ne passera pas; il existait hier, il existera demain. Si le premier fut une exception, une personnalité rare et choisie, le second s'appelle *légion* : il représente l'impuissance orgueilleuse, l'outrecuidance naïve ; comme la sottise, il est éternel... et banal.

La priorité et la grossièreté de ses attaques lui méritent, pour cette fois, le premier rang, et nous

le mettons volontiers en tête des ennemis naturels de Béranger. Son inimitié, à la vérité, n'est pas dangereuse, car elle est maladroite et désordonnée. Aussi verrons-nous mieux chez lui que chez tout autre où conduisent les haines de parti et les mécomptes d'une ambition littéraire malheureuse. Nous avons hâte, d'ailleurs, de quitter sa compagnie. Nous aurions voulu franchir à pieds joints son article : toute réflexion faite, il vaut mieux le faire connaître à nos lecteurs. A Sparte, l'ivresse des ilotes ne servait-elle pas d'enseignement public ?

On conçoit du reste que nous ne discuterons point avec M. de Pontmartin. Nous ne parlons pas la même langue, et notre lexique ne contient pas les mêmes mots que son vocabulaire. Un écrivain catholique et bien pensant a seul le droit d'employer la phraséologie dont M. de Pontmartin fait un si abondant usage. Nous ne sommes pas assez pieux pour nous dispenser d'observer les convenances, et dans la société où nous vivons, société sans doute moins « polie, » moins vertueuse que la société où vit l'écrivain religieux et royaliste, un pareil langage blesserait des oreilles trop peu chastes pour se permettre d'entendre tous les discours.

M. de Pontmartin a soin de nous dire au début de son article[1] :

Ce serait, à propos de chansons, faire trop songer à une chanson célèbre que d'avouer, quand on est quelque peu écrivain et homme de lettres, *qu'on a souvent désiré acquérir une brillante renommée.*

[1] *Nouvelles causeries littéraires* 1 vol. in-18. 1855.

Ailleurs, dans un article sur M. Veuillot, le même « homme de lettres » s'écrie :

On l'a dit, peut-être l'a-t-il dit lui-même (M. Veuillot), *je serais volontiers le Philinte de cette littérature dont il est le rude et intraitable Alceste. Heureux, du moins, le nouveau Philinte, s'il pouvait honnêtement et sans trop de concessions mondaines gagner le cœur de cette gracieuse Éliante qu'on appelle la société polie, et si Alceste, tout en le grondant de ses faiblesses, lui tendait quelquefois la main.*

On le voit tout de suite, M. de Pontmartin est dévoré du désir d'*acquérir une brillante renommée.* D'autre part les lauriers de M. Veuillot l'empêchent de dormir. Cette ambition peu satisfaite, on en conviendra, le rend fort malheureux ; elle lui donne une irritation sourde et par moments le pousse à des violences où se révèle une nature qui n'a guère de rapport avec celle de Philinte, ni avec celle d'Alceste, dont la saine et vigoureuse indignation excite la sympathie de tous les honnêtes gens. Il va sans dire que nous parlons de l'Alceste de Molière, et non de l'Alceste-Veuillot inventé par M. de Pontmartin. Ce dernier a une autre faiblesse, c'est de vouloir imiter ledit M. Veuillot. Nous admirons peu l'auteur de *Çà et là,* mais on lui reconnaît, du moins, une certaine force brutale et ses poumons sont vigoureux. Il ne manque point de style, ni même de bon sens dans les limites étroites où le bon sens peut se mouvoir avec la permission du Saint-Père.

M. de Pontmartin l'a dit lui-même : « *S'il parvenait jamais à avoir un nom et un poids quelconque dans la critique de son temps,* ce serait par des qualités et

surtout par des défauts diamétralement contraires à ceux de M. Veuillot.

Avoir un nom voilà la grande préoccupation de M. de Pontmartin. Cette préoccupation perce partout; à quelque endroit qu'on ouvre ses écrits, on la sent, on la voit naïvement exprimée, mais avec trop d'insistance : cela tourne à la monomanie, et devient risible.

Pour moi, dit-il encore, j'ai rarement éprouvé ce *désir* (le désir d'acquérir une brillante renommée) sans me dire tout bas que, s'il se *réalisait jamais*, j'aurais hâte d'en profiter pour parler librement de M. Béranger, sans m'exposer à être regardé comme un de ces *casse-cous littéraires qui ne reculent devant aucun paradoxe, pourvu qu'ils y trouvent une chance de faire du bruit*. Mais comme il me faudrait ATTENDRE TROP LONGTEMPS (voilà qui annonce déjà *les jeudis de M*[me] *Charbonneau*) et que TOUTE PATIENCE SE LASSE A LA LONGUE, j'ai découvert un excellent moyen de *suppléer à ce qui me manque*, tout en me *dégonflant* au sujet du célèbre chansonnier.....

Nous n'insisterons pas sur l'amertume trop visible de cette vanité à jeun, mais voyons quel est le moyen découvert pour suppléer à la « brillante renommée, » et s'il est aussi excellent que le suppose l'écrivain :

C'est de prendre M. Sainte-Beuve pour éditeur responsable. Comment serait-on tenté de me reprocher mon audace, de me taxer d'incompétence ou de m'accuser de fanatisme, quand je me serai placé sous le patronage du plus prudent, du plus compétent et du moins fanatique de nos écrivains?

M. de Pontmartin a la main malheureuse. En

vain il se refugie sous un illustre patronage, le maître renie cet élève compromettant, le parrain choisi ne veut point de ce filleul improvisé.

M. Sainte-Beuve lui répond en ces termes :

M. de Pontmartin s'empare de ce qu'il appelle mes commencements d'idées pour pousser plus avant sa pointe. J'ai ouvert la tranchée, c'est à lui de monter à l'assaut.

J'ai besoin de m'expliquer ici sur cette manière de se servir du nom et de l'idée d'autrui en s'en faisant un instrument continu et une arme; c'est commode, mais ce n'est pas juste, ni très-bienséant...

Sur Béranger, je déclare donc en toute sincérité que j'ai dit, et très-nettement, ce que je pense, tout ce que je pense, et qu'ajouter un mot de plus défavorable à l'illustre poëte, c'est aller non-seulement au delà de ma pensée, mais contre ma pensée...

Moi aussi, j'ai jugé pour mon plaisir M. de Pontmartin...

Son filet de voix est continu, intarissable et agréable autant qu'une voix aussi fluette et aussi fêlée peut l'être : et, comme l'a dit le poëte Barbier, « il a de la parlotte en critique. »

Voilà donc Philinte condamné, de par celui-là même qu'il invoquait, à rester seul... comme ce pauvre Fernand de *la Favorite!*

L'article de M. de Pontmartin est bien facile à analyser : pour le fond il s'est modelé, lourdement et sans finesse, sur l'article Sainte-Beuve de 1850. Il en a suivi le plan et même l'ordre des paragraphes. Il débute, comme « le plus compétent de nos écrivains, » par déclarer que Béranger est resté populaire :

Tandis que des réputations plus sérieuses que la sienne étaient chaque jour *entamées*, *morcelées*, *démolies* par notre

dissolvante époque, la gloire de Béranger demeurait intacte... Les romantiques eux-mêmes, ces hardis démolisseurs, pour qui rien n'était sacré,.... se sont arrêtés respectueusement devant Béranger, comme devant un temple. M. de Lamartine, M. Victor Hugo, M. de Musset ont été, à leurs débuts et même longtemps après, *discutés, amoindris, attaqués, critiqués, méconnus*..... M. Béranger, lui, est entré de plein pied dans la gloire, etc.....

Y a-t-il rien de plus insupportable? Heureusement le temps paraît venu de « démolir » cette réputation, d'« amoindrir, » d'« attaquer, » de « critiquer, » de « méconnaître » cette gloire.

M. de Pontmartin est l'homme des aveux précieux. Tout à l'heure, il avouait son désir « d'acquérir une brillante renommée, » de « gagner le cœur d'une gracieuse Éliante, » de serrer la main de M. Veuillot; maintenant il avoue que la gloire du chansonnier l'irrite et le fatigue, qu'il désire se « dégonfler » à son endroit. M. Sainte-Beuve se *dégageait*, M. de Pontmartin se *dégonfle*. Il nous semble que la gracieuse Éliante doit préférer les dégagements aux dégonflements, et que cette aimable dame, si tant est qu'elle représente la « société polie, » c'est-à-dire la société des gens délicats et non une réunion de forcenés attardés dans les vieilles idées, se montrera cruelle envers Philinte.

Du reste, en discutant le talent poétique de Béranger, M. de Pontmartin, suivant servilement M. Sainte-Beuve, reprend jusqu'aux propres citations de l'illustre critique. Seulement, il y ajoute quelques commentaires de son cru, et modèle son style sur le style de M. Veuillot, dont il possède tout

le catéchisme poissard... moins la verve et l'esprit.

Mais, dira-t-on, si le fonds appartient plus ou moins à M. Sainte-Beuve, et la forme à M. Veuillot, que reste-t-il à M. de Pontmartin dans son article de 1855? Il lui reste le triste courage d'avoir réuni et signé les choses qu'on va lire. Nous nous contenterons de les reproduire : on ne discute pas de semblables écrits.

Voici ce que Philinte a fait imprimer, du vivant même de Béranger, alors âgé de soixante-quinze ans :

Je déclare, après avoir relu attentivement l'édition complète des *Chansons*, qu'au point de vue religieux et politique M. Béranger a joué le rôle le plus *perfide*[1], le plus *coupable*[2] et le plus VIL[3]; qu'il doit figurer au premier rang de ceux qui ont fait du mal à l'*humanité*[1], à leur *époque*[2] et à leur *pays*[3]; que ce mal il l'a fait *sciemment, froidement,* non pas par entraînement et par passion..... Mais avec calcul, en versant la goutte de poison là où il savait quelle serait plus corrosive et plus meurtrière et en prenant pour auxiliaire dans son œuvre *criminelle,* tout ce que l'esprit de parti a de plus *bas*[1], de plus *méchant*[2] et de plus BÊTE[3]. J'affirme qu'au point de vue moral, non-seulement M. Béranger a été corrupteur, mais qu'il a choisi de préférence, dans la corruption, ce côté IGNOBLE et GROSSIER qui n'a rien de commun avec les ardeurs de l'amour et de la jeunesse, mais qui plaît aux *libertins de mauvais ton*[1], aux *sexagénaires blasés*[2], aux *Don Juan de comptoir et d'estaminet*[3].

Ce qu'on trouve dans l'œuvre de Béranger, c'est :

... Un appel à la révolte, *dans tous*[1] *les sens, sur tous les*[2] *tons,*

sous toutes[3] *les formes*; révolte du paysan contre son curé, de l'accusé contre son juge, de l'écolier contre son maître, du soldat contre son officier; *démolition* perpétuelle de toutes les autorités établies, le *roi*[1], le *magistrat*[2], le *prêtre*[3]; insultes aux débris de la noblesse, rentrant pauvres et mutilés, etc., etc. [1].

Charles X est chassé, Louis-Philippe lui succède :

M. Béranger est-il au moins content de son ouvrage? Applaudit-il à ce nouvel ordre de choses s'élevant sur les ruines qu'il a faites? Se donne-t-il quelque peine, affronte-t-il quelque péril pour s'y associer dans le moment de lutte et de crise? A-t-il quelque velléité courageuse de se jeter dans ce gouffre qu'il a ouvert [2]?. Non, il *s'écarte*[1], il se *cache*[2], il se *tait*[3]: il a la migraine, comme dit M. Sainte-Beuve.

Mais c'est faire trop d'honneur, trop de plaisir peut-être à M. Béranger que de l'accuser uniformément de *perfidie*[1], de

1 Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis !
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas ! etc.

2 M. Pontmartin aurait eu alors, il aurait encore aujourd'hui, toutes les velléités courageuses. Qu'on lui offre un ministère, la croix, un fauteuil à l'Académie ou quelque grasse sinécure, on verra bien s'il recule devant le péril, lui qui a eu le courage, non pas de juger un écrivain adversaire, mais d'insulter un vieillard depuis longtemps retiré du monde et des luttes contemporaines.

finesse[2] et de *malice*[3] : les NIAISERIES abondent dans ses chansons.... [1].

Béranger religieux, ou plutôt irréligieux, mérite bien plus encore le MÉPRIS DES HONNÊTES GENS.

C'est un commis-voyageur des *plus modernes* ayant lu le *Contrat social* et l'*Origine des Cultes*, et faisant de l'esprit avec ses lectures.

Le commis-voyageur, j'ai nommé le séide, l'adorateur de M. Béranger.

Je n'aurais que l'embarras du choix, si je voulais prouver par des exemples, à quel point l'impiété de M. Béranger est *perfide*[1], *haineuse*[2] et IGNOBLE[3].

Béranger « a *sali* ces deux personnes si respectables, la *nourrice* et la *grand'mère* [2]. »

L'*Ange gardien* [3] « est une série d'*obscénités* et de *blasphèmes*. »

A propos des *Bohémiens*, du *Vieux Vagabond*, etc.,

[1] Pourquoi M. Pontmartin termine-t-il tous ses membres de phrases par trois verbes ou par trois épithètes? — Serait-ce en l'honneur de la Trinité? — Puisque l'écrivain se *dégonfle*, il devrait bien *dégonfler* aussi son style passablement boursouflé, comme on peut le voir.

[2] « Au point de vue de la morale populaire, je me contenterai de faire remarquer qu'il n'est pas très-bien peut-être de compromettre à ce degré, dans un type grivois, ces *deux personnes si respectables*, sa *nourrice* et sa *grand'mère*. » (M. Sainte-Beuve, article de 1850). — M. de Pontmartin ne se met pas en frais d'imagination. Il ramasse ce qu'il trouve et le marque seulement de son coin.

[3] A l'hospice un gueux tout perclus
Voit apparaître son bon ange :
Gaîment il lui dit : ne faut plus
Que votre altesse se dérange.
Tout compté je ne vous dois rien,
Bon ange, adieu, portez-vous bien.

qu'il cite après M. Sainte-Beuve, Philinte s'écrie :

Qu'on y prenne garde, en effet ! M. Béranger n'est ni un libéral, ni un révolutionnaire dans la pure acception du mot : il est complétement et *matériellement* [1] socialiste.....

Ah ! ne comparez jamais M. Béranger à Horace ! Le rapprochement seul de ces deux noms est une *insulte* envers la muse des *délicats* et des *lettrés,* celle qui aime les sources vives et qui déteste les CLOAQUES.

L'*impiété* voltairienne, passée à la fumée du BRULE-GUEULE et *délayée* dans l'absinthe, vous semble non sans raison une *boisson nauséabonde*; mais alors pourquoi ne pas JETER AVEC DÉGOUT LE DERNIER VASE (c'est-à-dire Béranger !) QUI LA CONTIENT [2] ?.....

Parlant des *Révérends Pères* [3] des *Missionnaires* [4],

[1] On peut donc l'être *immatériellement?*

[2] Que nos lecteurs nous pardonnent de mettre sous leurs yeux ce pathos malsain. Pas plus qu'eux nous n'aimons « les cloaques, » mais il faut avoir le courage de constater jusqu'où peut descendre un dévót qui perd la tête et ne sait même plus écrire en français.

[3]
Enfin reconnaissez-nous
Aux âmes déjà séduites.
Escobar va, sous nos coups,
Voir vos écoles détruites.
Au Pape rendez tous ses droits ;
Léguez-nous vos biens et portez nos croix.
Nous sommes, nous sommes jésuites ;
Français tremblez tous : nous vous bénissons !
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

[4]
Que de miracles on va voir
Si le ciel ne s'en mêle !
Sur des biens qu'on voudrait ravoir

des *Capucins*, le même Philinte nous dit encore que Béranger est « resté *plat*[1], *grossier*[2] et VULGAIREMENT[3] BÊTE dans les trois ou quatre chansons où il s'est égayé aux dépens de ces pauvres robes noires, etc. »

Au sujet de l'amour, M. de Pontmartin écrit :

> Chez M. Béranger, au contraire, chaque fois qu'il ose effleurer cette corde divine que ne devraient toucher que des mains de vingt ans, qu'aperçoit-on? Que devine-t-on? Le VIEUX GARÇON[1] PODAGRE, le *libertin*[2] *émérite*, l'*auteur*[3] *immoral à froid*, et qui, dans le cadre adopté par sa muse égrillarde, cherche constamment le *mot équivoque*[1], la *note secrète*[2], l'*idée clandestine*[3], chère aux imaginations blasées.....
>
> Quand un homme en âge déjà mûr et très-mûr, de cinquante à soixante-dix ans, chante et célèbre à ce point tout ce qui est *immoral*[1], *effronté*[2] et *corrupteur*[3]; quand il s'y complaît et y revient sans cesse, quand il imprime jusqu'à la fin et propage les licencieux refrains de sa *voix chevrotante*, il ne peut plus inspirer qu'un seul sentiment, le DÉGOUT.

Nous le répétons, Béranger avait soixante-quinze ans à l'époque où M. de Pontmartin publiait ce qu'on vient de lire.

Nous n'irons pas plus loin.

Ces citations sont extraites d'un volume intitulé

Faisons tomber la grêle.
Publions que Jésus-Christ
Par la poste nous écrit.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

CAUSERIES *littéraires*. Si c'est ainsi que l'on *cause* chez la « gracieuse Éliante, » comment s'injurie-t-on chez les dames de la halle? Mais non, M. de Pontmartin calomnie la société « polie » pour laquelle il a la prétention d'écrire, et nous voulons croire qu'on y parle un autre langage.

M. de Pontmartin peut aller rejoindre M. Barbey d'Aurevilly au *Nain-Jaune*, à moins qu'il ne préfère attendre M. Veuillot au *Figaro* où l'on espère, non sans raison, la collaboration du pieux polémiste.

Il est bon de constater en passant la singulière affinité qui unit la littérature de sacristie à la littérature d'estaminet; il est bon de constater que tous ces écrivains religieux, défenseurs du trône et de l'autel, ont les mêmes allures et le même style. On dirait que l'eau bénite les a grisés, mais, bien différente du vin de Chypre qui « a créé tous les dieux, » elle leur donne une ivresse furieuse et malsaine.

M. VEUILLOT.

> Hommes noirs, d'où sortez-vous?
> Nous sortons de dessous terre,
> Moitié renards, moitié loups...
> (BÉRANGER, *les Révérends Pères*.)

Passer de M. de Pontmartin à M. Veuillot, c'est passer de la copie au modèle et, dans une certaine mesure, du petit au grand.

Nous avons vu la grenouille s'enfler jusqu'à en crever, et ce spectacle nous a paru moins risible

qu'affligeant. M. Veuillot, au contraire, ne force jamais son talent, il suit sa voie, et se meut dans l'invective comme le poisson dans l'eau. On est généralement d'accord pour trouver à ce publiciste apostolique et romain un certain talent spécial.

M. Veuillot a beaucoup de talent, en effet, si on le compare à M. de Pontmartin et aux autres coryphées du parti. Le public est tellement habitué à entendre les défenseurs des saines traditions du passé produire de piteux arguments en un piètre style ; il est tellement habitué à les voir souffleter chaque jour le sens commun et mêler l'impudence à la niaiserie, que la moindre lueur de bon sens, le moindre trait d'esprit, chez un de ces écrivains pieux, le frappe d'étonnement. Nul n'a plus profité que M. Veuillot de cet étonnement naïf.

Un ultramontain spirituel et mordant, incisif et logique, maniant bien la phrase, tantôt comme un stylet, tantôt comme une massue, nasillant l'homélie sans dédaigner le calembourg, niant carrément le soleil en plein midi, avec un mélange d'audace et de bonne foi qui semble indiquer des convictions probablement sincères, devait causer la même stupeur qu'un soldat du pape qui se battrait. De celui-ci on ferait un héros, de celui-là on a fait un homme de talent.

Rien de plus juste en somme : tout ici-bas n'est-il pas relatif ?

Mais pour reconnaître un talent à l'auteur du « *Parfum de Rome*, » ayons soin de le laisser dans son milieu ; ne le comparons pas aux écrivains de tous les temps qui ont mis un grand style au service

des nobles idées et consacré la puissance de l'esprit au triomphe de la vérité. Ne comparons pas cette intelligence vive, mais incomplète et obstruée, à ces intelligences fermes et lucides qui, rejetant au loin les préjugés d'une éducation fausse, ont su s'affranchir du joug des opinions toutes faites et des solutions mensongères mais commodes ; ne comparons pas cet aveugle qui jongle habilement avec les mots à ces voyants qui connaissent la réalité des choses et qui osent rectifier les antiques erreurs préconisées par les siècles d'ignorance. Admirons si vous voulez la dextérité de ce « *bâtonniste* devant l'arche » [1], mais n'allons pas au delà. N'oublions pas surtout que M. Veuillot, — un mélange réussi du fameux père Garasse et du célèbre père Bridaine, — n'a pas même inventé son genre hybride où la plaisanterie hasardée vient à l'appui de l'invective foudroyante. Rappelons-nous que son style brutal, aux tons violents et heurtés, aux allures de capitan et d'un goût fort douteux, se retrouve plus ou moins chez les prédicateurs énergumènes de la ligue : eux-mêmes le tenaient du caractère de leur religion et de leurs convictions sauvages.

Son mérite c'est d'avoir su rester dans la vraie tradition catholique, celle qui remonte au « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; » au « Dieu fort et jaloux, qui venge l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération dans tous ceux qui le haïssent [2]; » son courage c'est

[1] Émile Augier, *le fils de Giboyer.*
[2] Exode, ch. xx, p. 5.

d'avoir su dédaigner le plus souvent l'emploi de cette *onction* de parole, de cette mansuétude hypocrite, inventées plus tard pour les besoins de la cause.

Mais cette violence que les simples pourraient prendre pour de l'énergie n'est que la manifestation extérieure, la preuve palpable de la violence des sentiments intérieurs. Autrefois elle s'exhalait en sermons au pied des bûchers où fumait la chair des nouvelles victimes humaines sacrifiées au « Dieu jaloux; » aujourd'hui, grâce aux efforts victorieux des adversaires de M. Veuillot, elle s'étale inoffensive dans les colonnes de quelques journaux, se distille en mandements, s'évapore en brochures, que la curiosité accueille d'abord, puis que l'indifférence couvre bientôt d'un indulgent oubli.

Nous insisterons peu sur les injures de M. Veuillot contre Béranger. Elle devaient être dites; on les attend si bien qu'en lisant les articles du dévôt polémiste, on est presque étonné du petit nombre de ces insultes et de leur modération relative. Cette modération, d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, tient exclusivement à la pauvreté de la langue française en pareille matière.

Qu'il trouve Béranger « un peu canaille, canaille, très-canaille [1], » cela importe peu pour Béranger et ne fera aucun tort à M. Veuillot qui a depuis longtemps accoutumé ses lecteurs à ce style. On sait qu'il a l'expression *populacière* dans le plus mauvais sens du mot, de même que sa gaîté, comme celle de presque tous les dévôts, du reste, a quelque chose de graveleux.

[1] ÇA ET LA, t. Ier, *Étude de Bourgeois*, 1860.

Qu'il écrivît ou non sa pensée sur le chansonnier, baptisé par lui du nom d'« illustre baudruche, » on la connaissait d'avance. On aurait pu même composer à *priori* les articles qu'il a consacrés à Béranger. Il suffisait pour cela de ramasser tous les gros mots que la police permet et de les appliquer au poëte. L'Alceste et le Philinte ultramontains ne se sont pas mis en frais d'arguments. Discuter et juger l'écrivain et ses idées, à quoi bon ? — Injurier l'homme n'est-il pas plus commode? Ce que nous voulons faire ressortir seulement c'est la singulière morale de M. Veuillot ; ce que nous tenons à faire connaître clairement, c'est le *criterium* de cette conscience catholique.

Lorsque Béranger mourut, on répandit le bruit de sa conversion *in extremis.* — Cela était prévu également : l'Église compte beaucoup sur les derniers moments des hommes qui l'ont combattue. Elle a là, au chevet de l'agonie, de pieux agents prêts à profiter du moindre signe de faiblesse intellectuelle pour obtenir du moribond une concession dont, la plupart du temps, il n'a plus la responsabilité. Le délire ou l'atonie sont également propices ; pourvu que le sacrement soit administré, elle se montre peu difficile. N'a-t-on pas su faire mourir La Fontaine « comme un saint? » Aussi, à moins de grandes précautions de la part des amis ou d'une rare fermeté de la part du mourant, tel qu'on a vu pendant soixante ans repousser les « consolations de la religion, » se trouve tout à coup converti et confessé entre deux hoquets.

Béranger, avec sa simplicité habituelle et sa con-

fiance inaltérable dans ce qu'il appelait le *témoignage de sa vie* entière, comptant, d'ailleurs, sur ses amis pour le suppléer si l'âge et la maladie le privaient au moment suprême de la liberté de son esprit, ne se refusa pas, dans les derniers jours de sa maladie, à recevoir sa sœur, religieuse cloîtrée de l'un des couvents de Paris, ainsi que M. Jousselin, ancien curé de Passy, devenu curé de Sainte-Élisabeth, à l'époque où le chansonnier vint habiter la rue de Vendôme.

Voici ce que nous dit M. Paul Boiteau à cet égard :

Lorsque la maladie de Béranger sembla toucher à son terme, M. le curé lui vint rendre visite. Leurs conversations furent rares, très-courtes et peu importantes. Il y en a une, la dernière, que l'on a racontée de manières bien différentes. Au moment où M. Jousselin, avant de se retirer, tendait la main à Béranger, Béranger lui dit d'une voix nette : — « Votre caractère vous donne le droit de me bénir. Moi aussi, je vous bénis. Priez pour moi et pour tous les malheureux ; ma vie a été celle d'un honnête homme. Je ne me rappelle rien dont j'aie à rougir devant Dieu [1]. »

M. Boiteau dit encore ailleurs :

Vers le temps où M. Jousselin fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, le bruit courut qu'il allait publier une brochure sur les derniers moments de Béranger. Des amis du poëte, qui savaient combien peu ces derniers moments avaient fourni de matière à un écrit religieux, se préparèrent à rendre publique une déclaration qui contiendrait le résumé authentique de tout ce qui s'était passé dans la chambre du mourant ; mais le bruit qui avait pris cours étant tombé

[1] *Ma biographie*, appendice.

bientôt et la brochure n'ayant pas paru, la déclaration devint inutile [1].

M. Paul Boiteau ajoute en note :

Ainsi se démentent deux assertions différentes : 1° *Béranger n'a pas demandé à se confesser ;* 2° les amis de Béranger n'ont pas eu besoin de s'interposer entre lui et Mlle sa sœur.

M. Lapointe raconte les faits qui touchent aux visites de M. Jousselin à peu près dans les mêmes termes, et déclare que le « mourant n'est pas resté *seul* une minute ; » que « M. Jousselin a toujours eu des témoins en sa présence [2]. »

Je puis d'ailleurs personnellement certifier la vérité de ces détails. Mon père et ma mère ont eu le triste bonheur de veiller au chevet de Béranger, alternativement avec d'autres amis. Ils ont été au courant de tout ce qui se passait et leur témoignage a toujours été conforme aux récits qui précèdent de M. Boiteau et de M. Lapointe.

Or, le 20 juillet 1857, c'est-à-dire quatre jours après la mort du poëte, M. Veuillot publiait les détails suivants [3] :

Voici quelques détails que nous croyons exacts. Depuis quelques années déjà les pensées de M. Béranger sur la religion catholique n'étaient plus les mêmes qu'à l'époque de la grande vogue de ses chansons antireligieuses, qui datent toutes de la Restauration. Il le laissait voir, manifestant à l'occasion un certain regret de ces attaques plus que violentes.

[1] *Erreurs des critiques de Béranger.* 1858.

[2] *Mémoires sur Béranger*, par Savinien Lapointe (p. 288 à 291).

[3] *Mélanges*, t. III, 2e série.— *Les derniers moments de Béranger.*

Il avait une sœur religieuse qu'il allait voir de temps en temps :

Sa sœur ne craignait pas de lui parler de Dieu et de son âme; il écoutait sinon toujours sans un peu d'ironie, du moins toujours sans amertume et sans impatience. On sait, du reste, que M. Béranger était dans la conversation *l'homme le plus réservé et qui observait le mieux les convenances* [1]. Il entretenait sa sœur de ses *bonnes œuvres,* auxquelles elle prenait plus d'intérêt qu'il ne pouvait croire, comptant que ses *aumônes* et son *zèle à rendre service* pourraient attirer sur lui la miséricorde divine.

N'est-il pas touchant de voir M. Veuillot lui-même reconnaître la *réserve* et la *bonté* de Béranger? Ne dirait-on pas que, devant la tombe à peine fermée du chansonnier populaire, l'*âme chrétienne* de M. Veuillot s'attendrit sur cet adversaire qui ne respectait point le dogme catholique, mais qui pratiquait incessamment les « vertus évangéliques? » Nous verrons plus tard ce qu'il faut en penser.

M. Béranger ne s'élevait pas encore au-dessus d'un déisme déjà respectueux mais très-vague.

..... Il y a un an environ, on vit poindre quelque chose de plus. Il écrivit à sa sœur une lettre qu'il terminait en se recommandant a ses prières, etc...

Cette année, *une personne de la plus ancienne intimité* de M. Béranger étant au moment de mourir; il *s'employa* pour la décider à recevoir les derniers sacrements. Elle refusa, et la *peine qu'il en ressentit,* fit espérer qu'il avait résolu d'avoir pitié de lui-même.

[1] Nous sommes loin de la « canaille » et de l'« illustre baudruche; » mais aussi c'est qu'on se prépare à annoncer la CONVERSION de Béranger.

En effet, Mlle Judith Frère mourut le 9 avril 1857, c'est-à-dire trois mois avant le poëte. Béranger lui demanda si elle voulait recevoir les sacrements, et M. Lapointe rapporte en quels termes la vieille et constante amie du chansonnier aurait repoussé cette ouverture.

Il est certain que Mlle Judith refusa de se confesser, et que Béranger, sans insister en aucune façon, respecta et fit respecter scrupuleusement cette ferme volonté, fort rare et fort admirable surtout chez une femme âgée. Il y a loin de là à « S'EMPLOYER pour la décider à recevoir les derniers sacrements. » Nous voyons dans ce fait une nouvelle preuve de la bonté et de la tolérance de ce « déiste » prêt à respecter la volonté suprême d'un mourant, même lorsque cette volonté contrarie les plus chères croyances, les plus inébranlables convictions du poëte. Il n'assiége pas le lit d'agonie pour imposer sa foi, il ne guette pas avidement une défaillance pour en faire son profit. Personnellement il refuse la confession; il ne se croit pas le droit de l'interdire à qui la désirerait. Après avoir défendu la liberté de conscience pendant toute sa vie, il se montre disposé à pousser jusqu'au bout l'application de ses principes. N'a-t-il pas écrit :

> Qu'on puisse aller même à la messe,
> Ainsi le veut la liberté ?

et ne pourrait-on pas dire à M. Veuillot :

> Des dieux que nous servons, connais la différence?

Nous prions aussi nos lecteurs de remarquer la

tournure respectueuse adoptée par le pieux écrivain en parlant de Mlle Frère : « une personne de la plus ancienne intimité. » Plus tard, lorsque le mensonge de la conversion de Béranger ne sera plus soutenable, cette personne sera tout simplement « *Lisette,* » c'est-à-dire la personnification du type le plus grivois des chansons de Béranger ; on ne reculera même pas devant le gros mot de « *concubine.* »

M. Béranger, continue M. Veuillot, était en rapports personnels fort bienveillants avec son curé, M. l'abbé Jousselin..... En venant s'établir sur la paroisse de Sainte-Élisabeth, il alla tout de suite le voir, et mit à sa disposition une petite somme annuelle pour les pauvres, s'excusant de ne pouvoir faire davantage. Le *digne prêtre savait déjà que si la fortune de son nouveau paroissien était bornée,* SON OBLIGEANCE ÉTAIT INÉPUISABLE.

On est heureux que ce portrait, d'ailleurs fort exact au point de vue moral, soit signé de M. Veuillot. On est heureux de voir ce dévôt, convaincu que hors l'Église il n'y a point de salut, constater jusqu'à quel point la plus belle de toutes les vertus, la charité, remplissait le cœur d'un impie, et prouver quelques jours après, par la brutalité et l'indécence de ses attaques, combien cette même vertu reste étrangère au plus éloquent et au mieux doué, intellectuellement parlant, des orthodoxes apostoliques et romains.

Pourquoi, du reste, nous féliciter et féliciter M. Veuillot de cette impartialité inattendue, de cet hommage à la vérité ? Où nous serions tenté de voir l'équité d'un honnête homme faisant loyalement la

part du bien chez un adversaire politique et religieux, il y a simplement la ruse oratoire d'Escobar édifiant un grossier mensonge pour la plus grande gloire de Dieu peut-être, mais à coup sûr pour la plus grande satisfaction de notre sainte mère Église. — M. Veuillot mielleux, c'est Béranger calomnié :

> Nous sommes, nous sommes jésuites :
> Français, tremblez tous! nous vous bénissons.

Après cette entrée en matière, longue et nécessaire, M. Veuillot arrive enfin à la maladie de Béranger.

> Le curé se présenta, parla de Dieu et fut bien reçu. Plusieurs visites suivirent; le malade lui-même les désirait. Il y en eut une qui se passa *sans témoins*. Après *un entretien confidentiel*..... le malade *voulut recevoir le pardon*, c'est son mot, *en présence des amis qui l'entouraient habituellement*. Il fit avec respect le *signe de la croix, récita une profession de foi* et *l'acte de contrition*, et reçut avec la bénédiction du prêtre le pardon qu'il demandait. Le lendemain, il fit appeler M. le curé [1] et lui dit, devant toutes les personnes qui étaient là : « *Encore le pardon.* » M. le curé pensa qu'il sollicitait ainsi l'*absolution sacramentelle et la lui donna*. M. Béranger montra, dans ces circonstances, et particulièrement les derniers jours, des sentiments chrétiens ; il invoquait les SAINTS et les MARTYRS [2] et

[1] « J'ai plusieurs prêtres de mes amis qui meurent d'envie de me donner l'absolution; mais leur absolution ne me tente pas » (Paris, 19 septembre 1855). — (*Corresp.*, t. IV, p. 289.)

[2] LES RELIQUES.

D'un saint de paroisse en crédit,
Seul un jour je baisais la châsse.
Vient un bon vieillard qui me dit :
Veux-tu qu'il parle? — Oh! oui, de grâce,

disait : « Mon Dieu, vous si grand et moi si petit, ayez pitié de moi ! » On rapporte des paroles et des détails plus *positifs*,

Oui, dis-je, et me voilà béant ;
— Voilà qu'il fait des croix magiques ;
Voilà le saint sur son séant,
Qui dit d'un ton de mécréant :
« Dévots, baisez donc mes reliques ;
» Baisez, baisez donc mes reliques. »

Il rit, ce squelette incivil,
Il rit à s'en tenir les côtes.
« Depuis huit siècles, poursuit-il,
» Je grille en enfer pour mes fautes ;
» Mais un prêtre au nez bourgeonné,
» Pour mieux dîmer sur ses pratiques,
» Par un tour bien imaginé,
» Fit un saint des os d'un damné.
. . . .

» Baisez, sous ce dais de velours,
» La sainte qu'on priera dimanche.
» C'est une juive, mes amours,
» Dont l'œil fut noir et la peau blanche.
» Grâce à ses charmes réprouvés,
» Dix prélats sont morts hérétiques,
» Vingt moines sont morts énervés.
» Trouvez mieux, si vous le pouvez.
. . . .

» Près d'elle est un vieux crâne étroit ;
» Baisez ce saint d'une autre espèce.
» Jadis de larron maladroit,
» Il devint bourreau plein d'adresse.
» Nos rois, pour se bien divertir,
» L'occupaient aux fêtes publiques.
» Hélas ! je lui dois, sans mentir,
» L'honneur de passer pour martyr.
. . . .

mais ce qui précède est tout ce que nos informations nous ont paru donner de *certain*.

Et le tour est joué. Rien n'y manque, pas même cet air de retenue, cette fausse modération destinés à faire croire que les choses ont été plus loin encore. M. Veuillot a conservé les saines traditions de son parti; il a bien mérité du Père Brisacier. A ce moribond invoquant les *saints* et les *martyrs* par peur de l'enfer, et consacrant ses derniers jours à la préoccupation égoïste de son salut personnel, après avoir renié sa vie entière, nous préférons l'humble et grand chansonnier s'oubliant jusqu'à la fin pour penser aux autres, et murmurant dans le délire : — « Mon Dieu, inspirez aux hommes réunis l'amour du bon, l'amour du bien; faire le bien, vivre pour les autres, c'est le bonheur! — La charité! la charité! que tout le monde soit heureux! les veuves et les petits enfants, secourez-les [1]! »

» Sous les noms de pieux patrons,
» Ainsi nos corps, mis en spectacle,
» Font pleuvoir l'argent dans les troncs;
» C'est là notre plus grand miracle.
» Mais du Diable j'entends le cor,
» Bonsoir, Messieurs les catholiques. »
Il se recouche et vole encor
Sur l'autel un crucifix d'or.
Dévots, baisez donc des reliques!
Baisez, baisez donc des reliques.

(BÉRANGER).

[1] V. dans le *Monte Cristo*, le n° du jeudi 30 juillet 1857, consacré tout entier à Béranger. — Nous savons pertinemment que des paroles analogues, exprimant à coup sûr le même sentiment, ont été prononcées par Béranger pendant le délire de ses derniers jours.

Si l'Église perd quelque chose à cet autre Béranger, l'humanité y gagne beaucoup.

M. Veuillot nous afflige, sans nous étonner, en rapportant la prétendue conversion de Béranger, mais que dire de M. de la Bédollière, venant, sur cette question, au secours du grand homme de l'*Univers religieux?* Laissant de côté le texte même de son ouvrage : BÉRANGER (une livraison à 10 centimes) [1], nous demanderons à l'auteur dans quel but on a illustré son récit d'une gravure représentant un prêtre assis auprès du lit où Béranger agonisait. Il nous semble que ce petit fait, grave surtout pour celui qui l'a commis, aurait mérité qu'on le relevât plus vigoureusement.

Est-ce une erreur? est-ce un calcul? est-ce une faiblesse? Si c'est une erreur, nous ne la concevons guère; si c'est un calcul, le désir de rendre la vente de la brochure plus facile, plus générale, et d'assurer ainsi un bénéfice plus considérable à une spéculation de librairie, nous en abandonnons l'appréciation au public; si c'est une faiblesse, elle paraît bien étrange de la part d'un rédacteur du *Siècle*. Le fait en lui-même aurait peu d'importance, s'il ne montrait une fois de plus la déplorable légèreté, la coupable indifférence avec lesquelles on traite en France, depuis plusieurs années, les hommes et les choses. N'est-ce donc rien que l'unité de la vie, la persistance des croyances, l'intégrité du caractère? En avons-nous trop d'exemples sous les yeux? Dans la pénurie où nous sommes à cet égard, la première préoccupa-

[1] Gustave Barba, éditeur. 1857.

tion des vivants, lorsque meurt un écrivain connu, devrait être, sinon de le défendre contre des attaques injustes, mais qui se comprennent de la part d'ennemis, du moins de lui conserver sa physionomie réelle.

Si Béranger s'était confessé, il faudrait le dire hautement; si, au contraire, il est mort fidèle aux opinions de sa vie, pourquoi dessiner sur bois un simulacre trompeur de conversion? Que de gens croiront, sur la foi de cette gravure, que l'auteur du *Bon Dieu* et des *Missionnaires* a voulu rentrer, à sa dernière heure, dans le giron de l'Église!

Revenons à M. Veuillot. Le mensonge péniblement édifié, impudemment publié, n'a pas réussi, et la vérité s'est fait jour de toutes parts. Aussi M. Veuillot quitte bientôt le style onctueux et contrit pour le style furibond. Tartuffe, démasqué, se redresse et change soudainement de ton.

C'est au sujet de M. de Lamartine et de son étude sur Béranger — nous en parlerons plus tard, — que l'homme de l'*Univers religieux* embouche l'invective dans deux articles des 27 et 31 octobre 1857. Tout lui est bon, même le calembourg, contre ce mort qui avait été « *l'homme le plus réservé* » dans la conversation et qui observait si bien « *les convenances;* » dont les « *bonnes œuvres et le zèle à rendre service* » faisaient espérer pour lui « la *miséricorde divine.* » M. Veuillot, naturellement initié au secret de cette *miséricorde* et bien convaincu désormais qu'elle ne s'étendra pas sur le chansonnier dont la « *fortune était bornée, mais l'obligeance inépuisable,* » se sent tout ragaillardi de savoir Béranger au fin

fond de l'enfer où il brûle sans doute pour l'éternité. Cela lui apprendra à vivre à cet impie. Aussi la joie de l'ultramontain dépasse toutes les bornes, y compris celles du bon goût, et il s'égaie sur « les gaz de l'établissement [1] de M. Havin » sur « l'*haleine* du poëte-cordonnier Savinien Lapointe, » sur « l'illustre baudruche (Béranger) qui plane depuis trois mois sur la patrie de Corneille, de Racine et de Bossuet, » sur « ce poëte de la *ribotte,* etc., etc. »

Il signale à M. Jourdan dénonçant à cette époque, dans *le Siècle,* la publication de petits livres religieux, tels que le *Saint-Suaire,* etc... « un poëte qui, avec un *talent redoutable* (au moins M. Veuillot reconnaît le talent nié par quelques autres écrivains) a fait sa principale occupation de *semer la haine* entre les diverses classes de citoyens [2]. »

Et M. Veuillot, que fait-il? Prêche-t-il la concorde? Le trouve-t-on disposé à effacer de son cœur le souvenir des différences qui séparent les hommes pour les unir en un seul et même amour?

Il ajoute que Béranger s'efforça « de répandre l'irréligion et de semer l'immoralité, *faits pour lesquels il fut condamné par la justice du pays.* »

[1] *Le Siècle* qui a toujours favorablement parlé de Béranger.

[2] Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saint apôtres
Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi.
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

Ici nous retrouvons le jésuite essayant de présenter Béranger comme ayant subi une *condamnation infamante.*

Le poëte en question a blessé non-seulement tous les sentiments religieux et tous les sentiments de famille [1], mais encore très-souvent le *sentiment national.*

Est-ce en consolant, en vengeant la France de l'invasion si chère à MM. de Pontmartin et Veuillot?

Il a, pour servir ses passions, *dégradé la langue* comme l'âme du peuple.

On sait que M. Veuillot, quant à lui, relève chaque jour la langue avec ses « illustre baudruche », ses « haleine de poëte-cordonnier », ses « poëte de ribotte, » ses Béranger « un peu canaille, canaille, très-canaille, » et les autres termes de son vocabulaire habituel.

Il a parodié les paroles de la prière pour outrager les sentiments chrétiens; il a tourné en ridicule la foi, les sacrements, la pudeur et la mort;... il a aspergé de son *vin de cabaret* la tiare, la couronne, etc.

[1] « Et un autre de ses disciples lui dit : Seigneur, permets que j'aille auparavant ensevelir mon père. Mais Jésus lui dit : Suis-moi et laisse les morts ensevelir leurs morts. (Saint Matthieu, VIII, 21-22.) Car je suis venu mettre la division entre le fils et le père, entre la fille et la mère, entre la belle-fille et la belle-mère... Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, et qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi... » (Saint-M., X, 35-37.)

« Et quelqu'un lui dit : voilà, ta mère et tes frères sont là... Mais il répondit à celui qui avait dit cela : Qui est ma mère, et qui sont mes frères? » (Saint-M., XII, 47-48.)

Il faudrait dire, et alors M. Veuillot serait dans le vrai : il a parodié les paroles de *ma* prière pour outrager *mes* sentiments chrétiens ; il a tourné en ridicule *ma* foi, *mes* sacrements, *ma* pudeur, etc. ; car il existe heureusement d'autres prières que celles de M. Veuillot, d'autres sentiments chrétiens que les siens, une autre foi et une autre pudeur que la foi de Nonotte et la pudeur de Patouillet.

Il élève enfin les refrains de Béranger à la hauteur de « grandes et célèbres infamies. » Nous passons sur quelques injures, rien n'étant plus monotone que l'invective à outrance, se justifiant exclusivement par la colère sans dignité de l'insulteur. Du reste les personnes que ce genre amuse peuvent aller se renseigner auprès de M. de Pontmartin. Il tient, nous l'avons dit, la succursale de la fabrique de MM. Veuillot et Cie [1].

[1] « C'est ainsi de tout temps et dans tous pays ; c'est ainsi en France aujourd'hui encore. Les croyants des religions positives ne peuvent s'accoutumer à rendre à ceux qui ne pensent pas comme eux sur leurs dogmes le respect qu'ils réclament avec raison pour eux-mêmes. Dès qu'un homme paraît, qui ose professer une opinion nouvelle sur quelqu'une des grandes questions fondamentales que l'humanité ne se lasse pas d'agiter, aussitôt tous ceux qui croient posséder la vérité dans quelque doctrine traditionnelle se lèvent, *non pour lui répondre*, mais *pour lui jeter l'injure*. Cependant, celui qui, volontairement et de propos délibéré, n'a pas craint d'appeler sur lui ces orages, peut, sans doute, n'être qu'un homme orgueilleux, doué de peu de sagesse ; mais ce peut-être aussi un homme de foi et de courage qui témoigne, le front, le cœur et la main levés, pour ce qu'il croit, à tort ou à raison, la vérité. »

Nous extrayons ce passage, d'une des chroniques littéraires si intéressantes que M. Louis de Ronchaud publie mensuellement dans la *Revue Germanique et Française* (n° du 1er septembre 1863).

Citons pourtant encore le passage suivant :

Lorsque Béranger siégeait déjà au sommet de ce grossier et injurieux Parnasse de l'irréligion, du *libéralisme* et de la goguette (comment trouvez-vous le *libéralisme* mis en croix entre deux larrons ?), ils étaient trois sur qui l'Église, la monarchie et la poésie jetaient les yeux pour se consoler..... Et l'on a vu *La Mennais, Hugo, Lamartine* enfin, et ce dernier plus que les autres, inclinés devant Béranger.

Hélas ! il n'est que trop vrai. Tous les hommes qui honorent et illustrent notre siècle sont contre vous et les vôtres, M. Veuillot. Leur Dieu n'est pas votre Dieu. Le *monde s'en va,* dites-vous : il vous quitte seulement, et c'est pour cela qu'il dure.

Cependant au milieu de ce fatras qui prouve que la morale catholique n'a pas changé depuis les beaux jours de l'Inquisition ; que cette morale condamne toutes les vertus sans la foi en un dogme, et prodigue son indulgence au criminel le plus endurci s'il rentre au dernier moment dans le giron de l'Église, il se trouve un passage plein de vérité et même d'un certain courage. Il s'agit des obsèques de Béranger. Personne ne les a racontées avec cette verve satirique. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ce morceau qui tranche si heureusement sur le ton craintif ou admirateur avec lequel les amis de Béranger ont rapporté les mêmes faits.

Béranger était mort dans la soirée. Le *Moniteur* du lendemain fit savoir que les funérailles auraient lieu, le jour même, aux frais de l'Empereur. On le bombarde poëte-national,..... on le porte en terre par-dessus les règlements, mesure d'autant plus applaudie d'une partie de la population qu'elle paraît à l'autre un peu précipitée. Il en résulta que la pompe funé-

raire perdit beaucoup de sa mélancolie devant cet esprit gaulois qui avait rêvé de s'attendrir un instant. Pour tout dire, le *tour* parut bon, et *tel que le défunt en eût pu tirer quelques couplets assez gaillards, si la chose s'était faite de son vivant pour un autre* [1]. Après cela, l'administration fit bien les choses. Plus de troupes qu'on n'en met à l'enterrement d'un maréchal de France, eût-il gagné vingt victoires; la majeure partie de la garnison de Paris, une armée, une grande armée sous les armes, ou pour la haie, ou pour le cortége! Il n'y manquait que le canon, et encore n'était-il pas loin. Bref, un développement de forces aussi respectable qu'honorable, et, par suite, un ordre merveilleux maintenu, conme dit M. de Lamartine « depuis la porte de la maison jusqu'à celle de l'éternité. » Pour assurer d'autant mieux cet ordre nécessaire, le convoi, *exclusivement formé des invités du gouvernement,* suivit une *route stratégique.* Il y avait des endroits où attendait la foule en pleurs, par lesquels on ne passa point, afin d'*éviter l'encombrement et les émotions qui volontiers s'y forment.* Un certain nombre d'affidés des muses, trop éplorés ou trop peu maîtres de leur douleur, ayant voulu pénétrer dans les rangs *officiels,* en furent empêchés par la *police affligée mais inflexible.* Ils portaient à la boutonnière des bouquets d'immortelles, « fleurs funèbres qui n'ont pour rosée que des larmes [2], » et qui ne leur servirent point de passeports. On les mit à l'écart, et quelques-uns même *à l'ombre.* Enfin tout se passa très-bien, et, le soir, il n'y paraissait plus.

Que pense M. Sainte-Beuve de ce récit mordant et qui montre si bien les choses telles qu'elles furent? Et comment l'illustre critique a-t-il pu voir la preuve d'une « *communion parfaite* » dans ces précautions

[1] Voir les couplets cités plus haut (2e *partie*, M. SAINTE-BEUVE, *art. de* 1861), où Béranger semble avoir prévu quatre ans d'avance une partie de ce qui s'est passé depuis.

[2] Citation de M. de Lamartine.

prises contre une émotion populaire à propos des funérailles de Béranger?

Pas un des *amis* de Béranger n'a osé dire la vérité à ce sujet ou montrer ses regrets d'une mesure de police peut-être nécessaire, mais dont le premier résultat pourtant fut de mettre en suspicion toute la vie politique du chansonnier.

Mme Colet s'écrie que le gouvernement avait décidé qu'on ferait à Béranger « des *obsèques dignes de sa grande renommée*. »

Quand j'arrivai devant la maison mortuaire, continue-t-elle, le convoi en sortait; il se composait: d'une voiture de la cour, dans laquelle se trouvait le général De Cotte, et d'une voiture de la ville de Paris, où était le secrétaire général de la préfecture, etc.

Après avoir parlé de la tristesse du peuple, elle ajoute :

Les soldats aussi qui formaient la haie étaient pénétrés d'une tristesse visible en suivant du regard ce mort illustre, etc.

Cet acquiescement complet de Mme Colet a lieu de nous étonner. En tout cas, comme vieille amie connaissant depuis longtemps les opinions de Béranger, elle aurait pu élever un doute, même timide, se demander, en y mettant les formes les plus propres à la rassurer, si cet appareil officiel convenait bien réellement au poëte national brusquement changé en poëte bonapartiste [1]. Nous lui demanderons aussi

[1] Le même procédé a été depuis appliqué à un célèbre historien *orléaniste* de l'Empire, transformé, lui aussi, en *historien national*.

en passant pourquoi elle a, de son autorité privée, créé une « famille intellectuelle » à Béranger, et pourquoi elle y a introduit à sa suite quelques-uns de ses amis personnels que Béranger connaissait fort peu?

Je comprends qu'on veuille être agréable à ses amis vivants, mais encore faudrait-il éviter que ce soit aux dépens des amis morts.

Quant à M. de La Bédollière, il reproduit les proclamations de M. le préfet de police, et nous donne l'énumération des différents corps de troupes et des pelotons de sergents de ville qui accompagnaient le corps. — Pas un mot, pas une observation. Il accepte tout; tout lui paraît naturel, charmant et glorieux pour le chansonnier.

M. Alexis Dalès (nous ne le citons que pour mémoire, et parce qu'il a tenté de montrer en vers de mirliton une admiration probablement fort sincère pour le chansonnier), déclare que :

Tous les partis se sont associés aux sentiments de vénération dont le pouvoir a été le premier à donner l'exemple, de la manière la plus large et la plus digne. — Les frais de ces funérailles, dignes de celui dont la France entière déplorera la perte, seront supportés par la liste civile impériale [1].

M. de Lamartine lui, s'exprime en ces termes [2] :

De son côté, le gouvernement lui-même, craignant que ces honneurs populaires n'anticipent sur les honneurs dont il se réserve jalousement l'initiative, prépare ses armes, ses drapeaux, ses temples, ses pompes. Une armée entière prend posi-

[1] *Biographie poétique de Béranger*, par Alexis Dalès, 1859.
[2] *Cours familier*, 21e entretien, t. IV, 1857.

tion ou poste depuis la porte de la maison jusqu'à la porte de l'éternité, dans le champ des morts. Le convoi s'avance à travers une haie de troupes et une muraille de peuple, etc., etc.

M. de Lamartine partage entièrement la manière de voir de Mme Louise Colet, et cela se comprend. Si la première désire conserver ses pensions, le second ne veut perdre aucun de ses souscripteurs.

De son côté M. Boiteau que nous devons mettre à part en cette circonstance, puisqu'il parlait au nom de l'exécuteur testamentaire, nous dit [1] :

Quelques heures après que Béranger eût succombé, le ministre d'Etat fit savoir que le gouvernement, désirant honorer le poëte par un témoignage public, et *voulant éviter les effets d'un grand trouble national,* se chargeait du soin des funérailles. L'État remplaçait la famille absente, et l'EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE N'AVAIT PLUS DE MISSION A REMPLIR..... Le gouvernement prit sur-le-champ ses mesures, il s'arma du vœu du poëte, et dans la nuit même fut posée une affiche du préfet de police, qui *ne vantait qu'une partie des services rendus par Béranger à sa patrie.....*

On avait paru craindre un grand tumulte. Paris a respecté religieusement les funérailles de son poëte illustre et de son plus cher enfant ; mais, pendant toute cette journée glorieuse, on *sentait* gronder dans les airs le *tonnerre du patriotisme et de la liberté.*

Et voilà tout.

Pour qui se rappelle l'indignation de M. Boiteau, exclu du convoi officiel et ne pouvant accompagner à sa dernière demeure le poëte dont il allait devenir l'éditeur et l'avocat, « la femme de chambre, » sui-

[1] *Ma Biographie,* — appendice.

vant M. Sainte-Beuve, ces timides et tardives restrictions paraissent bien insuffisantes. On voit que M. Boiteau voudrait exprimer un blâme léger, mais il ne l'exprime pas, et il faut connaître d'avance ses sentiments pour deviner ses sous-entendus. Au lieu du style imagé qui nous dépeint le *tonnerre du patriotisme et de la liberté* grondant dans les airs, nous aurions préféré quelques paroles simples et nettes. Nous n'admettons pas non plus que devant la volonté formelle de l'État, « *l'exécuteur testamentaire n'avait plus de mission à remplir.* »

Cette résignation est trop commode ; il restait à l'exécuteur testamentaire un dernier devoir impérieux, un devoir de conscience : il devait protester. Son silence et les réticences confuses de M. Boiteau ont achevé, avec l'acquiescement général de tous ceux qui tenaient une plume à ce moment grave, l'œuvre habilement commencée par le gouvernement.

Ce jour-là cependant, l'opinion publique, qui devait s'égarer plus tard à force d'entendre répéter certaines accusations et certains éloges, — ces derniers quelquefois plus dangereux que les attaques les plus vives, — ne s'y trompa point et manifesta son étonnement à la vue de ces pompes officielles dressées comme une muraille infranchissable entre le peuple et son vieux chansonnier.

Peut-être a-t-on oublié déjà ce sixain qui circulait alors dans la foule et que nous reproduisons à titre de document historique, malgré le ton fort irrévérencieux du dernier vers. Il exprime sous une forme un peu négligée l'impression pénible ressentie

par la population parisienne aux funérailles de Béranger :

Dans l'œuf républicain couvant un Bas-Empire,
Tu fus poëte, ô toi qu'à bon droit on admire.
Mais tu ne prévis pas la fin de tes combats !
Par un juste retour dés choses d'ici-bas,
Celui qui de ta vie a brisé la marotte [1],
Accapare aujourd'hui ton deuil et l'escamote.

M. RENAN.

« Vous prétendez railler, mais je vous soutiens qu'il est plus difficile de boire et de chanter, comme j'ai chanté, et comme j'ai bu, que de philosopher comme vous avez philosophé. »

(FONTENELLE, *Dialogue des morts*. Dial. IV. ANACRÉON et ARISTOTE.)

Quelques lecteurs s'étonneront, sans doute, de voir M. Renan succéder, dans la suite de notre travail, à MM. de Pontmartin et Louis Veuillot. Ils trouveront singulier qu'un point de contact unisse l'auteur de la *Vie de Jésus* à l'auteur des *Libres penseurs*, l'homme que l'on accuse de saper les bases mêmes du christianisme à l'homme qui défend *per fas et nefas* le catholicisme étroit de l'orthodoxie. Ce n'est pas non plus sans hésiter que nous nous sommes décidé à classer, sous la même rubrique, parmi les ennemis de Béranger, trois hommes dont le dernier diffère si essentiellement et d'une façon si

[1] La marotte *républicaine*, sans doute.

honorable, des deux autres. A ne considérer que le talent de M. Renan et le but auquel il tend, un abîme le sépare de l'ancien rédacteur en chef de *l'Univers religieux*, mais l'intolérance philosophique ne vaut guère mieux que l'intolérance religieuse : l'une et l'autre sont également l'intolérance.

M. Veuillot et M. Renan ont un second rapport, au moins apparent. — Pour M. Veuillot, la démocratie a le tort impardonnable de renverser et de détruire le principe d'autorité sur lequel repose le catholicisme d'une part, d'autre part de supposer dans la conscience humaine des forces, des vertus propres dont l'existence condamnerait absolument tout le système théocratique qui repose sur la chute de l'homme et son incapacité de faire le bien par lui-même.

M. Renan, de son côté, laisse percer fréquemment le dédain que lui inspire l'espèce humaine prise dans son ensemble, le *profanum vulgus*, le *servum pecus*. Ce dédain et le sentiment exagéré de sa propre supériorité le conduisent presque au même résultat que la foi bornée de son adversaire. Il ne sépare pas les hommes en *sauvés* et en *réprouvés*, mais en *vulgaires* et en *raffinés*. Il se renferme dans un petit monde exclusif, avec un nombre restreint d'élus, qui sont les *délicats*, les *hommes de génie* — d'un certain génie naturellement. — Ceux-là communiquent entre eux, échangent leurs idées sur la marche et les besoins de l'univers ; ils ont même une religion spéciale, interdite au commun, « la religion épurée. » Parlant de Dieu, le philosophe ne craint pas d'écrire : « *Tu n'appartiens qu'à nous qui savons te chercher. Les*

blasphèmes de l'homme de génie doivent plus te plaire que le vulgaire hommage de la gaîté satisfaite. »

Faut-il le dire ? à cette nouvelle religion qui exclut ou rejette les 99/100es de l'humanité, à cet « *idéal obscur et mystérieux* » que les simples d'esprit ne pourront jamais atteindre, nous préférerions la religion violente de M. Veuillot. Celle-là, du moins, prétend s'offrir toute à tous. Elle n'établit point de catégories aristocratiques. Tous les hommes sont égaux devant elle ; elle ne voit en eux que des âmes à sauver. Elle abêtit, mais elle soutient les faibles et console les indigents. De l'enseignement du maître, elle a conservé, non dans la pratique, mais théoriquement, le « *Laissez-venir à moi les petits enfants.* »

M. Renan est une des figures de ce temps-ci les plus singulières et les plus intéressantes à étudier. Pour le bien comprendre, il faut se rappeler son point de départ, le séminaire, et ne pas oublier qu'il appartient à la race bretonne, une race « mélancolique » par excellence, portée au rêve, et par conséquent très-absolue — quoique cela paraisse contradictoire — dans ses systèmes, conservant quand même le besoin de croire, manquant de douceur, marquée du sérieux et de la raideur anglo-saxonne, n'ayant pas encore puisé, dans son contact journalier avec l'esprit français, cette grâce affable et cette indulgente sympathie qui en sont la plus grande force.

La foi catholique, comme toute foi religieuse arrêtée, convient merveilleusement à ces natures sévères et vigoureuses, mais dépourvues de souplesse et frappées, on ne sait pourquoi, dès le berceau, d'une

irrémédiable tristesse. Le Breton contemple volontiers le ciel, mais le ciel lui paraît toujours couvert d'une brume épaisse, et la lumière qui en descend arrive à lui pâle et grise. Il aime l'infini, mais il en parle avec une sorte de terreur : il en paraît écrasé.

C'est bien la patrie de Châteaubriand, de La Mennais et de M. Renan.

Élevé au séminaire, M. Renan a été fervent catholique : il a cru. Il en reste toujours quelque chose. C'était, d'ailleurs, un tempérament religieux. Chez ces hommes, les premières croyances laissent des traces ineffaçables. Alors même qu'ils s'en affranchissent plus tard, on dirait que leur cerveau coulé dans le moule de certaines convictions, imprime sur toutes les idées qui se succèdent en eux l'empreinte qu'il a reçue primitivement. Oiseau élevé en cage, recouvrant tout à coup la liberté, leur intelligence a brisé les barreaux du cachot, mais elle a perdu l'usage complet de ses ailes trop longtemps reployées. Élevés dans l'absolu, nourris de solutions toutes faites, ils ont de l'absolu dans le tour des idées, et dussent-ils s'élancer, comme La Mennais, vers les plus généreuses spéculations de l'avenir démocratique, on sent encore le prêtre sous le tribun, comme chez M. Renan on sent le séminariste sous le philosophe.

Ceci est important à constater : quiconque a séjourné pendant une notable partie de sa vie dans le christianisme, quiconque a fermement cru ce que l'Église enseigne, quiconque a goûté les extases égoïstes et les joies timorées de la religion, manque jusqu'à la fin de charité et de tolérance. Qu'il

sorte du *dogme*, qu'il le maudisse, il restera dans l'*esprit*.

Jusqu'à présent on s'était échappé du catholicisme, soit par le protestantisme, c'est-à-dire par le retour à la *responsabilité individuelle* de la foi, soit en adoptant les idées révolutionnaires — et je prends le mot révolutionnaire dans son acception la plus large, la plus universelle.

Les uns, lassés de cette *foi du charbonnier* qui ne repose sur rien et ne demande pour toute vertu que l'abdication de la volonté personnelle, avaient suivi Luther et Calvin; les autres, parlant au nom de la raison humaine et des lois de la nature, avaient rejeté cette conception d'un Dieu « jaloux » ayant créé l'homme pour le mal et le punissant pour le mal qu'il faisait ainsi fatalement. A l'aide du bon sens et de la science, ils démontraient que l'homme possède en lui-même tout ce qui est nécessaire à l'homme ; ils enlevaient du ciel un idéal impossible et inutile, et le ramenaient sur la terre où seulement il peut enfanter les grandes vertus sociales et le sentiment de la justice, complétement détruit par toutes les conceptions religieuses de tous les temps, s'il faut en croire M. Proudhon. M. Renan a pris un troisième chemin. Visiblement antipathique aux formules banales de la dévotion vulgaire ; peu satisfait des solutions qui datent du temps où l'on ne connaissait rien, ou presque rien de l'univers, — solutions que l'ignorance curieuse, en face de problèmes mal posés, mal compris, s'empressa d'adopter, parce qu'elles flattaient l'homme en faisant Dieu à son image et en lui donnant le premier rang dans la

création, — M. Renan s'est débarrassé des entraves dogmatiques : il a gardé la tendance religieuse qui est le fond même de sa nature. Aussi en s'éloignant de la discipline catholique pour se réfugier au sein fécond de la science, a-t-il conservé une façon toute *théologique* de penser librement, et n'a-t-il guère fait que changer de religion. Certes, sa nouvelle religion est plus « épurée, » suivant la propre expression du philosophe, c'est-à-dire moins surchargée de formules et d'erreurs matérielles ou de fausses conceptions de l'univers que son ancienne religion, mais d'autre part, elle est moins sympathique et moins accueillante. Esprit distingué, quoique non affranchi tout à fait et d'ailleurs peu généreux, il aime moins la vérité qu'il ne méprise l'erreur, et ce qui lui déplaît le plus, c'est la vulgarité. Trop intelligent, trop savant pour croire, contre le bon sens et contre les découvertes modernes, à l'antique Jéhovah, mais trop théologien, ou — si l'on préfère — de complexion trop religieuse, pour reporter sur les efforts et les souffrances de l'humanité l'intérêt et l'amour qu'il portait jadis aux choses du ciel, dévoré en un mot de la passion de « *faire du divin* » — passion qui a créé tous les dieux et toutes les églises —, il a simplement dégagé son idéal de la gangue dogmatique, lui a ôté son caractère personnel et arrêté, et l'a placé bien loin dans « *le mystère de l'infini.* »

Suivant lui :

La vraie religion est le fruit du silence et du recueillement. Elle est synonyme de DISTINCTION, d'ÉLÉVATION, de RAFFINEMENT; elle naît avec la *délicatesse morale*, au moment où

l'homme vertueux, rentrant en lui-même, écoute les voix qui s'y croisent. En ce silence, tous les sens étant apaisés, tous les bruits du dehors étant éteints, un murmure pénétrant et doux sort de l'âme et rappelle, comme le son lointain d'une cloche de village, le mystère de l'infini. Semblable alors à un enfant égaré qui cherche vainement à démêler le secret de sa naissance inconnue, l'homme se sent dépaysé. Mille signes de la patrie provoquent chez lui de mélancoliques retours. Il s'élève au-dessus des terres fangeuses de la réalité vers des champs pénétrés de soleil; il sent ces parfums des jours antiques...., etc.

On voit tout de suite que cette *vraie religion*, synonyme de *distinction*, d'*élévation*, de *raffinement*, qui naît et ne peut exister qu'avec la *délicatesse morale*, ne sera jamais la religion de la foule. Cette pauvre foule, la voilà vouée aux grossières superstitions, ce qui importe peu à M. Renan : il ne s'inquiète guère de la plèbe intellectuelle, et cela se comprend. Il a fait de la religion une sorte de question d'art. Son Dieu rentre dans la catégorie de ces pures conceptions de l'esprit qu'on appelle le beau, l'idéal. De même qu'en peinture, en musique, en poésie, il n'y a qu'un petit nombre d'élus capables de comprendre et de goûter le charme des chefs-d'œuvre de Raphaël et du Titien, de Mozart et de Beethoven, d'Homère, de Corneille, ou de Voltaire, de même il n'y a que des hommes supérieurs et choisis qui puissent comprendre le Dieu de M. Renan.

Une pareille religion, si elle existait jamais, serait la pire de toutes les religions, car elle n'aurait pas même pour se justifier l'excuse invoquée par

toutes les théologies de tous les temps : elle ne tendrait en aucune façon, soit à relever l'homme, soit à le fortifier ou à le consoler. En ce sens, bien inférieure au christianisme, qui, malgré son principe AUTORITAIRE, n'est pas essentiellement ennemi de l'égalité, cette religion rétablirait la plus redoutable des aristocraties, l'aristocratie des intelligences. Cette aristocratie existe dans la nature, mais elle y est bienfaisante, parce qu'elle y reste une force et ne devient jamais un privilége; parce qu'elle impose des devoirs et ne crée aucun droit.

Heureusement, le système théologique préconisé par M. Renan, n'est point une foi dont nous ayons à craindre l'envahissement. Affaire de dilettantisme, jouissance délicate et suprême offerte aux amateurs de divin et aux raffinés, il dissimule sous la richesse et la pompe du style un athéisme sentimental et poli. La masse populaire manque de distinction, mais elle a, et cela vaut mieux — surtout dans des questions de cette vitale importance dont elle ne fera jamais un simple jeu d'esprit, une sorte de luxe moral —, un gros bon sens terre à terre qui lui permet de tirer immédiatement la conclusion nécessaire des prémisses posées. La foule ne comprendra rien à la théologie éthérée, à la religion épurée de M. Renan, : elle ne se trompera pas sur le résultat final de ses travaux critiques. A travers la phrase, elle ira à l'idée; elle ne verra dans ses écrits que le côté indiscutable; elle profitera des faits qu'il démontre; elle retiendra ses arguments contre la thèse chrétienne; elle s'inquiétera peu des formules respectueuses et quelquefois embarrassées de l'ar-

tiste; elle dégagera la pensée de l'auteur, et s'arrêtera avec la science et la vérité à la porte de ce nouvel Éden de la « religion épurée », où se réfugie le philosophe breton, pour sauvegarder, malgré la logique, les jouissances *élevées* d'une imagination *raffinée*.

On devine combien M. Renan, avec un pareil dédain du vulgaire, avec un si grand désir de ne s'adresser qu'aux hommes d'élite, doit peu estimer, peu comprendre Béranger et son œuvre. Béranger est un vulgarisateur par excellence. « Le peuple, c'est sa muse. » C'est pour le peuple qu'il chante, c'est à lui qu'il s'adresse. S'inquiétant peu des classes riches, qui ont à leur disposition tous les moyens de s'instruire, il s'efforce de répandre chez les pauvres et les ignorants une certaine quantité d'idées qu'il croit justes et bonnes. Il connaît les sentiments du peuple et les lui répète en beau langage, car il sait que parler bien, c'est penser mieux. Son rêve, c'est de voir les savants installer leur chaire sur une borne au coin de la rue, afin d'enseigner les ignorants et d'élever le niveau moral de l'humanité. Il dédaigne le raffinement au moins autant que M. Renan dédaigne le vulgaire. Il aime la simplicité et la clarté. Sa vie tout entière proteste contre l'opinion étrange de M. Renan que « *la clarté est l'opposé de la poésie et de la religion, qui poursuivent un idéal obscur et mystérieux.* » Pour Béranger, la clarté, c'est le génie; et, en effet, le rôle de l'homme de génie doit être de guider les autres, de les initier à la vérité, à une conception meilleure du but de la vie, de chasser du monde l'obscurité et le mystère, abris der-

nière lesquels se réfugient toutes les erreurs et toutes les iniquités :

> C'est en éclairant l'univers
> Qu'on éteint les discordes [1].

Aux yeux du chansonnier, le grand homme est celui qui fait le plus de bien, qui répand le plus d'idées fécondes, qui détruit le plus de préjugés malsains. Il n'admet point l'art pour l'art, c'est-à-dire l'art stérile ; mais il n'admet pas davantage que les esprits supérieurs aient été créés pour le pur délassement des blasés et des indifférents qui se plaisent à deviner, et que le dernier mot de l'inspiration soit d'offrir à la curiosité des délicats et des raffinés d'élégants et pompeux logogriphes déchiffrables pour les seuls initiés. Il aime l'humanité, il croit en son avenir ; il pense qu'après l'égalité devant la loi, obtenue au prix de tant de sang versé, le peuple, c'est-à-dire tout le monde, l'humble et le pauvre comme le riche, a droit à l'égalité devant la science et devant la vérité. Démocrate, il a compris que la démocratie réelle ne deviendra possible que du jour où la lumière aura chassé les ténèbres, nous voulons dire les préjugés et l'ignorance qui règnent encore dans les masses profondes de la nation. En un mot, il rêve des *cœurs épurés*, et M. Renan invente, à l'usage de quelques-uns, la *religion épurée*. Un abîme, on le voit, sépare ces deux grands esprits : ils sont aux deux pôles opposés.

La contradiction cependant n'empêche pas toujours la justice, et l'on a vu des hommes compren-

[1] BÉRANGER, *Les Missionnaires.*

dre et respecter les idées qu'ils ne partageaient pas. Cette justice s'appelle la tolérance. Nous ne devons pas nous attendre à la trouver chez M. Renan. Ancien catholique, aujourd'hui philosophe, il est toujours resté théologien. Il sera donc intolérant.

Le 17 décembre 1859, M. Renan a publié dans le *Journal des Débats*, sur Béranger, à propos d'une nouvelle spéculation de librairie [1], un article aussi curieux qu'instructif. Il y fait, au sujet du chansonnier, le procès de l'esprit français, et l'on conçoit facilement que le traducteur du *Livre de Job* ne puisse aimer ni apprécier cet esprit si contraire au génie du critique religieux. On prévoit déjà qu'il trouvera vulgaire sa simplicité, qu'il prendra sa clarté pour une absence de profondeur, qu'il appellera sa gaîté « *platitude.* »

Il commence par nous déclarer qu'il a lu Béranger « fort tard et comme on lit un document historique, » ce qui prouve tout d'abord que M. Renan est resté bien longtemps étranger à la connaissance des luttes et des idées contemporaines. « Je suis donc mal placé pour le bien comprendre, ajoute-t-il, et je me défie d'une certaine injustice dans les sentiments qu'il m'inspire. »

Nous voilà prévenus.

..... On ne peut nier que son œuvre ne soulève aux yeux du critique une singulière difficulté. La légèreté, chez lui, est réfléchie et voulue. C'était, dit-on, un homme sobre, d'un jugement rare, plein de bon conseils, buvant peu et beaucoup plus prévoyant qu'il ne voudrait le faire croire dans ses

[1] *Le Béranger des familles*. Paris, Perrotin, 1859.

chansons. Quand on m'apprend tout cela, je suis presque tenté de m'écrier : TANT PIS ! Viveur, je l'eusse placé à côté de ses confrères, représentants de l'antique gaîté, fous de bon aloi, buveurs sincères qui ne faisaient pas de chansons sociales et *philosophiques* et ne voyaient rien au delà de leurs joyeux refrains. Mais si on m'apprend que *Lisette* et le chambertin ne sont que des figures de rhétorique, que ce chanteur insouciant qui prétend n'avoir d'autre soin que les dîners du caveau et sa maîtresse [1], a une *philosophie*, une *politique*, et, DIEU ME PARDONNE ! une THÉOLOGIE, *toute mon esthétique est en désarroi.*

Tant pis ! disons-nous à notre tour : voilà ce que c'est que d'avoir une esthétique. Puisse le XXe siècle nous délivrer des esthétiques qui sont les théologies de l'art, et des théologies qui sont les esthétiques de la conscience ! L'art et la conscience, devenus libres, ne s'en porteront que mieux. Ils marcheront alors à pas de géants au lieu de se mouvoir dans le cercle monotone et restreint qu'ils décrivent en tirant sur leurs courtes chaînes.

M. Renan vient d'exprimer son grand grief contre Béranger avec une extrême franchise, et de montrer du même coup l'inconvénient de ces classifications arrêtées en vertu desquelles chaque genre commence à tel point et finit à tel autre. Grâce à ce système, un chansonnier ne doit plus seulement faire des chansons, mais encore il doit les faire d'après certaines règles établies d'avance. L'esthétique a décrété que la chanson se composait de tels et de tels éléments : ne parlez donc plus d'élever un genre,

[1] Où M. Renan a-t-il vu que Béranger prétendait n'avoir *d'autre soin que les dîners du caveau et sa maîtresse* ?

de l'agrandir, l'esthétique s'y oppose. En matière d'art, elle possède la vérité absolue et l'enseigne, comme en matière de religion, l'Église vous enseigne vos devoirs. Il faut adorer Dieu ainsi et non autrement. Si vous voulez adorer mieux le Créateur, vous rapprocher de lui, en négligeant certaines pratiques pour vous consacrer à l'exercice de certaines vertus qu'elle n'exige point, loin d'applaudir à vos efforts, à ce progrès de la conscience découvrant en elle-même de nouvelles sources de bien, elle vous déclarera hérétique. Hors l'Église point de salut. —Si vous prenez la chanson au cabaret, folle et rieuse, mais sans idées et sans principes, et si vous faites de la fille du ruisseau une Némésis vengeresse de l'honneur de la patrie et des souffrances du pauvre, une œuvre de foi politique et philosophique, bien loin de se féliciter de cette heureuse tendance qui prouve combien le niveau moral s'élève partout et en toute chose, l'esthétique lancera ses foudres contre la nouvelle chanson, en déclarant que « chaque genre est bon, pourvu qu'il soit franc et vrai..., » que « le mauvais est ce qui est artificiel ; » elle stigmatisera le chansonnier en l'appelant « *faux ivrogne* et *faux libertin*. »

Mais, direz-vous, rien ne prouve que le genre de la chanson politique et philosophique, de la chanson *à idées*, en un mot, soit un genre « artificiel »

— « Pardon, répond l'esthétique en feuilletant son code ; à l'époque où j'ai rendu mes lois, on ne connaissait que la chanson à boire, et j'ai soigneusement réglementé ses droits et ses devoirs ; je l'ai internée au cabaret par mesure de précaution et pour

sauvegarder la morale publique. Or, je suis l'esthétique, c'est-à-dire la vérité, donc j'ai raison. Donc une chanson qui parle de Dieu, de l'humanité, de réformes sociales, outrepasse tous ses droits et mérite une répression sévère ; donc en sortant du cabaret, en s'aventurant dans le monde moral, où l'on pense, où l'on espère, où l'on combat pour le triomphe de la liberté, le chansonnier est en rupture de ban et je l'arrête. Si ce chansonnier est « un homme sobre, d'un jugement rare, plein de bon conseils, buvant peu et beaucoup plus prévoyant qu'il ne voudrait le faire croire dans ses chansons, tant pis ! » C'est un hérétique, je veux dire « un faux ivrogne et un faux libertin. » Hors l'esthétique, point de salut.

Je ne vois plus dans l'expression de cette gaîté menteuse qu'une amplification d'écolier, quelque chose d'analogue aux vers latins que, du temps de nos pères, l'homme le plus rangé faisait sur le vin et l'amour par système poétique, et comme signe de son admiration pour Horace. En vérité, conçoit-on qu'en un siècle *préoccupé de problèmes aussi sérieux que ceux qui nous obsèdent*, un homme de sens ait accepté devant le public le rôle de faux ivrogne et de faux libertin ? Comment choisir de sang-froid un genre de littérature où la condition *essentielle* (l'esthétique toujours) pour rester dans le vrai, est d'être un mauvais sujet ? Désaugiers, si inférieur à Béranger sous le rapport de la portée d'esprit, me semble un bien meilleur chansonnier, car il n'a pas d'arrière-pensée, sa gaîté est bien la vieille gaîté sans conséquence, etc.

Nous ne relèverons qu'une phrase de ce passage, celle où M. Renan s'étonne de voir « *en un siècle préoccupé de problèmes aussi sérieux que ceux qui nous*

obsèdent » un « homme de sens » accepter le rôle qu'a joué Béranger, à savoir, non pas le rôle de « faux ivrogne et de faux libertin, » mais le rôle difficile entre tous d'écho et de vulgarisateur élégant et poétique de ces préoccupations sérieuses. M. Renan ne semble pas comprendre que cette transformation de la chanson — qui met son esthétique « en désarroi » — prouve justement « la puissance des besoins nouveaux » de notre époque et témoigne en sa faveur. Il ne comprend pas qu'on doit savoir gré à l'homme de talent et de sens qui, laissant de côté les grands genres où l'on travaille en vue de la postérité, s'est adressé au peuple, dans le genre populaire que le peuple connaissait de longue date, pour faire pénétrer jusqu'à lui quelques-uns des nobles sentiments dont on sert depuis si longtemps aux riches et aux lettrés le festin délicat. Le critique a-t-il oublié, parmi tant d'autres strophes, cette strophe si belle et si touchante du poëte parlant à la muse des pauvres et des ignorants?

Étends, ma fée, étends sur eux tes ailes,
Parfume l'air de leurs obscurs abris;
Qu'un peu de vin, non le vin des querelles,
Le vin de joie, éveille leurs esprits.
A leurs liqueurs mêlant ton ambroisie,
Fais qu'à mon nom, un jour ils disent tous:
Gloire à ses chants, c'est lui qui jusqu'à nous
Fit descendre la poésie!

N'a-t-il pas lu dans la préface de 1833, ces passages si simples et si vrais, qui renversent en quelquelques mots tout l'échafaudage de sa critique?

Mes chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des années

s'y fait sentir au fur et à mesure que les volumes s'accumulent, ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisse bien sérieux. Si beaucoup de personnes m'en font un reproche, quelques-unes m'en sauront gré, je l'espère; *elles reconnaîtront que l'esprit de l'époque actuelle a dû contribuer,* non moins que mon âge, *à rendre le choix de mes sujets plus grave et plus philosophique.*

On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson, en lui faisant prendre un ton plus élevé que celui des Collé, des Panard, des Désaugiers. J'aurais mauvaise grâce à le contester, car c'est, selon moi, la cause de mes succès. D'abord, je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres, *est toute une langue* et que, *comme telle, elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés.* J'ajoute que, *depuis 1789, le peuple ayant mis la main aux affaires du pays, ses sentiments et ses idées patriotiques ont acquis un très-grand développement;* notre histoire le prouve. *La chanson qu'on avait définie l'expression des sentiments populaires, devait dès lors s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse, que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse.* Le *vin* et l'*amour* ne pouvaient guère plus que *fournir des cadres* pour les *idées qui préoccupaient le peuple* exalté par la révolution, et ce n'était plus seulement avec les *maris trompés,* les *procureurs avides* et la *barque à Caron,* qu'on pouvait obtenir l'HONNEUR *d'être chanté par nos artisans et nos soldats aux tables des guinguettes.* Ce succès ne suffisait pas encore; il fallait de plus que la *nouvelle expression des sentiments du peuple pût obtenir l'entrée des salons, pour y faire des conquêtes dans l'intérêt de ces sentiments.* De là autre nécessité de PERFECTIONNER le style et la poésie de la chanson.

Faut-il continuer?

J'ai pensé quelquefois que si les poëtes contemporains avaient réfléchi que *désormais c'est pour le peuple qu'il faut*

cultiver les lettres, ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut je suis parvenu à cueillir, ... Quand je dis peuple, je dis la foule; je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Il n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût; soit! mais par là même, il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement, pour captiver son attention. Appropriez donc à sa forte nature et vos sujets et leurs développements; ce ne sont ni des idées abstraites, ni des types qu'il vous demande: montrez-lui à nu le cœur humain..... INVENTEZ, CONCEVEZ POUR CEUX QUI TOUS NE SAVENT PAS LIRE, ÉCRIVEZ POUR CEUX QUI SAVENT ÉCRIRE.

Tout cela est bien malheureux pour l'esthétique, mais soyons fiers que notre siècle ait produit un homme qui comprenait si bien les devoirs du talent et du génie envers les déshérités, qui ait appliqué d'une façon si féconde ses sentiments démocratiques dans une société fondée sur la démocratie.

Nous ne sommes qu'à la moitié du procès intenté par M. Renan au chansonnier. L'esthéticien a commencé, le théologien va continuer. Le nom seul, du reste, aura changé, car, au fond, la querelle est purement *théologique*.

De toutes les parties du système poétique de Béranger, celle qui me surprit le plus, quand je le lus pour la première fois, ce fut sa THÉOLOGIE. Je *connaissais peu alors l'esprit français*; je ne savais pas les singulières alternatives de légèreté et de pesanteur, de timidité étroite et de folle témérité qui sont un des traits de son caractère. *Toutes mes idées furent troublées* quand je vis que ce joyeux convive, que je m'étais figuré mécréant au premier chef, *parlait de Dieu en langage fort arrêté*. Le vieux chansonnier (le chansonnier d'autrefois, le *vrai*, suivant l'esthétique), lui, n'avait pas de THÉOLOGIE. Il était athée par essence, non qu'il niât la Divi-

nité, c'eût été là un effort de spéculation dont *cette inoffensive créature* eût été incapable; mais renfermé qu'il était dans sa bonne et patriarcale gaîté, *toute sa religion consistait à ne faire de mal à personne*. La chanson déiste était alors profondément inconnue. La *naïveté* toute bourgeoise de cette THÉOLOGIE d'un genre nouveau, *cette façon de s'incliner le verre en main devant le Dieu que je cherchais avec tremblement*, furent pour moi un trait de lumière. A L'INDIGNATION QUE ME CAUSA L'IDÉE D'UNE CONFRATERNITÉ RELIGIEUSE AVEC CEUX QUI ADORENT DE LA SORTE se mêla le sentiment de ce qu'il y a de fatalement limité dans les manières de voir et de sentir de la France. L'*incurable légèreté religieuse* de ce grand pays, orthodoxe jusque dans sa gaîté, me fut révélée, et le *Dieu des bonnes gens* m'apparut comme l'éternel Dieu gaulois *contre lequel lutterait en vain toute tentative de philosophie* et de RELIGION ÉPURÉE.

Procédons par ordre.

M. Renan dans ce passage écrit trois fois le mot *théologie*, qu'il avait déjà mis en avant dans notre première citation. Ce qui le choque au suprême degré c'est de penser qu'un chansonnier ait osé avoir une théologie. Que M. Renan se rassure à cet égard : Béranger n'avait pas, Dieu merci, de théologie. Il était trop sensé, trop ami du progrès pour cela. Il savait que les théologies, comme les esthétiques, comme tout ce qui prétend réglementer la conscience où le cerveau de l'homme, appartiennent au passé et comptent parmi les entraves dont le poids a le plus contribué depuis dix-huit siècles à retarder la marche de l'humanité. Il savait qu'une théologie est toujours le programme officiel d'une certaine quantité de connaissances acquises et déclarées complètes jusqu'au jour où des connaissances nouvelles viennent rem-

placer les anciennes et du même coup supprimer le monde moral qui reposait sur elles.

Ennemi des révolutions comme tous les vrais révolutionnaires, il laissait sa porte ouverte sur l'avenir, afin que l'avenir ne l'enfonçât pas ; il ne s'amusait pas puérilement à s'enfermer avec les idées et les croyances que la nature de son esprit et les hasards de sa vie lui avaient suggérées, pour édifier un système de théologie toute neuve destinée à remplacer les antiques théologies. Il ne s'ingéniait pas à mettre à la place de formules étroites des formules plus larges, sans doute, mais que la pensée humaine, dont la croissance est sans limite, fera éclater demain.

A la religion orthodoxe, il n'opposait point de religion, même la plus épurée. Il était déiste, voilà tout. C'est-à-dire qu'il croyait en un Dieu bon, indulgent comme un père, aimant ses enfants et se plaisant à les savoir heureux, parce qu'il ne les a point crées pour le mal et la douleur. Il n'y a aucune théologie là-dedans. Il y a la foi respectable d'un homme simple et bienveillant, qui rêve un Dieu simple et bienveillant lui-même, qui fait « du divin, » mais qui le fait suivant les tendances de sa nature :

De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal et n'aime que le bien.

M. Renan semble croire qu'un chansonnier ne devrait jamais prononcer le nom de Dieu. De sa fréquentation assidue avec la Bible, il a conservé, dirait-on, des préjugés depuis longtemps en désaccord

avec les tendances de l'esprit moderne, et plus dignes de l'Orient fanatique que de l'Europe contemporaine. Comme les Hébreux, il croit son Dieu souillé si les profanes s'approchent de l'arche sainte. Qu'on nous permette de le dire, cela n'est ni d'un philosophe, ni d'un homme élevé au milieu du courant égalitaire et fraternel qui traverse nos sociétés. Avant M. Renan, on avait pris l'habitude de penser que le devoir de tout homme était d'avoir des convictions et son droit de les exprimer.

« Je connaissais peu alors l'esprit français, » ajoute-t-il.

C'est un malheur pour nous et pour M. Renan; pour M. Renan qu'une meilleure connaissance de l'esprit du pays auquel il allait s'adresser aurait préparé à plus de justice et de largeur dans ses opinions ; pour nous qui eussions aimé à retrouver en lui, mêlées à son beau talent, quelques-unes de ces qualités *caractéristiques* que le monde nous envie ou nous reproche, ce qui revient au même. « Toutes mes idées furent troublées, » nous dit-il encore. Nous le croyons volontiers, mais cela ne prouve pas que Béranger ait eu une théologie, ni qu'il ait eu tort de chanter avec respect le *Dieu des bonnes gens* auquel il croyait sincèrement. Cela prouve tout au plus que M. Renan avait depuis longtemps conçu à *priori* une certaine quantité d'idées, et que les faits — cela n'arrive-t-il pas toujours en semblable cas? — démentaient ses théories.

L'auteur des *Essais de critique religieuse*, se montre étonné que le chansonnier se soit permis de parler de Dieu « *en langage fort arrêté.* » Il blâme évidem-

ment le langage arrêté, c'est-à-dire net et clair, dans ces sortes de questions.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

En pareille matière trop sujette à la confusion, au malentendu, aux restrictions mentales et aux arrière-pensées, la netteté ne serait-elle pas une des qualités les plus importantes ? Il existe, nous le savons, une autre manière de parler de Dieu, où l'idée se cache derrière les voiles magnifiques d'un style éloquent et tout rempli de sous-entendus. Il y a l'école de M. Renan, qui aime le vague et le mystère à la faveur duquel on va très-avant sans effrayer les esprits timorés. On flatte ainsi la délicatesse des gens qui se plaisent à deviner les *rebus* philosophiques, à entrevoir la Vérité dans un lointain vaporeux où elle endosse les draperies flottantes de la Fable.

Mais s'il y a des tempéraments mélancoliques et respectueux, aimant à parer la victime qu'ils immolent au milieu des nuages d'encens, il y a des tempéraments moins compliqués dont le cri de Gœthe mourant : « De la lumière, plus de lumière ! » exprime bien le vivace besoin. Ceux-là voient clair dans leurs propres sentiments; ceux-là travaillent pour tous et non pour un cercle choisi d'adeptes; ceux-là s'inquiètent surtout de savoir ce qu'ils veulent et ce qu'ils repoussent, et de le dire hautement, comme sans emphase, au public entier : il peut du moins en profiter, et son éducation se trouve fort avancée par cette louable franchise.

D'ailleurs, ce reproche d'avoir « parlé de Dieu en langage fort arrêté, » ne pouvait se rencontrer que sous la plume habile de M. Renan, à qui on n'adressera jamais un semblable reproche, puisqu'il conçoit autrement le rôle de la haute philosophie.

Suivant l'illustre écrivain, « toute la religion de l'inoffensive créature (qui s'appelait autrefois un chansonnier), consistait à ne faire de mal à personne. »

Nous ne relèverons pas l'expression d'*inoffensive créature*, où se marque un dédain trop hébraïque, nous le répétons, pour des hommes moins heureusement doués, à coup sûr, que M. Renan, mais ayant sans doute, leur valeur propre, comme toutes les créatures. Seulement nous lui demanderons s'il connaît beaucoup de religions meilleures que celle *qui consiste à ne faire de mal à personne?* Ne pas faire de mal, n'est-ce pas le commencement de la sagesse? N'est-ce pas la première loi de ce code de la morale éternelle dont la seconde loi est de faire le bien?

Dût-on nous traiter d' « impie » et de « philistin, » nous préférons cette religion à celles qui consistent à brûler nos semblables sous prétexte d'hérésie, et même à certaine philosophie très-belle et très-élevée, nous le reconnaissons volontiers, malgré sa tendance trop visible au dédain. Or le dédain, ce frère cadet de l'orgueil, conduit à l'indifférence, et l'indifférence n'est qu'une forme adoucie de l'égoïsme. Que l'auteur de la *Vie de Jésus* y prenne garde et qu'il se défie de ce petit sentiment, car c'est en son nom que le philosophe reproche à la prétendue théologie de Béranger sa *naïveté toute*

bourgeoise, cette façon de s'incliner le verre en main devant le Dieu que M. Renan « cherche avec tremblement. »

Qu'on tremble en cherchant Dieu, nous n'y voyons aucun mal, quoique cela nous paraisse peu logique et semble donner du Créateur, quand on y croit, une singulière idée où nous retrouvons toujours beaucoup trop du Jéhovah asiatique. Mais pourquoi serait-il interdit ou malséant de le chercher en riant, le verre en main? Chacun cherche à sa manière, l'un à droite, l'autre à gauche; celui-ci affectionne les petits sentiers détournés et fleuris, à l'ombre discrète ; celui-là préfère le chemin de traverse, plus rude et plus court; cet autre choisit la grande route en plein soleil : l'important, n'est-ce pas de trouver?

Pourquoi sortir des dogmes arrêtés, si l'on se montre aussi intolérant qu'eux ? A quoi bon revendiquer pour soi le droit d'adopter une certaine religion, la « religion épurée, » si l'on marchande à autrui le droit d'adorer le *Dieu des bonnes gens?* N'est-ce donc pas l'amour de l'indépendance, de la libre pensée, qui vous a jeté hors de l'Église catholique, apostolique et romaine ? Est-ce pour fuir l'intolérance et la servitude intellectuelle, pour contribuer à l'affranchissement des consciences que vous avez rompu avec les formules toutes faites, ou bien est-ce simplement pour élever autel contre autel, et présenter vos conceptions particulières du divin, comme la conception absolue ?

Il nous est pénible de revenir sur la phrase qui termine ce passage :

A L'INDIGNATION QUE ME CAUSA L'IDÉE D'UNE CONFRATERNITÉ RELIGIEUSE AVEC CEUX QUI ADORENT DE LA SORTE, etc.

phrase malheureuse, s'il en fut jamais, et qui rappelle l'exclamation du Pharisien de l'Évangile, priant ainsi : « O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis point *semblable au reste des hommes*...... ni même *à ce Publicain*[1]. »

Ce sont là de ces indignations que l'on ferait mieux de s'épargner à soi-même, en les épargnant aux autres !

Personne n'a jamais songé à confondre le Dieu de Béranger, le *Dieu des bonnes gens* avec le Dieu mal défini du mystère et de M. Renan. Pas plus que ce dernier nous n'adorons le Dieu du chansonnier, mais nous n'adorons pas davantage le Dieu du philosophe breton, ou le Dieu de M. Veuillot. De ces trois dieux, deux, à coup sûr, manquent de charité. L'un plonge dans les flammes de son enfer presque tous les grands hommes que la terre a produits[2];

[1] Évangile selon saint Luc, ch. XVIII, v. 11.

[2] « Apprenez votre catéchisme. Sachez que nous damnons tout le monde, quand nous sommes sur les bancs; c'est là notre plaisir. Nous comptons environ six cents millions d'habitants sur la terre. A trois générations par siècle, cela fait environ deux milliards; et en ne comptant seulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne quatre-vingts milliards de damnés, sans compter tout ce qui l'a été auparavant, et tout ce qui doit l'être après. Il est vrai que sur les quatre-vingts milliards il faut ôter deux ou trois mille élus qui font le beau petit nombre, mais c'est une bagatelle; et il est bien doux de pouvoir se dire en sortant de table : Mes amis, réjouissons-nous, nous avons au moins quatre-vingts milliards de nos frères dont les âmes toutes spirituelles sont pour jamais à la broche, en

l'autre s'indigne des adorations sincères qui ne s'expriment pas dans une certaine langue spéciale : il choisit pour ses familiers un petit nombre d'élus auxquels la fortune donne le loisir de goûter le « *silence* » et le « *recueillement,* » d'apprendre la « *distinction* » et le « *raffinement.* » Si le premier est l'ennemi né de la raison, le second est l'ennemi du pauvre : la démocratie, c'est-à-dire le règne de la raison au nom de tous, les repousse également.

M. Renan est blessé au vif par ce « Dieu de guinguettes et de gens attablés, qu'on traite en camarade et en bon vivant. » Cela « *l'irrite comme une usurpation de titre de noblesse.* » Il est tenté « de se faire athée, pour échapper au déisme » de Béranger, « et dévôt pour n'être pas complice de sa platitude. »

Ici nous n'avons plus à discuter, puisque l'écrivain se met en scène lui-même et se croit atteint dans sa dignité. Nous lui ferons donc observer tranquillement qu'il ne s'agit pas de lui, ni de son Dieu; que le monde est assez grand pour contenir sa personnalité et sa théologie, à côté de la personnalité et du déisme consolant de Béranger; que les gros mots ne sont pas des raisons, et qu'il seyait à l'un des plus remarquables représentants de l'esprit d'investigation moderne de prouver, par sa modération et l'oubli momentané de son rôle de réformateur-théosophe, que l'intolérance est fille des faux dieux et la violence une arme anti-libérale.

Au lieu d'anathématiser ce chansonnier qui s'est

attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles. » (VOLTAIRE. *Facéties*, 1re anecdote sur Bélisaire.)

cru en droit d'aimer Dieu à sa façon, et qui l'a conçu suivant les instincts démocratiques de sa nature, c'est-à-dire tout à tous ; au lieu de le repousser lui, son esthétique et sa théologie dans le ruisseau où naquit jadis la chanson, il valait mieux, esprit ouvert et cœur sympathique, chercher les causes de cette nouvelle forme de la chanson que vous appelez la *chanson déiste*. Il valait mieux, au lieu de s'ériger en censeur amère de l'esprit français — qui a doué de quelques-uns de ses charmes la *Vie de Jésus* —, comprendre la nécessité historique de cet esprit soi-disant léger et qui porte l'idée à tous les bouts de l'univers ; il valait mieux apprécier la puissance de cette arme fine et forte, que vous croyez faible parce qu'elle est souple comme l'acier, sauf à ne point vous en servir, si votre main a l'habitude de manier d'autres armes dont personne ne nie l'éclat et la bonté. Il valait mieux ne pas dire de Voltaire qu'il est « un esprit léger, et non pas un esprit hardi, » ce qui est de l'ingratitude, car nous lui devons tous de pouvoir écrire ce que nous osons écrire, et ce qui est injuste, car les plus hardis de nos contemporains, à l'aide de la science des textes (la philologie) et de la critique historique, dont il fut un des premiers créateurs, continuent seulement, en s'appuyant sur les découvertes modernes ignorées du philosophe de Ferney, le travail qu'il entreprit et mena à fin au XVIII[e] siècle.

Nous faisons de l'exégèse, il faisait du bon sens. Ceux qu'il n'a pas convertis seront convertis par nous, car on ne nie pas les faits, comme on refuse de croire à la raison, mais, par un chemin plus sûr

et moins direct, nous allons tout simplement au but où il nous attend depuis quatre-vingts ans.

Cependant lorsque M. Renan entame le procès de la France, de Voltaire et de Béranger ; lorsqu'il les accuse d'incroyable légèreté et de vulgarité ; lorsqu'il leur reproche et leur esprit et leur gaieté, M. Renan tout entier n'est pas coupable.

Il y a chez lui, nous l'avons déjà dit, le Breton mélancolique, ami du mystère dans un siècle qui les supprime tous, et d'une certaine obscurité transparente dans une époque où la lumière pénètre partout ; il y a l'homme grave, d'imagination puissante et triste, que le rire effarouche parce qu'il voit d'instinct le côté un peu lugubre des choses, et que la pensée est en lui un travail et non pas un épanouissement. Celui-là ne comprend ni la joie ni l'esprit gaulois, oubliant que les choses légères s'élèvent naturellement, que la bonhomie comporte fort bien la finesse, et qu'un abîme sépare le bon sens de la vulgarité, la clarté de la platitude ; oubliant surtout que la véritable légèreté consiste à juger les choses sur leur apparence, et la valeur d'un homme sur le titre de ses chansons. Aussi n'est-ce pas M. Renan, philosophe français, qui a pu écrire des phrases dans le genre de celles-ci :

> La gaucherie de l'esprit français, quand il s'agit de l'Infini, cette timidité qui fait que, ne sachant ni le nier, ni le comprendre, il essaie de lui faire sa part, ne date pas, du reste, de nos jours. Voltaire offrit le premier la combinaison singulière d'un tour d'imagination fort irréligieux et même assez immoral avec une philosophie pesante et saine...

Et ailleurs :

Quel droit a l'homme dissipé sur ces délicates et fugitives impressions? L'esprit léger qui ne voit pas le sens divin de la vie, n'est-il pas l'athée par excellence?

Non, c'est ici l'*esprit breton*, juge et partie, qui condamne l'esprit français.

Il y a encore, chez M. Renan, le théologien, l'homme de complexion religieuse, imprégné de la discipline catholique, devenu réformateur et même démolisseur, sans être encore vraiment libéral. Celui-là flagelle la France qui repousse « toute tentative de philosophie et de *religion épurée.* » On dirait un nouveau prophète annonçant « *la bonne nouvelle* » et s'indignant de l'aveuglement des « *Gentils.* » En effet, la France qui a repoussé le Dieu de M. Veuillot et le Dieu de Luther, qui n'a pas voulu du Dieu de Rousseau et de Robespierre, qui commence à douter du Dieu de Voltaire et de Béranger, et qui n'accueille que sous bénéfice d'inventaire le Dieu aristocratique de M. Renan, ne se convertira jamais à la « religion épurée. » Si le théologien intolérant a lieu de s'en indigner, le philosophe plus éclairé comprend au fond la puissance intellectuelle de cette nation *légère* qui ne s'enferme en aucune formule, et va toujours droit devant elle à la recherche du mieux, en refusant de s'arrêter longtemps dans les hôtelleries que prophètes et philosophes ont construites sur sa route.

M. Renan possède des facultés trop remarquables et les emploie d'une façon trop profitable au service d'un des premiers besoins de la conscience moderne pour s'attarder toujours dans certaines négations. Le penseur indépendant et hardi l'emportera cha-

que jour davantage sur l'esprit breton et sur le théologien. Il en viendra à aimer le progrès et la liberté en eux-mêmes ; il gardera sa manière de voir et de sentir, mais il la dépouillera de cette personnalité exubérante qui le rend injuste et l'aveugle souvent ; il finira par être indulgent et tolérant, par accepter, par aimer chez autrui les manifestations diverses de la noble foi qui l'anime.

Qu'il soit équitable et bienveillant pour les écrivains de bonne volonté, alors même qu'ils se tromperaient. Qu'il laisse les grosses épithètes et la violence à MM. de Pontmartin, Veuillot, Barbey d'Aurevilly, ses condisciples autrefois, ses adversaires aujourd'hui, à tous ces petits aboyeurs à la lune dont la meute inintelligente s'acharne après la *Vie de Jésus* qui aura, malgré tout, et comme l'a dit avec beaucoup de raison M. Nefftzer, « rendu un service éminent aux sciences historiques et à la liberté de l'esprit. »

MM. ALEXANDRE VINET, — ATH. COQUEREL FILS, — J. OLIVIER, — EUG. BERSIER.

> « Maintenant donc ces trois vertus demeurent : la Foi, l'Espérance et la Charité ; mais *la plus excellente* des trois, c'est la CHARITÉ. »
> (*Ép. de S. Paul aux Corinthiens*, XIII, 13.)

Après avoir assisté au pénible spectacle de l'intolérance religieuse et philosophique, sans talent et sans dignité chez M. de Pontmartin, inconvenante

et brutale chez M. Veuillot, dédaigneuse et sans équité chez M. Renan qui n'est redevable qu'à lui-même de ses grandes qualités, mais qui doit presque tous ses défauts à sa première éducation catholique, nous allons assister tout à coup au spectacle consolant de la tolérance religieuse et de l'équité philosophique.

Pour cela, il nous suffira de tourner absolument le dos au catholicisme, à tout ce qui en sort depuis peu, d'interroger divers écrivains de la communion protestante, écrivains dont la piété sévère et la moralité souvent étroite ne sauraient être suspectées par personne.

Parmi ces derniers, MM. Alex. Vinet [1], Ath. Coquerel [2], J. Oliver [3], Eug. Bersier [4] ont successivement parlé de Béranger soit avant, soit après sa mort. Ces critiques, ces pasteurs, ces publicistes sont profondément choqués, eux aussi, de l'impiété et de l'immoralité du chansonnier. Eux aussi blâment vivement, repoussent de toutes leurs forces une certaine conception de la divinité et du devoir que Béranger a beaucoup chantée, et souvent dans ses meilleures chansons; mais aucun d'eux ne songe à nier le talent du poëte, la bonté de l'homme, la supériorité de son esprit; aucun d'eux ne songe à lui refuser le droit d'avoir exprimé ses opinions philosophiques et religieuses avec la franchise et la

[1] *Études sur la littérature française au* XIX*e siècle*, 1857 (2e édition).

[2] *Le Lien*, journal des églises réformées de France, 25 juillet 1857.

[3] *Revue suisse*, août 1857.

[4] *Revue chrétienne*, février 1858.

netteté qu'il y a mises. Tous regrettent son erreur, tous critiquent sévèrement quelques-unes des tendances du poëte populaire ; aucun ne se laisse aveugler par sa foi, au point de devenir insensible à la pratique des vertus de l'homme privé, à l'accent inspiré de ses chants patriotiques ou consolateurs.

M. Vinet nous dit en termes énergiques :

Il est toute une classe de ces chansons dont je ne puis ni ne veux parler. Les exclure, c'est les désigner. Je ne dirai, à leur propos, qu'un seul mot. Faut-il quelque chose de moins que l'habitude pour que nous puissions nous résoudre à classer parmi les œuvres littéraires, à mentionner parmi les créations dont s'honore l'esprit humain, des chants dont les sujets sont bannis de la conversation des honnêtes gens? Est-il permis de chanter ce qu'on n'oserait pas dire, et la rime est-elle le sauf-conduit de toutes les licences? On se demande encore comment des hommes que leur talent élève au-dessus du vulgaire, des hommes bien nés à en juger par tout le reste, ont pu se mépriser assez pour livrer au public, sans aucune vergogne, le secret de leurs plus honteuses pensées? Quelle dignité, se demande-t-on, pourra déployer dans la vie celui qui s'est ainsi livré, et qui, pour parler avec Phèdre, *stulte nudavit animi conscientiam?* Eh bien! il va vous répondre, par la bouche même de Béranger, que c'est tout le contraire, et que ce badinage licencieux atteste la pureté de ses mœurs, puisque, si elles n'étaient pas pures, il n'oserait pas parler comme il parle [1]. Admirable raisonnement, bien digne d'être chanté sur l'air de la *Bonne aventure* ou de *Malbrouck.* Voilà, pour le coup, de ces choses qu'on peut chanter, mais qu'on ne peut pas dire. D'ailleurs, que nous importe? Dire le mal, c'est une

[1] Préf. de 1815. *Dialogue entre un censeur et le chansonnier Collé.*

manière de le faire; et de mauvaises paroles, sur quelque air qu'on les chante, sont de mauvaises actions.

Certes, voilà un jugement sans indulgence. On voit que M. Vinet ne transige pas sur la question des mœurs, quoiqu'il ne la traite pas dans le style fleuri de M. Veuillot qui venge la morale en insultant le bon goût et les convenances. Il va sans dire, néanmoins que nous ne reconnaisons pas la vraie pudeur dans cette pudeur excessive. Elle a bien évidemment quelque chose d'exagéré et de faux, mais plus M. Vinet montre ici la raideur de ses principes et l'étroitesse de ses opinions, plus nous aurons à lui savoir gré de redevenir, aussitôt après ces restrictions, un critique équitable, un juge impartial. Ainsi il écrit, en termes excellents et qui méritent d'être retenus :

L'inspiration ou l'idée poétique est tour à tour dérisoire ou sérieuse, selon que le poëte se place de l'un ou de l'autre côté du tissu de la vie humaine, ample broderie qui a son endroit et son envers. *La poésie a droit de regarder des deux côtés.* A la mobile physionomie de la muse *le rire sied comme les pleurs ;* non pas pourtant toute sorte de rire, non plus, croyez-le bien, que toute espèce de pleurs..... Ce n'est pas non plus une question de savoir si un même génie peut être ouvert aux deux émotions et développer les deux puissances. L'auteur des *Pensées* et celui des *Provinciales* ne sont qu'un; quelques-uns des lyriques les plus renommés furent d'excellents épigrammatistes; l'auteur du *Pauvre Diable* a écrit *Zaïre,* et ce n'est pas à deux plumes différentes que nous devons *Esther* et *les Plaideurs.* Cette *diversité féconde* [1] n'ac-

[1] M. Vinet, un esprit sérieux pourtant, qui n'a rien de badin, et à qui l'on ne pourra jamais reprocher « la *platitude de sa gaîté vulgaire* » ne semble pas admirer exclusivement la grandeur un peu

cuse nullement la sincérité des poëtes. La *même sensibilité pour le vrai* ne revêt pas toujours, mais *peut revêtir ces deux formes opposées*; et Béranger n'abdique pas la qualité d'homme pour celle d'artiste lorsque, le même jour peut-être, il sert dans son portefeuille la chanson du *Ventru* et celle de *l'Ange exilé*.

La restriction revient immédiatement, mais exprimée plutôt avec tristesse qu'avec colère ou dédain; elle nous paraît naturelle de la part d'un chrétien convaincu, et son absence seule nous étonnerait.

Pour ce qui regarde Béranger, rien ne nous empêche de le croire également naturel, également sincère dans ses moments les plus divers. Nous ne parlerions point de la sorte si Béranger se donnait pour chrétien, et s'il avait parlé quelque part le langage du christianisme. A la hauteur où nous sommes obligé de le prendre, les plus cruelles incohérences nous affligent sans nous surprendre. Le même homme a pu écrire la *Sainte alliance des peuples*, et telle chanson qu'il serait embarrassant de vouloir désigner. Hélas ! ce mélange d'un cynisme grossier avec des sentiments généreux, mais purement humains, n'a rien d'étonnant, rien de rare. Il n'y a qu'une moralité chrétienne qui nous sauve de ces disparates, en élevant si haut nos meilleurs sentiments qu'ils ne peuvent plus supporter le contact, le voisinage des sentiments inférieurs.

Cette conviction de M. Vinet n'a rien d'injurieux ni de malveillant : nous la respectons sans la partager. D'ailleurs, abandonnant son idée personnelle pour s'occuper aussi de Béranger pris en lui-même, et cessant d'être l'homme d'une Église, pour redevenir un critique délicat, il ajoute :

monotone des esprits mélancoliques que produit volontiers le génie breton.

La gaîté a son contraire, qui est la tristesse ; la raillerie n'a point de contraire. Entre la raillerie bien placée et le *vrai sérieux qui n'est autre chose que le juste et l'honnête,* ou pour mieux dire le DIVIN [1], il ne peut y avoir antithèse. La raillerie, dont je ne discute point ici la légitimité, n'est que le sérieux pris à rebours..... La raillerie n'est pas toujours sérieuse, mais elle peut l'être profondément, et Béranger nous en offre plus d'un exemple..... Le génie railleur et celui qu'on appelle sérieux et pour lequel je cherche un autre nom, sont assurément deux génies différents et relèvent de deux muses : le poëte qui les réunit et qui, les réunissant, les porte à la perfection, n'est pas le seul complet, mais *sans doute il jouit d'un brillant privilége.*

Ce n'est pas l'avis de M. Renan, qui n'admet point toutes ces distinctions, et paraît ne reconnaître de génie que le génie affligé.

Il y a des poëtes plus gais que Béranger. A vrai dire, il l'est rarement, il ne l'est guère plus que Paul-Louis (Courrier), qui ne l'est point. Il fait rire, mais Voltaire fait rire aussi, et Voltaire a échoué dans la comédie ; car la comédie n'est pas railleuse, et Voltaire, s'il n'eut raillé, n'eut jamais ri. J'en dis presque autant de Béranger. *Presque* est de rigueur; plus d'une chanson réclamerait : le rire bonhomme, le rire enfant, espiègle tout au plus, n'est pas inconnu à Béranger ; mais son rire, le plus souvent, est un rire amer, strident, qui transperce, un javelot brûlant. Sans doute cette gaîté, si c'est de la gaîté, est communicative ; quand le rire du poëte éclate, l'écho ne se fait pas attendre ; mais l'impression intime du lecteur n'est pas de la gaîté ; le cœur se serre à mesure que le visage s'épanouit ; on croit avoir entendu, on a entendu, en effet, le claquement d'un fouet vengeur ; et si l'on pouvait

[1] Voilà, du moins, un *divin*, à la portée de tout le monde, du pauvre et du riche, du savant et de l'ignorant, du bourgeois et du raffiné.

s'examiner au milieu du rire, on ressentirait quelque chose de la frayeur des victimes [1].

Quant à l'*esprit français* si cruellement malmené et méconnu par M. Renan, voici ce que nous en dit M. Vinet, parlant des divers éléments qui se combinent dans le talent du chansonnier :

Aucun peut-être n'est plus en relief que cette philosophie gauloise, qui rappelle, en la modifiant par le sentiment, celle de l'auteur des *Essais*, philosophie épicurienne et stoïque à la fois, mélange d'héroïsme et de volupté, d'enthousiasme et d'ironie, de scepticisme et de conviction. Une greffe heureuse a mêlé des sucs plus généreux et plus doux à cette séve gauloise sans lui dérober toute sa piquante verdeur. Le trouvère mêle ses notes aiguës aux graves accents du barde et le génie humanitaire transige avec l'esprit du fabliau. Un déisme parfois attendri, qui semble un legs de J.-J. Rousseau, recueilli par un héritier de Voltaire, soulève de terre cette poésie essentiellement mondaine. Il y a sans doute une religion plus sérieuse que celle dont voici la formule :

Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais enfin, telle qu'elle, cette religion semble quelque chose de plus que de la poésie ; le cœur en réclame sa part, et il nous semble avoir vu briller une larme dans les yeux du chansonnier lorsqu'il les élève, avec sa vieille amie,

Vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons.

[1] La fureur a fait place à la frayeur. Lire MM. de Pontmartin et Veuillot. (3e *partie. — Les ennemis naturels*.)

Ce sont là de belles et bonnes paroles, qui nous emportent bien loin des « théologies roturières » et « des opinions plates. » Cela prouve qu'il y a deux critiques, celle qui comprend et juge, celle qui exclut et condamne. Nous pourrions multiplier ces citations, mais nous préférons renvoyer nos lecteurs à l'article même de M. Vinet. Les amis et les ennemis de Béranger ne l'ont pas assez médité : c'est un excellent morceau de haute et forte critique.

Si nous quittons le simple littérateur pour le pasteur, et si nous interrogeons M. Athanase Coquerel fils, après avoir interrogé M. Vinet, nous trouverons les mêmes restrictions jointes à la même modération, et cette loyauté qui permet de faire la part du mal et du bien. Ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne procède par une série de négations absolues. Ce sont là des façons autoritaires que l'éducation catholique a malheureusement transportées du monde de la foi, où elles sont monstrueuses, dans le monde littéraire, où elles sont ridicules. Quand on la comprend et quand on l'aime autrement qu'en paroles et pour soi, ce n'est pas ainsi qu'on honore la liberté de penser. La modération prouve toujours la sincérité des convictions, leur désintéressement, et l'on peut juger du Dieu par ses desservants.

M. Coquerel fils se place au point de vue chrétien et protestant pour apprécier « ces poésies si diverses et quelquefois si admirables (les chansons de Béranger) qui exercent, en bien et en mal, une si puissante action sur les esprits. »

M. Renan s'était placé, lui aussi, au point de vue tout personnel d'un certain dogme philosophique, et, chose étonnante, l'homme d'une Église aura été plus tolérant, aura montré un esprit plus ouvert et plus libéral, sur cette question particulière, que l'homme de la libre pensée.

Écoutons le pasteur.

Béranger aimait la France d'un amour à la fois filial et passionné; il a profondément ressenti toutes ses douleurs et ses joies, ses hontes et ses gloires; personne n'a eu à la fois l'esprit et le cœur plus français. Aussi la France l'a aimé en retour plus peut-être qu'elle n'aima jamais aucun de ses poëtes ou de ses écrivains. Il en a profondément joui, ému et heureux de cette popularité qui était plus que de la gloire.

Malheureusement il s'en faut beaucoup que tout fut également digne et pur dans les sources de cette renommée si grande.....

S'il fut le poëte français par excellence, s'il en eut tous les mérites, il en eut aussi tous les défauts. Il fut l'un des complices les plus coupables de cette immoralité voluptueuse qui a contribué à rendre populaires des rois trop loués comme François Ier et Henri IV, des écrivains trop imités, prosateurs comme Rabelais et Montaigne, poëtes comme Lafontaine et Voltaire. Personne ne peut dire quelle honteuse part dans la popularité du grand poëte est due à cette sensualité abandonnée, et en même temps à cette merveilleuse pureté de langage, à cette élégance corruptrice dont il savait orner d'impures pensées. Nous voudrions croire qu'il a regretté[1], comme on l'as-

[1] Béranger n'a rien regretté, et le passage suivant de *Ma Biographie* le prouve nettement :

« Au reste, convient-il à mon siècle de se montrer sévère pour des productions dont la gaîté est l'excuse, sinon même le contrepoison, lorsque le roman et le théâtre ont poussé jusqu'à l'obscénité la

sure, avant de mourir, le mal incalculable que sa muse débauchée a fait à la jeunesse contemporaine et fera longtemps encore à la jeunesse de l'avenir. *Quel irréparable malheur que de si magnifiques talents, des dons si riches de poésie et d'imagination aient été souillés comme à plaisir et mis au service des plus dangereuses passions!*

Mais M. Coquerel sait ce qu'on peut dire pour excuser Béranger, même au point de vue chrétien, tandis que M. Renan, dont la véritable mission semble être de miner le christianisme au nom de la science, et de le renverser au nom de la raison, n'admet aucune excuse pour l'homme qui fait la même guerre que le philosophe, en employant d'autres armes [1].

peinture des passions les plus brutales? La haute poésie n'a-t-elle elle-même rien à se reprocher en fait de fautes de ce genre?

Que ceux qui insisteraeint sur les reproches qui m'ont été faits par tant de gens cherchent dans les œuvres poétiques de Gœthe : ils verront que ce grand esprit n'était pas aussi sévère qu'eux à l'égard de mes chansons de jeunesse.

..... Ce ne sont pas des *excuses* que je présente, ce sont des *explications* que je donne... »

[1] « D'un côté, nous sommes blessés de son rire; quand il raille l'huile sainte... il nous offense; car songez, disons-nous, à ceux que cette onction a consolés; songez combien de cœurs simple ont battu d'un sentiment vrai... au récit de ces miracles. » (M. Renan a-t il songé à ces *cœurs simples*, en écrivant *la Vie de Jésus?* Non, sans doute, et nous ne songeons guère à nous en plaindre.) « De l'autre, son *Dieu de grisettes et de buveurs*, ce Dieu auquel on peut croire sans pureté de mœurs *ni élévation d'esprit*, nous semble le *mythe du béotisme d'esprit*, substitué à celui de l'antique sentiment. *Nous sommes tentés de nous faire athées pour échapper à son déisme, et dévots pour n'être pas complices de sa platitude.* »

(M. Renan).

M. Coquerel sait qu'on peut répondre :

Ces passions aux yeux de Béranger n'étaient pas, à beaucoup près, les plus dangereuses. Il eut, lui aussi, sa conscience ; la fière indépendance de son caractère et de sa vie si noblement soutenue jusqu'au bout, son mépris sincère, presque unique en ce temps-ci pour la richesse ; sa bonté profonde et infatigable, sa franchise, sa vraie et touchante sensibilité prouvent qu'il fut un homme de cœur et d'honneur, un homme de bien [1], pour autant qu'il connut et comprit le bien ; tout ce qu'il eut de conscience était honnête et loyalement obéi. Mais comme la nation dont il fut le chantre, et, à vrai dire, une des meilleures personnifications, il eut une conscience incomplète, un sentiment du devoir insuffisant. Il a noblement accompli les devoirs qu'il comprenait, il en a méconnu d'autres tout aussi graves, et c'est ainsi qu'il est devenu le propagateur le plus écouté des mauvaises mœurs.

Ce passage est à coup sûr plein de convenance. Il pourrait servir de modèle à tous ceux qui s'occupent de juger un homme et ses œuvres. Le blâme et l'éloge marchent côte à côte sans se confondre ni se nuire mutuellement. Le chrétien perce sous chaque mot, mais derrière le critique, on voit un écrivain désintéressé malgré ses croyances, et cherchant avec loyauté à comprendre le poëte dont il parle, à le placer dans son jour véritable, à ne pas l'isoler du milieu qui l'explique et lui donne sa physionomie exacte. Le pasteur regrette que Béranger n'ait pas été protestant ; M. Coquerel lui sait gré « d'avoir toujours si nettement, si rigoureusement distingué Dieu et les prêtres. »

Il croit en un Dieu, plein d'amour qui protége les petits, qui

[1] « Tant pis ! » s'écrie M. Renan.

vengera les opprimés, qui bénit l'humanité et le monde. (C'est ce que M. Renan appelle un « Dieu de grisettes et de buveur, le mythe du béotisme d'esprit »). Ce qu'il ne voit pas assez en Dieu, c'est cet attribut auguste... la sainteté. Son Dieu est le *Dieu des bonnes gens;* or cette idée du vrai Dieu est fausse, moins en elle-même que par tout ce qui lui manque. Ce Dieu incomplet, le poëte l'aime; il recommande à sa bonté ceux qui souffrent et il attend de lui, avec une ferme espérance, l'immortalité. Cet épicurien n'était nullement un matérialiste.

— « C'était un poëte de cabaret, » répond M. Veuillot. — « Théologie roturière, opinions plates, naïveté bourgeoise, » s'écrie M. Renan.

Et pourtant, qui parle-là, lui dirons-nous? Ni un voltairien, ni « un railleur superficiel des dogmes catholiques, » ni « l'inconvenant détracteur de son culte et de ses pratiques, » dogmes, culte, pratiques que l'auteur de la *Vie de Jésus* respecte beaucoup... quand le chansonnier ose s'en moquer. Celui qui parle est un pasteur protestant, le successeur de ces pasteurs du désert que M. Renan déclare avec raison « sérieux, indépendants et austères. »

Où il est le plus près du sentiment chrétien, c'est dans cette sympathie large, vraie, douloureuse pour tous ceux qui souffrent. Il a des notes puissantes en effet, tragiques, désolées, et souvent aussi riches de consolation, pleines d'une harmonie noble et suave, pour chanter les maux du pauvre.

Il avait le droit de parler ainsi[1], lui si bienfaisant, lui charitable au point, je ne dis pas seulement de donner, mais de solliciter les grands pour les petits.

[1] « Quel droit a l'homme dissipé sur ces délicates et fugitives impressions? »

(M. Renan).

Nous avons beaucoup cité M. Coquerel, et nous lui avons laissé la parole autant que possible. En pareil cas, citer, n'est-ce pas la meilleure manière de louer ?

La *Revue suisse* a publié également une courte et favorable notice sur Béranger, dont la mort remontait au mois précédent. M. Just Olivier, l'auteur de ce travail intéressant, où la question religieuse n'est abordée qu'incidemment, écrivait à cette époque :

Sans doute c'est un poëte éminemment français, d'une imagination souvent très-hardie, mais alors même sans écarts et réglée, qui a besoin de mettre du jour, du contour jusque dans le rêve ; mais précisément son mérite est d'avoir su trouver la fibre poétique dans le caractère national, et allier l'idéal à la réalité populaire. Aussi est-ce en cela et comme cela qu'il est populaire, c'est-à-dire d'une manière poétique et non pas prosaïque et vulgaire. En France, il est même le seul poëte de ce rang qui le soit, avec Molière et Lafontaine Moins profond qu'eux, moins universel que le dernier, moins naïf surtout, il est peut-être plus près du peuple par les sujets de ses chants, comme par ses goûts, ses passions, sa vie et ses mœurs.

Contrairement à l'opinion de M. Renan, M. Olivier semble admettre comme M. Vinet et M. Coquerel, que Béranger avait le droit de croire en Dieu, quoique chansonnier, que cette croyance était respectable chez lui, et que « le *vulgaire hommage de la gaîté satisfaite*, » n'était point une insulte à l' « Être saint qu'on n'entrevit jamais que dans la sérénité d'un cœur pur. »

Béranger croyait vivement en Dieu, cela est certain. « Je

crois en Dieu, » nous a-t-il dit à nous-même, il y a quelques années, « mais je ne crois qu'en lui, » ajouta-t-il. « Croire en Dieu, c'est déjà croire à tout, » telle fut à peu près notre réponse, dont le sens se rapportait pour nous à cette parole profonde de la part de celui qui l'a dite : « Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. » Ces dernières années, comme on le voit par la correspondance de M. Dumesnil, il parlait souvent et toujours avec respect de l'Evangile ; mais jusqu'à la fin rien ne montre qu'il songeât à rentrer dans le sein de l'Église catholique.

Cependant M. Olivier paraît adopter le récit erroné de M. Veuillot dans l'*Univers religieux*. Nous avons réfuté ce récit, et M. Olivier doit avoir appris plus tard qu'il fallait se défier de M. Veuillot ainsi que des conversions qu'il annonce la larme à l'œil : *timeo Danaos*... Nous devons signaler encore dans ce travail le passage relatif aux obsèques officielles de Béranger; passage très-vrai dans ses détails, et exprimant bien le sentiment général du public « blessé de se voir ainsi tenir à l'écart. »

On voit d'ailleurs parfaitement que M. Olivier a connu Béranger dont il parle avec justice, dont il sait apprécier la fine intelligence et le noble caractère.

M. Eug. Bersier a consacré un travail plus considérable à Béranger, dans le numéro de la *Revue chrétienne* du 15 février 1858. Ici la date a quelque importance. Nous sommes en pleine réaction contre le chansonnier, et il nous semble que l'écrivain a subi un peu l'influence de cette sévérité qu'on respirait alors dans l'air. Toutefois, M. Bersier est seulement sévère. Son regard s'arrête volontiers sur

ce qu'il appelle le mal, mais il ne se détourne pas du bien. Nous ne nous occuperons, dans cette importante étude, que du chapitre consacré à la religion de Béranger. Les autres chapitres traitent du mérite du poëte et de ses opinions politiques.

Quelle fut la religion de Béranger... Je sais que *bon nombre de gens écarteraient cette question avec un sourire et nous diraient qu'après tout c'est d'un chansonnier qu'il s'agit.* Mais Béranger lui-même n'en aurait pas souri ; il avait une croyance, il y tenait plus qu'on ne pense volontiers.

Cette croyance, c'était ce qu'on appelle la religion naturelle, non pas cependant celle de Rousseau ou de Jules Simon avec ses côtés stoïques et son culte austère du devoir.

Est-ce que la vie de Béranger n'est pas la pratique constante de ce culte austère du devoir « tel qu'il le comprenait, » pour nous servir de l'expression de M. Coquerel? Est-ce que son désintéressement, sa pauvreté volontaire, mais simple et gaie, son inépuisable charité, son dévouement pour ses amis, sa sympathie pour les malheureux, ne font pas partie du culte austère du devoir. Cette *religion naturelle* ne vaut-elle pas mieux que celle qui dicte les *Confessions*? Et, d'ailleurs, pourquoi montrer tant de sévérité, pasteurs de l'Évangile, qui semblez, vous aussi, oublier trop souvent le premier article de votre code moral, et ne plus savoir, lorsqu'il s'agit d'un homme en dehors de votre Église, que la plus excellente des vertus, d'après saint Paul, c'est la CHARITÉ !

Béranger, tout stoïque qu'il fût à certains égards, faisait découler sa religion d'une autre source que la *conscience*. C'est le *plaisir*, comme il le dit, qui lui a révélé des cieux intelligents.

Oui, sans doute, mais le plaisir innocent, celui qui ne fait de mal à personne, celui qui naît de la jouissance légitime des biens que nous a donnés la nature, c'est-à-dire le plaisir approuvé par la conscience. La conscience n'est donc pas si loin qu'on pourrait le croire.

Quelque légère que paraisse cette religion, elle n'en était pas moins chez lui tenace et profonde.

M. Bersier cite plusieurs passages de Béranger, entre autres celui-ci :

« Et pourtant j'ai toujours été, je suis et mourrai, je l'es-
» père, ce qu'en philosophie on appelle un spiritualiste. »

Puis il ajoute :

C'est, en effet, le spiritualisme qui se fait jour de plus en plus dans ses dernières chansons et qui lui inspire encore quelques beaux vers :

Aux mains de Dieu, grain de poussière,
L'homme pèse plus qu'un soleil;

et ce défi lancé au matérialisme :

Quoi ! cette âme esclave ici-bas,
N'a point de ciel où fuir un monde,
Qu'elle sent crouler sous ses pas !

Les vers adressés à *Mon Jardin* sont l'expression familière de ce sentiment religieux. Les premiers sont touchants :

Avec Dieu, bien souvent je cause;
Il m'écoute, et dans sa bonté
Me répond toujours quelque chose,
Qui toujours me rend la gaieté [1].

[1] Le Dieu de la « religion épurée » de M. Renan, lui aurait répondu : « *Impie et Philistin.* »

M. Bersier constate aussi que Béranger est resté « le même jusqu'à la fin de sa vie, et qu'il n'a pas fait un seul pas vers le christianisme. »

Béranger dit, il est vrai, que l'Évangile a toujours été pour lui une lecture philosophique et la plus consolante de toutes. Mais cela est-il exact ? Je ne parle pas ici de ses attaques contre la religion, car je me souviens d'où il est parti et quel rôle le catholicisme jouait sous la Restauration. Est-il vrai que Béranger ait pu goûter ce que l'Évangile renferme à la fois de philosophique et de consolant ? Quoi ! le premier mot de ce livre divin n'est-il pas celui de grâce et de pardon ? Otez ce mot de l'Évangile, où est donc sa philosophie, où sont ses consolations ? Or, ce mot de pardon, jamais Béranger ne l'a prononcé... Béranger est, en un mot, le type accompli de ce que les chrétiens appellent le propre juste ; tel il reste jusqu'à la fin. Quand l'abbé Jousselin vient le visiter à son lit de mort, le chansonnier lui répond d'une voix nette : « Votre caractère vous donne le droit de me bénir. Moi aussi, je vous bénis. Priez pour moi et pour tous les malheureux ; ma vie a été celle d'un honnête homme. *Je ne me rappelle rien dont j'aie à rougir devant Dieu.* »

Ce dernier mot révolte beaucoup M. Bersier ; il n'admet pas qu'un honnête homme, ayant vécu selon ses principes, — et la vertu, en pareil cas, c'est d'y avoir conformé sa vie, — puisse mourir calme et confiant en la bonté du Dieu particulier auquel il croit. M. Bersier n'admet pas que cet homme, au dernier moment, se rappelant qu'il a obtenu de lui-même tout ce qu'une volonté forte au service d'une raison éclairée pouvait en obtenir, se rappelant qu'il a fait autour de lui autant de bien que les circonstances le comportaient, et que ses intentions ont toujours été pures, ses actes désintéressés, malgré des

faiblesses inhérentes à l'imperfection de la nature humaine, où Dieu ne saurait voir un péché, s'il est réellement juste et bon, M. Bersier, disons-nous, n'admet pas que cet homme meure avec un calme et une résignation antiques.

« Ce n'est pas ainsi que sont morts Augustin, Pascal, Corneille, Racine, Mathurin Regnier, Lafontaine, » s'écrie M. Bersier.—Non, sans doute, mais qu'est-ce que cela prouve? Ils n'adoraient pas le même Dieu que Béranger, voilà tout. Dominés, écrasés à la fin de leur existence par la foi générale en un Dieu colère et jaloux, au nom duquel on avait élevé les bûchers de l'inquisition sur toute l'Europe chrétienne ; en un Dieu dont le vicaire ordonnait, à Rome, des actions de grâce à la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy; en un Dieu qui bénissait les *dragonnades* de Louis XIV; en un Dieu qu'on adore encore aujourd'hui, à Toulouse, par certain « jubilé » de sanglante mémoire, ces hommes qui se croyaient coupables dès leur naissance, craignaient les vengeances de Jéhovah et doutaient de sa justice autant que de sa bonté. Leur soumission, leur humilité était un hommage à la peur; le « front superbe et la naïve assurance » de Béranger furent un hommage à la conception plus douce et plus équitable d'un Dieu paternel.

Quelle menace un prêtre fait entendre !

. . . .

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère :
S'il créa tout, à tout il sert d'appui.
Vins qu'il nous donne, amitié titulaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,

Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.

La conclusion de M. Bersier a beaucoup d'analogie avec la conclusion de M. Cuvillier-Fleury, lorsque ce dernier nous donne son appréciation définitive du caractère de Béranger. Cependant l'écrivain de la *Revue chrétienne* montre plus de modération, du moins dans les termes, que l'écrivain du journal des *Débats*.

Nous transcrivons textuellement :

Nature modérée, prudente et franche à la fois, caractère indépendant et stoïque, mais esprit esclave de l'opinion populaire, la servant moins cependant par calcul que par instinct et par habitude; intelligence plus étroite qu'on ne pensait et presque fermée du côté de l'âme et de l'idéal moral; cœur sensible et bon, sans vanité mais non pas sans orgueil, défiant de son talent mais content de lui-même, tel est l'homme en Béranger.

Il y a là quelques traits extrêmement vrais, malgré la sévérité générale du ton. Cependant en lisant M. Bersier, ainsi que ses trois coreligionnaires, nous n'avons pas eu à relever ces expressions fâcheuses, ces violences de langage qui naissent naturellement sous les plumes catholiques, et que nous avons retrouvées avec une pénible surprise, comme un dernier souvenir du séminaire, sous la plume élégante et mélancolique de M. Renan.

MM. Vinet, Coquerel, Olivier, Bersier, se distinguent tous par la même qualité : une haute convenance de langage, indice certain de convictions respectables, alors même qu'elles seraient étroites et absolues. Ce sont là des hommes de foi, plutôt que des hommes de parti.

LE FIGARO.

On veut gagner, gagner, gagner encor.
J'en sais plusieurs, le pourra-t-on bien croire
Qui donneraient pour leur plein gousset d'or,
Et leurs vingt ans, et Voltaire et sa gloire.
(BÉRANGER. *Dernières chansons.*)

J'suis né Paillasse...
(BÉRANGER. *Paillasse*)

Nous aurions dû, pour être logique, parler du *Figaro*, immédiatement après MM. de Pontmartin et L. Veuillot. En effet ce journal a fort allègrement hissé sur les trétaux de son théâtre en plein vent la religion et la monarchie légitime. Le *Figaro* a des opinions politiques et religieuses. Entre deux lazzis, il fait un signe de croix, et, quand il soulève le chapeau en feutre mou du pitre, on aperçoit dans le fond une cocarde graisseuse qui fut blanche autrefois. On peut s'étonner que le public qui ne lit point l'*Union*, la *Gazette de France*, ni le *Monde*, ait, pendant plusieurs années, déposé son offrande sur ce nouvel autel élevé au catholicisme militant et à la royauté vaincue.

Le succès de ce bâtard heureux du *Barbier de Séville* s'explique par bien des causes que nous allons rapidement analyser.

Il y a dans toute nation une certaine quantité d'instincts mauvais. En France nous avons hérité d'Athènes, à laquelle on nous compare quelquefois, une certaine légèreté d'esprit qui nous rend injustes le plus souvent par simple versatilité. L'enthou-

siasme pour les hommes y est facile, mais peu durable, et rien n'y fatigue autant que l'admiration prolongée. D'autre part, nous sommes une démocratie, et, dans toute démocratie fondée nécessairement sur l'égalité, une vive irritation, proche voisine de l'envie, ne tarde pas à se faire jour contre les illustrations politiques ou littéraires, en un mot, contre les supériorités quelles qu'elles soient.

Si vous ajoutez à ce sentiment peu respectable, l'oisiveté forcée d'un public auquel les circonstances interdisent momentanément les hautes spéculations de la pensée ; si vous vous rappelez que la presse mise au régime, le droit de réunion supprimé, la tribune surveillée, les idées généreuses, ou tout au moins sérieuses, ont tout à coup cessé de circuler ; si vous constatez que la nation dégoûtée de la politique dont elle n'a plus la responsabilité, enfermée dans une réglementation minutieuse qui a tout prévu et tout tué, ne peut se mouvoir sans rencontrer au premier pas la ligne infranchissable de quelque douane intellectuelle, les succès de M. Eug. de Mirecourt, du *Figaro* et des autres coryphées amusants du parti catholique, s'expliquera tout naturellement.

Or, il est remarquable que c'est habituellement à des époques de despotisme qu'on voit naître de pareilles productions. L'esprit a un tel besoin de liberté que, lorsqu'il en est privé, il franchit les barrières les moins bien défendues, au risque de pousser trop loin cet élan d'indépendance. Les gouvernements adroits s'en arrangent. Celui de Venise protégeait les courtisanes [1].

[1] BÉRANGER. *Ma Biographie.*

L'histoire des dix dernières années prouve combien cette observation est profonde et juste. Si l'on était libre dans les grandes choses, s'il était permis de s'intéresser avec toute activité et toute indépendance aux grandes questions sociales, on ne se plairait point au bavardage vide et malfaisant, aux cancans de bas étage des Basiles littéraires, aux révélations plus ou moins scandaleuses de gens de lettres faméliques [1] réduits au pire métier, faute de pouvoir écouler dans de meilleures conditions leurs produits quotidiens : on ne verrait pas, spectacle instructif autant qu'affligeant, la vie publique fermée et la vie privée ouverte.

Au milieu du silence général, toute voix qui s'élève, fût-elle fausse et criarde, attire l'attention. Tous les yeux se tournent du côté d'où part le bruit :

[1] Il va sans dire qu'en parlant du *Figaro* nous n'entendons parler que du Figaro *être de raison*, c'est-à-dire de l'esprit général et des tendances habituelles de sa rédaction. Nous savons parfaitement qu'il a parfois publié d'excellents articles, de véritables morceaux de critique littéraire. Nous savons aussi qu'il fut longtemps, grâce aux façons peu libérales, au système d'exclusion égoïste de la plupart des grands journaux, la seule tribune ouverte à beaucoup de jeunes gens : il acceptait volontiers leurs essais, et les fit ainsi connaître du public. Nous n'oublions pas surtout que les divers et successifs collaborateurs de ce *Recueil* ne doivent être responsables que des écrits signés par eux. Nous serions donc désolé que certains critiques, chroniqueurs ou correspondants de la feuille de M. de Villemessant, — M. Edmond About, par exemple, dont nous admirons beaucoup l'esprit si vif et si français, — s'attribuassent tout ou partie de nos paroles. D'ailleurs si le « bon jeune homme » a prêté de sa verve au *Figaro*, et s'il en a fait le succès pendant quelque temps, l'auteur de tant d'ouvrages charmants possède plus d'un titre sérieux à la sympathie éclairée du public et de la critique.

M. Eugène de Mirecourt, un écrivain catholique et monarchique, ni plus ni moins que M. Barbey d'Aurevilly, vend ses petites brochures ; M. de Pontmartin trouve des lecteurs et fait parler de lui ; M. Veuillot se discute et passe pour courageux ; et le *Figaro* s'érige en juge d'instruction goguenard, louant ceux-ci, blâmant ceux-là, se moquant des battus, bravant les gens à terre.

Nul, en effet, n'est moins héroïque que ce barbier-aristarque. Son indépendance consiste à flatter l'autorité qui le tolère et à mordre ceux qu'on lui abandonne. Son habileté fut de se créer une notoriété, à force d'imprimer dans ses colonnes, en MAJUSCULES, les noms de tous les hommes connus de notre époque. Quant à son catholicisme, à son royalisme, bien peu l'ont pris au sérieux, et personne n'a songé à s'en plaindre. Les démocrates et les libres penseurs se sont même félicités de lui voir arborer le drapeau facétieux des « saines traditions. » Dans le camp libéral, on eût repoussé cette recrue compromettante, tandis que le *Figaro*, défenseur du trône et de l'autel, c'est une véritable victoire pour les idées qu'il combat. Pauvre trône ! pauvre autel !

Nous avons parlé du courage du *Figaro*. Bon nombre de lecteurs naïfs, peu au courant des secrets de la coulisse, lui voyant toujours flamberge au vent, ont pris au sérieux ses airs de capitan. Ils le croient aventureux. Ils se disent qu'il a la main leste et brandit après tout un fer redoutable. Nous sommes heureux de les rassurer. Ceux qui l'ont approché savent qu'il ne brandit pas même « un sabre innocent. » Ce tranche-montagne n'a point les mœurs

sanguinaires. Ce que vous prenez de loin pour une épée, de près c'est un rasoir ébréché au bout d'une baguette de tambour. Ça écorche, mais ça ne tue pas.

La conduite du *Figaro* à l'égard de Béranger, nous servira de preuve, si vous le voulez bien, et nous permettra de prendre ce recueil en flagrant délit de timidité, suivie, longtemps après, de violences à bon escient.

S'il est un homme que le *Figaro* devait détester sincèrement, c'était certes le chansonnier populaire. Tout dans le poëte irritait nécessairement le barbier apocryphe enfanté, vers 1853, par M. de Villemessant. Laissons de côté la question politique et religieuse, et ne nous occupons que de la question privée et littéraire. La vie et le talent de Béranger suffisent amplement à expliquer les colères de cette feuille. La conduite simple et digne, la pauvreté noble et volontaire, le dédain des honneurs et des petites ambitions séparaient, comme autant d'abîmes, l'auteur du *Grenier* de la foule de ces écrivains qui ont dressé leur tente vagabonde dans les brasseries. Ceux-ci arborent leur misère avec affectation et semblent pourtant l'en trouver plus lourde ; éblouis par leurs rêves de fortune rapide, ils ne voient dans le talent qu'un moyen de parvenir, dans le génie que des rentes au soleil et les satisfactions d'une vanité féroce et puérile.

Aussi la *bohème* besogneuse et emphatique n'a-t-elle jamais pardonné à l'homme qui écrivit ce vers :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans [1] !

[1] « ..... *le vieux refrain absurde de Béranger* ..... » (Le NAIN-JAUNE, *Mes cocottes*, par Paul Mahalin, 10 octobre 1863.)

Nous avons changé tout cela, et les nouvelles générations se trouvent fort mal dans un grenier. Il leur faut du luxe et du bien-être ; on les découronne de leur auréole de souffrances en chantant la pauvreté, en s'efforçant de la consoler. A ces orgueilleux, à ces inutiles convaincus que la société devrait leur escompter d'avance le génie au moins problématique dont la flamme sacrée les dévore ; à ces oisifs, à ces bavards qui, plus d'une fois, ont refusé dédaigneusement de gagner leur pain dans quelque emploi honorable [1], Béranger expéditionnaire à 1,000 f., au ministère de l'instruction publique, semble un affreux bourgeois du dernier commun. Son habit rapé les indigne ou les fait sourire de mépris :

Depuis dix ans, je te brosse moi-même.

Ça brosse son habit et ça se dit poëte ! Quelle pitié ! Eux, ils ne brossent pas leur habit : ils ont la guenille provocante, et rêvent plus du tailleur espéré dans un avenir prochain que de gloire, d'amour, de plaisir ou de folie [2].

[1] Que doivent-ils penser de ce passage de *Ma Biographie*, écrit à une époque où rien ne manquait à la gloire acceptée de tous du chansonnier :

« Je regrettai alors bien amèrement d'avoir été arraché à la typographie, que j'ai toujours aimée, mais que je ne me figurais pas connaître assez bien pour y trouver une ressource. J'avais tort : je me suis convaincu trop tard que j'aurais pu devenir en peu de temps un habile OUVRIER, ce qui m'eût évité bien des années de dénûment et d'attente vaine. »

[2] Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.

Or, s'il y a quelque chose d'*agaçant* ici-bas, n'est-ce pas d'entendre bénir par autrui la vie que nous maudissons, et chanter joyeusement les ennuis qui nous inspirent des romans désespérés, des vers à la façon d'Alfred de Musset ? Tant de philosophie opposée à nos colères, nous paraît une leçon insupportable. Tant de calme simplicité opposée à tant d'impatience, tant de fermeté de caractère en face de tant de faiblesse, un mépris si complet de l'objet de toutes nos convoitises, voilà qui nous diminue à nos propres yeux et pourrait bien nous diminuer aux yeux du public si l'on n'y mettait bon ordre ; voilà qui explique l'antipathie violente de tous nos Murger contemporains, quand ils parlent du chansonnier. Son sourire les offense et compromet le placement de leurs soupirs. Ils ont un autre but, d'autres désirs, d'autres préoccupations que le but, les désirs et les préoccupations du chansonnier ; ils ont une autre muse en un mot que la muse du poëte populaire. S'ils s'inquiètent fort peu du peuple et de l'avenir de l'humanité, en revanche ils s'inquiètent beaucoup d'avoir bon gîte, bon feu et le reste.

Cela n'est point un mal, et ces préoccupations sont trop naturelles pour que nous songions à les blâmer, tant qu'on ne leur sacrifie point sa conscience littéraire.

D'autre part la langue a changé avec les idées et la manière de voir. Au style concis, nerveux du chantre de *Lisette* et des *Gueux*, on a substitué un style déclamatoire ou pailleté qui répond bien à la mélancolie prétentieuse du *bohème*, aux efforts mêlés d'amertume de sa fausse gaîté et de sa réelle tristesse.

Entre ces écrivains et Béranger rien de commun, ni l'inspiration, ni la forme : *indè iræ.*

Ces petites rivalités d'école, ces petites rancunes de confrère impuissant dérangé dans l'attendrissement qu'il s'inspirait à lui-même, indirectement condamné dans ses calculs d'ambition personnelle, menacé dans sa vanité, désireux de récuser un exemple trop difficile à suivre, ont grandement contribué à la réaction contre Béranger. Elles auraient expliqué, en dehors de toute autre cause, la malveillance transparente, puis ouverte du *Figaro*, dont l'armée littéraire se recrute souvent dans les brasseries d'alentour.

Mais Béranger était populaire et le gouvernement l'adoptait. Or, *Figaro* respecte à la fois l'autorité et la popularité ; il a fallu que la première lui parût de bonne composition et la seconde fort ébranlée pour qu'il se hasardât à *casser* Béranger, suivant la métaphore attribuée à M. de Villemessant. Aussi le 26 juillet 1857, nous trouvons sur Béranger une appréciation fort courte, mais très-bienveillante, signée par M. Habans. Ce jeune écrivain, du reste, s'est toujours montré, si nous ne nous trompons, favorable à la mémoire du chansonnier. Déclarant que l'événement le plus considérable de la semaine a été la mort du poëte populaire, il ajoute :

Je n'ai pas à écrire ici une étude sur l'œuvre de Béranger, encore moins viendrai-je rappeler son rôle politique. On l'a fait assez, Dieu merci !..... Où est-il à présent? Dans la mémoire de la foule qui l'aimait. Le peuple l'a pris pour lui et, jaloux, le garde comme sien.

Les lettrés lui déroberont une part de butin; car si par

beaucoup de points Béranger appartient au XVIII[e] siècle, s'il a exploité, en l'épurant, le filon cher à Parny, si l'épicuréisme élégant et égoïste a trouvé quelques échos dans son œuvre, il a su y mettre des chants plus graves, des inspirations plus nobles et plus hautes, qui prendront place à côté de ce que notre siècle a produit de plus parfait. Il y faut encore compter l'exemple de sa vie.

Peu de jours après, le 30 juillet, M. René de Rovigo nous annonce à son tour qu'il n'émettra « aucun jugement sur l'œuvre de Béranger. »

..... Il me suffit que les partis les plus opposés se soient réunis pour lui décerner le beau titre de *poëte national*; *je m'incline devant l'acclamation générale*. MM. Victor Hugo et de Lamartine, qui ont chanté à peu près tout ce qui peut se chanter, ne deviendront jamais l'objet d'un pareil hommage; la voix du peuple le réservait pour celui qui n'a jamais chanté que le peuple.

M. Habans et M. René de Rovigo, dans le même journal, à quatre jours de distance, expriment à peu près la même idée dans les mêmes termes. Ils se défendent tous deux de juger l'œuvre du poëte, et s'inclinent devant sa popularité en la constatant. On le sent, bien des restrictions mentales accompagnent cet acquiescement, mais elles ne se formulent pas, et c'est à peine si le ton contraint de *l'admirateur malgré lui* révèle un adversaire réduit au silence.

Toutefois, le journal orthodoxe et religieux reparaît au sujet de la prétendue conversion du chansonnier.

Ce que j'admire surtout dans la vie de Béranger, continue M. de Rovigo, c'est la manière dont elle s'est terminée. Il avait depuis quelque temps déjà le courage de croire en Dieu et la

lants parce que le travail les a polis, l'un reprend un souvenir, l'autre retrouve une passion, un troisième ramasse une rancune, et rancune, passion, souvenir, tout cela va, vient, depuis quarante ans, de l'atelier à la chaumière, et du cabaret à la place publique.

Il n'y a point d'enthousiasme là-dedans, et M. Jouvin montrera une bien autre ardeur quand sera venu le grand jour où il osera enfin exprimer hautement son antipathie contre une des « gloires de la France; » cependant le peu de mots prononcés à l'occasion de Béranger sont évidemment très-flatteurs pour le poëte. Ils ont dû tromper la masse des lecteurs sur les opinions personnelles de l'écrivain.

A partir de ce moment, d'ailleurs, le *Figaro* tâtera le terrain avec plus de hardiesse, et hasardera, sous des signatures d'emprunt, d'abord en petit texte, quelques attaques plus ou moins brutales, mais dont il lui sera facile de repousser au besoin la responsabilité. Quand *M. Satané Binet* (un pseudonyme que nous respectons volontiers), se moque de M. Lapointe; quand il appelle le chansonnier « le vieux malin qui avait nom Béranger, » et « faux bonhomme; » quand il annonce que le poëte national « fut poëte comme il était honnête, sans élévation ni chaleur; » quand ledit Satané Binet parle de « pratique savamment calculée de toutes les vertus négatives, patriotisme sans dévouement, bienfaisance sans oubli de soi, fidélité sans héroïsme, » M. Jouvin, M. de Villemessant, le *Figaro*, en un mot, n'est qu'à moitié compromis. — « Dans ma boutique, peut répondre l'honnête barbier, chacun est responsable de ses propres paroles. Je laisse jaser l'un et

l'autre pour le profit de tout le monde et pour le mien. »

Plus tard, lorsqu'il citera un passage audacieusement *tronqué* du livre de M. Proudhon [1], il pourra, avec le même succès, faire encore la même réponse. — Est-ce lui qui parle? Ma foi, non! c'est M. Proudhon; qu'on s'en prenne au terrible révolutionnaire! — Si on lui demande pourquoi il a choisi et rapproché toutes les expressions défavorables au poëte populaire, pourquoi il a supprimé tous les éloges et commis de la sorte un mensonge en trompant le public sur les sentiments véritables de M. Proudhon à l'égard du chansonnier, il s'écriera, avec une pirouette, qu'il a beaucoup connu Basile et beaucoup profité de ses conseils.

En 1860, seulement, *Figaro* trouve le courage de dire sa pensée sur l'homme que tous les partis ont plus ou moins attaqué, dont la popularité n'est plus à ménager, et qui lui semble assez mort pour qu'il ose le tuer. Alors, animé d'une résolution inébranlable, il brandit son rasoir, et M. Jouvin apparaît au dernier moment, comme le *Deus ex machinâ* de la comédie antique.

Le gendre de M. de Villemessant a consacré trois articles à Béranger, du 1er avril au 10 mai. Celui du 15 avril contient seulement les excuses de l'écrivain pour le long retard qu'il apporte à l'exécution définitive du patient laissé pendant six semaines sur le chevalet.

Nous citerons peu de choses de ce travail si lon-

[1] *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, 1858.

guement caressé, si parfaitement insignifiant, et tout à fait pitoyable au point de vue du style et de l'habileté. Il ne contient rien de nouveau. Venu après tout le monde, *Figaro* glane ses injures de côté et d'autre, ramasse les gros mots de MM. de Pontmartin et Veuillot, cueille avec soin les allusions de M. Sainte-Beuve, collectionne les passages les plus véhéments du réquisitoire de M. Pelletan, et donne à ses lecteurs, avec une solennité risible, ce plat réchauffé où il ajoute quelques piments de son cru. Il vient dire au chansonnier mort depuis trois ans :

Vous avez servi des rancunes, vous avez flatté des passions, vous avez excusé et absous des actions mauvaises, que vous jugiez telles, mais dont vous espériez le triomphe de vos principes ; puis, ce triomphe obtenu, vous l'avez regretté, que dis-je ? vous l'avez déserté !

Ici M. Sainte-Beuve intervient avec le mot prétendu de Béranger à Chateaubriand sur la République, puis le féroce Andaloux reprenant la parole se livre à une véritable orgie de figures de réthorique. Il nous montre « les monomanes d'athéisme » décorant Béranger des singuliers titres de « *Philopœmen de l'incrédulité* » et de « *Rienzi de la gaudriole.* » Alors, empruntant à M. Veuillot son genre de facéties épicées, ses jeux de mots attiques [1], il annonce, *urbi et orbi*, que Béranger trouvait « du *ragoût* aux confidences d'une *cuisinière* et du *parfum* au suffrage d'une *harengère.* »

[1] Voir ci-dessus, p. 175, « les gaz de l'établissement Havin, l'haleine du cordonnier poëte, » etc. (L. Veuillot).

« Ragoût » opposé à « cuisinière, » et « parfum » opposé à « harengère, » n'est-ce pas du dernier fin? Mais l'esprit n'empêche pas le cœur, et l'on est homme quoique barbier.

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère,

M. Jouvin s'indigne de la dureté et de l'égoïsme de l'immoral chansonnier, au sujet de ses relations avec Adélaïde Paron, qui l'avait trompé, puis quitté après l'avoir rendu père. L'enfant était-il du fait de Béranger ou du fait d'un autre? C'est ce que Béranger ni personne n'a jamais pu savoir.

Nous citons :

Adélaïde Paron ayant abandonné son enfant, la nourrice le rapporte au domicile du jeune employé. Béranger écrivit alors à son ami Quénescourt : « Vous ne sauriez croire, mon cher » ami, et je le dis à ma honte, combien l'idée de ma liberté » désormais enchaînée par le nouveau rôle que je suis obligé » de jouer me cause de chagrin... la liberté me restait : elle » réparait toutes mes pertes, et il y faut renoncer... je crains » bien de dire adieu aux chansons. »

Ce cri de l'égoïsme blessé, ajoute M. Jouvin, *est* AFFREUX *à entendre auprès du berceau d'un nouveau-né.*

Son exquise sensibilité égare le pieux journal. Prenons la citation telle qu'elle nous est donnée [1], rappelons-nous que Béranger fort jeune, sans avenir assuré, vivait péniblement du modique traitement d'expéditionnaire qu'il touchait à son ministère;

[1] Il faut pourtant ajouter cette phrase omise : « Je ne suis pas » maître des regrets que cela me donne, mais vous pouvez bien pen- » ser que ma conduite envers l'enfant n'en est pas moins celle qu'il » me convient de tenir. » (*Corresp.*, t. I, p. 106.)

n'oublions pas qu'il avait quelques motifs de douter de sa paternité, et nous serons simplement touchés de voir avec quelle résignation le poëte se charge, sans hésiter, du lourd fardeau d'un enfant à élever, à nourrir. Il n'a point d'enthousiasme, et cela se comprend; il fait un retour sur lui-même à qui l'incurable légèreté d'Adélaïde Paron — elle ne savait pas même remplir les devoirs de mère! — enlève brusquement une liberté, son unique bien, si chère au chansonnier, mais il ne songe pas un instant à repousser le nouveau-né qu'il lui était si facile, si permis de renier. Après un soupir involontaire, il accepte résolûment ses nouveaux devoirs paternels: il les remplira jusqu'au bout avec un dévouement digne d'éloges, quoique bien mal reconnu par ce fils peu méritant.

Figaro trouve *affreux ce cri de l'égoïsme*; mais *Figaro* n'y entend rien. Ce sont là des questions de morale et de devoir en dehors de sa compétence. Le style macaronique est bien mieux son affaire que le sentiment. En plus de la mauvaise foi, il apporte dans ces graves matières une grande inexpérience, et pleure mal à propos. Sa conclusion prouverait au besoin l'étrange désarroi de ses principes et le cas qu'il convient de faire de ses accès maladroits de vertu subite, puisqu'il s'écrie au sujet de la première jeunesse du chansonnier : Il n'y a là « ni poésie, ni imprévu, ni DÉSORDRE! Le chantre de la jeunesse n'eut jamais vingt ans! »

Pas de désordre! voilà un singulier reproche qui rappelle brusquement la dualité comique de ce journal farceur et catholique, catholique et farceur.

Ce qu'il y a de vraiment intéressant dans le premier article de M. Jouvin, ce sont les lignes consacrées à M. Sainte-Beuve. Voici ce qu'en dit l'écrivain religieux de la feuille monarchique de M. de Villemessant :

Un an ou deux avant la mort du chansonnier, M. Sainte-Beuve, voyant la flamme baisser, en approcha avec des précautions infinies, déchargea le sceau dont il était muni, et s'enfuit à toutes jambes.

Il prétend que l'éminent critique a décoché « *sournoisement* et *la bouche en cœur*, les vérités les plus fortes au chansonnier et quelquefois à l'homme, » puis il ajoute :

Il n'a pas l'air d'y toucher seulement, il ouvre le recueil sans affectation..... mais son œil exercé vise froidement et de préférence les compositions populaires consacrées par une longue admiration. Analysant *le Dieu des bonnes gens*, auquel M. de Chateaubriand trouvait des beautés dans le goût de Tacite, M. Sainte-Beuve s'attaque justement à la strophe la plus belle et la plus louée de cette chanson célèbre. Il regrette, avec sa bonhomie habituelle, d'y trouver des chevilles un peu fortes..... Quand il a mis le poëte en sang, M. Sainte-Beuve, toujours avec cette griffe cachée sous le plus fin *duvet* (?), égratigne l'homme, l'homme excellent comme il l'appelle, etc.

Cherchez sous le bonbon qui est à la surface la pilule amère ; remplacez par le terme exact et le mot sincère, les euphémismes doucereux, et vous verrez que l'opinion modérée dans la forme de M. Sainte-Beuve condamne au fond ce que flétrit si énergiquement la véhémente apostrophe de M. L. Veuillot.

Dans le parti du *Figaro* et de M. de Pontmartin,

on a la monomanie d'embaucher M. Sainte-Beuve. Cela se comprend : c'est un parti où la présence d'un homme de talent produirait quelque sensation et paraît tout à fait urgente.

Après ce premier coup de foudre de Figaro-Jupin, la France attend quinze jours sans qu'un nouvel éclair signale la présence du dieu. Enfin, le 15 avril, M. Jouvin sort de son repos pour annoncer qu'il y aura relâche. — J'ai, dit-il à M. de Villemessant, reçu un grand nombre de lettres destinées à défendre Béranger contre mes attaques. « Elles ne sont pas signées et manquent d'orthographe. »

N'était-ce pas le cas d'égayer le public aux dépens de ces admirateurs endurcis du chansonnier, de ces « imbéciles » comme les appelle l'illustre feuilletonniste du *Figaro* ? Cependant M. Jouvin ne cite pas une ligne, pas un mot de ces lettres si ridicules. L'affaire a été jugée à huis-clos et l'on nous donne seulement le dispositif du jugement. Toutefois ces pauvres lettres anonymes et sans orthographe semblent avoir à la fois irrité et rendu plus prudent celui qui les a reçues, lues et gardées pour lui. Hier, il s'effaçait derrière M. Sainte-Beuve et se faisait un rempart du nom de l'éminent critique ; aujourd'hui ce nom ne lui suffit plus et le voilà entassant Pélion sur Ossa, M. de Pontmartin sur M. Veuillot, M. Proudhon (déjà cité, et l'on sait comment !) sur M. Pelletan, implorant du renfort de tous les points de l'horizon politique, « s'arcboutant au vainqueur pour ruer contre le vaincu » (en style plus simple et plus gaulois, cela s'appelle « donner le coup de pied de l'âne »), s'efforçant de nous prouver que tout le

monde a jeté la pierre au chansonnier et que *Figaro* arrive le dernier pour renverser de son piédestal une statue... par terre.

Dès qu'il s'est un peu rassuré en dénombrant ses complices, dès qu'il les a mis entre l'opinion publique et lui, il se dresse sur la pointe des pieds et s'écrie de la voix tonnante d'un homme qui s'apprête à enfoncer une porte ouverte :

> Il FAUT QUE BÉRANGER SOIT JUGÉ ; IL LE SERA ! *Le tapage de quelques comparses faufilés dans la salle d'audience, ne fera pas remettre l'affaire et n'intimidera personne.*

Un maître fou qui, dit-on,
Fit jadis mainte fredaine,
Des loges de Charenton,
S'est enfui l'autre semaine.
Chez un juge qui griffonnait,
Il arrive et prend simarre et bonnet,
Puis à l'audience hors d'haleine,
Il entre et soudain dit : *Prêchi! Prêcha!*
Et patati, et patata,
PRÊTONS BIEN L'OREILLE A CE DISCOURS-LA !

Cependant l'affaire est remise au 10 mai. Il a fallu vingt-cinq jours pour que M. l'avocat du roi fût prêt à débiter son réquisitoire, un peu tardif à la vérité, puisque, si nous devons en croire M. Jouvin, l'accusé a été condamné déjà par toutes les juridictions compétentes.

Enfin, le gendre de M. de Villemessant se lève et prend la parole. Il débute par un exorde *ex abrupto.* L'indignation contenue pendant trois longues années déborde du « vase d'élection. »

— Le chansonnier, dit-il, qui devrait être assis

sur ce banc s'il n'était exécuté depuis longtemps, grâce au courage de MM. de Pontmartin, Veuillot, Proudhon, Pelletan, etc., dont la précipitation a malheureusement devancé mon ardeur, est un « *hypocrite* et *un fourbe politique.* » Qu'on ne dise pas le contraire, je l'ai « surpris dans la voie des *aveux cyniques*. Ce bourgeois égoïste et trembleur, *s'arcboute au vainqueur pour ruer contre le vaincu.* » — Je le sais ! cette tactique m'est familière et je m'y connais.

Alors revenant à sa préoccupation favorite, et voulant dissiper jusqu'à l'ombre d'une hésitation dans l'esprit des jurés, il ordonne qu'on introduise les témoins.

Voici d'abord M. Guizot, puis M. Louis Blanc, puis toujours M. Veuillot, M. Proudhon, M. de Pontmartin, M. Sainte-Beuve, M. Eugène Pelletan. Ces derniers, un peu fatigués de si fréquentes interpellations, sont encouragés par quelques mots d'approbation. Du reste, l'accusateur public déploie un immense talent dans la façon dont il fait parler les témoins à charge ; il sait poser les questions, couper la réponse au bon moment, souligner le mot grave, interpréter la phrase inachevée.

L'audition des témoins terminée, il reprend la parole à son tour, et, objurguant avec une éloquence foudroyante les « quelques comparses faufilés dans l'audience, » les écrasant du geste et du regard, il prononce cette mémorable tirade :

« J'en appelle au bon sens de MM. les jurés : l'amitié sans faiblesse de M. Louis Blanc [1] et l'impartialité un peu dédai-

[1] Pourquoi ne relèverions-nous pas un nouveau mensonge par

gneuse de M. GUIZOT, ne condamnent-elles pas chez le chansonnier qui ne crut à rien et ne respecta rien (sensation dans l'auditoire) ce qu'ont stigmatisé sans concert l'âpre éloquence de M. LOUIS VEUILLOT, l'ironie sanglante de M. PROUDHON, les *légitimes* représailles[1] de M. de PONTMARTIN, la critique insuffisamment mouchetée d'indulgence de M. SAINTE-BEUVE (sourires, approbation dans la tribune des journalistes) et la LOYAUTÉ LIBÉRALE de M. EUGÈNE PELLETAN? (stupeur générale.) »

Après cette terrible apostrophe, Figaro aborde la péroraison et termine par les considérations de l'ordre le plus élevé :

« N'obligez pas, dit-il d'une voix grave—dont le timbre sévère émeut profondément l'auditoire —, n'obligez pas la postérité à se souvenir que le chansonnier s'est vanté de sang-froid et en rimes laborieuses [2], d'avoir usé sa poudre et ses balles dans le velours du trône ; qu'il reste convaincu d'avoir conduit, en chantant, au sac de la société, tous ces hommes de mauvaise vie politique (applaudissements aussitôt réprimés par les huissiers) dont les convoitises effrénées (mouvement) arrachaient cette confession douloureuse à M. Laffite : « Quelle canaille, mon cher Béranger, écrivait l'ex-président du Conseil au

omission dans le genre de celui que nous avons déjà signalé au sujet des citations faites de M. Proudhon? Le *Figaro* cite aussi M. Louis Blanc, mais il ne dit pas tout. Il oublie à dessein de parler des lettres que M. Paul Boiteau a reproduites dans la *Correspondance*. Elles sont un démenti formel de l'opinion malveillante attribuée à l'auteur de l'*Histoire de dix ans*. Ce dernier montre, au contraire, une vive affection et beaucoup de reconnaissance pour le chansonnier, tout en le lavant des reproches qu'a suscités sa démission de représentant du peuple en 1848.

[1] *Légitime* de *légitimiste*, sans doute.

[2] « Dans ces vers *coulants*, parce que le travail les a polis... » (M. Jouvin, en 1857, c'est-à-dire *après les funérailles* et *avant la réaction*.)

chansonnier, le 11 mars 1837, — quelle canaille que la plupart de nos amis de quinze ans ! »

« Le mot n'est pas parlementaire ; je ne l'eusse peut-être pas risqué, mais, puisqu'il est acquis à l'histoire, je le maintiens et je proposerai un amendement à la phrase de l'honorable M. Laffite : Si au lieu de la *plupart* nous écrivions *tous !* l'arrêt émané d'un tel juge ne serait pas moins piquant, et il serait beaucoup plus juste.....»

Il poursuivait sur ce ton,
Quand deux bisets, sous les armes,
Ramènent à Charenton
Cet orateur plein de charmes.
Néanmoins l'avocat Bélant
S'écrie : Ah! les fous ont bien du talent!
J'ai fait rire et verser des larmes;
Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
Et patati, et patata,
C'est moi qu'on sifflait sous ce discours-là [1].

Voilà comment l'affaire du *Figaro* contre Béranger n'eût pas de suite, mais le chansonnier l'a échappé belle.

[1] BÉRANGER, *Le juge de Charenton*

QUATRIÈME PARTIE.

LES ENNEMIS INATTENDUS.

MM. Proudhon, — Louis Ulbach, — E. Pelletan.

Discite justitiam...

Dans le chapitre précédent, nous ne sommes guère sorti de l'ornière cléricale et royaliste, sauf avec M. Renan, qui juge Béranger d'après les lois sévères d'une nouvelle orthodoxie. Nous avons constaté, pièces en main, que tous les orateurs catholiques de la circonstance, soit qu'ils vinssent du journal *l'Assemblée nationale* ou de *l'Univers religieux*, soit qu'ils appartinssent à la légion des volontaires du *Figaro*, se distinguaient également par un mélange de violence et de bouffonnerie, de mauvais goût et de mauvaise foi dont nous sommes loin de nous étonner et de nous plaindre. Quand un parti n'a plus d'autres armes ni d'autres interprètes,

15

quand il se montre constamment l'écume à la bouche; quand il s'incarne dans la personne de M. de Pontmartin, l'homme aux trois épithètes, de M. Louis Veuillot, l'Alceste énergumène et facétieux, du *Figaro*, le plus illustre représentant de la bohème littéraire, ou de M. Barbey d'Aurevilly, l'auteur d'*Une vieille maîtresse*, il faut bien croire que l'idée qui l'inspire, la religion qui le pousse à de semblables aberrations ne méritent pas de meilleurs apôtres, et nous pouvons, en sûreté de conscience, repousser la foi politico-religieuse de ces chevaliers errants de l'inquisition [1].

[1] Nous ne calomnions personne. — Les plus habiles cachent sous des mots doucereux leurs regrets et leurs espérances, mais l'enfant terrible de cette pieuse association, M. Barbey d'Aurevilly, se laisse aller parfois à de naïves confessions. — En voici un exemple curieux :

« Eh bien! si, au lieu de brûler les écrits de Luther, dont les cendres retombèrent sur l'Europe comme une semence, *on avait brûlé Luther lui-même*, le monde était sauvé, au moins pour un siècle. »

On pourrait croire qu'il n'y a là qu'un mot en l'air, jeté par un homme avide de bruit et cherchant à faire parler de lui, à force de scandale; mais, sans nier absolument qu'un sentiment de puérile vanité entre pour quelque chose dans la férocité comique de M. Barbey d'Aurevilly, nous signalons le commentaire suivant :

« Luther brûlé! on va crier. Mais je ne tiens pas essentiellement au fagot (comme cette plaisanterie a bonne grâce, lorsqu'on se rappelle les exécrables sacrifices humains qui ensanglantèrent tout le moyen âge!) pourvu que l'erreur soit supprimée dans sa manifestation du moment et dans sa manifestation continuée, c'est-à-dire l'homme qui l'a dite ou écrite et qui l'appelle la vérité. Est-ce trop pour les agneaux de l'anarchie qui ne bêlent que la liberté? Un homme du génie le plus positif qui ait vécu depuis Machiavel, et qui n'était pas du tout catholique, mais au contraire un peu libéral, disait avec la brutalité d'une décision nécessaire : « Ma politique est de tuer deux hommes, quand il le faut, pour en sauver trois. » Cela n'est pas si mal! Or, en tuant Luther, ce n'est point *trois hommes* qu'on sauvait

Oui, M. Barbey d'Aurevilly a parfaitement raison lorsqu'il s'écrie :

Il n'est maintenant, et il ne peut y avoir que deux thèses en présence : la thèse de l'Autorité (qui implique Dieu) avec toutes ses conséquences [1], et la thèse de la Liberté (qui implique l'homme sans Dieu) avec toutes les siennes.

Nous voilà prévenus ; nous l'étions déjà par le style de MM. les autoritaires [2]. Malheureusement, si

au prix *de deux;* c'étaient des *milliers* d'hommes au prix *d'un seul.* Du reste, il y a plus que l'économie du sang des hommes : c'est le respect de la conscience et de l'intelligence du genre humain. Luther faussait l'une et l'autre. Puis, *quand il y a un enseignement et une foi sociale,* — c'était le catholicisme alors, — *il faut bien les protéger et les défendre sous peine de périr un jour ou l'autre comme société.* (Évidemment; aussi est-ce pour cela que nous ne voulons ni d' « un enseignement, » ni d'une « foi sociale »). De là des tribunaux spéciaux, des institutions pour connaître des délits contre la foi et l'enseignement. L'INQUISITION EST DONC DE NÉCESSITÉ LOGIQUE DANS UNE SOCIÉTÉ QUELCONQUE. » (J. BARBEY D'AUREVILLY, *Les Prophètes du passé.*)

Le livre qui contient ces gentillesses est dédié à une femme, Mme la baronne Almaury de Maistre. La foi qui soulève les montagnes change aussi les agneaux en tigres.

[1] Nous les connaissons maintenant : l'inquisition et le bûcher.

[2] Ces Messieurs n'ont pas deux styles, il n'en ont qu'un qu'ils se repassent de main en main, et qui conserve toujours la même fraîcheur. On se rappelle les invectives de M. de Pontmartin et de M. Louis Veuillot contre Béranger, voici maintenant un échantillon des aménités publiées par le *Nain-Jaune* (21 juillet 1863), et signées : Barbey d'Aurevilly, à l'adresse de M. Renan. Il s'agit de *la Vie de Jésus.*

L'avis du critique sur l'œuvre peut se résumer en quelques mots : « Ce livre est plein de ridicules *monstrueux, abjects et imbéciles....* Je nie le bon sens dans ce livre; je nie le talent *relevé, constant, formidable*; je nierais même le style, si on me poussait. »

Quant à l'homme, d'après M. Barbey : « C'est un expulsé de sémi-

jusqu'à présent nous avons rencontré, parmi les ennemis de Béranger, tous les ennemis de la démocratie, si nous devons rencontrer encore des adversaires sérieux du chansonnier, parmi les libéraux qui voudraient mettre à la portion congrue le « peuple d'en bas » et la liberté elle-même, ces ennemis naturels, ces adversaires logiques ne sont pas les seuls antagonistes du poëte populaire.

Le parti démocratique lui-même a fourni son contingent d'attaques injustes et cruelles contre l'homme qui a le plus complétement personnifié les tendances révolutionnaires de notre époque, en s'efforçant de *démocratiser* la poésie, cette reine altière et dédaigneuse, dont les regards ne s'étaient guère abaissés sur les humbles sans loisir et sur les pauvres d'esprit, c'est-à-dire les ignorants. Des hommes distingués, à l'intelligence ouverte, aux aspirations généreuses, ont méconnu, chez Béranger, le caractère et le talent, parce qu'ils se sont placés au point de vue exclusif de leurs systèmes individuels, au lieu de s'appliquer à comprendre le rôle vrai du chansonnier. Diverses considérations se sont jointes pour quelques-uns à cette première préoccupation.

Beaucoup d'entre eux ont cédé à l'irritation générale causée par les dithyrambes maladroits de cer-

naire qui a de l'évêque rentré dans le ventre; » un « grippe-soleil du Dr Strauss..... une organisation à sang blanc et froid..... un baveur de sucre candi arséniqué... . un critique qui se vante de déterrer des truffes à chaque pas et dont je nie la supériorité de *groin;* » il est « cauteleux et poltron, » etc.

Rien n'y manque, ni le choix, ni même le nombre sacré des épithètes qui se succèdent par trois.

tains amis intimes du poëte. Ils ont écouté ces voix, fort égoïstes, fort intéressées souvent. Au lieu d'étudier le politique et le moraliste dans ses propres œuvres, ils l'ont accepté travesti, défiguré par des peintres infidèles et sans talent. D'autres, enfin, ont oublié soixante ans de la vie du chansonnier pour ne se rappeler qu'un jour de funérailles.

Il va sans dire que Béranger, condamné comme révolutionnaire et socialiste par les hommes du parti religieux et monarchique, même par M. Sainte-Beuve, va se trouver accusé par les démocrates d'avoir plus ou moins trahi la révolution et méconnu les tendances, les besoins de l'esprit moderne.

M. PROUDHON.

Un philosophe crie : Eh quoi !
Quelqu'un a cru, cervelle folle,
D'une idée accoucher sans moi !
Il n'en sort que de mon école !
(Béranger, *Histoire d'une idée.*)

M. Proudhon, malgré sa tendance visible au paradoxe, restera dans l'histoire comme l'un des esprits les plus originaux du XIX[e] siècle. Il a osé penser par lui-même, et, chose plus rare encore, s'il est possible, il a osé dire nettement ce qu'il pensait. Toutes les idées de M. Proudhon ne nous paraissent pas également justes, tout ce qu'il soutient ne nous semble pas démontré, mais s'il y a lieu de se séparer de lui en beaucoup de points de détails, il faut savoir reconnaître qu'il a porté une

main hardie et puissante sur le vieil édifice social où nous continuons de nous abriter moitié par habitude, moitié par faiblesse.

M. Proudhon, quand il rêve l'application de ses propres principes, quand il veut leur donner une réalité matérielle, n'est pas exempt d'erreurs ; mais lorsqu'il attaque nos préjugés et nos croyances surannées, lorsqu'il rompt avec les vieilles traditions jacobine et socialiste, lorsqu'il renverse et détruit en un mot les bases mêmes de l'ordre social soi-disant nouveau qui nous régit, M. Proudhon accomplit une œuvre courageuse et durable. Il a prononcé quelques-uns de ces mots révélateurs dont la vérité profonde a pour résultat d'effaroucher les consciences timides, mais, le premier effroi passé, on reviendra à une appréciation plus exacte de sa pensée, on verra mieux où ces axiomes redoutés doivent nécessairement nous conduire. Certes, la constitution de la société est une œuvre essentiellement collective pour laquelle les forces réunies de tous et de chacun ne sont pas de trop. A cette tâche, un seul homme, eut-il le plus grand génie joint à la plus prodigieuse volonté, userait son génie et sa volonté. Quoiqu'il fasse, il serait néanmoins un homme, c'est-à-dire un être incomplet, et ses plus beaux efforts n'aboutiraient qu'à produire un système étroit d'où seraient éliminés bien des éléments contradictoires qui s'amalgament heureusement dans l'humanité, et ne se retrouvent jamais avec un égal développement dans chaque individu. Semblable au Dieu de la Genèse, le plus petit philosophe fait l'homme à son image et cherche de bonne

foi le bonheur des autres là où il trouverait son propre bonheur. Ceux-ci suppriment d'un trait de plume le sentiment et la passion ; ceux-là méconnaissent les besoins les plus légitimes et les plus élevés de l'intelligence ; tel comme Platon chasse les poëtes de sa République ; tel comme Jésus proscrit le monde réel tout entier et déshérite quinze siècles de toute organisation sociale reposant sur une juste notion des droits et des devoirs.

M. Proudhon n'a pas toujours échappé à des errements de cette nature, mais le fond même de sa méthode et ses tendances sont excellents.

Cet écrivain révolutionnaire a un autre mérite, le plus grand de tous à nos yeux : il est lui-même et met brutalement les points sur les *i*. Il aime mieux les gros mots que les vilaines choses, et ne se pique point de cette politesse affadissante où se complaisent aujourd'hui tant de libres penseurs. La périphrase et les circonlocutions ne sont point son affaire ; il va droit au but ; il dit ce qu'il veut dire, et le dit avec les mots qui le disent le mieux.

Dans le monde actuel, cette franchise s'appelle de la brutalité, soit ; mais nous croyons que les questions pendantes gagneraient énormément à être traitées avec cette brutalité, si tous nous avions le courage d'exprimer hautement notre opinion, tandis que notre système de ménagements infinis et de compromis perpétuels augmente la confusion des idées et retarde à notre propre détriment la solution des problèmes posés. Jamais on n'a vu peut-être autant qu'à notre époque, l'homme séparer sa vie en deux parts distinctes ; l'une vouée aux plus

hardies spéculations de l'intelligence, l'autre consacrée à racheter par la prudence des actes, l'imprudence des paroles. On s'inquiète peu de mettre d'accord ses convictions et sa conduite. On n'est même un homme de bonne société qu'à la condition de sacrifier dans la pratique ses principes les plus importants et les plus arrêtés.

On est philosophe, on combat l'Église, on est l'adversaire déclaré du catholicisme, on l'écrit, du moins, dans de gros livres qui rapportent honneur et profit ; mais on prend soin que les enfants fassent leur première communion et l'on envoie sa femme à confesse [1]. Voyez tous ou presque tous les hommes qui se piquent de travailler pour l'affranchissement de leurs concitoyens, et leur prêchent, soit en vers, soit en prose, ou la religion naturelle, ou le renversement de toute croyance religieuse : ils se marient à l'église, et vous apprenez, non sans quelque étonnement, que ces héros de la libre pensée, ces apôtres de l'avenir n'ont su convertir ni leur femme, ni leur sœur ; qu'ils n'ont pas jugé à propos d'élever leurs enfants dans la foi de leur père.

Ils veulent éviter le scandale, et comme les beaux mots ne manquent jamais au service des mauvaises causes, ils appellent cela de la tolérance. Ils oublient que la tolérance consiste à respecter les convictions des autres, et non pas à renoncer au légitime usage de notre influence mise au service de la vérité.

Il y a bien de la faiblesse et, malheureusement

[1] Un de nos prétendus philosophes hardis prie ses invités, lorsqu'il donne à dîner, de ne point parler de religion pendant le repas : « Ma femme et mes enfants sont catholiques, dit-il. »

aussi bien du calcul, dans cette prétendue tolérance. Certes, les relations sociales en deviennent plus agréables et plus répandues. Par ses livres, on appartient à l'*avenir*, par sa femme et ses enfants, on appartient au *passé*, et tout cela contribue à rendre le *présent* fort agréable. Mais quelle direction sérieuse sont capables d'imprimer à l'opinion publique des hommes qui se prétendent dépositaires de la vérité et qui en font si peu de cas pour ceux qu'ils aiment le plus, pour la compagne de leur vie, pour les jeunes êtres dont ils ont la responsabilité directe? De deux choses l'une, ou cette vérité que vous proclamez, la plume à la main, dans votre chaire, à la tribune, est bonne ou elle est mauvaise; ou vous avez la foi ou vous faites un métier. Si vous croyez à ce que vous dites, comment portez-vous plus d'intérêt à des étrangers que vous tentez de convertir, qu'à vos proches que vous laissez volontairement dans l'erreur? Si vous faites un métier.. Mais non, vous êtes sincères, seulement vous êtes faibles, et votre caractère n'est pas à la hauteur de votre esprit. Aussi votre action sur le vrai peuple n'a-t-elle rien de sérieux. Lui, l'ignorant et le mercenaire, il n'a ni le moyen d'acheter vos livres, ni le temps de les lire, mais il sait que vos filles s'élèvent au couvent, et il connaît le directeur de votre femme : cela lui suffit, il vous juge.

Ce n'est pas ainsi qu'on agissait au XVIe siècle, en face des bûchers de l'inquisition et des gibets de la royauté. Les réformateurs prêchaient dans leurs écrits et dans leur vie; ils confessaient leur foi en tout et partout : leur mort était leur plus beau

sermon. Aussi enlevèrent-ils à Rome la moitié de l'Europe. Si demain tous ceux qui ont cessé de croire aux mystères de la religion cessaient de se marier à l'Église, de faire baptiser leurs enfants et de convoquer le clergé autour du cercueil où repose le plus souvent le corps d'un impie mort sans confession, leurs écrits, leurs discours auraient une immense et profonde portée, car il n'y a que la vie de l'homme qui fasse les paroles écoutées et les livres populaires [1].

Cette singulière et commode façon d'entendre le devoir a d'autres inconvénients moins graves, mais non moins réels. L'irrésolution de notre conduite, en effet, gagne nécessairement jusqu'à notre style. De même que nous n'osons agir, nous n'osons écrire. Nous n'allons au bout de nos idées, ni dans l'action, ni dans la parole. Sous prétexte d'indulgence, de politesse, de respect, nous entortillons notre pensée en mille circonlocutions énervantes. Nous nous accoutumons à pallier nos sentiments [2], à ne conclure qu'à moitié, à glisser, la nuit, des pétards incendiaires sous les portes que nous devrions abattre au grand jour. La netteté du langage disparaît, emportant la netteté des idées; notre prudence se retourne contre nous-mêmes, et, à force de ne jamais tout dire, nous finissons par ne jamais tout penser.

[1] Le public ne s'y trompe jamais : il admire la mort de La Mennais, il honore celle du sénateur Vieillard, et il hausse les épaules en apprenant les conversions subites de tant d'hommes qui démentent leur vie entière à l'instant qui devrait la consacrer.

[2] En tête d'un célèbre article de la *Liberté de penser* sur *la Vie de Jésus*, publié en 1849, on lisait cette belle sentence : « La science ne

Quelques hommes font exception à cette règle, Béranger et M. Proudhon, par exemple [1]; mais à l'instant tout le monde se lève contre eux. Nul plus que le chansonnier n'a soigneusement, *strictement mis en pratique*, après les avoir mis en vers, les principes qu'il avait regardés comme vrais. Nul n'a pu dire d'une voix plus ferme : Lisez-moi, écoutez-moi, *interrogez ma vie*. Aussi, d'un commun accord, tous ceux qui l'ont attaqué, ont appelé calcul et fausse bonhomie ou même hypocrisie cette conduite admirable et rare. On sent que la vie de Béranger est ce qui les blesse le plus. Ils y voient, sans le dire, un mauvais exemple et une satire sanglante autant que méritée.

Quant à M. Proudhon, les colères qu'il soulève tiennent beaucoup moins également à ses idées qu'à sa franchise. Il parle sur un ton net et vigoureux qui dérange toutes nos habitudes. Il pose les problèmes avec une clarté fâcheuse pour les habiles et les prudents si fiers de nous donner la vérité comme les homœopathes nous donnent les poisons, par quantités impalpables. Il crie, à tue-tête, le secret — véritable secret de comédie — que tout le monde se murmurait à l'oreille.

La vie de Béranger et le verbe de M. Proudhon rachèteront pourtant bien des fautes, bien des faiblesses de notre époque, et témoigneront plus tard en faveur du XIX[e] siècle.

connaît point le respect. » — Quelques années plus tard (1858), elle avait disparu dans le volume de *Mélanges* où l'article était reproduit.

[1] Il convient d'y joindre M. Michelet dont la vie toute de combat, le noble et généreux talent resteront comme un bel exemple à suivre.

Cependant, M. Proudhon, absorbé dans ses spéculations philosophiques, finit par y concentrer l'univers ; c'est une faute à laquelle aucun homme n'échappe. Nous avons en nous-même un idéal auquel nous rapportons tout, où notre imagination s'étend à l'aise et se sent chez elle. Plus nous aimons fortement nos idées, plus elles nous soutiennent dans la lutte, mais aussi plus elles nous aveuglent sur tout ce qui s'en éloigne, sur tout ce qui les contredit. Veut-on juger équitablement les autres? il faut savoir sortir de soi-même, se placer au point de vue général et purement humain. Peu d'hommes de combat ont cette puissance, sont capables de cet effort héroïque. La résistance les surexcite, le bruit de la bataille les exalte : ils oublient tout, et ne tendent plus qu'au triomphe de leur système. Une semblable préoccupation a, croyons-nous, égaré M. Proudhon au sujet de Béranger. L'auteur de *La Justice dans la Révolution et dans l'Église*, n'a vu qu'un côté du chansonnier, celui par lequel il rentrait dans une des classifications de l'écrivain révolutionnaire. Il a fallu, dès lors, que le poëte y passât tout entier. Cela n'était possible qu'en le mutilant, et M. Proudhon, qui n'a pas le temps d'y regarder de si près, l'a mutilé.

On a beaucoup parlé du jugement de M. Proudhon sur Béranger, nous avons même dit que le *Figaro* l'avait cité en partie, mais en le tronquant d'une façon si indignement perfide, que le public a dû être complétement trompé sur les opinions de l'illustre écrivain. Malheureusement pour ceux qui

auraient voulu recourir au texte même, l'ouvrage intitulé : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, a été saisi, condamné, supprimé, et un petit nombre de curieux seulement ont eu entre les mains des exemplaires de ces trois remarquables volumes.

Le passage consacré au chansonnier ne se trouvant pas désigné parmi ceux qui attirèrent les foudres du parquet et du tribunal, nous croyons pouvoir le citer en entier. Ce sera rendre un véritable service à M. Proudhon, à Béranger, au public.

Voici ce morceau [1]. Nous le reprendrons ensuite en détail, mais laissons d'abord la parole à l'éminent publiciste :

Une réaction vient de se déclarer contre le célèbre chansonnier, à propos de sa publication posthume. Je crois cette réaction mal fondée dans ses motifs, mais en partie juste.

Que Béranger ait passé les vingt dernières années de sa longue existence à rimer une centaine de chansons au-dessous du médiocre, il en avait parfaitement le droit, et c'est nous qui sommes des sots de les lire [2]. Que l'insignifiance de ses Mémoires soit poussée jusqu'au commérage, est-ce sa faute si nous attendions de lui des révélations? Que son chauvinisme soit en 1857 ce qu'il était en 1825, cela prouve tout juste que le monde a marché depuis 32 ans et que Béranger est resté ce qu'il était ; — qu'il s'en vienne resasser, quand l'histoire est ouverte, la postérité saisie, l'opposition éteinte, de stupides calomnies contre les Bourbons, et se croie pour cela un grand citoyen, c'est une infirmité d'esprit à porter au compte de la vieillesse ; — qu'il demande pardon au lecteur des gri-

[1] Tome IIIe, 11e étude, BÉRANGER (p. 382 à 386), 1858.

[2] Il s'agit des DERNIÈRES CHANSONS.

voiseries de son jeune temps, je ne le trouve pas de mauvais exemple; — qu'il implore le *Dieu des bonnes gens*, le Dieu de Jean-Jacques, le Dieu de Maximilien, le Dieu d'Alphonse de Lamartine, après l'avoir si drôlement chansonné, on n'en peut rien conclure, sinon que Béranger, tout révolutionnaire et esprit fort qu'il se croyait, entendait aussi peu la révolution que la philosophie; — qu'au lieu de se lancer, comme tout l'y invitait, dans la carrière politique, il ait arrangé sa petite vie loin du flux et du reflux de la popularité, des orages du parlement et des écueils du pouvoir, ménager de sa réputation, craignant sur toute chose de se compromettre, désireux de ne se brouiller avec personne et de s'assurer un superbe enterrement, il serait d'autant plus injuste de l'en blâmer, qu'il se faisait justice et qu'en pareil cas tout individu doit être cru sur parole.

BÉRANGER N'EN RESTE PAS MOINS LE PREMIER POÈTE FRANÇAIS DU XIX[e] SIÈCLE : de quel calibre est cet homme?

Béranger appartient à la Révolution, sans nul doute; il vit de sa vie; ses chansons, comme les fables de Lafontaine, les comédies de Molière et les contes de Voltaire, ont conquis parmi le peuple et les hautes classes une égale célébrité. ET C'EST CE QUI ÉLÈVE BÉRANGER AU-DESSUS DE TOUS LES POËTES CONTEMPORAINS : *en fait d'art et de poésie, une pareille universalité d'admiration est décisive et dispense de tout autre argument.*

Béranger est-il INITIATEUR comme furent les anciens lyriques, comme Homère, Virgile, Corneille, Boileau, Molière, Lafontaine, Voltaire? A-t-il en lui le concept, l'idée?

A cette question, je réponds sans hésiter : non, Béranger n'a rien du poëte initiateur; c'est un écho, une harpe éolienne. Lui-même le dit quelque part : Je suis un luth suspendu, qui résonne dès qu'on y touche [1]. Que la voix publique vienne

[1] Béranger ne le dit pas tout à fait dans ce sens. Les vers auxquels M. Proudhon fait allusion sont extraits d'une chanson intitulée : LE

ébranler son âme, il chantera; lui-même ne la devance pas. Seul il se trompe constamment; il ne connaît ni sa route, ni son étoile.

Pour le style et les mœurs, je parle ici des mœurs poétiques, c'est simplement un disciple de Voltaire et de Parny; aucune qualité propre ne le distingue, si ce n'est peut-être la fatigue et l'obscurité trop fréquente de ses vers. Sa plaisanterie et ses gaudrioles sont en général puisées à deux sources suspectes, l'impiété et l'obscénité. Ses chansons bachiques n'ont pas non plus la joie franche des chansons gauloises; *elles sont d'un poëte qui se met à table*, il y a de la recherche, de la préméditation, trop de philosophie. Béranger est sérieux, point naïf, souvent tendu et forcé, jamais aviné. Il serait demeuré un poëte médiocre, si les circonstances où il vécut ne lui avaient fait trouver une autre veine [1].

REFUS, *chanson adressée au général Sébastiani*, qui voulait venir en aide au chansonnier.

Un ministre veut m'enrichir,
Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche.
Mes besoins ne sont pas nombreux;
Mais quand je pense aux malheureux,
Je me sens né pour être riche.
....

....
Gardez vos dons : je suis peureux,
Mais si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,
Sachez bien qui vous a vendu :
Mon cœur est un luth suspendu;
Sitôt qu'on le touche, il résonne.

[1] Cependant M. le comte Clément de Ris, dans une étude fort remarquable sur Béranger, cite un fragment du poëme de *Clovis* auquel le chansonnier travaillait vers le commencement de l'Empire.

Pour le fond, il n'a pas plus d'invention et d'initiative.

D'abord il chante l'amour grivois, et rétrograde de Rousseau à Brantôme et à Boccace, et toute cette partie de son œuvre serait à dédaigner, si, *par la vivacité des tableaux et le mordant de la vérité, sa chanson licencieuse de pensée et de fait n'était devenue une satire d'un genre supérieur à celui d'Horace et de Juvénal* [1]. *Ma Grand'Mère* EST UNE DE CES PIÈCES INCOMPARABLES, dont je doute que le poëte ait eu lui-même

M. Edouard Fournier l'a retrouvé dans les *Saisons du Parnasse,* recueil poétique de l'époque :

Le soleil voit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles.
Familles et palais il verra tout périr;
Il a vu mourir tout, tout renaître et mourir;
Vu des hommes formés de la cendre des hommes;
Et, lugubre flambeau de la terre ou nous sommes,
Lui-même, à ce long deuil fatigué d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

Ces huit vers ne semblent-ils pas annoncer que Béranger, en dehors de la chanson grivoise et de la chanson politique, aurait pu, s'il avait voulu se consacrer aux *grands* genres, trouver de nobles accents, dignes un jour de nos meilleurs lyriques contemporains?

Il faut également remarquer que ces vers contenant une prophétie assez menaçante pour les têtes couronnées furent récités par le « courtisan » Béranger (car l'épithète lui a été donnée) au prince Lucien, vers 1804. Comme le dit Béranger lui-même (*Ma Biographie*), « il était au moins étrange de réciter de pareils vers à un homme nouveau, dans la splendide galerie où il me recevait : c'était se donner l'air du prophète Habacuc. Mon indulgent auditeur n'en loua pas moins ma méditation. »

[1] Gœthe dit presque la même chose : « Dans presque toutes les chansons (de Béranger) le fond est immoral, graveleux, et elles me répugneraient au dernier point si un talent aussi marquant que celui de Béranger ne les rendait supportables, gracieuses même. » (*Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.*)

la conscience, et QUI N'A DE MODÈLE EN AUCUNE LANGUE [1].

Dans ses chansons politiques, Béranger n'est que l'écho des passions de son temps : il grandit avec l'opposition libérale ; il monte avec les souvenirs, avec les passions bonapartistes. — Que fait-il en 1810 et 1811, quand le despotisme impérial, parvenu à son apogée, a fait taire la Révolution? Chante-t-il la liberté et la République? Non : il est tout entier à Comus, Bacchus, Vénus ; il attendra les Bourbons et la Charte. — Que fait-il encore, de 1812 à 1815, quand la France est écrasée sous les désastres, et que les armées étrangères ont établi leur quartier général à Paris? Il chante des gaudrioles, *le roi d'Yvetot* [2] *le Sénateur, Roger Bontemps, les Gueux, la Grande Orgie*, etc., etc. Ce ne sont pas les *Gaulois et les Francs*, ni le *Bon Français*, ni la *Requête des Chiens de qualité*, ni l'*Opinion de ces Demoiselles*, qui peuvent racheter cet étrange oubli du poëte patriote. Certes, on n'était pas trop malheureux en France, on riait, on chantait, on dansait, on s'amusait durant ces affreuses invasions, s'il faut s'en rapporter au répertoire de Béranger. Ce n'est que plus tard, au retentissement de la tribune, à la voix des députés libéraux, de Manuel, de Benjamin Constant, de Foy [3], quand l'ennemi a évacué la France, que le rouge monte au visage du poëte, et qu'il prend son élan. *Le Marquis de Carabas, Mon Ame* sont de 1816 ; *la Vivandière* et *le Champ d'asile*, deux chants épiques, de 1817 et 1818. De ce jour nous possédons Béranger : il ne s'arrêtera plus. Après 1830, *retiré de la politique*, MAIS TOUJOURS FIDÈLE AU MOUVEMENT DES IDÉES, *il deviendra encore le prophète du socialisme.*

[1] Qu'en pense M. Sainte-Beuve?

[2] C'est une erreur. *Le roi d'Yvetot* a été composé et répandu dans le public longtemps avant les désastres de l'Empire, à l'époque ou Napoléon était encore dans toute sa puissance : « plusieurs mois avant les victoires de Lutzen et de Bautzen, » dit Béranger lui-même (*Ma Biographie*).

[3] « *Tous de la canaille*, » au dire du *Figaro*.

Dans cette longue suite de petits poëmes, au nombre de plus de trois cents, et qui, placés bout à bout, formeraient une espèce d'épopée, Béranger montre-t-il une intelligence véritable du mouvement historique, des passions de son époque, du droit et de l'avenir de la Révolution ?

Il n'en est rien. Béranger a si peu le secret des choses que c'est précisément à son ignorance qu'il a dû son succès. Jamais homme plein des hautes pensées que pouvait suggérer à un Royer-Collard, par exemple, à un Saint-Simon, la marche des choses, ne se fût avisé de mettre ces pensées en chansons [1] : il en aurait fait un poëme épique, tout au moins des tragédies [2]. Jusqu'à trente ans, Béranger avait été rimeur aussi malheureux qu'obstiné ; peu à peu cependant il s'était rompu au couplet ; il avait acquis, dans le *genre inférieur* du refrain, un vrai talent lorsque la Restauration arriva.

En homme d'esprit et de pratique, Béranger songea donc à tirer parti de ses moyens. Son éducation était faite, et le contraste des idées et des événements avec le cadre de la chanson, la seule forme poétique dont il disposât, ne pouvait

[1] M. Renan, on se le rappelle, adresse presque textuellement le même reproche à Béranger. Et pourtant qui se serait attendu à trouver d'accord, dans un même dédain pour la chanson, et par conséquent pour son public spécial, le théocrate Breton et le démocrate Franc-Comtois, l'auteur de *la Vie de Jésus* et l'auteur de *la Justice dans la Révolution et dans l'Église?*

[2] Se figure-t-on Royer-Collard mettant *les droits de l'homme* en poëme épique, et Saint-Simon le socialisme en tragédie, ni plus ni moins que M. Gagne, l'auteur incompris de l'UNITÉIDE, en douze chants et soixante actes, et du CALVAIRE DES ROIS, *Régi-tragédie-épique, historique et nationale*, en cinq actes et en vers ?

Cette dernière pièce « compte mille personnages parmi lesquels le poëte englobe les sept cent vingt-un représentants de la Convention, » etc. [1]. Décidément je préfère le *Vieux Vagabond et Jeanne la Rousse.*

[1] M. VICT. CHAUVIN, *Revue de l'Instruction publique.* 28 janvier 1864.

manquer de produire, pour le sublime comme pour le ridicule, des effets surprenants. Il mit en couplet, sur des airs connus, non pas l'*idée*, qu'il n'eut jamais, mais le *sentiment révolutionnaire*, tel que le lui offraient les souvenirs de 93, la bataille impériale, le débat constitutionnel et cette longue figure de l'ancien régime qui revenait, comme un spectre, en la personne des émigrés. La littérature française se trouva ainsi *enrichie par l'exhaussement de la chanson d'un genre nouveau dans lequel Béranger n'avait pas trouvé de modèle et restera sans égal*, l'histoire et la poésie ne se répétant jamais.

Du reste, la Révolution est demeurée pour Béranger un mythe, l'Empereur une idole, les princes de Bourbon l'ennemi. Sous tous les rapports sa pensée est courte, défectueuse, arriérée, contradictoire. La preuve, c'est qu'il a beaucoup perdu de sa réalité ; dans trente ans les trois quarts de ses chansons n'auront plus de valeur. Les vingt dernières années, il les a passées à remâcher ses plus heureux refrains et à regretter ses amours ; il est mort déiste. Comme Rousseau, *il fut par la prédominance de l'élément féminin, un agitateur en qui la passion débordait la conscience ; il a servi la Révolution, mais il a fait baisser le sens moral et dérouté le sens politique* ; s'il montre quelque vérité d'entendement c'est dans l'architecture de ses chansons, dont chacune forme un *crescendo* continu, un tout logique et complet, parfois même comme la miniature d'un poëme épique.

Ce morceau de critique est, si nous ne nous trompons, l'étude la plus sérieuse, la plus sincère que nous ayons encore rencontrée depuis que nous avons commencé cette longue revue des amis et des ennemis du chansonnier.

En élaguant de ces pages quelques exagérations que M. Proudhon semble disposé à reconnaître,

dans une certaine mesure [1], en adoucissant plusieurs traits, en faisant la part légitime des injustices auxquelles des vues systématiques ont entraîné l'écrivain, ce jugement sur Béranger reste, à notre avis, des plus remarquables et même, par moments, des

[1] LETTRE DE M. PROUDHON A M. PAUL BOITEAU :

« Je n'ai jamais reçu de lettre de Béranger ; je ne savais rien de » la communication que lui avait faite mon ami, M. Haag [1], de mon » livre des *Contradictions ;* je n'ai même jamais eu le plaisir de voir » le grand chansonnier. Quand je suis arrivé, en 1848, à l'assemblée » constituante, il n'y était plus. Maintes fois, depuis cette époque, » j'ai souhaité d'être présenté à lui ; malheureusement, je savais ou » croyais savoir qu'il avait peu de sympathie pour mes études, qu'il » redoutait la direction de ma pensée, et me regardait même comme » un des esprits les plus dangereux de l'époque. J'ai dû rester sur la » réserve ; j'ai regretté de n'avoir pas connu l'homme ; *je n'avais » besoin de rien pour juger et aimer le poëte.*

» Je crois avoir été juste envers Béranger, qu'on a, selon moi, » suivant la mauvaise habitude du pays, un peu flatté et surfait et » *qu'aujourd'hui on déprécie trop*. J'ai dit qu'il existait de lui » *trente ou quarante chefs-d'œuvre qui le plaçaient au-dessus » d'Anacréon et au niveau d'Horace ;* ce n'est pas rien qu'un pa- » reil éloge. *Peut-être cependant le dépit que m'a causé la lec- » ture de ses œuvres posthumes m'a-t-il arraché quelque mot » sévère : s'il en est ainsi, je réclame indulgence.*

» Je regrette infiniment, Monsieur, de ne pouvoir contribuer à » votre publication, qui m'aurait rattaché par un fil d'araignée à » l'homme que vous célébrez, et dont à vingt ans je savais le recueil » par cœur. C'est un des mille déplaisirs que m'a valu l'excentricité » apparente de mes opinions. J'ai vécu dans l'isolement, et j'y ajoute » aujourd'hui les tristesses de l'exil. » P.-J. PROUDHON. Ixelles-lez-Bruxelles, 18 juin 1859. (*Corresp.*, t. III, p. 380)

[1] Le nom de MM. Haag frères rappelle la publication de la *France protestante* et l'*Histoire des dogmes chrétiens* par M. Eug. Haag seul, deux ouvrages où la plus sérieuse érudition se trouve jointe aux tendances les plus élevées. C'est un heureux et rare mélange de la science allemande et de la clarté française.

plus vrais. Il n'y a là aucun blâme sur l'abstention politique de Béranger après 1830, aucune de ces insinuations dont on a tant abusé à l'égard du poëte populaire. M. Proudhon se place cependant au point de vue politique, et c'est à ce point de vue surtout qu'il condamne Béranger; mais, avec l'auteur des *Contradictions économiques*, nous ne sortons pas de la grande politique, de la politique des principes. Il ne s'amuse pas à reprocher au chansonnier sa démission de représentant du peuple; il ne lui demande pas pourquoi, vieillard fatigué, ayant depuis longtemps renoncé à la poésie militante, il n'a pas retrouvé la verve de sa jeunesse et l'inspiration de son âge mûr pour décocher des couplets contre le nouvel Empire. M. Proudhon voit les choses de trop haut; il ne se perd pas dans ces infiniment petits détails, et nos enfants, s'ils valent mieux que nous, s'étonneront un jour des futiles motifs de nos grosses colères et de nos grandes ingratitudes. Il faut reconnaître d'autre part que M. Proudhon n'est pas sorti un instant de son rôle de critique jugeant un homme littéraire sur son œuvre littéraire. A peine fait-il allusion, en passant, au désir du chansonnier de ménager sa réputation. Il ne l'accuse pas de fausse bonhomie, ni de calcul continuel, ni d'égoïste et vulgaire habileté; il dit même « qu'en pareil cas, tout individu doit être cru sur parole. » En somme, il résulte des propres expressions de l'écrivain, que, à ses yeux, « Béranger est le premier poëte français du siècle, » que ce poëte « appartient sans nul doute à la Révolution, qu'il vit de sa vie. » Nous pouvons en croire l'auteur : il doit s'y con-

naître, et personne, jusqu'à présent, n'a suspecté sa foi ni même son ardeur révolutionnaire. Il constate de plus que les *Chansons*, « comme les fables de La Fontaine, les comédies de Molière et les contes de Voltaire (voilà certes Béranger en grande et noble compagnie) ont conquis parmi le peuple et les hautes classes une égale célébrité ; » puis il ajoute : « Et c'est ce qui élève Béranger au-dessus de tous les poëtes contemporains ; en fait d'art et de poésie, une pareille universalité d'admiration est décisive et dispense de tout autre argument. » Au sujet des chansons bachiques, M. Proudhon déclare qu'elles n'ont pas la joie franche des chansons gauloises, et il a raison pour presque toutes, de même qu'il saisit admirablement la nuance de la gaîté licencieuse du poëte lorsqu'il s'écrie : « Elles sont d'un poëte qui se met à table. » L'expression est aussi jolie que vraie, aussi délicate qu'exacte. Il a encore raison en trouvant Béranger « sérieux, point naïf, souvent tendu et forcé (pas *souvent*, mais *quelquefois*), jamais aviné. » C'est bien là le poëte que de fâcheux contemporains n'ont pas craint d'appeler un « poëte de cabaret. »

M. Proudhon n'est point indulgent pour le relâchement des mœurs, et, s'il n'accepte pas la morale chrétienne, il a une autre morale non moins sévère, nous allions presque dire non moins étroite. Cependant, à l'occasion du caractère grivois de certaines œuvres du chansonnier national, s'il fait des réserves, il se montre encore juge équitable et homme de goût.

Suivant lui, Béranger « chante d'abord l'amour gri-

vois et rétrograde de Rousseau à Brantôme et à Boccace. » Serait-ce là un mal? Rousseau, à aucun point de vue, n'est français, et nous sommes parfaitement de l'avis de M. Proudhon, quand il affirme que la décadence de la littérature française commence à Rousseau. Qu'y a-t-il d'étonnant alors à ce que le *français* Béranger n'ait point admis la conception de l'amour intronisée au XVIIIe siècle par l'auteur des *Confessions*? à ce qu'il remonte naturellement jusqu'aux Gaulois, jusqu'« aux aïeux », Villon, Rabelais, Régnier et Voltaire, qui n'a guère connu, lui non plus, ce sentiment poussé à l'excès et devenu presque une maladie qu'on appelle aujourd'hui l'amour? « Rarement, continue M. Proudhon, il s'élève jusqu'au sentiment et à l'idéal. » Rarement s'applique assez bien à l'*idéal*, compris d'une certaine façon, quoique Béranger ait prouvé en plusieurs endroits que cette corde ne manquait pas à son instrument poétique. Mais s'il s'agit du sentiment, il suffit de lire attentivement les *Chansons* pour se convaincre qu'uni à l'esprit, revêtu fréquemment d'une forme légère, exprimé par des mots simples, il anime un grand nombre de ces petites compositions sans les alourdir, en leur prêtant un charme de plus et réellement original : la sensibilité souriante. Du reste, M. Proudhon reconnaît aussitôt que « par la vivacité des tableaux et le mordant de la vérité, sa chanson, licencieuse de pensée et de fait, est devenue une satire d'un genre supérieur à celui d'Horace et de Juvénal [1]. *Ma Grand'-Mère* est une de ces pièces in-

[1] Ailleurs, (t. III, p. 169), M. Proudhon revient sur cette idée dans les termes suivants :

« Le lyrisme, grâce au ciel, n'est pas de notre littérature ; comme

comparables..... et qui n'a de modèle en aucune langue. »

Ce jugement sur *Ma Grand'Mère* est remarquable à plus d'un titre. Il répond avec une grande netteté aux niaiseries sentimentales et aux vertueuses indignations dont ce joli tableau de mœurs a fourni le prétexte à tant d'écrivains qu'on aurait cru plus intelligents, à qui, du moins, on ne supposait pas cette candeur virginale :

..... Cachez ce sein que je ne saurais voir !

Dès qu'il aborde la question politique, M. Proudhon se montre plus sévère à l'égard de Béranger, sans dépasser toutefois les limites imposées à une saine et loyale critique ; il n'interprète point les intentions et croit le chansonnier sur parole. Aussi n'est-ce point son caractère qu'il met en jeu et s'ef-

la poésie épique, il appartient aux époques religieuses, il tombe lorsque s'ouvre l'âge révolutionnaire. Je l'ai dit, nous sommes chansonniers, rien de plus. La Révolution a produit la *Marseillaise*, et trente ou quarante chansons de Béranger suffiraient, par les principes déjà évoqués, à nous assurer la prééminence sur Horace, Pindare et David. »

Béranger porte un jugement analoguesur le lyrisme français :

« J'avais fait des odes et des dithyrambes ; mais bientôt je crus m'apercevoir que, plantes exotiques transportées de l'antiquité chez nous, ces genres n'y avaient point de profondes racines, malgré tout le mérite de nos grands lyriques. Je n'ose dire que je raisonnai juste, mais il me semble encore que l'ode, comme nous la faisons, pousse à l'emphase, c'est presque dire au faux ; et rien n'est plus contraire à l'esprit français, pour qui *le simple est un des éléments nécessaires du sublime* » (*Ma Biographie*).

M. Proudhon qui trouve la pensée de Béranger « courte et défectueuse, » la trouvera peut-être un peu moins courte, un peu moins défectueuse, en cette circonstance.

force d'amoindrir ou de compromettre, c'est sa portée d'esprit, son intelligence de l'*idée* révolutionnaire, qu'il discute ou même qu'il nie radicalement. Il n'éprouve donc aucun embarras à déclarer que : « Après 1830, *retiré de la politique, mais toujours fidèle au mouvement des idées* (Béranger), deviendra encore le prophète du socialisme. »

Sous cette phrase on ne sent aucune amertume, on n'aperçoit aucune arrière-pensée. Celui qui l'écrit ne semble pas trouver extraordinaire que Béranger se soit retiré de la lice pour laisser la place à de plus jeunes combattants. Il ne suspecte pas sa bonne foi; il croit à la persistance de ses convictions. Expatrié, condamné par les tribunaux de son pays, M. Proudhon ne paraît pas désespéré que le chansonnier finisse ses jours dans sa patrie et ailleurs qu'à Mazas ou à Belle-Isle. Malgré la retraite du poëte politique, il lui accorde le « sentiment révolutionnaire, » et ne transforme pas le silence littéraire de l'écrivain en un acquiescement de l'homme au gouvernement impérial. C'est que M. Proudhon n'éprouve pas le besoin de se poser en martyr au dépens d'un vieux soldat de la révolution, et n'aurait pas cru grandir sa personne, son pays ou son parti en calomniant l'intègre conscience d'un homme de bien, resté fidèle à sa croyance. Il se prononce comme l'avenir se prononcera, et il trouve les termes justes, la nuance exacte, lorsqu'il affirme que :

La littérature française se trouva ainsi enrichie par l'exhaussement de la chanson d'un genre nouveau dans lequel Béranger n'avait pas trouvé de modèle et restera sans égal, l'histoire et la poésie ne se répétant jamais.

Le bon sens public et l'expérience ont prononcé définitivement sur Jean-Jacques : caractère faible, âme molle et passionnée, jugement faux, dialectique contradictoire, génie paradoxal, puissant dans sa virtualité, mais faussé et affaibli par ce culte de l'idéal qu'un instinct secret lui faisait maudire.

Cela est parfaitement juste, et on nous saura gré d'avoir cité ces beaux passages d'un livre si remarquable dont la lecture est interdite à nos concitoyens. Mais pourquoi M. Proudhon place-t-il Béranger entre Rousseau et M. de Lamartine, parmi les *femmelins?* Parce que Béranger est un vulgarisateur, ce qui est vrai, et non un initiateur, ce qui est encore vrai, à prendre le mot dans son sens le plus exclusif.

Béranger est-il *initiateur* comme furent les anciens lyriques, comme Homère, Virgile, Corneille, Boileau (?), Molière, La Fontaine, Voltaire? A-t-il en lui le concept, l'idée? — A cette question, je réponds sans hésiter : Non, Béranger n'a rien du poëte initiateur, c'est un écho, une harpe éolienne.

Comme Rousseau, il fut par la prédominance de l'*élément féminin* (la *faculté de vulgariser*), un agitateur en qui la passion débordait la conscience; il a servi la Révolution, mais il a fait baisser le sens moral (en tant que *femmelin* et non autrement : telle est, croyons-nous, la pensée de M. Proudhon) et dérouté le sens politique.

Nous tenons maintenant le fil d'Ariane, et tous les reproches politiques de M. Proudhon à Béranger s'expliqueront d'eux-mêmes, puisque tous dérivent de cette conception première reposant sur un fait vrai, à savoir que Béranger fut plutôt un *vulgarisateur* qu'un *initiateur*.

Ici, comme il arrive souvent, la logique va en-

traîner M. Proudhon au delà des limites de la vérité. De prémisses justes, il va tirer des conséquences fausses. En effet, il sera toujours dangereux d'appliquer à un homme le raisonnement géométrique, la démonstration par A + B. La nature humaine ne se prête point à cette rigueur de déduction : par sa complexité, elle échappe à toutes ces formules abstraites, instruments merveilleux lorsqu'il s'agit du monde matériel, instruments d'erreur lorsqu'il s'agit du monde moral.

Écoutons M. Proudhon :

1° Béranger est un vulgarisateur : or le rôle de la femme est de vulgariser, ou, en d'autres termes, « de porter l'homme à la justice par l'attrait de la beauté, » donc Béranger est un *femmelin;*

2° Le mouvement de l'idée est l'élément masculin par excellence : or Béranger est un *femmelin*, donc, comme chez Rousseau, le premier des *femmelins*, l'idée se trouble chez le chansonnier, « la passion ou l'affectivité l'emporte sur la raison; »

3° D'où il résulte que Béranger est « un agitateur en qui la passion déborde la conscience, » qui a « servi la Révolution, » sans doute, mais qui a « fait baisser le sens moral et dérouté la politique, » comme tous ceux chez lesquels prédomine « l'élément féminin. »

Le raisonnement est parfait, il porte même tous les caractères de l'évidence, et il faudrait l'accepter s'il s'agissait d'un être de raison et non pas d'un homme, c'est-à-dire d'une créature originale et compliquée en qui se combinent des éléments divers. Ces éléments, le logicien les a violemment éliminés,

moins un, celui sur lequel repose le raisonnement tout entier. Sans doute, Béranger est un vulgarisateur, en ce sens qu'il a vulgarisé, répandu dans la société, dans la société d'en bas surtout, une grande quantité d'idées politiques, religieuses, philosophiques et morales qui, jusqu'alors, restaient en grande partie la propriété exclusive des lettrés, des philosophes et des hommes politiques ; sans doute, il n'a pas été initiateur, en ce sens qu'il n'a pas, à proprement parler, inventé de toutes pièces une nouvelle politique, une nouvelle religion, une nouvelle philosophie, une nouvelle morale.

Béranger fut pendant quinze ans l'écho de son pays. Pendant quinze ans la France et le chansonnier éprouvèrent les mêmes colères, ressentirent les mêmes espérances. C'est là son caractère, son mérite et sa force. Aussi, quand on fait aujourd'hui le procès du poëte, fait-on du même coup le procès de la France et du sentiment national de 1815 à 1830. Mais il ne fallait pas oublier que cette harpe éolienne ne frémissait pas à tous les vents, que cet écho n'avait rien de passif. C'était un écho intelligent, doué d'une personnalité puissante, un écho qui ajoutait ou retranchait des mots dans toutes les phrases venues jusqu'à lui. Béranger écoutait le sentiment populaire et l'exprimait ensuite. Il ne le subissait pas. Homme de bon sens, homme pratique avant tout, il s'appropriait les idées qui naissaient autour de lui, devinait ou prévoyait souvent celles qui allaient naître, se souvenait d'hier, interrogeait aujourd'hui, songeait à demain, transformait ce qu'il semblait adopter — les souvenirs im-

périalistes par exemple, — tenait fortement et quels que fussent les événements à ses convictions intimes — la Révolution et la République, — ne se laissait jamais entraîner au delà de ce qu'il regardait comme possible et immédiatement réalisable. Il chantait, il partageait les rêves de la nation, il ne partageait pas ses illusions, et savait parfaitement où on allait, à quelles étapes il faudrait s'arrêter.

Que la voix publique vienne ébranler son âme, nous dit M. Proudhon, il chantera ; lui-même ne la devance pas. Seul il se trompe constamment ; il ne connaît ni sa route, ni son étoile.

Ceci est vrai et faux tout à la fois. En effet, il a besoin que la voix publique ébranle son âme : « la popularité est un besoin de son talent ; » ajoutons qu'elle est une nécessité de son genre, qui n'existe, en effet, que s'il est populaire. Pour agir sur les masses, pour les mener au but où tend le chansonnier, il faut que les masses soient préparées à entendre ses chants, à les comprendre. En un mot, le poëte politique attend son moment et parle quand il voit ses auditeurs prêts à l'écouter. Mais M. Proudhon se trompe quand il le suppose dans une erreur constante, quand il lui reproche de ne connaître ni sa route, ni son étoile.

Parmi les ennemis de la Restauration, parmi ceux qui la combattent, on compte des libéraux qui veulent seulement développer nos libertés politiques et acceptent la dynastie régnante; des bonapartistes qui regrettent purement et simplement l'Empereur et la gloire militaire de l'Empire; des parti-

sans de la branche cadette qui croient à la royauté constitutionnelle et comptent sur l'éducation semi-révolutionnaire du duc d'Orléans; des républicains, enfin, en petit nombre, qui veulent l'abolition de la royauté. Eh bien! nous le croyons, tous sont dans l'erreur, excepté Béranger : les uns, en espérant fonder la liberté avec le concours des Bourbons de la branche aînée, qui ne peuvent ni l'aimer, ni la donner; les autres, en appelant le retour du despotisme militaire, le plus grand ennemi de la Révolution; les libéraux, en prenant la royauté constitutionnelle pour un but, c'est-à-dire une transition pour une solution; les démocrates, en demandant la République, au sortir de 93 dont les souvenirs épouvantent, et après la dictature impériale qui a détruit les individualités et abaissé les caractères par la suppression de l'initiative personnelle.

Béranger ne semble-t-il pas voir plus clair que tout le monde à cette époque importante? Il chansonne Louis XVIII et Charles X avec l'intention bien arrêtée de renverser la monarchie légitime, du moment où il a acquis la conviction profonde[1] « que, les Bourbons fussent-ils tels que l'osaient encore dire leurs partisans, il n'y avait plus pour eux possibilité de gouverner la France, ni pour la France possibilité de leur faire adopter les principes libéraux qui, depuis 1814, avaient reconquis tout ce que leur avaient fait perdre la terreur, l'anarchie directoriale, et la gloire de l'Empire. » Il se sert des souvenirs impérialistes comme arme de guerre, afin

[1] C'est-à-dire après la seconde invasion, dès 1815.

de consoler la France humiliée par deux invasions successives, et encore a-t-il soin, en face des émigrés et de leurs prétentions féodales, de ne peindre dans Napoléon que le triomple de l'égalité révolutionnaire. — 1830 survient. — Républicain, il contribue puissamment à la nomination de Louis-Philippe, sans croire à la durée de ce nouveau régime, sans s'y rattacher, ni l'aimer. « *Il jette une planche sur le ruisseau.* » Il veut la République ; il la voit dans l'avenir ; il ne doute pas un instant de son avénement, mais il désire que son prochain retour soit définitif et prévoit, dix-huit ans d'avance, les fautes de ses amis de Février, les écueils où sombrera la seconde République, si on la proclame trop tôt.

Nous n'inventons rien ; les faits sont là, il suffit de les analyser. Nous le demandons maintenant, peut-on dire que lui seul s'est constamment trompé, « qu'il a dû son succès à son ignorance ? »

Ne paraît-t-il pas plus juste, au contraire, de dire que lui seul a bien vu, a bien su où il allait ; que lui seul a bien compris ce qui était réalisable, prédit ce qui était prématuré ? — Lui seul n'a cru ni à la Restauration, ni au bonapartisme qu'il a combattu toute sa vie, vers la fin par ses conseils et ses avis au coin du feu ; ni aux d'Orléans, gâteau d'orge jeté au cerbère populaire pour calmer un instant sa colère.

M. Proudhon appuie son opinion « que Béranger n'est que l'écho des passions de son temps » sur ce fait que le chansonnier « grandit avec l'opposition libérale. »

Que fait-il en 1810, en 1811, quand le despotisme impérial,

parvenu à son apogée, a fait taire la Révolution ? Chante-t-il la Liberté et la République ? Non, il est tout entier à Comus, Bacchus, etc... Il attendra les Bourbons et la Charte.

... Que fait-il encore, de 1812 à 1815, quand la France est écrasée sous les désastres et que les armées étrangères ont établi leur quartier général à Paris ? Il chante des gaudrioles, *le Roi d'Yvetot*[1], etc.

Il s'agit d'un fait matériel que nul ne peut contester, mais qui nous semble mal compris par M. Proudhon. Béranger n'attend pas « les Bourbons et la Charte. » Il attend autre chose, *il attend son talent*. Le poëte, ne l'oublions pas, trouva la chanson au cabaret. Il y resta d'abord avec elle, n'osant pas encore la sortir du lieu de refuge où elle s'abritait de temps immémorial. Il ne savait pas s'il en aurait la force, si le genre lui-même se prêtait à une transformation, si la « fille de joie » pouvait devenir la fille du peuple, la muse de la patrie. Aux dates indiquées par M. Proudhon, c'est le poëte qui hésite bien plus que le citoyen. Le chansonnier tient une arme, mais il n'en connaît ni l'usage, ni la portée. Il suit la tradition avant d'en créer une nouvelle. Il n'oublie pas les malheurs et les humiliations de la France ; seulement il tâtonne, il essaie, il cherche sa veine. Du jour où il comprend sa force, il en use ; pouvait-il en user plus tôt ?

A-t-il, demande M. Proudhon, « une intelligence véritable du mouvement historique, des passions de son époque, du droit et de l'avenir de la Révolution ? » — Peut-être n'a-t-il pas, à cet égard, quelques-

[1] Nous avons déjà fait remarquer qu'il y avait erreur sur la date et par conséquent sur la portée du *Roi d'Yvetot*.

unes des idées nées trente ans après; peut-être ne voit-il pas les choses au même point de vue absolument que M. Proudhon, qu'il admirait pourtant; mais il a montré une intelligence pratique admirable. Nous ne prétendons pas, d'ailleurs, qu'il fut absolument complet. Aucun homme ne l'est, pas plus M. Proudhon que Béranger, et, sans doute, dans cinquante ans, un nouveau réformateur, éclairé par l'histoire qui va s'écrire d'ici là, pourra-t-il poser avec le même droit les mêmes questions à M. Proudhon, aux plus hardis penseurs de la génération actuelle.

Les jugements sévères, et suivant nous erronés, que nous venons de relever au sujet de Béranger dans les belles pages de M. Proudhon, tiennent, nous le répétons, à une première erreur de l'éloquent publiciste. Classer le chansonnier entre Rousseau et M. de Lamartine, parmi les *femmelins*, c'était se condamner d'avance à ne plus voir le Béranger vrai; c'était le rendre complice de certaines faiblesses, de certaines défaillances qu'il n'a jamais connues.

Soit au point de vue du style, soit au point de vue des idées, soit encore bien davantage au point de vue du caractère, le chansonnier populaire n'a rien de commun avec ces deux grands esprits, l'un et l'autre si admirablement doués du côté de l'imagination, l'un et l'autre si tristement privés, dans la vie, de la première des facultés, la faculté dirigeante, celle qui brille surtout dans Béranger et qu'il faudrait lui reconnaître, alors même qu'on lui refuserait toutes les autres.

Si l'école de Rousseau se reconnaît « à l'obscurcissement de l'idée, remplacée par une loquacité excessive, qui fait d'autant mieux ressortir le faux de la pensée, la pauvreté du sens moral, et, malgré l'artifice de la diction, la pauvreté du style, » il faut avouer que cette définition ne convient guère au style de Béranger, qui se distingue par les qualités et les défauts contraires. On ne peut, à coup sûr, lui reprocher « une loquacité excessive, » ni cette pompeuse mollesse de la phrase — presque toujours oratoire — qu'on retrouve, par exemple, chez M. de Lamartine, unie aux éminentes beautés de son lyrisme. Béranger, au contraire, tombe quelquefois dans l'obscurité à force de concision [1], et parce qu'il met souvent autant d'idées que de mots dans ses vers. Sa phrase est toujours nerveuse et d'une grande simplicité, soit dans la poésie, soit dans la prose. Le court récit intitulé : *Ma Biographie*, ne permet plus aucun doute à cet égard. C'est bien là le style français par excellence, vif, net, arrêté, ennemi des grands mots, des images forcées, sans nul alliage étranger. En lisant l'épisode de *la Mère Jary*, comme en lisant les préfaces de ses chansons, on sent aussitôt qu'il a retrouvé le secret de cette prose en « cotillon court et souliers plats » qu'on pouvait croire perdu depuis Voltaire. Qu'on prenne une page de Rousseau, une page de Béranger, une page de M. de Lamartine, qu'on les lise haut successivement, et l'oreille suffira pour nous prévenir qu'il

[1] « Je veux être concis et je deviens obscur. »

(BOILEAU.)

n'y a là rien de commun, ni dans le mouvement de l'idée, ni dans la contexture de la phrase, ni même dans le choix des termes entre ces trois *femmelins*, dont l'un possède le style le plus viril en sa simplicité, le plus français en sa clarté, que nous connaissions à notre époque.

Nous ne prétendons pas, d'ailleurs, que Béranger ait un style plus grand, plus élevé que certains de nos auteurs contemporains; nous soutenons seulement qu'il a, de nos jours, le style le plus concis et le plus clair — sauf de rares obscurités, absentes de sa prose, — par conséquent le plus éloigné de Rousseau et de son école, où nul n'échappe à la déclamation. Béranger, écrivain, est vraiment en réaction contre la « décadence. » Chez lui ni sentimentalisme larmoyant et affadissant, ni enflure sonore et vide; il sacrifie tout à l'idée : il y sacrifierait au besoin l'harmonie, l'élégance, même, en quelques circonstances, la clarté qu'il prisait par-dessus toute autre qualité littéraire. Nous le trouvons donc, à ne considérer que la forme plastique, le style en un mot, très « masculin » et bien supérieur à la plupart de nos romantiques modernes.

Si nous comparons, au point de vue intellectuel Béranger à Rousseau et à toute son école politique, philosophique et religieuse, les rapports ne nous semblent pas mieux établis.

Sauf un déisme qui rappelle beaucoup plus Ferney que Genève, nous ne voyons rien de commun entre le chansonnier et les autres *femmelins* de M. Proudhon. Son Dieu lui-même ne ressemble guère au « Dieu de Jean-Jacques, de Maximilien et

d'Alphonse de Lamartine; » c'est un Dieu souriant et, si l'on peut dire, *bonhomme*. L'œuvre du poëte ne porte aucune trace de cette religiosité vague et sans énergie dont le XIX[e] siècle semble atteint, de cet idéalisme faux qui tue l'action et nous éloigne de la terre sans nous rapprocher sensiblement du ciel, qui nous rend impuissants sans nous faire meilleurs, qui nous ôte le sens pratique de la vie sans nous guider plus sûrement dans les hautes spéculations de l'esprit. A cet égard, Béranger, comme le dit M. Proudhon, manque d'idéal, car il regarde presque toujours à ses pieds ou devant lui, et ne se perd point au milieu des nuages d'où l'on redescend inutile aux autres et à soi-même. Sa sensibilité vraie ne dégénère jamais non plus en découragement. Il y retrempe sa volonté; il ne s'énerve pas dans les éloquents désespoirs, il ne se plaint pas de l'injustice et de la dureté des hommes, il ne trouve pas le monde trop étroit pour sa belle âme, et « s'il y voit du mal, il n'aime que le bien. »

Cette philosophie consolante ne relève point de Rousseau, le père de tous les désespérés, de tous les adorateurs attendris de leur propre personne. Le pessimisme est aussi étranger au talent du chansonnier que l'optimisme; Béranger voit les choses telles qu'elles sont [1], mais il voit surtout le parti favorable qu'on en peut tirer, ce qu'elles *doivent* être et non pas ce qu'elles *devraient* être.

[1] « Enfin la raison l'emporta : bientôt mon âme devint plus sereine, les accès de mélancolie disparurent; *je vis les hommes tels qu'ils sont, et l'indulgence commença à pénétrer dans toutes mes pensées.* » (*Ma Biographie.*)

Sa politique également n'a pas cet élément paradoxal, ce caractère de violence maladive, qui sont le fond même de la politique de Rousseau, élément et caractère qu'on retrouve, encore exagérés par un esprit étroit et sans portée, dans la politique de Robespierre. Béranger fait avant tout de la politique pratique : il a son utopie, mais il conserve le bon sens, et ne s'occupe que du possible.

Le bon sens, auquel il faut ajouter une grande finesse, n'est-ce pas la faculté maîtresse du chansonnier, celle que chacun lui reconnaît? Or, le bon sens, n'est-ce pas surtout ce qui manque à Rousseau, à tous les *femmelins* de tous les temps?

Quant au caractère, qu'il ne faut jamais oublier lorsqu'il s'agit de Béranger (en lui l'homme se confond étroitement avec le poëte, et le caractère fait partie intégrale du talent), M. Proudhon n'en a pas dit un mot et il a eu raison.

Après avoir diagnostiqué l'état moral de Rousseau en ces termes : « Caractère faible, âme molle et passionnée, jugement faux, dialectique contradictoire, génie paradoxal, puissant dans sa virtualité, mais faussé et affaibli par ce culte de l'idéal qu'un instinct secret lui faisait maudire, » on doit laisser complétement de côté le caractère de Béranger, si l'on veut faire du chansonnier un homme de la race de Jean-Jacques et de M. de Lamartine que la faiblesse — trop visible aujourd'hui — de son caractère, encore « faussé et affaibli par le culte de l'idéal, » désigne naturellement à l'honneur dangereux d'une étroite parenté intellectuelle avec le philosophe genevois.

Que l'on compare entre eux ces trois hommes dans la vie de chaque jour publique et privée ; que l'on compare surtout les *Confessions* à *Ma Biographie*. Dans les *Confessions* que voyons-nous ?— Une personnalité exubérante et maladive ; un hypochondriaque égoïste et sentimental, étalant sous nos yeux ses passions les plus secrètes, se plaignant de l'injustice des hommes, de la cruauté du sort ; plein de tendresse et de pitié pour lui-même, sans indulgence pour les autres ; dénonçant à la postérité les intimes et singulières faiblesses de sa bienfaitrice ; nommant toutes ses maîtresses, celles qu'il a rêvées comme celles qu'il a eues ; racontant froidement, de la même plume qui a écrit l'*Émile*, comment Jean-Jacques entend la paternité ; prouvant qu'il n'aime les enfants et l'humanité qu'en romans ; jugeant et condamnant tous ses contemporains ; récusant tous les juges dès qu'il s'agit de lui ; finissant, après une existence douloureuse et vide de bonté réelle, par la folie de l'orgueil et le suicide du désespoir.

Dans *Ma Biographie*, au contraire, nous voyons un homme simple et bon, ennemi de l'emphase dans le style [1] et dans la vie, ami de l'humanité, sans rancune ni colère ; parlant de lui-même avec une extrême discrétion et une parfaite modestie ; se taisant sur les autres, excepté lorsqu'il s'agit de raconter une belle action, de signaler un noble

[1] « Ce poëme de *Néron* ne contenait que quelques passages assez vigoureux, où paraissait une certaine tendance à la *simplicité, que j'ai tant estimée*, aussitôt que, renonçant à l'effroyable facilité que j'avais eue d'abord d'accumuler des tas de vers, je me fus mis à travailler avec réflexion. » (*Ma Biographie.*)

cœur ou un grand caractère; ne compromettant aux yeux de la postérité, même par une allusion, aucune de celles, grande dame ou grisette, dont la bonté charma ses jeunes années [1], faisant de la seule « amante » dont on ait le droit de parler, « une amie [2]; » avouant qu'il a commis des fautes, mais n'entrant pas dans d'inutiles détails de peur de transformer un aveu en un dithyrambe; passant sous silence le rôle politique qu'il a joué, l'influence qu'il a exercée; s'en rapportant « à ce que voudront en dire les historiens. »

Au lieu de se grandir à la mesure de son orgueil, il se diminue à l'excès, se réduit à n'écrire « que l'histoire d'un faiseur de chansons, » et se restreint, au grand dépit des amateurs de scandale, à la simple nomenclature « des faits qui lui sont particuliers, » en passant même sous silence l'innombrable quantité de ses bienfaits qui suffiraient à lui créer une personnalité admirable. Modéré dans son récit comme dans ses actes, il donne, par ses mémoires posthumes, une dernière leçon de convenance, de mesure, de respect pour la vie privée, qu'il respecte chez lui et chez les autres. Calme et bienveillant

[1] Voici tout ce qu'il dit à ce sujet :

« Quoique laid et de mine chétive, je n'ai pas eu occasion de dépenser avec les femmes, qui seules eussent pu m'entraîner à des folies onéreuses. » (*Ma Biographie.*)

On sait d'ailleurs que Béranger réussit auprès d'elles, grâce à son esprit et à sa gaîté.

[2] « ..... La meilleure amie que j'aie eue, la bonne Judith, avec qui je finis mes jours... » (*Ma Biographie.*)

Rousseau aurait écrit un volume de poësie et de révélations sur son amie, — mais naturellement après l'avoir quittée.

jusqu'au bout, philosophe pratique, pauvre sans amertume, indépendant sans ostentation, fidèle à toutes ses opinions, ne s'érigeant pas en juge de l'humanité, en confesseur de son siècle, il laisse à ses œuvres, écrites ou non, à sa vie connue de tous, à ses amis, à ses adversaires même, le soin et le devoir de révéler combien cette simplicité vraie cachait de finesse, cette modération sincère de force véritable.

M. Proudhon trouve « l'insignifiance de ses Mémoires poussée jusqu'au commérage. » En effet, à un certain point de vue, ils sont insignifiants, puisqu'ils ne contiennent aucune révélation sur les contemporains, et nous comprenons la déception du gros public gâté par les scandales friands qu'il est devenu de mode de lui servir chaque jour. Mais M. Proudhon croit-il que Béranger n'avait pas vu assez d'événements, étudié assez d'hommes, connu assez de petites ou de grandes intrigues pour amuser la galerie s'il l'avait voulu? Croit-il que son esprit mordant, son talent de peintre de mœurs, n'auraient pas trouvé à se développer dans une satire posthume et sans danger [1]?

[1] « Je dois d'abord prévenir mes lecteurs que, quoique contemporain des plus grands événements d'une époque qui en a tant produit, je n'ai pas la prétention d'étendre mes récits et mes réflexions au delà du cercle que me trace ma carrière chantante. Préoccupé sans cesse et avant tout des intérêts de mon pays, j'ai été poussé, sans doute, à approfondir bien des questions d'ordre général; homme de nature politique, j'ai pu donner mon avis dans des entreprises plus ou moins importantes; mais dans cette notice ne doivent trouver place que les faits qui me sont particuliers, faits de peu de valeur et souvent très-vulgaires. Quant à la part d'influence que mes relations m'ont fait

Si Béranger s'est tu, lorsqu'il pouvait facilement parler; si, vivant, il a attaqué ses ennemis, si, mort, il les a ménagés, dédaignant cette guerre commode, cette embûche suprême à l'abri derrière une tombe, que des génies orgueilleux ou malveillants tendent à leurs adversaires surpris; si, au lieu de se retirer de la lutte, après 1830, par un calcul d'habileté, il nous prouve dans sa confession qu'il a réellement désarmé, gardant les convictions et non pas les colères de sa vie de combat; s'il a jugé qu'on démoralisait à la longue une nation en dépouillant de leurs vertus, devant elle, les hommes qu'elle a aimés, admirés, en lui révélant sans cesse les fautes du génie, les faiblesses du talent, les compromis de la conscience, l'ignorance ou l'incapacité des chefs qui l'ont guidée longtemps, soit au pouvoir, soit dans l'opposition; s'il a, en un mot, été indulgent, philanthrope, oublieux du mal, patriote autrement qu'en chansons, loin de nous en plaindre, il faut lui en savoir gré. Il faut reconnaître que sa bonhomie était sincère, sincère son désintéressement; que son silence est un éloquent témoignage en faveur de la pureté de sa vie et de ses intentions, un bel exemple offert à tous ceux que la popularité investira désormais d'une redoutable puissance.

Sait-on combien de nos grands hommes du jour lui doivent de porter haut la tête, quand il ne tenait

avoir dans la politique active, je m'en rapporte à ce que voudront en dire les historiens, s'il s'en trouve qui soient tentés de chercher dans les derniers événements dont la France a été le théâtre. » (*Ma Biographie.*)

qu'à lui peut-être de les découronner d'une auréole peu méritée?

Malgré ces injustices, qui tiennent à une intelligence incomplète du caractère de Béranger, au désir de le faire rentrer dans une classification où le chansonnier n'est pas réellement à sa place, l'étude de M. Proudhon restera comme une des plus intéressantes et des plus instructives qu'on ait écrites sur le poëte national. Très-bienveillante et très-malveillante tour à tour, elle est exempte de préoccupations mesquines et de petites passions personnelles. Le philosophe révolutionnaire a étudié le chantre révolutionnaire du haut d'un système un peu trop exclusif. Il a mal vu la physionomie de son modèle; des détails lui ont échappé, et il a mal interprété plusieurs de ceux qu'il distinguait. En y regardant de plus près, il aurait mieux vu et mieux compris l'homme exceptionnel qui, à notre époque d'ambitions malsaines et de mercantilisme politique et littéraire, a porté si loin le respect de soi-même, de son talent et du drapeau sous lequel il marchait.

Pourquoi donc nous appesantir toujours sur ce que nous appelons le mal et négliger le bien? Pourquoi nous montrer sensibles à ce qui nous sépare les uns des autres, insensibles à ce qui nous rapproche? Pourquoi, par notre sévérité, par notre intolérance, justifier ou du moins excuser à l'avance la sévérité, l'intolérance dont nous sommes nous-mêmes l'objet? M. Proudhon, autant que Béranger, a été souvent mal compris, méchamment ou sottement interprété. On a organisé contre lui la conspiration du silence. Réduit à combattre seul, avec une mâle

persévérance, il n'a pas une tribune où faire entendre sa voix. Qu'il se montre donc plus ouvert, plus accueillant pour ceux qui ont lutté avant lui, quand même ils auraient compris autrement que lui leurs devoirs et les nécessités de l'époque. Que les hommes de bonne volonté cessent enfin de se renier ainsi mutuellement, à la grande joie des éternels ennemis de la Révolution.

M. LOUIS ULBACH.

Amicus Plato, sed...

Admirateur du talent de M. Louis Ulbach, nous avons pu, grâce à des circonstances particulières, apprécier aussi certains côtés de son caractère qui ne se montrent pas au public, et découvrir derrière l'homme d'esprit l'homme aimable et bienveillant. Il nous est donc pénible de le rencontrer parmi les ennemis les plus injustes de Béranger; de le voir, complice volontaire, assumer une responsabilité dans les invectives à triple jet de M. de Pontmartin et dans le pamphlet-libelle de M. E. Pelletan.

Cependant, il n'y a d'amitié et d'admiration véritables que l'amitié libre et l'admiration intelligente, celles qui savent, quand il le faut, séparer l'homme de ses erreurs accidentelles, et M. L. Ulbach lui-même nous estimerait moins si des considérations de sentiment personnel nous poussaient à abdiquer nos opinions sans être converti, ou à les taire quand nous croyons qu'elles sont justes et vraies. D'ail-

leurs, le mordant chroniqueur ne craint ni la contradiction ni la lutte. Il l'a prouvé maintes fois, et ceux qui se sont mesurés avec lui portent longtemps la trace des rudes coups de plume qu'il distribue à ses adversaires. Romancier délicat, peintre exquis des émotions de la famille, maître habile dans les touches légères, dans les nuances savamment graduées, préoccupé du style, où il mêle à des traits satiriques une grâce un peu recherchée, une sorte de marivaudage, mais de marivaudage tout moderne, M. Louis Ulbach a produit plusieurs œuvres charmantes, rapidement consacrées par un succès populaire. Nous n'y voyons à reprendre qu'un respect peut-être trop complet pour la morale officielle et bourgeoise, telle que l'hypocrisie de nos mœurs et les idées soi-disant chrétiennes nous l'ont faite.

Pour notre part, et en dehors de ses grands romans que tout le monde a lus ou lira, nous lui savons un gré infini d'avoir écrit, dans un volume moins lu [1], parce que l'auteur alors était moins connu, une nouvelle extrêmement remarquable, intitulée : *Histoire d'un honnête homme, récit invraisemblable*. Il y avait là en germe et comme en résumé les qualités diverses de ce fin talent qui a toujours dédaigné les couleurs éclatantes, le ton déclamatoire et forcé, les grandes complications d'événements insensés généralement employés par nos romanciers de cape et d'épée. Il a su, au contraire, en évitant la vulgarité, le mauvais goût et le mauvais style des réalistes, exploiter la mine iné-

[1] *Les Roués sans le savoir.*

puisable des sentiments simples, des passions honnêtes ; il a voulu peindre la vie moyenne, et il a réussi à lui donner de l'attrait en lui laissant ses proportions vraies. C'était, de nos jours, montrer une sagesse et une conscience littéraires bien dignes d'éloges, afficher un respect de soi-même et du public dont on nous avait beaucoup déshabitué.

Cependant, si M. Ulbach a pris sa place parmi les romanciers aimés de notre époque, s'il a montré dans la critique des qualités distinguées, c'est dans la polémique qu'il excelle. Là on le voit avec surprise transformer tout à coup son sourire bienveillant ou railleur, mais d'une finesse un peu voilée, en un rire aigu, plein de l'esprit le plus vif et le plus mordant. Derrière cet écrivain tour à tour si simple ou si coquet, sous cet observateur semi-sentimental, semi-satirique, on ne s'attendait pas à trouver ce lutteur étincelant, prompt à la parade comme à l'attaque. Nous regrettons vivement qu'il n'ait pas mis ces heureuses facultés au service d'une cause plus juste, qu'il ne se soit pas chargé de défendre, contre de stupides calomnies et les emportements d'une réaction, au moins excessive, à quelque point de vue qu'on se place pour l'apprécier, la mémoire du chansonnier trop cruellement puni de sa popularité. Nous aurions voulu rencontrer M. Louis Ulbach parmi cette pléiade d'hommes remarquables, de critiques, d'historiens, de romanciers, de poëtes et de philosophes éminents qui ont toujours témoigné de leur respect et de leur admiration pour Béranger, troupe d'élite où l'écrivain de la *Revue de Paris* se serait trouvé en compagnie des meilleurs de

ses confrères politiques et littéraires. Sa place était là et non ailleurs.

Du reste, l'isolement relatif de la position qu'il a prise aux côtés de M. Pelletan, dans cette question particulière, prouve l'extrême sincérité de son opinion et la bonne foi complète de son antipathie contre l'auteur des *Fous*. » Cette sincérité, cette bonne foi ressortent encore du ton dégagé, de la tranquille assurance avec lesquels il remet Béranger à sa place et lui mesure la portion de gloire et d'influence à laquelle il lui permet d'avoir droit. Tous les adversaires du chansonnier que nous avons entendus déjà et tous ceux qui nous restent à entendre y vont, soit avec plus de précaution, soit avec plus de colère. Ils lui rendent, au moins, l'hommage de le discuter sérieusement et d'apporter tout leur talent dans la lutte.

M. Louis Ulbach seul ne pense pas qu'il faille y mettre tant de façons. A ses yeux, Béranger est un de ces « *petits bonshommes en plâtre* que la génération de 1814 portait sur sa tête, et qui se sont tous brisés contre le seuil romantique, quand Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo ont ouvert ces champs de lumière qui sont le domaine vivifiant de la génération actuelle. » Aussi, à ce buste en plâtre, pour le casser, M. Ulbach se contente de donner une chiquenaude, et si dédaigneuse, si légère, qu'il ne sent même pas qu'il a frappé sur du bronze. Il cite Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, sans songer que deux de ces trois hommes ont porté à Béranger une profonde amitié, une admiration complète, poussée même jusqu'à l'en-

thousiasme, et qui prouve à leur honneur qu'on peut aimer et admirer l'admirable, alors même qu'il se manifeste sous une forme littéraire contraire à celle que nous avons adoptée[1]. Il ne songe pas que Victor Hugo n'a jamais rien dit, rien écrit de défavorable au chansonnier, et il a pu voir depuis, dans la *Correspondance*, que le grand poëte joignait à d'autres mérites celui plus rare de rendre justice à un homme

[1] « Sous le simple titre de chansonnier, un homme est devenu un des plus grands poëtes que la France ait produits; avec un génie qui tient de La Fontaine et d'Horace, il a chanté, lorsqu'il l'a voulu, comme Tacite écrivait. » (CHATEAUBRIAND, Préface des *Études historiques*.)

Voici de plus une lettre de Chateaubriand (24 septembre 1831), que M. Louis Ulbach ne connaissait pas, lorsqu'il demandait pardon à ses lecteurs de donner le nom de « poëte » à Béranger, et qu'il avait sans doute oubliée déjà, lorsqu'en 1860, il déclarait que le chansonnier ne savait que faire rimer « lauriers et guerriers, cotillon et Frétillon. » Elle se trouve dans l'appendice à *Ma Biographie* :

« Monsieur, si vos talents étaient d'une espèce moins rare, si vos » tableaux ne réunissaient à la correction du dessin l'éclat ou la » suavité du coloris, je me contenterais de vous remercier de l'ode[1] » que vous avez bien voulu m'adresser... Mais ce n'est pas la rede- » vance d'une gratitude vaniteuse que je vous viens payer, c'est le » tribut d'une admiration sincère. *Un grand poëte*, QUELLE QUE » SOIT LA FORME DANS LAQUELLE IL ENVELOPPE SES IDÉES, *est* » *toujours un écrivain de génie* : Pierre de Béranger se plaît à se » surnommer le *chansonnier*; comme Jean de La Fontaine le *fablier*, » il a pris rang parmi nos immortalités populaires... Peu de juges » aujourd'hui sont capables d'apprécier ce qu'il y a de fini et » d'achevé dans vos vers, peu d'oreilles assez délicates pour en » savourer l'harmonie. Le travail le plus exquis s'y cache sous le » naturel le plus charmant.

» Au reste, Monsieur, dans la préface de mes *Études*, vous consi-

[1] « Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie, » etc. (à M. de Chateaubriand.)

dont le caractère, le talent et la politique patiente sont l'antipode du caractère, du talent et de la politique de l'illustre exilé [1].

» dérant comme *historien*, j'ai remarqué que cette strophe était
» digne de Tacite, qui faisait aussi des vers :

Un conquérant dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.

» Lorsque vous entonnez la louange du *Roi d'Yvetot*, et l'hymne
» au *Ventru*; lorsque vous célébrez le *Marquis de Carabas* et les
» *Myrmidons;* lorsque vous dictez la lettre prophétique d'*Un petit roi*
» *à un petit duc;* lorsqu'à mon grand regret vous riez de la *Géron-*
» *tocratie*, vous êtes un politique à la manière de Catulle, d'Horace
» et de Juvénal... »

[1] VICTOR HUGO A BÉRANGER :

« Je suis à Mayence, dans un pays qui a été français, qui le rede-
» viendra un jour, et qui l'est de cœur et d'âme en attendant, etc.,
» etc. Tout à l'heure j'étais à ma fenêtre, sur le Rhin; j'écoutais
» vaguement le bruit du moulin à eau,... lorsque d'une croisée
» voisine, une voix de femme, une voix charmante, m'a apporté par
» lambeaux des vers charmants....

» Ces vers de vous, ces nobles vers entendus de cette façon et dans
» ce lieu, m'ont remué profondément. Je vous les envoie mutilés
» comme le vent me les a apportés; ils m'ont fait venir les larmes
» aux yeux, et j'ai senti un besoin irrésistible de vous écrire...
» Vos vers m'ont dilaté l'âme. Ce chant d'une femme, c'est la pro-
» testation de tout un peuple. J'ai pensé que vous seriez heureux de
» savoir que les échos du Rhin sont pleins de votre voix, et que la
» ville de Frauenlob chante les chansons de Béranger. Quant à moi,
» je ne fais que passer à Mayence, mais j'en emporte une émotion
» profonde. Je vous la dois et je vous en remercie, cher et grand
» poëte; je suis à vous du fond du cœur.

» 4 octobre 1840. » » VICTOR HUGO.

(*Correspondance*, tome III.)

Or Béranger n'ayant pas plus de valeur que ne lui en accorde M. Ulbach, comment expliquer le respect de Chateaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo, pour ce buste en plâtre qu'ils ont l'air de croire en marbre et du marbre le plus pur? Il faut supposer en eux bien de l'hypocrisie ou bien de la niaiserie : de l'hypocrisie, s'ils ont seulement voulu flatter la popularité dans l'homme qu'elle avait choisie; de la niaiserie, s'ils ont été dupes d'une de ces contrefaçons vulgaires, d'un de ces moulages grotesques, que les industriels piémontais exposent le soir sur le parapet de nos quais parisiens, à la lueur blafarde du gaz, pour mieux tromper l'ignorance et le mauvais goût des petits bourgeois amateurs de l'art à bon marché. Ce serait adresser là un méchant compliment à la conscience ou à la sagacité de trois hommes dont nous admirons tous le beau talent, joint, chez M. Victor Hugo, à une incontestable fermeté de caractère.

M. Ulbach, d'ailleurs, les respecte et les admire autant que personne : il en est même un qu'il respecte et qu'il admire infiniment plus que nous ne faisons. Mais, quand il écarte du bout du doigt le « petit bonhomme, » cela lui paraît tellement naturel, tellement simple, qu'il oublie de se demander si le petit bonhomme tient à quelqu'un ou à quelque chose. Du reste, il ne discute pas le chansonnier, il se contente d'exprimer son opinion, sans rechercher la cause, après tout bonne à connaître, de l'immense influence que Béranger a exercée, non pas seulement sur les masses populaires, mais sur les esprits les plus marquants, les plus vigoureux

de notre époque, sur tous ces hommes considérables par leur talent et leur position, qui vinrent tour à tour solliciter et recevoir les conseils du poëte, avant, pendant et après 1830.

Quelle est sa valeur littéraire, philosophique et sociale ? s'écrie M. Louis Ulbach. — Comme littérateur, Béranger, par sa forme et sa poésie, appartient à l'École de Parny... Il n'a point inventé un rythme; il n'a rien trouvé de plus que ses devanciers. Il a fait mieux la chanson, voilà tout [1]... Quant à l'amour et à l'idée de Dieu, on sait ce qu'il en a fait. S'il y a des sentiments qui puissent prétendre à purifier et à moraliser une époque; *s'il y en a dont la démocratie ait surtout besoin, ce sont ceux-là.*

A coup sûr, si la démocratie est une question de sentiment au lieu d'être un problème social, c'est-à-dire scientifique, que la science seule doit résoudre, en éliminant les vagues rêveries enfantées par l'imagination et les fausses conceptions de la vie entretenues par les idées religieuses, pour nous ramener à une notion exacte de la réalité, seul terrain solide où la Révolution ne risque pas de s'embourber. Mais comme l'idée de Dieu, en dehors des religions à dogmes, n'est qu'une idée confuse qui man-

[1] « La littérature française se trouva ainsi enrichie, par l'exhaussement de la chanson, d'un genre *nouveau,* dans lequel Béranger n'avait pas trouvé de modèle et restera sans égal, l'histoire et la poésie ne se répétant jamais. » (PROUDHON.)

« Mais que pense V. Exc. de Béranger et de l'auteur du *théâtre de Clara-Gazul ? — Ceux-là, je les accepte,* a répondu Gœthe : *ce sont de grands talents* QUI ONT LEUR PRINCIPE EN EUX-MÊMES ET QUI SONT INDÉPENDANTS DES FAÇONS DE VOIR DE LEUR TEMPS. » (Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.)

que de certitude, une sorte d'idéal personnel qui peut satisfaire la conscience de l'individu, sans lui donner jamais un *criterium* général, acceptable de tous, nous ne comprenons pas ce qu'elle peut apporter de force à la démocratie. De deux choses l'une : ou cette idée nous conduira, après de longs efforts et des tâtonnements inutiles, à rentrer dans le giron d'une Église régulièrement établie, ou bien nous resterons dans le déisme pur et simple. Or, ne sait-on pas, depuis dix-huit siècles de luttes et de bouleversements, ce que les religions révélées mettent d'entraves à l'organisation de la démocratie ?— Elles ont donné une certaine définition de l'homme et de l'univers dont l'esprit domine dans nos lois et nos institutions; elles ont façonné le monde visible sur le monde invisible, tel qu'elles le concevaient, et, tant que nous accepterons un dogme religieux, nous ne sortirons point du dogme social qui en est l'application immédiate, puisque le premier implique nécessairement le second.

Si, au contraire, nous nous en tenons au déisme, qu'en résultera-t-il ?—C'est que chacun se fera sa petite religion, organisera son petit ciel, dotera son petit Dieu d'une certaine quantité d'attributs, trouvera sa petite solution au grand problème de l'infini, donnera sa petite raison d'être à l'univers, fixera le petit but auquel nous devrons tendre; puis, muni de son petit évangile, dont il sera tout à la fois le créateur, l'apôtre et le pasteur, chacun rentrera dans la vie avec son programme politico-religieux, et s'efforcera d'organiser la société au point de vue d'un idéal individuel, tout aussi éloigné de la réa-

lité que l'idéal chrétien ou musulman. Les meilleurs d'entre nous auront passé leur existence et employé les plus nobles facultés de leur esprit à chercher, dans l'autre monde, au delà des nuages, une solution qui ne s'y trouve point. Alors nous verrons pulluler autour de nous une foule de systèmes, plus ou moins socialistes, auxquels il ne manquera que le bon sens et la connaissance vraie des besoins de l'humanité, des droits et des devoirs *de l'homme envers l'homme.*

L'organisation de la démocratie est, répétons-le, un problème purement humain; il ne sera résolu que par l'étude des facultés de l'homme, la foi en sa puissance individuelle, la connaissance approfondie des lois qui régissent les sociétés et des intérêts qui résultent de l'agglomération d'êtres ayant les mêmes besoins et le même désir légitime de les satisfaire.

L'amour aussi, dont parle M. Ulbach, est une passion comme Dieu est un idéal; c'est une passion bonne ou mauvaise, noble ou méprisable, suivant les circonstances particulières où elle se développe. Elle peut beaucoup pour le bonheur de l'individu, elle ne peut rien pour la solution de questions sociales qui demandent la plus froide raison jointe à la science la plus pratique. Un société repose sur des faits et vit par eux; du jour où la passion et l'idéal sont les dieux qu'elle adore, elle perd le sens du juste, de l'honnête et du vrai; le désarroi des intelligences amène le désordre des idées et l'affaiblissement des volontés, chacun tire à soi : les grandes individualités naissent et les nations meu-

rent. Nous croyons donc que M. Ulbach est dans l'erreur quand il avance que « la démocratie a sur- » tout besoin de l'amour et de l'idée de Dieu, » que ces deux sentiments purifient et moralisent une époque.

La démocratie n'est pas nécessairement athée, ou ennemie de l'amour, plutôt que de toute autre passion, mais ce qu'il lui faut pour se fonder, ce sont des principes certains, démontrés, des vérités pratiques. L'amour et les rêves religieux sont le luxe moral et permis des citoyens qui ont accompli leurs devoirs civiques; ce sont les joies du cœur, les fleurs de l'intelligence.

Si donc Béranger avait mal compris l'amour et dédaigné le sentiment religieux, on pourrait lui reprocher cette double lacune au point de vue poétique et au point de vue de la morale orthodoxe : il n'y aurait rien à lui reprocher au point de vue révolutionnaire, à moins qu'on ne voulût l'accuser d'avoir corrompu ses lecteurs et prêché le relâchement des mœurs. Mais c'est ici un autre côté de la question, et M. Ulbach ne l'aborde pas directement, puisqu'il se contente de dire : « L'amour, pour lui, n'est que le plaisir grossier. » Toute la vie de Béranger, sa biographie, ses lettres—documents ignorés, en 1855, du spirituel chroniqueur de la *Revue de Paris*, —démentent cette assertion reproduite également par M. Cuvillier-Fleury et d'autres critiques. Nous aurons l'occasion de la réfuter dans ce qu'elle a de faux et d'exagéré.

M. Ulbach déclare aussi que : « Chanté au dessert, accompagné par les couteaux et les fourchettes,

Béranger est le roi de la goguette et fait rire les hommes, mais rougir les femmes. »

Soit. Ceci toutefois ne peut s'appliquer qu'à un petit nombre de chansons plus ou moins grivoises, que les nécessités du genre et la tradition ont imposées au chansonnier, alors qu'il débutait et cherchait encore sa veine originale. Si c'est de la sorte que l'auteur de *M. et Mme Fernel* a entendu chanter le *Roi d'Yvetot*, le *Petit homme gris*, le *Sénateur*, *Roger-Bontemps*, *Ma Grand' Mère*, etc. [1], nous lui demanderons s'il a jamais entendu chanter, avec accompagnement de « couteaux et de fourchettes, » le *Cinq Mai*, les *Fous*, *Jacques*, *Jeanne-la-Rousse*, *Poniatowski*, le *Quatorze Juillet*, les *Quatre âges historiques*, le *Suicide*, les *Tombeaux de Juillet*, le *Tombeau de Manuel*, le *Vieux caporal*, le *Vieux sergent*, le *Vieux Vagabond* et tant d'autres chefs-d'œuvre dont la sensibilité vraie et l'éloquence simple ont trouvé moyen d'émouvoir toute une nation, sans l'emploi des grands mots sonores et des longues phrases pompeuses [2]. Pour-

[1] « Toute cette partie de son œuvre serait à dédaigner, si, par la vivacité des tableaux et le mordant de la vérité, sa chanson, licencieuse de pensée et de fait, n'était devenue une satire d'un genre supérieur à celui d'Horace et de Juvénal. *Ma Grand'Mère* est une de ces pièces incomparables... et qui n'a de modèle en aucune langue. »

(PROUDHON.)

[2] « Les *chansons*, comme les fables de La Fontaine, les comédies de Molière et les contes de Voltaire ont conquis parmi le peuple et les hautes classes une égale célébrité. Et c'est ce qui élève Béranger au-dessus de tous les poëtes contemporains : en fait d'art et de poésie, une pareille universalité d'admiration est décisive et dispense de tout autre argument. »

(PROUDHON.)

quoi donc passer sous silence toutes ces chansons et celles qui s'en rapprochent par l'inspiration élevée, la haute et belle poésie? Elles forment la partie la plus importante du bagage littéraire de Béranger, et c'est à peine si M. Ulbach semble en connaître l'existence. Celles-là n'ont rien qui puisse faire « rougir les femmes, » et ne justifient nullement cet aphorisme : « Un poëte qui n'a pas pour lui les femmes est un mauvais poëte. » Ces quelques mots renferment, d'ailleurs, une nouvelle esthétique, dont les graves conséquences ont échappé certainement à M. Louis Ulbach. Quoi, lorsque nous voudrons désormais classer un poëte parmi les bons ou parmi les mauvais, il suffira de savoir si les femmes sont pour lui, c'est-à-dire si elles ne trouveront dans sa lecture rien qui doive les faire rougir? Ainsi Horace, Juvénal, Anacréon, Aristophane, presque tous les poëtes latins et grecs, en un mot, sont de mauvais poëtes, parce qu'il se rencontre dans leurs écrits de nombreux passages qui feraient « rougir les femmes? » Et que dire de tous nos vieux poëtes gaulois, depuis Villon jusqu'à Malherbe, en passant par Clément Marot et Mathurin Régnier? Leur qualité de compatriotes les sauverait-elle de l'excommunication féminine? Pas de pitié : ils sont mauvais, très-mauvais! Molière, Molière lui-même, en ce cas, devient un poëte des plus inférieurs, car il emploie parfois des mots embarrassants, et les locutions *schoking* fourmillent dans ses œuvres immortelles. Quant à Voltaire, grâce à cette loi un peu *draconienne*, le nommer c'est le condamner, et la *Pucelle* le relègue au dernier

rang, sans compter la prose de *Candide*. Nous craignons bien également qu'Alfred de Musset (les femmes le lisent pourtant, et avec grand plaisir) ne puisse obtenir des circonstances atténuantes. Si l'auteur de *la Coupe et les Lèvres* et de *Rolla* ne faisait pas rougir ses lectrices, il faudrait en conclure qu'elles se montrent plus sensibles aux mots francs qu'aux situations scabreuses, aux termes employés qu'aux rêves caressés. En revanche, M. de Lamartine, expurgeant, *manu propria*, ses poésies imprimées, afin de leur ouvrir la porte des couvents et autres lieux d'éducation, et transformant le dernier vers du *Lac :*

> Tout dise : ils ont AIMÉ !

en celui-ci :

> Tout dise : ils ont PASSÉ !

remplirait le but suprême de l'art.

Nous ne prétendons pas que les femmes manquent de finesse et de délicatesse dans l'esprit, mais n'est-il pas hasardeux, la question de pudeur mise à part, de les ériger en arbitres du mérite littéraire? L'éducation qu'elles reçoivent les laisse ignorantes de toute idée sérieuse, les infatue de banalités, les nourrit de préjugés, et leur nature même, impressionnable au suprême degré, les rend esclaves de leurs sensations, au détriment de la raison. Nous parlons d'ailleurs des femmes du XIXe siècle, car au XVIIe et au XVIIIe siècles leur valeur intellectuelle était différente et leur influence fut éminemment favorable.

Aujourd'hui, pour elles, M. Louis Enault remplace Balzac, et M. Octave Feuillet Molière. Si elles lisent M. de Lamartine expurgé, elles respectent infiniment M. Victor Hugo, comme on respecte une chose sacrée... en n'y touchant pas. La *Nouvelle Héloïse* ou *Corinne* les ravit, — du moins elles le disent, — mais *Gil Blas* les ennuie, et elles l'avouent. Rien de ce qui renferme un sentiment juste, exprimé en style simple, rien de ce qui peint la vie telle qu'elle est, rien de ce qui marche résolûment dans la voie de l'avenir, ne les attire ou ne leur convient. Elles aiment, en littérature, les sentiments fades et fardés, les idées banales, la morale étroite, le faux et le clinquant. Et je ne les accuse pas : le faux et le clinquant forment la base de leur éducation; en tout on leur a seulement appris le chemin de l'Église et du magasin de modes. Ce sont donc de mauvais juges actuellement, sauf exceptions assez rares. Notre époque comme toutes les époques, a produit, en petit nombre, des femmes d'élite [1], supérieures par le génie et le mâle amour de la vérité, non-seulement aux autres femmes, mais encore à bien des hommes, car chez ces derniers la race des « *femmelins,* » pour employer le mot de M. Proudhon, augmente tous les jours.

Du reste, nous interprétons peut-être mal la pensée de M. Ulbach. Il a voulu parler seulement de la femme vraie, naturelle, de la femme telle qu'elle a été créée, et non de la femme qui greffe sur les idées fausses et l'hypocrisie enseignées au couvent, les mi-

[1] Faut-il nommer George Sand et Daniel Stern ?

gnardises et les préjugés cultivés dans les salons. Il a voulu parler encore de la femme habituée par son mari à aimer, à comprendre les nobles produits de l'intelligence, de celle dont le bon sens délicat et l'esprit délié deviennent un si précieux auxiliaire. Mais cette femme-là est une exception, et nous croyons qu'elle lirait avec plaisir la *Bonne vieille* ou *Jeanne la Rousse*. Nous comprenons toutefois qu'à ses yeux, Béranger ne soit pas le poëte préféré. Ce n'est point, nous le reconnaissons volontiers, le poëte par excellence de l'amour; son vers nerveux, concis, sa langue sobre et nette, n'ont pas constamment ce charme musical qu'on est accoutumé à chercher dans les vers. Sa poésie ne nous berce pas comme une mélodie aux suaves accents; elle n'endort pas notre cerveau, elle n'ouvre pas à l'imagination la porte d'or des rêves sans fin. C'est une poésie démocratique, pleine du souffle du peuple, toute remplie du bruit de nos batailles révolutionnaires. Elle excite à penser, à lutter. Elle cingle notre paresse et nous montre plus la terre qu'il faut améliorer, que le ciel asile des mystères. A ce point de vue M. Ulbach a raison, grandement raison. Béranger est un poëte de second ordre, si on le compare aux poëtes de l'oubli, ou bien aux poëtes de la contemplation, et aux poëtes de la tristesse sentimentale et personnelle. Mais en conclure absolument que c'est un poëte inférieur, un poëte mauvais, nous paraît singulièrement injuste. Son rôle fut différent; il a compris la poésie autrement, et il l'a comprise telle qu'elle doit être, telle qu'elle deviendra de plus en plus dans une société qui se transforme agitée par

de grands et d'imposants problèmes. Hier encore, la poésie était un luxe ou l'expression délicate des sentiments individuels, des aspirations égoïstes et sublimes; aujourd'hui, si elle ne veut périr, il faut qu'elle s'adresse à la foule, qu'elle parle avec le peuple et pour le peuple, qu'elle se rende utile à une époque où rien d'oiseux ne devrait se produire, qu'elle sorte du rêve pour devenir une action, plus noble, plus élevée, mais non moins directe et non moins positive.

Ce besoin nouveau, M. Victor Hugo l'a parfaitement senti, et ses dernières poésies, *humanitaires* dans le bon sens du mot, prouvent que Béranger n'était éloigné ni de la vérité ni de la poésie [1].

Nous venons d'entendre l'opinion de M. Ulbach sur Béranger comme poëte; elle se résume en cinq mots : Béranger est un mauvais poëte. — En quoi et pourquoi? Le mordant critique ne le dit guère, et surtout ne le démontre pas. Des affirmations vagues dans le genre de celles-ci :

> Il a enchassé dans des refrains des idées banales.... quand il a voulu aborder l'ode, il n'a pas été supérieur à Baour-Lormian.... si sa modestie lui avait permis de prétendre à l'Académie, il eût dû s'y asseoir à côté de M. Viennet;

de telles affirmations, disons-nous, auraient besoin de reposer sur des faits, des citations, une analyse sérieuse des principales chansons de Béranger, de celles qui sont réputées pour leur beauté. M. Louis Ulbach se met ici trop complétement en opposition

[1] Nous voulons parler des *Contemplations*, de la *Légende des siècles*, et encore d'un autre recueil de poésies politiques.

avec le sentiment public et l'opinion unanime de tous les critiques écoutés de notre époque, à quelque parti qu'ils appartiennent, de tous les hommes compétents de ce siècle, qui ont tour à tour consacré par leur admiration ou par leur amitié la popularité du chansonnier, pour que les lecteurs ne désirent pas connaître quelles analogies l'écrivain aimé de la *Revue de Paris* a découvertes entre Baour-Lormian, M. Viennet et Béranger.

Il est vrai, d'ailleurs, que M. Ulbach trouve des analogies inattendues entre le style de M. Arsène Houssaye et le style de Béranger, et cela nous met un peu en défiance au sujet de celles qui peuvent exister, à ses yeux, entre les deux académiciens précités et l'auteur de *La Vivandière*. Parlant du *Quarante-Unième Fauteuil*[1], il nous dit, en effet :

M. Houssaye a une façon charmante d'être impitoyable qui passe pour de l'indulgence : c'est ainsi qu'il suppose Béranger candidat au 41e fauteuil, chantant pour discours d'ouverture une chanson qui est *le pastiche le plus exact, le plus complet de la forme poétique* du chansonnier. Cela semble au premier abord un hommage, et du moins, pour nous, sinon pour l'auteur, c'est une critique, sans rémission. En effet Béranger est de tous les poëtes (qu'on nous pardonne ce mot) *celui qu'on peut le plus aisément, le plus complétement imiter*; nous connaissons plusieurs essais en ce genre qui produisent toujours la plus entière illusion. Essayez de faire des pastiches de Victor Hugo et de Lamartine [2] et vous aurez la différence

[1] *Le Quarante-Unième Fauteuil*, par M. Arsène Houssaye, 1 vol.

[2] M. Ulbach n'a sans doute pas connu Paul de Molènes. Cet écrivain plein d'esprit et de manière faisait comme en se jouant, et dès le collége, des pastiches de Lamartine et de Victor Hugo, qui ont

qui sépare l'homme de talent de l'homme de génie. Le premier a des procédés brévetés mais sans garantie du ciel, le second garde son secret inviolable pour tous.

Il est bien étonnant alors que Béranger n'ait pas produit un seul élève, tandis que tous les lycéens paresseux de troisième et de seconde font du Lamartine avec une étrange facilité. La popularité du chansonnier devait pourtant exciter l'émulation des amateurs. Nous avons connu aussi des « essais dans ce genre; » ils rappelaient Béranger, comme les vers latins d'un bon élève de rhétorique rappellent Horace et Virgile. C'est une question de mémoire et d'hémistiches de l'*Enéide* ou de l'*Art poétique* bien employés. Ce travail patient de mosaïque, à l'aide du *Gradus ad Parnassum*, produit toujours une entière illusion sur les papas indulgents : il n'aurait pas trompé les Romains du temps d'Auguste [1].

toujours excité la surprise de ses amis, et qui auraient, par leur ressemblance avec les modèles imités, trompé M. Ulbach lui-même. Du reste, Paul de Molènes avait sa réputation faite dans ce genre où il excellait, quoique à la vérité, il n'ait jamais essayé son talent sur Béranger.

[1] Du reste, l'opinion de M. Jules Janin, un critique expérimenté dont personne ne contestera la compétence en ces matières, dissiperait tous les doutes du lecteur, s'il en était besoin, et c'est plutôt pour citer un beau morceau de prose éloquente et judicieuse que pour opposer son jugement à l'assertion de M. Louis Ulbach, que nous transcrivons le passage suivant :

« Pour en finir avec le mot *imitation* appliqué aux chansons de Béranger, la critique aura soin de faire remarquer plus tard, à l'heure de l'admiration sans consteste et de la justice incontestable, que de tous les poëtes français de notre époque, *c'est justement Béranger qui a rencontré le moins d'imitateurs...*

» Il est donc resté jusqu'à la fin dans sa voie; et, soit que le cou-

Du reste, puisque M. Ulbach ne cite aucun de ces « essais », et ne nous permet pas d'apprécier leur haute valeur comme imitation, nous en sommes ré-

rage ou le talent aient manqué à la race idiote et servile des imitateurs, soit qu'ils aient été retenus par le respect dont le poëte était entouré, et par l'unanime adoption de ce peuple qui ne voulait chanter que les chansons de Béranger, les plagiaires se sont abstenus. Ils ont délivré de leur copie et de leur parodie insolentes ces grâces, ces bonheurs, ces gaietés charmantes, ces ravissements amoureux, ces visions splendides à travers la pluie et les brouillards de notre siècle. A cette heure encore la chanson de Béranger est « semblable à un astre et brille seule;... » et si quelques chansonniers, plus tard, ont essayé de nouvelles chansons, ils ne chantaient pas comme a chanté Béranger; ils chantaient, sur un mode hargneux, des colères insupportables; leur chanson était pleine de furie et de menaces, auxquelles ils ne sont même pas restés fidèles...

» Aussi bien, répétées pendant 24 heures par des voix furieuses, par des voix ingrates, ces chansons des misères, des menaces et des vengeances ont été emportées par l'oubli, par la peur, par le mépris.

» Oter la chanson à Béranger, plus facile il serait d'arracher à Hercule sa massue, à Vénus sa ceinture, ou son flambeau au Dieu du jour.

» Il faut dire, en même temps, que si Béranger a échappé à l'*imitation*, à la copie, au plagiat, ses *plus illustres contemporains et les poëtes qui sont venus après lui, se sont vus exposés à de si habiles et si complètes imitations, ils ont créé à leur suite une si nombreuse compagnie de rimeurs à leur marque*, qu'ils doivent s'estimer heureux d'avoir tiré leur œuvre et leur nom sains et saufs de cette avalanche. A-t-on fait de nos jours des pages, des livres, des discours, des brochures à la Chateaubriand! Qui donc nous dirait le nombre des *Méditations poétiques*, plus nombreuses que les feuilles de l'arbre emportées au souffle harmonieux du vent d'automne. A lui seul lord Byron a laissé tout un peuple abâtardi de poëtes désespérés. Essayez de compter les imitateurs flamboyants de M. Victor Hugo, et les copistes usés et blasés de M. Alfred de Musset! *Seuls*, peut-être, *deux écrivains* de nos jours, par l'élégante simplicité de leur parole, par leur façon d'aller droit au fait, par leur dédain naturel pour les ornements frivoles, par la netteté même de leur pensée, et

duits à la chanson de M. Arsène Houssaye. Il est bon que le public puisse juger en connaissance de cause et pièces sous les yeux. Nous le prions donc de vouloir bien lire ce pastiche, si *exact*, si *complet*, en regard duquel nous mettons une vraie chanson de Béranger, celle qui, sans doute, a servi de modèle et donné le ton au *pasticheur*.

M. Houssaye suppose que l'Académie en corps se rend chez le chansonnier pour lui offrir d'entrer dans la docte compagnie, et le chansonnier est censé répondre ce qui suit :

M. Arsène Houssaye.

Non, mes amis, non, je ne veux rien être;
C'est là ma gloire, adressez-vous ailleurs.
Pour l'Institut, Dieu ne m'a pas fait naître ;
Vous avez tant de poëtes meilleurs !
Je ne sais rien qu'aimer, chanter *et vivre*,
Et je veux vivre encore une saison!
Je n'y vois plus ; Lisette et mon seul livre :
Mon Institut à moi, c'est ma maison.

Qu'irais-je faire en votre compagnie ?
Il me faudrait écrire un long discours !
A mes chansons, j'ai borné mon génie,
Et si mes vers sont bons, c'est qu'ils sont
Ici, Messieurs, la muse est familière, [courts.
Pourvu qu'on ait la rime et la raison.
Ici Courier a commenté Molière...
L'Académie était dans ma maison.

Vous le voyez, c'est la maison du sage,
Et l'hirondelle y revient au printemps;
Je suis comme elle un oiseau de passage,
Depuis Noé, j'ai parcouru les temps.
Je fus un Grec au siècle d'Aspasie,
J'ai consolé Socrate en sa prison.
Homère est là ! chantez ma poésie !
J'ai réveillé les dieux de ma maison.

Béranger[1].

Non, mes amis, non je ne veux rien être;
Semez ailleurs, places, titres et croix.
Non, pour les cours, Dieu ne m'a pas fait naî-
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois. [tre,
Que me faut-il ? Maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas, je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas ! quoiqu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien ?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.
De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats. [taire?
Un bruit m'arrive ; est-ce un bruit de vic-
On crie un nom ; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,
En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

pour avoir toujours bien su ce qu'ils voulaient dire, et pour n'avoir jamais dit que cela, ont échappé à la lèpre abominable des contrefacteurs, *ces deux écrivains heureux*, on peut le dire, le lecteur les a déjà nommés : *Nous parlons de* BÉRANGER et de M. THIERS. »
(J. JANIN, BÉRANGER. *Revue Europ.*, 1er mars 1860.)

[1] *A mes amis devenus ministres*.

M. Arsène Houssaye.

Hier, *j'étais sur le pas de ma porte*[1],
Quand l'Orient soudain s'illumina. [porte
Qu'entends-je au loin ? Le vent du soir m'ap-
Les airs connus d'Arcole et d'Iéna. [QUES[2];
Ils sont partis, LES JEUNES GENS STOÏ-
Mil huit cent cinq, ils gardent ton blason !
Dieu soit en aide aux soldats héroïques !
Je les bénis *du seuil de ma maison*.

[ses;
Vos verts rameaux ceignent des fronts moro-
Il ne faut pas les toucher de trop près[3],
Je veux mourir en respirant des roses[4]
Et vos lauriers ressemblent aux cyprès.
Roseau chantant[5], déjà ma tête plie,
Laissez-moi l'air, laissez-moi l'horizon[6]!
Immortel, moi ! Mais, chut! La mort m'ou-
Si vous alliez lui montrer ma maison. [blie[7]!..

Béranger.

Votre tombeau sera pompeux sans doute;
J'aurai sous l'herbe une fosse à l'écart !
Un peuple en deuil vous fait cortége en route;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe;
Qu'importe alors, votre gîte ou le mien ?
La différence est toujours une tombe.
En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs, je devais un salut.
Amis, adieu. J'ai derrière la porte
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris près de vous accourue,
La liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Nous n'ajouterons aucun commentaire à ce parallèle. Que le public prononce. Mais cet unique exemple des analogies trouvées par M. Louis Ulbach nous rassure un peu pour Béranger. Ce n'est pas en chantant des « jeunes gens stoïques, » en parlant de sa « muse familière, » et en attendant, « sur

[1] En train sans doute de causer avec sa concierge.

[2] « Les jeunes gens stoïques; » périphrase poétique pour dire : les troupiers. C'est d'eux que Béranger a écrit :

> Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
> Tous à la gloire allaient du même pas.

[3] Les fronts moroses ou les verts rameaux?

[4] Même s'il meurt en janvier? O poëte, on a bien raison de le dire, tes vœux sont sans limites !

[5] Image fort poétique, mais qui a peut-être l'inconvénient de faire songer à un mirliton.

[6] Ce besoin d'air et d'un vaste horizon explique pourquoi Béranger se tenait tout à l'heure *sur le pas de sa porte*.

[7] Voilà maintenant « le pastiche le plus exact, le plus complet » de l'esprit de Fontenelle. M. Arsène Houssaye est un homme universel. Nous sommes assuré qu'il imiterait tout ausi bien Homère ou Shakespeare. Il n'y a pas songé, ce qui nous laisse deux grands hommes de plus.

le pas de sa porte, » que « l'Orient s'illumine, » *le soir*, que le chansonnier populaire a trompé, de 1815 à 1850, c'est-à-dire pendant trente-cinq ans, toute une nation, à laquelle on accorde d'être assez bon juge des œuvres de l'esprit.

Comme philosophe, poursuit M. Ulbach, il a, sous la Restauration, heureusement traduit et flatté les rancunes contre les Bourbons et le clergé, c'est là la partie sérieuse de son influence ; *mais l'opinion l'a poussé et il n'a pas créé l'opinion*..... Plus tard, quand la philosophie humanitaire a inspiré les poëtes, *docile au courant*, il s'est risqué dans deux ou trois chansons sur le terrain socialiste. Nous lui savons gré de cet effort ; *mais il suivait la troupe en marche*, comme les gamins de Charlet suivent la musique des régiments.

Ce système, qui consiste à nous représenter Béranger comme un écho servile de l'opinion publique de son temps, n'est pas nouveau. M. Sainte-Beuve, M. Proudhon, d'autres encore, l'ont employé ou l'emploieront. Nous avons déjà traité cette question, et nous nous contenterons d'ajouter quelques réflexions à nos réflexions précédentes.

D'abord, nous demanderons à l'ardent polémiste s'il connaît quelqu'un, dans le parti du mouvement libéral ou révolutionnaire, qui n'ait jamais subi l'influence des idées en circulation, qui ne se soit pas montré plus ou moins « docile au courant? » Gœthe, et c'est une autorité que nous citons volontiers parce qu'elle vient de l'étranger, ce qui doit la rendre infiniment respectable à des yeux français [1], Gœthe ne croit pas à cette prétendue ori-

[1] « En France, dit M. Proudhon, il y a toujours en tout un parti de l'étranger. »

ginalité dont on reproche l'absence au chansonnier. L'auteur de *Faust* ne croit pas aux personnalités abstraites et qui ne devraient rien qu'à elles-mêmes, qui resteraient entièrement rebelles à l'action du monde extérieur sous toutes ses formes.

On parle toujours d'originalité, s'écrie-t-il, mais que veut-on dire par là? A peine sommes-nous venus au jour, que le monde commence à agir sur nous, et son action se continue jusqu'à notre fin. Quelle chose pouvons-nous jamais appeler *nôtre*, si ce n'est l'énergie, la force, la volonté?.... *Si je pouvais confesser tout ce dont je suis redevable à mes prédécesseurs ou à mes contemporains illustres, il ne me resterait plus rien* [1].

Ce que Gœthe dit de lui avec la modestie d'un puissant esprit, chacun de nous peut le dire de soi, et Béranger n'échappe pas à cette loi plus que Voltaire, Gœthe, Lamartine ou Victor Hugo.

Reprocher à un homme d'avoir suivi le courant des idées de son époque, c'est tout simplement reconnaître qu'il a marché avec son siècle, qu'il a progressé quand tout progressait autour de lui. Nous ne voyons guère que les doctrinaires de l'école de M. Guizot ou les hommes de *l'Univers religieux* qui n'aient pas été « poussés par l'opinion, » et qui n'aient rien appris de leurs contemporains. Qu'on nous désigne par leur nom ces lutteurs de la Restauration qui ont CRÉÉ l'idée première, le besoin réfléchi d'une liberté plus grande. Est-ce que ce besoin n'existait pas chez tout le monde, au jour de

[1] *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.*

la chute de l'Empire? Est-ce que la Charte, douloureuse nécessité imposée aux princes légitimes à leur retour, ne fut pas octroyée avant que ni les Foy, ni les Manuel, ni les Benjamin Constant aient porté à la tribune l'éloquente expression des vœux nationaux? Nous ne connaissons qu'un homme à qui on puisse décerner l'honneur d'avoir *créé* de toute pièce le libéralisme et rendu inévitable le pouvoir constitutionnel; et cet homme, c'est Napoléon, dont le despotisme apprit à la France, hélas! pour trop peu de temps, à ne plus aimer l'ordre matériel sans la liberté politique. Oui, tout le monde, en 1814, voulait la liberté, tout le monde, moins Louis XVIII, la cour et les émigrés. Béranger, avec les membres de l'opposition, plus que beaucoup d'entre eux, parce que son action fut plus profonde et plus générale, a dirigé ce courant libéral vers un but marqué d'avance et l'a rendu irrésistible, mais personne ne l'a créé de toute pièce. Ce sont là des œuvres collectives, éminemment populaires.

Si l'on reproche aujourd'hui à Béranger d'avoir suivi « l'opinion publique, » d'avoir été « docile au courant, » que dire alors de M. de Lamartine, catholique et légitimiste sous les Bourbons de la branche aînée, orateur de l'opposition libérale et déiste, quand la branche cadette gouverne le pays, républicain le 24 février 1848—par la volonté du peuple qui bloque l'Hôtel-de-Ville, — après avoir donné lieu de croire à la duchesse d'Orléans qu'il défendrait la régence? Enfin, ne le voyons-nous pas, déchu du pouvoir et de la popularité, perdre la volonté et l'ardeur révolutionnaires à mesure que

cette volonté et cette ardeur semblent abdiquer et s'éteindre dans la nation?

Faut-il nommer aussi les plus illustres de nos contemporains? rappeler leur point de départ, marquer les étapes successives de leur pensée, et chercher, l'histoire en main, s'ils ont toujours devancé le mouvement des idées, ou s'ils l'ont suivi en s'en faisant les interprètes? rechercher ce qu'ils disaient la veille et ce qu'ils dirent le lendemain de juillet 1830, de février 1848, de décembre 1851?

Soyons plus indulgent et plus juste; respectons ce qui est respectable, le génie et le dévouement à des idées généreuses.—Ces idées ne sont-elles pas la propriété commune de l'humanité? — Applaudissons les convertis du lendemain, ceux qui ont brûlé leurs anciens dieux pour adorer les dieux révolutionnaires; mais sachons montrer quelque sympathie à ceux qui les adorèrent de tout temps et n'eurent point à se convertir. A tous les hommes publics on pourrait adresser un semblable reproche, parce qu'aucun homme n'*invente* des idées entièrement nouvelles, inconnues avant lui. Ce travail de création est beaucoup plus démocratique. C'est le résultat de l'évolution de vingt générations et de tout un peuple. Le rôle des individus, poëtes, orateurs, ministres, consiste seulement à donner une forme définie, une conclusion pratique à cette lente et un peu vague élaboration des masses. A un moment donné, ils prononcent la parole attendue, ils expriment le sentiment général après se l'être approprié, après l'avoir marqué de leur sceau, soit comme Béranger, en créant un *genre nouveau* — la chanson, — soit

comme La Mennais et Victor Hugo, en apportant dans la lutte une éloquence inspirée, soit enfin comme tous les trois, en déployant une force de caractère et une énergique volonté, qui les ont investis définitivement, par le droit du plus fort, des idées que le siècle leur prêtait. Le rôle de l'individu, son initiative, se réduit donc, et la part reste assez belle, à mettre au service des convictions qu'il adopte — naturellement, ou éclairé par les événements — un désintéressement absolu et sa vie tout entière, à dégager des idées en circulation, l'idée mère, l'idée vraiment féconde.

A ce rôle Béranger n'a pas failli : genre poétique, existence privée, ambitions personnelles, il a tout combiné ou tout sacrifié en vue du triomphe honorable des opinions qu'il aimait et qu'il défendait.

Nous ne relèverons qu'en passant cette phrase :

Il a souffert pour ses opinions! Mais ce martyre est à l'exil de Victor Hugo et de tant d'autres, ce que sa poésie bourgeoise et centre gauche est à la poésie de l'hôte immortel de Jersey.

Certes, nous admirons M. Victor Hugo et la fierté de sa conduite politique, mais est-il bien équitable de reprocher à Béranger l'humanité des lois répressives de la Restauration? Plus nous plaignons les souffrances des exilés, plus nous devons nous féliciter de savoir que des hommes ayant aimé la liberté et servi la Révolution ont échappé à ces longues douleurs. On pourrait aussi bien comparer, en restant sur ce terrain, l'exil — confortable après tout — de M. Victor Hugo, au *carcere duro* de Silvio

Pellico et aux bûchers des réformateurs du XVIe siècle. Cela ne diminuerait pourtant en rien la grandeur de Victor Hugo, pas plus que son exil ne diminue le courage de Béranger. Les uns et les autres ont bravé pour leurs opinions les lois de leur époque. Souhaitons que les lois répressives s'adoucissent chaque jour davantage, soyons heureux que de grands citoyens n'aient pas toujours été des martyrs, et n'additionnons pas les années de prison des contemporains. Nous n'atteindrions jamais les chiffres du *Masque de fer*, ou même de Latude et du baron de Trenck. Tel qui a passé trente ans de sa vie dans les cachots peut avoir été un homme médiocre et médiocrement utile à son pays; tel qui a eu le bonheur de conserver sa liberté en gardant sa plume libre peut avoir rendu d'immenses services. Admirons Victor Hugo dans l'exil, et admirons Béranger, quoiqu'il ne soit pas mort à Mazas ou à Lambessa. L'exil ni la déportation ne font la valeur des hommes.

En 1850, continue M. Louis Ulbach, l'œuvre de Béranger est achevée, il n'a plus rien à faire, rien à dire; le mouvement le dépasse; son libéralisme en gilet de flanelle et en bonnet de nuit ne se risque pas dans les âpres régions que la brèche de 1848 a permis de mesurer. Je crois même que si son influence a persévéré, elle a été funeste. Il est le parrain des républicains formalistes, athées.....

Cette dernière affirmation est une grave erreur. Si M. Ulbach a lu les *Œuvres posthumes*, il doit s'en être convaincu. Béranger ne fut jamais un républicain formaliste; nul n'a tenu plus que lui au fond des choses en s'inquiétant moins de la forme.

L'homme qui nous croyait, depuis 1789, en répu-

blique, soit dictatoriale (Robespierre et Napoléon), soit oligarchique (Louis XVIII et Charles X), soit bourgeoise (Louis-Philippe); l'homme qui demandait, qui prêchait l'*organisation de la démocratie*, l'avénement réel du peuple; qui faisait nommer un roi, en 1830, pour donner le temps aux esprits de se préparer à l'avénement de la République démocratique et sociale; l'homme qui se préoccupait avant tout de nous épargner les faux pas et les mouvements de recul, cet homme n'a jamais été le « parrain des républicains formalistes. » Il faudrait alors admettre que ses filleuls politiques ont compris ses idées de la même façon que M. Arsène Houssaye s'est approprié les procédés de son style.

Quant au reproche d'athéisme, il est encore moins fondé. Le déisme de Béranger n'est pas douteux. Ce prétendu sceptique se montre à nous sous l'aspect d'un croyant sincère, parfois même un peu naïf : il y avait dans ce poëte frondeur une tendance très-religieuse.

Je ne nie pas son action, ajoute M. Ulbach. Nos pères disent qu'il leur a fait battre le cœur. Eh bien ! que nos pères le gardent, les fils n'en sauraient que faire.

Il est peut-être imprudent de couper ainsi soi-même les verges avec lesquelles on nous flagellera plus tard. Il est peut-être imprudent d'aller au devant de l'ingratitude de nos arrière-neveux, en leur apprenant de quelle façon on rejette dans un dédaigneux oubli ceux qui ont servi, en leur temps, le progrès et la révolution. Un homme ne saurait être universel, ni connaître le dernier mot de l'avenir.

Ce mot, pas plus que nos devanciers, nous ne le connaissons tout entier. De nouvelles idées naîtront, de nouvelles manières de comprendre et de résoudre le problème social se produiront. Nos fils, cependant, seront-ils en droit de déclarer aussi qu'ils ne savent que faire de leurs pères, les hommes de la génération actuelle? Seront-ils en droit de traiter les anciens lutteurs, comme Caton traitait les esclaves vieillis à son service?

Je sais bien que M. Ulbach n'applique cette « équation de l'histoire » qu'à Béranger, et qu'il a commencé par lui refuser le véritable, le grand talent. Néanmoins, pour être double, c'est-à-dire littéraire et politique à la fois, et pour ne s'appliquer qu'à un seul individu, une injustice n'en reste pas moins une injustice. Je sais bien aussi que M. Ulbach ne nous trouve redevables d'aucun bien au chansonnier populaire: il nie la dette et nous serions quittes, si l'histoire ne nous avait inscrits débiteurs. Mais combien je préfère le sentiment qui a dicté ces nobles paroles que l'on trouve dans une lettre de La Mennais à Béranger :

N'est-ce rien que de travailler pour ses frères, que de s'efforcer d'adoucir leurs maux? Et, quand on le désire sincèrement, on y réussit toujours un peu. Tâchons, quand nous ne serons plus, que nos neveux disent: *Ceux-là ont pensé à nous; ils ont cherché à rendre moins dur notre passage sur la terre.* Notre vie n'aura pas été perdue. Adieu, mon ami, croyez que si, avec tout le monde, j'admire en vous le grand poëte, je chéris encore plus l'homme de bien, le défenseur du peuple et de l'humanité [1].

[1] *Correspondance*, 2 juin 1834.

Telle était l'opinion de M. Ulbach, en 1855 [1], lorsque parut l'article de M. de Pontmartin. Le chroniqueur de la *Revue de Paris* approuvait de tout point cet article et terminait ainsi :

Les autres appréciations de M. de Pontmartin ne nous trouveraient pas aussi longtemps de son avis ; restons donc sur cette concordance d'idées, en rendant encore une fois pleine et entière justice au style, à l'esprit, à l'*ironie de bon ton*, au sentiment élevé que l'auteur des *Nouvelles Causeries littéraires* met au service de ses inébranlables convictions.

En 1860, M. Louis Ulbach a repris la plume [2] à l'occasion de la brochure de M. Pelletan contre Béranger, brochure qu'il approuve également de tout point, et il a publié deux articles pleins de cette verve facile que nous lui connaissons depuis longtemps. Ces deux articles sont la continuation et la reproduction de ses précédentes attaques. Ils ne contiennent rien de nouveau comme argument ou comme démonstration. Nous devons seulement constater avec plaisir que les excès de la réaction contre Béranger n'ont en rien entraîné M. Louis Ulbach au delà de sa mesure habituelle. Il reste dédaigneux, sans devenir réellement injurieux, et ne pousse pas sa négation plus avant : ce qu'il pensait, il le pense encore, ce qu'il avait dit, il le répète. Cela prouve la sincérité de son sentiment, l'entière indépendance de son opinion. Il applaudit M. Pelletan après avoir applaudi M. de Pontmartin ; mais, avec une retenue de bon goût, il se garde de citer aucune des invec-

[1] *Revue de Paris*, 1er juillet 1855.

[2] *Courrier du Dimanche*, avril et mai 1860.

tives du pieux polémiste, aucune des assertions calomnieuses du fougueux libelliste. S'il partage leur manière de voir, il conserve sa façon d'écrire : il endosse la responsabilité de l'exécution, il ne trempe pas dans les petits détails odieux ou compromettants qui l'ont accompagnée.

M. Ulbach adresse aux amis de Béranger, ceux que nous avons appelés, et pour cause, les *intimes*, des reproches qui ne manquent pas de vérité, et lorsqu'il s'écrie :

Les amis personnels de Béranger n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes de la réaction qui atteint leur idole,

nous sommes en grande partie de son avis. Ces amis n'ont pas créé la réaction, mais ils l'ont singulièrement facilitée, envenimée même, soit par la maladresse de leur conduite et la fausseté de quelques-unes de leurs assertions, soit par l'expression intolérante d'un enthousiasme blessant, dans sa forme, pour toutes nos autres illustrations contemporaines. Nous avons, à cet égard, exprimé notre regret et notre blâme dans la première partie de ce travail.

Si M. Ulbach a tort d' « envier » à son ami M. Pelletan « ses excellents articles, » — et parce que ces articles ne sont pas excellents, et parce que M. Ulbach n'a, quand il le veut, rien à envier à personne, — il a tort et raison tout à la fois, lorsqu'il s'étonne du reproche adressé à certains adversaires du chansonnier, « d'avoir attaqué Béranger pour faire de l'opposition par ricochet. »

En effet, ce reproche n'est pas entièrement dénué de fondement, et les mots échappés dans des conver-

sations intimes prouvent que cette préoccupation a dicté plus d'une ligne de quelques articles de journaux. Seulement on n'aurait pas dû lui donner un caractère aussi général, car, si « l'opposition par ricochet » a été un des bénéfices de cette petite guerre, elle n'en a pas été le but principal.

En vérité, continue M. Ulbach, si on vous répondait que vous défendez Béranger pour faire de la courtisannerie par ricochet; que répliqueriez-vous ?

Nous répondrons, nous, que ce reproche serait juste en partie, si l'on parle de plusieurs hommes dont l'intervention et les calculs d'intérêt personnel ont plus nui au chansonnier, que les violences de ses plus cruels ennemis. Mais Béranger ne saurait être responsable de ces faiblesses, de ces petitesses, et il nous paraît digne d'une critique sérieuse, en dehors des passions de parti ou des animosités d'école, de négliger de pareils arguments. Que prouvent-ils? que la vie du chansonnier ne se prête à aucune accusation grave, et qu'on est trop heureux de s'en prendre à des amis de second ordre, dont l'impatiente ambition se taille tant bien que mal un peu de notoriété dans la renommée du poëte.

Voyant qu'Achille succombe,
Ses mirmidons, hors des rangs,
Disent : Dansons sur sa tombe ;
Les petits vont être grands.

Oui, les mirmidons sont une « race féconde. » — Puisqu'il s'en trouve en si grand nombre parmi les ennemis de Béranger, pourquoi s'étonnerait-on d'en compter parmi ses amis ?

M. Louis Ulbach nous dit, et c'est par là qu'il se justifie à ses propres yeux :

Si Béranger perd un peu de son prestige, en quoi le vrai, le beau, le bien, perdront-ils de leur importance? Est-ce que le niveau littéraire baissera avec la diminution de son auréole? Est-ce que le sentiment patriotique tombera plus bas, si ce patriote n'est plus autant estimé, etc. [1] ?

Non certes : le vrai, le beau, le bien existaient avant Béranger, et ils existeront encore après lui ; mais il a été le représentant d'une des formes du vrai, du beau et du bien ; il les a conçus d'une certaine façon qui fait désormais partie du domaine commun de l'humanité. Au vrai, au beau, au bien, il a ouvert les rangs inférieurs de la nation, et sa chanson a répandu quelques idées élevées jusque dans le peuple à qui l'on n'adressait guère autrefois que des refrains graveleux ou des couplets bachiques. Le cabaret, qui ne connaissait que Comus, Bacchus et Vénus, a entendu parler du *Dieu des bonnes gens*, a retenti du chant des *Quatre âges historiques*. C'est un mérite réel, et ce mérite, les démocrates ne devraient pas l'oublier, quand il s'agit de Béranger. Ceux qui défendent les droits du pays dans les journaux et à la tri-

[1] « ..... C'est surtout par leur propre parti que Béranger et Chateaubriand sont maltraités; ce temps-ci aime tellement la justice, qu'il n'est personne que, pour la contenter, on ne jette dans le gouffre; seulement au lieu de nous y jeter nous-mêmes comme Curtius, nous y jetons les nôtres. C'est un beau sacrifice, mais qu'il n'est pas nécessaire de renouveler trop souvent pour l'édification et le salut de tous; car enfin, *une fois que nos grands hommes seront plus bas, le pays n'en sera pas plus haut.* » (E. BERSOT, *Littérature et morale*, 1 vol. in-18.)

bune pourraient se rappeler que le « chantre de Frétillon » a contribué plus que personne, en « exhaussant » un genre populaire, à moraliser l'ouvrier, à lui donner le goût et le sentiment des nobles pensées exprimées en beau style. Le monde aurait marché sans Béranger : toutefois ne manquerait-il pas quelque chose à notre époque éminemment révolutionnaire, si un homme, en mesure d'aspirer aux gloires académiques, n'avait consacré ses efforts et son talent aux oubliés, aux dédaignés des poëtes et de la poésie ?

Pourquoi nos jeunes et grands poëtes ont-ils dédaigné les succès que, sans nuire à leurs autres travaux, la chanson leur eut procurés ? *Notre cause y eût gagné*, et, j'ose le leur dire, eux-mêmes eussent profité à descendre quelquefois des hauteurs de notre vieux Pinde, un peu plus aristocratique que ne le voudrait le génie de notre bonne langue française...

Que nos auteurs travaillent donc sérieusement pour cette foule si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle, ils achèveront de la rendre morale, et plus ils ajouteront à son intelligence, plus ils étendront le domaine du génie et de la gloire [1].

Ce rôle, Béranger l'a pris pour lui, et l'a gardé pendant quarante ans. Quant aux juges intolérants qui condamnaient si allègrement un homme de bien et de talent, et qui le sacrifient tout entier à des antipathies, à des diversités d'opinions, nous les engageons à méditer ces autres paroles du chansonnier :

S'il est doux de casser des arrêts injustes en rectifiant des accusations erronées et trop sévères, combien n'y a-t-il pas

[1] Préface de 1833.

à souffrir quand, pour être vrai, il faut diminuer du lustre d'une belle vie que la vertu ou une haute intelligence n'a pu préserver de toute faute; surtout si l'on est convaincu, comme je le suis, que *détruire sans nécessité et au jour le jour les admirations du peuple*, C'EST TRAVAILLER A SA DÉMORALISATION [1].

Renoncer à écrire des *notices* sur les contemporains de peur de « *démoraliser le peuple en détruisant sans nécessité ses admirations*, » n'était-ce pas donner le plus bel exemple de modération et de patriotisme éclairé? N'était-ce pas surtout prouver qu'on peut allier l'énergie des convictions à l'indulgence pour les individus? — Non, Béranger n'a pas seulement écrit une phrase, il a proclamé un grand principe, le jour où il a dit que, « partis souvent des points les plus opposés, les hommes de cœur pouvaient venir faire alliance sous les bannières de la patrie et de l'humanité [2]. »

M. EUGÈNE PELLETAN.

> L'écrivaillerie est le symptôme d'un esprit débordé.
> (MONTAIGNE.)

Ami, disait un jour Béranger à La Mennais, le voyant plus triste et plus malheureux qu'à l'ordinaire, il faut se raidir contre la calomnie; il y en a pour tout le monde; il y en a pour moi qui vous parle. Ne vous effrayez pas si demain, ou après-demain vous lisez quelque part : Un vol avec effraction a eu

[1] Préface des *Dernières chansons*.
[2] *Ma Biographie*.

lieu dans telle rue, on a rejoint le voleur; c'est un vieux chansonnier, un vieux repris de justice (il a été deux fois en prison). On a fait une descente dans le logement que ce gueux-là occupe à Passy, et l'on a saisi un grand nombre d'objets précieux dont il n'a pu justifier la possession [1].

C'est M. Pelletan qui a pris pour lui le rôle de la police [2], et il a opéré, en 1860, une descente dans les œuvres posthumes du chansonnier. Du reste, avant d'entreprendre cette mission délicate, et qui offrait bien quelques périls, M. Pelletan s'était muni des renseignements les plus authentiques, et ses confrères de la morale publique, MM. de Pontmartin et Louis Veuillot, avaient consenti à lui donner le signalement du malfaiteur.

On sait avec quels soins minutieux la justice procède à ses enquêtes, avec quelle merveilleuse habileté elle sait réunir et grouper les moindres faits à la charge du prévenu; de quelle oreille complaisante elle écoute les bruits du quartier, les délations du voisin; comment elle saisit au passage les mots jetés en l'air, et de quelle façon ces divers éléments se combinent et se fortifient mutuellement dans l'acte d'accusation. Aussi M. Pelletan n'avait-il rien négligé. Il avait lu M. Proudhon.... *dans le Figaro*, médité M. Sainte-Beuve — article de 1850, — étudié M. Cuvillier-Fleury et compulsé M. Montégut. L'affaire était instruite, il n'y avait plus qu'à constater le flagrant délit, en s'emparant des pièces de conviction.

M. Pelletan, muni de son mandat de perquisition,

[1] JULES JANIN, Béranger. — *Revue Européenne*, 1er mars 1860.
[2] *Une Étoile filante*, br. in-8°, 1860. Dentu.

accompagné de M. Jouvin et des alguazils sous ses ordres, se rendit chez M. Perrotin, saisit les *Chansons, Ma Biographie* et la *Correspondance*, et se livra à une expertise promptement couronnée du plus brillant succès. Lesdites œuvres ayant été ouvertes et soumises à de puissants réactifs sortis de l'officine du sieur Basile, chimiste juré pour ces sortes d'opérations, il resta, au fond des alambics où l'on avait distillé la vie du chansonnier, un résidu arsénical qui ne laissait rien à désirer.

Les *Chansons* donnèrent peu de chose, mais *Ma Biographie* et la *Correspondance*, après une longue série de manipulations fort ingénieuses, prouvèrent jusqu'à l'évidence que le dit Pierre-Jean de Béranger, de son vivant chansonnier, avait été mauvais fils et mauvais citoyen; qu'après avoir séduit une jeune fille, Mlle Judith Frère, il vécut avec elle dans une union illégitime, refusant jusqu'au bout à cette malheureuse de lui donner son nom, « cadeau de noces d'autant plus précieux que c'était un reflet de gloire qu'il déposait sur le front de sa compagne. »

Il fut également prouvé que le même Pierre-Jean de Béranger avait joui sous l'Empire d'une « prébende princière [1] » et d'un « canonicat [2]; » qu'il avait odieusement affecté la pauvreté, et que ses œuvres, qui par malheur se vendaient beaucoup mieux que ne se vendront jamais les œuvres de M. Pelletan, *devaient* l'avoir enrichi. Il fut prouvé

[1] Le traitement de l'Institut délégué par Lucien Bonaparte à Béranger.

[2] La place d'expéditionnaire au Ministère de l'instruction publique (1,000 fr. par an).

encore qu'il avait démoralisé le peuple; qu'il avait injurié, sous la Restauration, le gouvernement qui le nourrissait; qu'il avait, « par un vers mal compris du *Vieux Vagabond*, » poussé le peuple à l'insurrection, en juin 1848; qu'au moment où « le sang coulait, » où « la République mourait, » où « *une idée s'égorgeait par elle-même*, il appelait Lisette, » se mettait à table et chantait des refrains grivois. Cette conduite était d'autant plus blâmable qu'elle avait causé la mort de l'archevêque de Paris, M. Affre, en contraignant ce vieillard à s'interposer entre les combattants, — intervention inutile si Béranger, au lieu de boire et de chanter au bruit de la fusillade, avait consenti à « *fermer la veine ouverte de la guerre civile*, » — cas prévu par le code Napoléon (homicide par imprudence).

Il fut toujours prouvé qu'il avait pris « toutes les voluptés de la gloire, sans en accepter les obligations; » qu'il avait « créé la légende impériale, » et qu'il s'était écrié, au 2 décembre 1851 : « *Me, me adsum qui feci!* » ce qui semblerait démontrer qu'il savait le latin, malgré ses persistantes dénégations, et le convaincrait dès lors d'un nouveau mensonge.

Il fut enfin prouvé qu'il avait refusé la croix, un fauteuil à l'Académie, des places sous le gouvernement de Juillet, refus qui, d'après M. Pelletan, ne peuvent provenir que d'une source honteuse, car il faut être un bien méchant homme pour repousser des honneurs et des distinctions auxquelles tant de gens sacrifient leur indépendance, et affecter un désintéressement tout à fait en dehors de la nature humaine, — M. Pelletan s'en porte garant. Cela est

d'autant plus intolérable de la part du dit Béranger qu'il a jadis prêté « *serment à la légitimité,* » afin de conserver son « canonicat » d'expéditionnaire à mille francs par an, et M. Pelletan, — personne ne l'ignore, — n'aime pas les gens qui prêtent serment.

L'expertise démontra de plus que Béranger « méprisait cordialement le journalisme, » ce qui est fort mal aux yeux des experts journalistes, et « détestait la pipe, » ce qui ne saurait être une vertu aux yeux des fumeurs. D'autre part, il n'aimait pas l'Angleterre, et l'on ne saurait supporter une pareille indignité [1]. Ne pas aimer la France, passe encore ; mais

[1] M. Pelletan chérit sans doute beaucoup l'Angleterre.— « *La libre Angleterre*, etc., » cela fait si bien dans une tirade où l'on parle des droits de l'*humanité* en se moquant du *chauvinisme* ! — Du reste, nous croyons volontiers que M. Pelletan pourrait apprendre une foule de bonnes choses de l'autre côté du détroit, la justice, par exemple, et le respect des gloires de son pays. Nous l'engageons à lire, dans la *Revue d'Édimbourg*, une exacte et judicieuse appréciation de Béranger, dont nous extrayons le fragment suivant :

« Le fini exquis de la forme est aussi l'un des éléments principaux de l'immortalité décernée par ses compatriotes à celui qui fit de la chanson une ode, du refrain une fanfare militaire. Il n'existe pas de poésie lyrique où l'on sente moins que dans celle de Béranger l'embarras du refrain, les difficultés du langage, les images incomplètes, ou ces sentiments superflus introduits pour les besoins de la rime. L'italien de Métastase n'est pas plus fluide, l'italien de Pétrarque plus condensé, l'anglais de Quarles plus épigrammatique, ou celui d'Herrick plus mélodieux, que le français de Béranger. Ce n'est pas le sens de ses chansons, mais la perfection de leur élégance, qui rend les meilleures si intraduisibles. Jamais œuvres d'imagination n'ont fourni une plus heureuse preuve de cette vérité que l'aridité du sol ne signifie pas stérilité de fleurs. Les chansons de Béranger sont comme les bruyères du Cap, exquises de forme, de tissu, de couleur,

l'Angleterre! Ensuite il compromit gravement la prospérité financière du pays, en puisant à pleines mains dans la caisse de divers banquiers pour se créer une popularité, en ayant l'air de soulager les malheureux [1]. Sa morale se réduisait à ceci: « Avoir

de douceur, de richesse, quoiqu'elles croissent dans un désert de pierres et de sable. La plupart sont composées sur des airs de guinguette, sur des refrains vulgaires de chanteurs des rues, sur de bizarres mélodies ou vaudevilles du vieux temps, qui, familiers à l'oreille du public, doivent toujours paraître étranges à qui possède le sentiment pur de la poésie et la délicatesse de la langue française.

» Il y a eu un progrès continuel dans la manière de Béranger, s'élevant de la chanson à l'ode, du fredon au chant musical, du jargon au langage le plus noble (sinon toujours chaste); mais il n'est peut-être aucune de ses compositions où un artiste ne puisse apprendre quelque chose relativement à son art, que cet artiste soit musicien, écrivain ou conteur d'histoires. Nous pensons que Béranger n'exagère pas lorsque, dans son âge avancé, il nous parle de la sollicitude, de la patience, des soins incessants qu'il apportait à l'euphonie de ses vers, à l'élégance de ses termes, etc. Une douzaine de chansons par an, c'était tout ce qu'il pouvait produire, disait-il. Dans une des dernières visites que lui rendit M. Thiers, dont il aimait la causerie, l'homme d'État historien dit au poëte : « Savez-vous comment je vous appelle? Je vous appelle l'Horace français.— *Qu'en dira l'autre?* » répondit Béranger avec un sourire. Réponse charmante. »

Cette appréciation de la *Revue d'Édimbourg* sur Béranger est d'autant plus remarquable qu'on aurait compris facilement qu'il s'y mêlât un peu d'aigreur contre le chansonnier qui n'a pas toujours ménagé l'Angleterre. Mais le patriotisme vrai nous apprend à respecter ce même sentiment chez les autres.

[1] « Il donnait beaucoup, dit-on. Il faut lui savoir gré de sa *munificence* (On sait que M. Pelletan a enrichi Béranger)... Mais quel argent donnait-il? L'argent de M. Clercq, banquier à Bruxelles, et de M. Péreire, banquier à Paris. La maison Clercq et la maison Péreire faisaient les fonds de sa générosité, il les répandait en son

une opinion pour soi et porter la livrée d'une autre, afin de pouvoir exploiter l'une et l'autre en même temps. »

Un pareil homme devait finir mal. Aussi il résulte de la même enquête que le poëte, au dernier moment, « a menti à la philosophie et à la religion : » « il a craint de donner un exemple, » il est mort avec prudence, « sur un coussin brodé au chiffre impérial. »

On comprend après cela la conclusion du rapport dressé par M. Pelletan et contresigné par le *Figaro* :

Fils, il déchire la robe de sa mère en public; père, il déporte son fils à l'île Bourbon; célibataire, il vit en ménage; conscrit réfractaire, il chante la gloire du coup de canon; républicain une première fois, il applaudit au 18 brumaire; libéral, il fredonne un hymne au pouvoir absolu; républicain une seconde fois, il renie la République; voltairien, il demande à l'Église une goutte d'eau bénite pour son cercueil.

Si l'on s'étonnait de la prodigieuse sagacité de M. Pelletan, découvrant tant de crimes et de vices honteux chez le chansonnier qu'on s'était habitué à regarder comme un modèle de désintéressement et de rare dévouement à ses convictions; dont le caractère, croyait-on, faisait honneur à son siècle et à sa foi politique, nous sommes prêt à expliquer le miracle. Le procédé était connu avant M. Pelletan il n'a pas inventé sa méthode, il a seulement prouvé qu'il en connaissait à fond toutes les ressources. Il y a une manière de tronquer les

propre nom et recueillait les bénéfices de la reconnaissance. » (E. PELLETAN, *Une Étoile filante*).

textes, de dénaturer les paroles, d'interpréter les actes, qui fut longtemps le privilége de certains ordres et de certains tribunaux religieux. Autrefois, c'était un monopole, et Lesage va nous raconter comment la chose se passait :

— Soyez le bien-venu, mon enfant, lui dit Laméla. Vous voyez en moi un inquisiteur nommé par le Saint-Office pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuse de judaïser. Vous demeurez chez lui, par conséquent vous êtes témoin de la plupart de ses actions. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous savez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la sainte inquisition. — Seigneur licencié, reprit le garçon marchand, je suis tout prêt à vous contenter là-dessus, sans que vous me l'ordonniez de la part du Saint-Office. Si l'on mettait mon maître sur mon chapitre, je suis persuadé qu'il ne m'épargnerait point : ainsi je ne le ménagerai pas non plus, et je vous dirai premièrement que c'est un sournois dont il est impossible de démêler les mouvements, un homme qui affecte tous les dehors d'un saint personnage, et qui, dans le fond, n'est nullement vertueux. Il va tous les soirs chez une petite grisette..... — Je suis bien aise d'apprendre cela, reprit Ambroise, et je vois par ce que vous me dites, que c'est un homme de mauvaises mœurs. Mais répondez précisément aux questions que je vais vous faire : c'est particulièrement sur la religion que je suis chargé de savoir quels sont ses sentiments. Dites-moi, mangez-vous du porc dans votre maison? — Je ne pense pas, répondit Gaspard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. — Fort bien, reprit M. l'inquisiteur. Écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompense, continua-t-il, on y mange, sans doute, quelquefois de l'agneau? — Oui, quelquefois, reprit le garçon ; nous en avons, par exemple, mangé un aux dernières fêtes de Pâques. — L'époque est heureuse, s'é-

cria le commissaire. Écrivez, greffier, que Simon fait la Pâques. Cela va le mieux du monde, et il me paraît que nous avons reçus de bons mémoires.

— Apprenez-moi encore, mon ami, reprit Laméla, si vous n'avez jamais vu votre maître caresser de petits enfants. — Mille fois, répondit Gaspard. Lorsqu'il voit passer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils soient jolis, il les arrête et les flatte. — Écrivez, greffier, interrompit l'inquisiteur, que Samuel Simon est violemment soupçonné d'attirer chez lui les enfants des chrétiens pour les égorger. L'aimable prosélyte ! Oh ! oh ! monsieur Simon, vous aurez affaire au Saint-Office, sur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laisse faire impunément vos barbares sacrifices. Courage, zélé Gaspard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout ; achevez de faire connaître que ce faux catholique est attaché plus que jamais aux coutumes et aux cérémonies des Juifs. N'est-il pas vrai que dans la semaine vous le voyez un jour dans une inaction totale ? — Non, répondit Gaspard, je n'ai point remarqué celui-là. Je m'aperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet, et qu'il y demeure très-longtemps. — Eh ! nous y voilà, s'écria le commissaire ; il fait le sabbat, ou je ne suis pas inquisiteur. Marquez, greffier, marquez qu'il observe religieusement le jeûne du sabbat. Ah ! l'abominable homme ! Il ne me reste plus qu'une chose à demander. Ne parle-t-il pas aussi de Jérusalem ? — Fort souvent, répartit le garçon. Il nous conte l'histoire des Juifs, et de quelle manière fut détruit le temple de Jérusalem. — Justement, reprit Ambroise. Ne laissez pas échapper ce trait-là, greffier ; écrivez en gros caractères que Samuel Simon ne respire que la restauration du temple, et qu'il médite jour et nuit le rétablissement de la nation. Je n'en veux pas savoir davantage, et il est inutile de faire d'autres questions. Ce que vient de déposer le véridique Gaspard suffirait pour faire brûler toute une juiverie [1].

[1] LESAGE, *Gil Blas*, livre VI chap. 1er.

Ce procédé, monopole autrefois, disons-nous, est aujourd'hui tombé dans le domaine public, et tout le monde, clerc ou laïque, peut en user à son aise. La loi ne s'y oppose point, quoique certaines consciences y répugnent. Mais il s'agissait apparemment du salut de la France, qui courait à sa perte en chantant les chansons du chansonnier, en admirant la sage modération de sa vie, et M. Laméla-Pelletan a jugé qu'en une aussi grave occurrence, la fin justifiait les moyens.

Dans sa biographie, Béranger a raconté en termes extrêmement simples et modérés l'histoire de son enfance. Abandonné par son père et par sa mère, il ne pouvait cependant éviter de parler d'eux, ni surtout inventer une tendresse et supposer des soins que ses parents ne lui accordèrent jamais. Il rapporte les faits indispensables, sans dissimuler les faiblesses de son père, homme vaniteux et dépourvu de bon sens, qui ne manquait, du reste, ni de courage, ni de dévouement à ses opinions royalistes, ni même de bonté. Conspirateur risquant sa tête, et sauvé de l'échafaud par le hasard des événements, il devint, sous le Directoire, banquier du parti royaliste, et se lança dans les opérations de bourse.

Mon père, dit Béranger, qu'éblouissait d'ailleurs l'accroissement de ses opérations, n'était ni avide, ni défiant, et sa facile bonté en faisait le jouet du premier venu qui savait gémir ou flatter..... Je suis heureux d'avoir à rendre cette justice à mon père, qu'il me laissait maître d'adoucir beaucoup de misères et m'en donnait souvent l'exemple. Aussi combien de malheureux ont remporté de chez nous, avec l'argent qu'ils y venaient chercher, les vêtements dont ils se dépouillaient pour fournir le nantissement.

Les affaires tournèrent mal, et le père de Béranger fut ruiné.

— Fort bien, s'écrie M. Pelletan ; greffier, écrivez que le père « sous bénéfice d'inventaire » du chansonnier a fermé « sa carrière par une banqueroute. »

Quant à sa mère, Béranger la nomme à peine, et voici ce qu'il en dit :

Après six mois de mariage et de prodigalités, les deux époux se séparaient, mon père pour aller en Belgique, ma mère pour se retirer chez ses parents ; elle travailla de son état de modiste et ne regretta guère l'absence d'un mari pour qui elle n'eût jamais beaucoup d'affection, quoiqu'il fut bon, aimable, gai et d'un extérieur agréable. Ma naissance faillit coûter la vie à ma mère.....

Plus loin, il écrit encore :

Ma mère ayant quitté sa famille pour vivre seule, j'allais de temps à autre passer huit ou quinze jours auprès d'elle près du Temple, ce qui apportait un étrange changement à la vie que je menais rue Montorgueil. Souvent elle me conduisait aux théâtres du boulevard ou à quelques bals et à des parties de campagne.

Il ajoute, enfin, en rapportant la mort de la jeune femme :

Je venais de perdre ma mère auprès de laquelle je ne passai guère plus de dix mois. C'était par nécessité qu'elle s'était rapprochée de mon père, avec qui elle avait rarement vécu en bonne intelligence..... Quant à ce qui me concerne, rien de plus excusable que son indifférence. Buffon a dit que les garçons tiennent de leur mère. Jamais enfant n'a moins ressemblé que moi à la mienne, au moral comme au physique : elle eût voulu faire de moi un brillant muscadin, comme on disait alors ; mais ma nature y était rebelle. Ses imprudences

mirent un terme à sa vie qui n'atteignit pas trente-sept ans.

Et c'est tout !

— C'est bien assez, s'écrie M. Pelletan : greffier, écrivez :

Quant à la mère de Béranger, modiste par état et veuve par situation, elle aimait la toilette : la payait qui pouvait. Or, pour jouir librement de sa toilette, elle écoula, du premier jour, son enfant en nourrice, et oublia ensuite d'acquitter la pension.

— Pardon, M. l'inquisiteur, dit ici le greffier, mais l'inconduite de la mère, pas plus que la banqueroute du père, ne prouve rien contre le prévenu. Des esprits mal faits pourraient même savoir gré au chansonnier d'avoir aussi complétement échappé aux mauvais exemples dont sa jeunesse fut entourée [1]. D'autre part, il est peut-être maladroit, pour un démocrate comme vous, de rendre le chansonnier responsable du malheur de sa naissance. C'est adopter la pire des traditions catholiques et méconnaître le grand principe révolutionnaire qui veut que chaque individu soit jugé sur ses *œuvres personnelles*.

— Vous avez raison, greffier, mais j'ai trouvé une phrase à effet qui sauvera tout. Je maintiens ce que vous venez d'écrire — cela compromettra le chanson-

[1] « Le mérite de chacun de nous est de nous produire nous-même, et plus nous aurons eu d'efforts à faire pour valoir quelque chose, mieux nous mériterons d'être loués. M. Pelletan n'a pas senti cela..... Béranger a dû dire comment la première éducation lui avait manqué, pour que nul, après lui, ne se prévalût d'une mauvaise *nourriture* (?), quand il s'agirait d'excuser une mauvaise existence de citoyen... » (P. Boiteau. *L'équité de M. Pelletan*, br. in-8. Mai 1860.)

nier aux yeux des gens atttardés : — reprenez donc votre place et écrivez pour les autres :

Il crut devoir déshonorer la mémoire de sa mère sur un ton badin, et en montrer, en quelque sorte, la robe au public, retournant l'immortalité de son nom contre le flanc qui l'avait porté, comme pour en immortaliser la flétrissure !

« A vingt ans, nous raconte M. Paul Boiteau [1], Béranger a eu un fils d'une de ses cousines. Comme la mère n'avait pas une bonne conduite, et qu'elle ne vivait pas avec Béranger, elle avait gardé l'enfant et l'avait mis en nourrice, mais sans payer sa nourriture. A la fin, la nourrice renvoie l'enfant à Béranger, qui n'avait eu jamais aucune des joies d'un père et qui n'était pas même sûr de ses droits de paternité. L'enfant avait neuf ans, il le reçoit... Béranger élève, instruit lui-même son enfant ; mais ce fils n'a que les défauts de sa mère, et il est impossible de l'amender. L'âge l'endurcit dans le vice. Béranger fait mille efforts pour le corriger. A la fin, quand il a vingt ans, il charge un de ses amis de lui apprendre le commerce à l'Ile Bourbon et, sur les 32,000 fr. qu'il vient de gagner avec son recueil de 1821, il lui donne 15,000 fr. pour une pacotille. Le jeune homme dissipe cette somme. Béranger lui fait 1,000 fr. de pension alimentaire, et cela jusqu'à l'âge de quarante ans. Mais rien ne fait d'effet sur cette nature ingrate. En vain Béranger lui offre de le reconnaître s'il veut changer de vie ; il mourut dans l'isolement et la paresse. »

[1] *L'Équité de M. Pelletan.* — Ces détails se trouvent tout au long dans la *Correspondance* que M. Pelletan a lue. M. Boiteau les résume seulement.

— La bonne affaire ! s'écrie M. Pelletan. Mon ami le *Figaro* s'est attendri à ce sujet, mais je vais m'attendrir bien plus que lui. Greffier, écrivez d'abord ceci :

Un caprice de jeunesse lui imposa un jour la charge, sans le titre, de la paternité. Père à son corps défendant, il devra nourrir, il devra élever un enfant du mystère. Il gémit profondément sur la cruauté de la destinée ; c'est son épargne compromise, c'est son indépendance perdue. Il aurait dit volontiers, comme le père de Mirabeau : je le traîne à ma ceinture sans savoir dans quel fossé j'irai le jeter. Il élève cependant ce fils du hasard, et à l'âge de raison il le fait garçon épicier. Comme l'enfant avait reçu une vocation médiocre pour l'épicerie, Béranger l'expédie avec une pacotille à l'île Bourbon.

— Maintenant, greffier, attention ! voici une seconde phrase à effet :

En vain l'infortuné demande à travers l'espace à prendre le nom de Béranger. Il meurt sous le soleil dévorant du tropique sans pouvoir obtenir un autre nom que le nom de : mon bon ami. Béranger voulait emporter tout entier ce nom-là [1] dans le tombeau. Le roi de la chanson craignait de laisser une dynastie.

D'après Béranger, dans sa Biographie, on l'avait prévenu que s'il « faisait imprimer de nouveaux volumes, on le regarderait comme démissionnaire de son emploi (le canonicat !). »

Enfin, en 1821, ajoute-t-il, je pus faire imprimer deux volumes, tant de mes anciennes que de mes nouvelles chansons. Je l'ai dit : c'était perdre le modique emploi qui me faisait vivre sans beaucoup de travail et où j'étais entouré d'amis ; car, malgré ma franchise un peu caustique, j'ai tou-

[1] Le nom de : mon bon ami?

jours eu le bonheur de voir s'attacher à moi ceux avec qui j'ai vécu. Mais il me convenait mieux de sacrifier ainsi ma place que de publier mes volumes séditieux après qu'on me l'aurait ôtée, ce qui pouvait arriver un jour ou l'autre. Leur publication eût eu, dans ce cas, un air de vengeance qui n'allait pas à mon caractère.

— Cela va le mieux du monde, s'écrie M. Pelletan, et il me paraît que M. de Pontmartin, M. Veuillot et mon ami le *Figaro* avaient bien jugé cet homme. Greffier, écrivez :

Du moment qu'il attaquait le pouvoir, il devait commencer par renoncer à la place qu'il tenait de sa *munificence*. On peut bien rompre avec son hôte dans ce monde, mais à la condition de quitter sa maison.

— Attention, greffier, je viens de trouver une troisième phrase à effet!

L'injurier à la *table* où il nous donne le vivre et le *couvert*, j'en demande pardon à la mémoire de Béranger, c'est trop de moitié [1] !

On lit dans les *Dernières chansons :*

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,
Napoléon, c'est ici le dernier.
RÉPUBLICAIN, s'il a blâmé l'Empire,
Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.
Pour réveiller notre France abattue
J'exaltai l'homme et non le souverain [2].

On a vu dans *Ma Biographie* [3] et ailleurs que Bé-

[1] J'en demande pardon à M. Pelletan, mais prétendre qu'à une *table* on donne le vivre et le *couvert*, « c'est trop de moitié.... » à moins pourtant que M. Pelletan ait entendu parler de *couvert* d'argent ou de Ruoltz !

[2] *Madame Mère*.

[3] « ... Quoique j'eusse prévu à peu près la marche que suivrait

ranger, qui avait voté pour le Consulat, vota contre le premier Empire, et que, plus tard, il usa de son influence personnelle pour engager ses amis à voter contre le second Empire. On se rappelle sa lettre si explicite à M. Alexandre Dumas, et les mille refrains républicains de ses chansons. Enfin M. Pelletan connaissait le passage suivant d'une lettre adressée, en 1852, à M. Morin, avocat, ancien commissaire de la République :

« ... Je ne puis répondre, monsieur, à ce que contient votre » lettre. Ce sont là des questions graves qui exigeraient bien » des pages de réfutation, quoique nous soyons d'accord sur le » fond de la discussion. Je me contenterai de vous demander » pourquoi, si j'ai eu tant d'influence sur la popularité con- » servée au nom de l'Empereur, j'en ai eu si peu *en prêchant* » *la République, comme je n'ai cessé de le faire depuis quarante* » *ans, et* COMME JE LE FERAIS ENCORE *si, à soixante-douze ans,* » *il m'était possible de retrouver ma verve de trente ans.*

» Convenez-en, monsieur, vous qui méconnaissez trop les » services rendus à la France par Napoléon, tous les partis ont » fait des fautes; mais celles dont nous devons le plus gémir, » ce sont les fautes énormes commises par les républicains. Je » les avais prévues ; aussi aurais-je voulu que la République » nous vînt un peu plus tard. La Providence en a décidé au-

l'ambition de Bonaparte, le rétablissement d'un trône fut pour moi un grand sujet de tristesse. Bien moins homme de doctrines qu'homme d'instinct et de sentiment, je suis de nature républicaine. Je donnai des larmes à la République, non de ces larmes écrites, avec points d'exclamation, comme les poëtes [1] en prodiguent tant, mais de celles qu'une âme qui respire l'indépendance ne verse que trop réellement sur les plaies faites à la patrie et à la liberté. Mon admiration pour le génie de Napoléon n'ôta rien à ma répugnance pour le despotisme de son gouvernement.... » (*Ma Biographie*).

[1] Et les *brochuriers* donc !

» trement. *Toutefois je mourrai avec l'assurance qu'un jour » ou l'autre mes vœux seront exaucés.* (8 février 1852.) »

Cette lettre est fort curieuse, ajoute M. Laurent Pichat, à qui nous l'empruntons [1], et n'a pas besoin de commentaires. Si elle eût été publiée du vivant de Béranger, peut-être aurions-nous essayé d'en discuter quelques termes.

— Ah! l'abominable homme! s'écrie M. Pelletan. Greffier, écrivez en gros caractères.

La République mourut dans la matinée du 2 décembre. Il la vit tomber sans regret..... Il avait créé la légende impériale, et, quand la légende remontait au pouvoir, il avait bien le droit de dire : *Me, me adsum qui feci,* et d'en tirer une certaine satisfaction. Il restait bien encore républicain de souvenir, par point d'honneur; mais, au fond du cœur, il professait une autre religion.

Il nous paraît inutile de pousser plus loin ce parallèle affligeant entre le personnage de Lesage et M. Pelletan. La démonstration est aussi complète que possible, et l'on voit trop, pour ce dernier, à l'aide de quels moyens il a tenté de déshonorer la mémoire du poëte populaire.

Cependant ce libelle déclamatoire, où la mauvaise foi de l'écrivain se trahit à chaque instant par l'exagération des images et l'enflure du style, contient quelques autres allégations qu'il faut relever en passant. Il est une accusation surtout que M. Pelletan a trouvée dans l'article de M. Cuvillier-Fleury (*Journal des Débats*), et qu'il a ridiculisée en la délayant dans une ou deux phrases larmoyantes du plus haut comique. Il s'agit du tirage au sort.

[1] *Les poëtes de combat,* 1 vol. in-18, chez Hetzel.

Béranger évita la conscription, et voici en quels termes il expose les motifs de sa conduite :

Ma frêle constitution, et surtout la faiblesse de ma vue, qui eussent fait de moi un soldat d'hôpital, me plaçaient dans le cas d'exemption certaine. On ne croyait pas, tant j'étais pâle et maigre, que je pusse atteindre trente ans; ma poitrine semblait fort mauvaise, et mon père me répétait sans fin : « Tu n'as pas longtemps à vivre. Je t'enterrerai bientôt. » Nous ne nous en affligions ni l'un ni l'autre. Malheureusement la position que semblait lui donner son cabinet de lecture l'obligeait, si ma réforme n'était pas prononcée, à payer un remplaçant, ce qui lui était réellement impossible. — Ma conscience bien rassurée sur mon incapacité militaire, je ne trouvai qu'un moyen de sauver à mon père la dépense qui en fût résultée pour lui. Je ne me fis pas inscrire sur les contrôles... etc. [1].

Cette conduite de Béranger révolte M. Pelletan. Suivant ce publiciste, Béranger devait se faire soldat malgré ses incapacités physiques bien prouvées.

L'heure de la conscription l'appelle à payer sa dette à la patrie. Il va sans doute revêtir l'uniforme de son enthousiasme; prendre part, sous le plumet, à un nouveau Marengo; cueillir, dans le sang, sa grande ou sa petite feuille de laurier. L'urne est là béante qui l'attend. Chacun y tire à tour de rôle, etc. Mais Béranger se sauve, mais il se cache; il craint de devenir un héros; il préfère le rôle modeste de conscrit réfractaire; il rejette sur un autre la chance, bonne ou mauvaise, de la loterie. Que cet autre ait un père ou une mère infirme à nourrir, n'importe; il ira verser son sang et tomber à la place du poëte, sous la mitraille de Friedland ou de Moscou. Pendant ce temps Béranger, tranquillement assis,

[1] *Ma Biographie.*

le pied sur son chenet [1], cadencera une strophe à l'honneur du courage, pour avoir, plus tard, le droit de réclamer l'inscription de son nom au pied de la colonne.

« On lui reproche donc sa pauvreté? répond M. Paul Boiteau. — Que ceux qui ont eu de l'argent pour se racheter aient au moins la pudeur de se taire [2]. »

En effet, pensant que M. Pelletan se plaçait ici au point de vue de la morale démocratique qui exige que tous les citoyens soient égaux devant l'impôt du sang, comme devant les autres impôts, et que les seuls riches ne soient pas dispensés de l'obligation de servir la patrie sur les champs de bataille, nous avons ouvert le *Dictionnaire des Contemporains* de M. Vapereau, à l'article Pelletan, pour voir si cet écrivain avait lui-même satisfait à un aussi important devoir civique. Le *Dictionnaire des Contemporains* garde à cet égard le plus profond silence, et tout fait supposer, ou que M. Pelletan a tiré un bon numéro, ou que le notaire auquel il doit le jour a racheté son fils, dans la crainte qu'il ne devînt « un héros. »

Dans les deux cas, l'extrême sensibilité du nouveau député au Corps législatif a dû singulièrement souffrir, puisqu'il a fallu qu' « un autre » allât à sa place conquérir, sous le « soleil dévorant » de l'Algérie, « sa grande ou sa petite feuille de laurier. »

— Mais, répondra M. Pelletan, je déteste, moi,

[1] « J'habitais une mansarde sans feu, où la neige et la pluie inondaient souvent mon lit de sangle. » (*Ma Biographie*).

[2] L'*Équité de M. Pelletan*.

la gloire militaire, et Béranger l'aimait, car il l'a chantée.

— Pardon : c'est ici une première erreur. Béranger n'aimait pas la gloire militaire pour elle-même, ni le bruit du canon ; il aimait la Révolution armée :

> Ces paysans, fils de la République,
> Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,

qui défendaient aux frontières la patrie menacée, et portaient sur leur drapeau trois mots sacrés : Liberté, égalité, fraternité. Il les aimait au moins autant que M. Pelletan, en 1848, aimait le peuple vainqueur dans les journées de Février. Lorsque l'auteur du libelle reproche à Béranger de n'avoir pas marché au bruit du tambour avec ces soldats de la France — dont il partageait l'enthousiasme patriotique et dont il admirait l'œuvre révolutionnaire, — nous devons naturellement supposer que M. Pelletan n'a pas commis une faute analogue à celle du chansonnier. Nous devons supposer que M. Pelletan, logique autrement qu'en paroles et pour le compte d'autrui, a pris, le 24 février 1848, une part active à la bataille populaire racontée depuis par lui en un gros volume in-8° [1] qui se retrouve encore sur les quais. Or, si notre mémoire ne nous fait défaut, M. Pelletan déclare, en tête de ce volume consacré à célébrer les hauts faits du peuple victorieux, que ledit M. Pelletan a concouru à la Révolution de février « *par son admiration* » seulement.

[1] *Histoire des 3 journées de février* 1848. — 1848, un vol. in-8°.

Comment n'a-t-il pas « revêtu l'uniforme de son enthousiasme? » C'est-à-dire comment n'a-t-il pas pris le fusil de l'insurgé? La rue était là, qui l'attendait. « Chacun y tirait à tour de rôle, une jambe ou une tête cassée. »

S'il ne l'a pas fait, s'il s'est contenté de chanter en d'innombrables articles de journaux, auxquels ont succédé de non moins innombrables brochures, les batailles de la Révolution, pourquoi reproche-t-il à Béranger de n'avoir concouru lui aussi aux batailles de la République et de l'Empire que par « son admiration? » Pourquoi lui reproche-t-il de les avoir chantées en vers éloquents, au lieu de se faire casser la tête, ce qui eût été d'un médiocre profit pour la France? — Béranger, myope et d'une faible constitution, a cru qu'il ne pourrait supporter les fatigues d'une campagne; mais il a plus tard, en 1814, lorsque l'étranger assiégeait Paris, demandé un fusil, croyant aussi qu'il y a des jours où tous les enfants d'un même pays doivent lui faire le sacrifice de leur vie. Le poëte national aurait su, au moment du danger suprême, mourir pour la patrie que ses chansons ont consolée et combattre parmi le peuple qu'il a conduit à l'assaut du trône légitime.

Une pareille accusation, nous le répétons, est le comble du ridicule et prouve uniquement l'animosité maladroite de celui qui la porte. Nul plus que nous n'admire le courage militaire dans ce qu'il a d'admirable; nous nous souvenons cependant, avec tous les gens sensés, que chacun joue ici-bas un rôle différent et sert son pays à sa manière; nous admettons surtout qu'un grand écrivain puisse écrire les

couplets sur Waterloo, sans avoir porté le « plumet » de voltigeur dans la garde impériale.

Nous avons parlé de textes tronqués. En effet, M. Pelletan, d'après le procédé de son ami le *Figaro*, extrait des 4 vol. in-8° de la *Correspondance*, une ou deux phrases isolées dont il dénature absolument le sens, et qu'il choisit de façon à irriter contre le chansonnier la presse tout entière, la plus grande puissance des temps modernes.

Voici, par exemple, une de ces phrases :

Quand on pense à qui l'on doit ces affreux effets de la dépravation morale et intellectuelle, on est tenté de maudire les instruments de liberté qui nous sont confiés.

Et voici le commentaire de M. Pelletan :

Les instruments de liberté, ce sont les journaux : BÉRANGER VEUT QU'ON LES METTE EN RÉGIE.

C'est aux honnêtes gens à apprécier l'emploi de ces moyens dont jusqu'à ce jour on n'avait guère usé dans le parti auquel M. Pelletan se cramponne de toutes ses forces.

Toutefois, nous reproduirons la réponse de M. Boiteau. Elle est vraie, et nous citons volontiers M. Boiteau, quand nous savons personnellement qu'il a bien compris la pensée du chansonnier, ou qu'il s'appuie sur des textes irréfutables.

Là où les efforts de Zoïle sont le plus visibles, c'est quand il ramasse tout ce qu'il peut [1] de phrases où Béranger accuse le journalisme de ne pas remplir sa mission et de ne point mériter à l'ordinaire une estime égale à celle dont il

[1] Il en ramasse *trois* tout au plus.

devrait jouir. On espère que tous les journaux de France, sans aller aux preuves, vont mitrailler l'homme qui médit de leur puissance si souvent inutile. Mais il faut tout lire pour comprendre quelles justes pensées expriment les lettres de Béranger. S'il est rigoureux, c'est que tel journal a vanté l'assassinat politique, c'est que tel autre a critiqué à tort et à travers des actes du gouvernement qu'on ne devait pas blâmer, c'est que tel autre oublie de donner au peuple les idées saines que son programme lui promettait. M. Pelletan pense-t-il que les pages de journal où se trouvent ses derniers articles sont dignes de la vénération universelle ? etc [1].....

Hélas ! combien la haine est mauvaise conseillère ! Combien l'esprit étroit de parti bouleverse toutes les notions d'équité ! Il aveugle sans pitié un homme intelligent, et le conduit à écrire les choses les plus incroyables, à regarder comme un crime ce qui est digne d'éloge pour tout le monde. Qu'on écoute plutôt M. Pelletan, lorsqu'il en vient, faute de mieux et ne sachant plus où se raccrocher, à dénoncer Béranger pour les méfaits suivants :

1° IL N'A PAS CHANTÉ L'EMPIRE TRIOMPHANT !

Cette accusation paraît prodigieuse au premier abord, mais l'aveu est précieux et nous l'enregistrons. Oui, M. Pelletan a écrit, dans un moment d'absence :

Austerlitz tonne, le roi de Rome vient de naître, voilà le moment de chanter [2], de raconter l'enthousiasme de la

[1] *L'équité de M. Pelletan.*

[2] « Croirait-on qu'il y a peu de temps quelques-uns de ceux qui ont injurié jadis la mémoire de Napoléon, ont eu l'idée de me reprocher d'avoir attaqué ce grand homme au moment de sa chute par cette chanson du *Roi d'Yvetot ?* Ils feignent d'oublier qu'elle courut plu-

nation ! Eh bien ! non ; pas un chant dans sa poésie, pas un mot dans sa *Correspondance* sur qui que ce soit, sur quoi que ce soit, pas même sur *Catin*, qui entre dans Vienne un matin..... *Attendait-il donc que l'Empire mourût pour en comprendre le mérite?*

N'est-ce pas charmant? et ne devons-nous pas remercier M. Pelletan de cet hommage rendu à Béranger? Aux yeux de M. Pelletan, on ne peut logiquement chanter l'Empire qu'au moment où « Austerlitz tonne. » Aux yeux de Béranger, c'est un peu différent, et le chansonnier attend Sainte-Hélène pour « flatter l'infortune. » M. Pelletan n'a pas compris ce qu'il écrivait.

2° Il ne s'est pas contenté de la liberté que la Restauration nous avait apportée.

Cette seconde accusation paraît presque aussi précieuse que la première, et nous porte à croire que M. Pelletan, ayant la liberté de parler à la tribune et d'écrire à peu près à sa guise dans les journaux, se serait assez accommodé du régime constitutionnel de 1815 à 1830, sans demander rien de plus. Écoutons M. Pelletan :

L'Empire avait singulièrement *raccourci* (?) la ration de

sieurs mois avant les victoires de Lutzen et de Bautzen, *que ces messieurs auraient célébrées sans doute, s'ils avaient pu alors tenir une plume.* » (*Ma Biographie*).

« ..... Le *Roi d'Yvetot* était bien réellement une satire excellente ; personne ne s'y trompa, ni le public, ni l'Empereur qui ne s'en fâcha pas. *Béranger a fait le contraire de ce qu'on fait, et le sénat d'alors et bien des gens complices du sénat : il a averti le souverain debout et glorifié le souverain tombé.* (E. Bersot, *Littérature et morale*).

liberté. Béranger avait supporté la diète avec un calme stoïque, et maintenant qu'en fait de liberté la Restauration ramenait une abondance au moins relative, il lui reprochait de ne pas donner assez de liberté..... Il trouvait qu'une première faveur engage à une dernière, jusqu'à ce que, de part et d'autre, on n'ait plus rien à refuser, ni à demander. Béranger avait appris à raisonner ainsi à l'école de Frétillon.

On le voit, M. Pelletan trouve Béranger *trop exigeant sur le chapitre de la liberté*. Nous nous doutions bien qu'à cet égard l'auteur de la brochure n'appartenait pas « à l'école de Frétillon. » Heureusement ce n'est pas une perte irréparable pour la démocratie qui a plus grand appétit, en fait de liberté, que cet écrivain fougueux et ce démocrate si sage. Elle pense, avec Frétillon, sur cette grave question, « qu'une première faveur engage à une dernière, jusqu'à ce que, de part et d'autre, on n'ait plus rien à refuser, ni à demander. Et si c'est « à l'école de Frétillon » que la démocratie « apprend à raisonner ainsi, » nous en remercions Béranger.

3° Il a refusé la croix d'honneur, — il a refusé un fauteuil a l'Académie, — il a refusé une place après la révolution de Juillet.

Jusqu'à présent, on avait parfois accusé les hommes politiques de sacrifier soit les convenances morales, soit leur absolue indépendance, ou même une partie de leurs convictions, au désir de mériter des honneurs qui, bon gré mal gré, s'achètent toujours par quelques concessions. En voyant l'opposition mener, non-seulement à la popularité, mais encore aux académies et aux ministères ou aux bonnes places grassement rétribuées dont les

ministres disposent en faveur de leurs amis, on avait pu suspecter parfois l'entier désintéressement des plus farouches tribuns du peuple, et parfois encore constater que la démocratie était une carrière comme une autre, où, suivant les circonstances, on obtenait un avancement rapide.

M. Pelletan, brillant émule des médecins de Molière, a changé tout cela. Maintenant on porte le cœur à droite, et, quand on a servi la démocratie et combattu pour le peuple contre les rois, on est coupable d'avoir repoussé toutes les distinctions, toutes les sinécures, dont les rois, leurs ministres ou leurs académies disposent. M. Pelletan, qui réclame à si grand bruit et avec tant de raison la liberté, refuse au chansonnier le droit de n'avoir rien été. Quelle est donc la liberté que M. Pelletan demande, si la liberté de repousser « places, titres et croix » est interdite de par ce singulier démocrate.

Suivant lui, Béranger a refusé la croix, afin de « marquer sa place à part dans la littérature, de distinguer précisément son nom par l'absence de distinction. Aussi quelque compère ne manquera pas de chanter : Honneur à Béranger, car il n'a rien à sa boutonnière[1]. »

[1] Néanmoins le même M. Pelletan, s'adressant à ses électeurs, lors du scrutin des 13 et 14 décembre 1863, dans la 9e circonscription, termine sa profession de foi en disant de lui, comme éloge suprême, qu'il est *« un homme qui n'a jamais voulu ni places, ni honneurs! »* A quelle école le candidat a-t-il appris à se VANTER des vertus qu'il honnit chez Béranger? — « Les places et les distinctions n'allaient ni » à mes goûts, ni à mon caractère, et c'est pourquoi je ne les ai pas » recherchées. *Cependant me suis-je vanté de ma modération! Ai-je*

C'est au moment où les croix pleuvent sur les gens de lettres, où le désir d'être décoré, gagnant de proche en proche tous ceux qui tiennent une plume, jette dans les bras du gouvernement un grand nombre de jeunes et de vieux écrivains alléchés par l'appât de cette vulgaire distinction, que M. Pelletan a formulé ce reproche insensé. Il n'a pas compris l'immense service qu'on aurait rendu aux lettres, à leur indépendance vraie, à leur dignité réelle, en portant un décret ainsi conçu : — Jamais un écrivain ne sera décoré pour ses écrits. La même raison, s'écrie le pamphlétaire, engage Béranger à « repousser la candidature de l'Académie... La modestie ainsi comprise n'est qu'une vanité retournée. » Mais M. Pelletan a gardé pour la fin son plus naïf aveu.

Béranger, dit-il, après la révolution de Juillet a refusé une place dans la crainte de subir « le contrecoup de la politique de l'homme d'État qui l'aurait *enrôlé* et *retenu comme un otage* dans un ministère. »

En effet, M. Pelletan, vous n'avez jamais dit plus vrai, ni fait un plus grand éloge du chansonnier. Il n'a pas voulu qu'on l'*enrôlât,* il n'a pas voulu devenir l'homme-lige d'un ministre qui pouvait faire des fautes et méconnaître à son tour les intérêts du peuple et de la Révolution; il n'a pas voulu s'inféoder à un parti, même au sien, de telle sorte qu'il fut obligé de défendre ses sottises, d'approuver ses erreurs, de sacrifier un jour la grande politique du

» *fait retentir les journaux de mes refus désintéressés*, » écrivait le chansonnier à M. Lebrun? (V. 2e partie, M. Sainte-Beuve, p. 99.)

progrès à la petite politique des amitiés personnelles ou des intérêts individuels.

Ce sont de bien tristes serviteurs de la démocratie que ceux qui avouent ainsi combien peu ils ont le sentiment et l'intelligence de l'indépendance, et qui prendraient, le cas échéant, l'avénement de leurs amis au ministère, pour le triomphe de la démocratie elle-même.

M. Pelletan ajoute encore que, pour la même raison, c'est-à-dire pour se distinguer, Béranger « affecta toujours la pauvreté et habita toujours un appartement modeste, etc. [1]. »

Mais à quoi bon discuter de semblables accusations? Ne suffit-il pas de les signaler? Leur valeur et l'esprit qui les a dictées sont connus depuis longtemps, et, au XVIIIe siècle, Duclos, historiographe de France, écrivait, en pensant probablement à un M. Pelletan de l'époque :

Les hommes sont, dit-on, pleins d'amour-propre, et attachés à leur intérêt. Partons de là. Ces dispositions n'ont par elles-mêmes rien de vicieux, elles deviennent bonnes ou mauvaises par les effets qu'elles produisent. C'est la séve des plantes, on n'en doit juger que par les fruits. Que deviendrait la société, si on la privait de ses ressorts; si l'on en retranchait les passions? Qu'importe en effet qu'un homme ne se propose dans ses actions que sa propre satisfaction, s'il la fait consister à servir la société? Qu'importe que l'enthousiasme patriotique ait fait trouver à Régulus de la satisfaction dans

[1] « A plus de 40 ans, je n'avais en hiver que de l'eau glacée pour tous les usages, et une vieille couverture dont je m'affublais lorsque, dans les longues nuits, me prenait l'envie de griffonner quelques rimes. » (*Ma Biographie*).

le sacrifice de sa vie? La vertu purement désintéressée, si elle était possible, produirait-elle d'autres effets? *Cet odieux sophisme d'intérêt personnel n'a été imaginé que par ceux qui, cherchant toujours exclusivement le leur, voudraient rejeter le reproche qu'eux seuls méritent sur l'humanité entière.* Au lieu de calomnier la nature, qu'ils consultent leurs vrais intérêts, ils les verront unis à ceux de a société [1].

Nous ne nous amuserons pas plus longtemps à suivre M. Pelletan. Nous en avons dit assez pour démontrer la mauvaise foi constante de cet écrivain au sujet de Béranger, et nous avons relevé quelques-uns des aveux précieux, quelques-unes des étranges naïvetés, auxquels le besoin de soutenir une mauvaise cause et l'absence de notions justes sur les devoirs de l'homme public ont entraîné l'auteur du libelle.

Chaque mot de cet écrit est une erreur ou une fausseté flagrante. Par là, il se distingue de toutes les autres attaques portées contre Béranger. Les opinions d'adversaires politiques expliquaient les unes; les autres provenaient, comme celles de MM. Renan et Proudhon, du point de vue particulier adopté par le philosophe ou le révolutionnaire. M. Pelletan seul a déployé une animosité personnelle bien visible; seul il a osé, devant un public, ayant les pièces du procès sous les yeux, inventer un Béranger de fantaisie, affirmer des faits controuvés, tronquer des textes qui se trouvent dans toutes les mains, commenter à sa manière des intentions dont il connaissait, lui aussi, l'entière pureté. Ce

[1] *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, par M. Duclos, historiographe de France, l'un des 40 de l'Académie française, etc.

pamphlet restera comme un monument d'audace malheureuse [1].

Je sais bien que, parlant des esprits qu'il divise en *lyriques* et en politiques, il a dit des premiers, parmi lesquels il se classe — cela se voit assez à son enthousiasme :

Ils ont souvent des chutes profondes, ceux-là, des défaillances, des retours, des *pages difficiles*, dans leur biographie, à *tourner plutôt qu'à lire*; car ils oublient de compter avec les réalités (lisez : avec la vérité), les étiquettes, les bienséances et les hypocrisies de l'existence.

Je sais bien qu'il a dit encore :

Nous avons porté témoignage sur Béranger, *la main levée*, sans haine comme sans faiblesse. *Le vent courbe en ce moment plus d'une tête, qui donc reste le mieux debout?*

Mais à ceux qui pourraient se laisser toucher par ces mouvements oratoires et y chercher la preuve d'une conviction profonde, sinon raisonnée, nous ferons observer que ces phrases sont de simples phrases à effet, des sortes de *clichés* littéraires, dont M. Pelletan use souvent lorsqu'il veut *empoigner* son public. Ainsi il termine presque par les mêmes mots une de ses dernières brochures intitulée : *Le* 31 *Mai* [2], et s'écrie, en 1863 comme en 1860 :

Autant qu'un autre, plus qu'un autre, dans cette rapide destruction d'un être qu'on appelle l'existence, on a pu avoir

[1] Aussi qu'est-il arrivé? C'est que la réaction contre Béranger s'arrêta net après la publication de M. Pelletan. Les indifférents protestèrent, et les adversaires parurent quelque peu honteux. Ils rougirent, comme les Girondins rougissaient de siéger à côté de certains Montagnards.

[2] Paguerre, 1863.

ses heures troublées, *ses pages de la vie qu'on aime mieux tourner que relire ;* mais, pour peu qu'on ait encore la chance de *lever la main* pour la démocratie, etc..... *Le vent peut souffler, il nous trouvera debout.*

Avis aux naïfs qui prennent les figures de rhétorique pour des sentiments.

Du reste, dans cette même brochure, M. Pelletan se condamne assez sévèrement, et juge, sans le vouloir, sa conduite envers le chansonnier, lorsqu'oublieux de son propre passé, il écrit :

> La violence, après tout, n'est qu'une preuve de faiblesse. La colère consume et n'éclaire pas ; si la démocratie veut rentrer en grâce avec la fortune, qu'elle commence à rentrer en grâce avec elle-même ; elle a eu ses erreurs, qu'elle en fasse une gerbe et qu'elle y mette le feu. Plus de divisions de mots, ni de querelles dans les rangs ; *car à qui peuvent-elles servir ? Ce n'est pas sûrement à notre idée.*

Non, certes, de pareilles divisions ne servent pas à l'idée démocratique ; mais on peut adresser cependant de plus graves reproches à l'auteur de ce pamphlet injurieux, et M. Pelletan, plus coupable qu'il ne se l'imagine, a commis tout à la fois une mauvaise action et donné un mauvais exemple.

Qu'on ne nous accuse pas d'exagération ; qu'on ne vienne pas nous dire : — Vous avez connu Béranger, vous l'aimiez ; votre sympathie pour l'homme et sa politique vous égarent à votre tour, et vous tombez dans un excès contraire, mais aussi blâmable, en jugeant avec tant de sévérité la brochure de M. Pelletan.

Il ne s'agit pas ici de Béranger, il s'agit de loyauté absente et de justice outragée ; il s'agit même de la morale, objet des grandes phrases du libelliste,

de la morale qui veut qu'on la respecte en tout, partout et toujours. Mettons le chansonnier de côté, élargissons la question autant que possible, et demandons aux honnêtes gens de tous les partis, depuis quand l'insulte et la calomnie sont des armes permises. Nous comprenons parfaitement qu'on n'admire point Béranger, qu'on ne partage pas ses convictions. Chacun entend à sa manière le rôle de l'homme public, et possède sa panacée universelle pour les maux de l'humanité; aussi avons-nous tous le droit et le devoir de discuter les hommes en réputation, d'apprécier leur talent et leur influence. Si M. Pelletan s'était contenté de dire : — Je n'aime pas Béranger, la simplicité de son talent qui ne relève de personne, l'unité rare de cette vie en dehors de toutes les ambitions mesquines, me semblent peu naturelles : je crois à du parti pris chez cet homme, — nous aurions compris les doutes et l'antipathie du critique. En effet, « il y dans le monde deux races d'esprits : » les esprits sérieux et sensés, les esprits emphatiques et passionnés; les esprits originaux et les esprits de seconde main ; ceux qui pensent par eux-mêmes, et ceux qui pensent par les autres ; ceux qui ont des idées et ceux qui ont des formules ; ceux qui font de la logique et ceux qui font de la rhétorique.

Quand, en parlant des dernières élections, on écrit dans ce style :

Le 31 mai, la France votait..... Le ciel avait ce jour-là un air de fête; le soleil avait voulu être de la partie [1]; le printemps semblait revenir de l'exil.

[1] On se rappelle qu'il a plu pendant presque toute la journée ! Mais

Le peuple de Paris *rayonnait comme le soleil; il avait mis la main là,.... l'artère battait toujours* [1]. Il avait je ne sais quel instinct secret que, de ce 31 mai, obstinément historique, il allait faire encore une date de l'histoire.

Le scrutin était ouvert, l'urne était *béante* sur le bureau, j'allais dire sur l'*autel*. La foule *approchait* [2] de la *pâque civique* avec une sorte d'émotion. *L'ombre de* 89 *la regardait voter*. On voyait à la physionomie de chacun qu'il avait quelque chose sur la conscience.

quand, disons-nous, avant de raconter un événement historique aussi grave que les dernières élections de Paris, on met de la partie le soleil, et le printemps « revenu de l'exil; » quand on fait « rayonner » le peuple; quand on nous parle « d'urne béante, » « d'autel, » « de pâque civique, » et qu'on n'oublie pas même « l'ombre de 89 » regardant voter les électeurs; quand, en douze lignes, on accumule toute cette friperie d'images usées pour avoir trop servi et depuis longtemps mises au rebut parce qu'elles ne signifient plus rien; quand, au lieu d'exprimer simplement la portée des événements — et ils en valaient la peine, — on s'attarde au milieu de tous les lieux-communs qui transforment une brochure politique en une pâle amplification de rhétorique, il est évident qu'on n'a pas le secret du style nerveux et nourri, de la phrase sobre et nette.

qu'importe?... « Le soleil se mettant de la partie » est un de ces *clichés* connus qui produisent toujours leur effet, comme « le printemps revenu de l'exil. »

[1] Cela veut dire, en termes simples, que le peuple de Paris se tâtait le pouls.

[2] S'approchait, si vous le voulez bien.

Le style, c'est l'homme, a dit Buffon. Que penser alors d'un homme qui écrit ainsi ? N'est-il pas à craindre que la banalité pompeuse de l'expression n'annonce l'absence d'idées originales, et que cette phraséologie surannée ne recouvre des sentiments d'emprunt ? — Nous ne voulons pas dire que M. Pelletan manque de sincérité dans ses convictions, et nous ne retournerons pas contre lui l'arme dont il a voulu transpercer le chansonnier[1]. Loin de nous de pareils procédés ; mais on peut être sincère, en n'étant qu'un écho. D'un autre côté tout se tient dans l'individu, et quand on aime l'enflure on l'aime partout, dans la vie comme dans le style.

Qu'on lise M. Pelletan, et qu'on lise Béranger, et l'on s'expliquera l'antipathie du premier contre le second. Un monde les sépare ; ils ne parlent point la même langue, ils ne peuvent s'entendre. De là, résulte que M. Pelletan, incapable de simplicité, s'est trouvé choqué de la simplicité du chansonnier, et l'a niée faute de la comprendre. Ainsi que la plupart des hommes, il s'est pris lui-même pour modèle, s'est opposé au chansonnier, et a con-

[1] Du reste, nous devons le déclarer ici, nous ne connaissons nullement M. Pelletan, nous ne l'avons même jamais vu, et nous ne prétendons pas porter sur l'homme en général un jugement absolu et définitif. Peut-être aux yeux de ceux qui l'ont fréquenté, a-t-il des qualités qui rachètent les torts graves de sa conduite envers Béranger ; peut-être cette conduite n'est-elle que la coupable erreur d'un esprit « *lyrique,* » peut-être aussi n'est-elle que le faux calcul d'un homme de parti oubliant qu'on ne doit servir la vérité que par la vérité. — Tout cela est possible ; mais, sur la question du chansonnier, la seule que nous ayons à traiter dans ce travail, M. Pelletan mérite la sévérité de tous les honnêtes gens.

damné, chez ce dernier, les vertus dont M. Pelletan n'avait pas la recette.

Au point de vue politique l'accusateur n'a pas suivi une autre méthode. M. Pelletan se meut dans un horizon fort étroit et tel que son esprit peut l'embrasser. Tout ce qui dépasse cet horizon restreint, il cesse de le voir et le déclare non avenu. Il fait de la politique au jour le jour, et c'est une excellente politique, car elle a son utilité incontestable [1]; toutefois elle aurait son inconvénient, si des génies plus larges ne portaient leurs regards au delà du présent vers l'avenir. Cette petite politique quotidienne risque de se perdre dans les détails, les questions de personnes, et ne prévoit jamais les obstacles inattendus qui se dressent devant elle le lendemain de la victoire. Il arrive aussi que les hommes à courte vue finissent par se croire le centre de l'univers, confondent leurs passions avec les besoins du genre humain, leur notoriété avec le triomphe de leurs principes, et croient le monde sauvé quand eux ou leurs amis parviennent au pouvoir. Béranger voyait et jugeait autrement. Ce qui le préoccupait c'était le résultat final. Il l'appelait de tous ses vœux, mais il distinguait les escarmouches qui le préparent ou le retardent, des principes éternels qui feront le salut de la Révolution. Si M. Pelletan s'était contenté de dire : — Cette politique n'est pas la mienne, je la crois dangereuse; il en est une autre, elle a toutes mes sympathies : en son nom je juge

[1] Quand elle est intelligente et faite comme l'entendait Béranger de 1815 à 1830.

et je blâme celle du chansonnier, — nous aurions compris les restrictions de l'écrivain.

Malheureusement M. Pelletan a prouvé, en cette triste circonstance, qu'il n'obéissait pas à des convictions même étroites et bornées. — Qui le devinerait? il a rêvé de faire de la diplomatie et de frapper, à travers le chansonnier, d'autres adversaires qu'il n'avait pas le courage de nommer. Écho, nous l'avons dit, dans son style et dans ses idées, car il appartient à la race pâle des imitateurs et des disciples, il fut encore un écho dans sa haine contre le poëte populaire. On disait autour de lui : — Béranger a créé la légende impériale, Béranger n'a pas cru que la République de Février fut née viable, Béranger a subi les honneurs officiels d'un enterrement payé par la liste civile ; donc Béranger a contribué au retour du régime impérial, donc il a vu la République tomber avec joie, donc le second Empire l'a hautement adopté, et M. Pelletan, sans croire à toutes ces assertions, car il avait sous les yeux des preuves surabondantes du contraire, a taillé sa plume, heureux d'avoir un bon prétexte pour combattre l'homme qu'il n'aimait pas. Il s'imagina même qu'il accomplirait un acte de machiavélisme politique, s'il traînait dans la boue le chansonnier patroné, après sa mort, par M. le préfet de police. Espérant peut-être se hisser sur le piédestal vacant où la popularité avait jadis placé Béranger, il n'a pas compris qu'il jouait le jeu d'autrui et compromettait le drapeau sous lequel il se pavane. Homme de parti, dans le plus mauvais sens du mot, il a voulu, à coup sûr, donner des gages à

son parti, et s'y rendre utile en allant de l'avant.

Il a joyeusement endossé la responsabilité de l'exécution publique du poëte national ; il y a mis toute son ardeur et toute son éloquence, avec un rare acharnement et une merveilleuse maladresse. Que voulez-vous ? aux opinions qu'il défend, M. Pelletan n'apporte aucun lustre : il en reçoit, il le sent, et voilà pourquoi il ne cesse de « *lever la main* » pour elles, avec tant de bruit et d'ostentation. C'est par elles qu'il existe. Seul, il ne représenterait rien ! soldat de la démocratie, la démocratie lui prête un reflet et lui donne l'apparence de la vie. Mais, en dessinant une ignoble caricature de Béranger, en se livrant à cette débauche de calomnies qu'il a intitulée : *Une étoile filante*, il a dépassé le but et foulé aux pieds des principes respectés de tous les honnêtes gens. Ce n'est pas Béranger qu'il a méconnu et outragé, c'est l'honneur et la justice, l'honneur qui exige que l'on parle selon sa conscience et non selon sa colère, la justice qui aime la vérité et repose sur la bonne foi. Il a emprunté aux hommes du passé leurs plus mauvaises traditions ; il a voulu appliquer le précepte de Basile : Calomniez, il en reste toujours quelque chose. Il a cru naïvement qu'il tromperait, si non la postérité, du moins les contemporains, et qu'il transformerait, aux yeux du peuple, l'ami fidèle du peuple en un misérable digne du mépris public. Au poëte mort, qui, toute sa vie, avait prêché les idées républicaines et le progrès révolutionnaire, qui avait donné de grands et féconds exemples de désintéressement, qui avait consacré les dernières années de sa vieillesse à

sauver du bagne et de la déportation ses coréligionnaires politiques et ceux de M. Pelletan, il a osé reprocher l'hypocrisie, l'avarice et la lâcheté. Il ne s'est pas douté qu'il insultait la nation tout entière en faisant de l'homme qu'elle avait le plus universellement aimé pendant quarante ans, un type de toutes les bassesses et de tous les honteux calculs. Il ne s'est pas douté qu'il blessait la Révolution dans un de ses plus intègres représentants, en attachant au pilori le poëte national, celui qui s'était toujours adressé à la foule d'en bas, qui avait toujours été volontairement son chansonnier, au lieu d'être le chantre des salons et des académies. Il ne s'est pas douté qu'il nuisait à son propre parti, qu'il souillait son drapeau, en apprenant à la France qu'un démocrate ne reculait pas plus qu'un écrivain de l'*Univers religieux* ou du *Figaro*, — la succursale facétieuse du *Monde*, — devant les assertions mensongères, les citations tronquées, les interprétations sciemment erronées et les procédés d'Escobar.

Quand on appartient à la grande armée du progrès et de la Révolution, quand on « *lève la main* » pour la démocratie, il faut, défenseur de la vérité, respecter d'abord la vérité, il faut que cette main qu'on lève ne se soit jamais levée pour un mensonge. Il faut montrer plus d'équité et plus de loyauté que ses adversaires, songer que le public jugera de nos opinions d'après ce que nous serons, et lui apprendre que les nobles principes font les intelligences plus larges, les cœurs meilleurs. Aux bonnes causes, il ne faut pas apporter de mauvais arguments, ni compromettre l'idée que nous ser-

vons par le dangereux alliage des petites habiletés qui ne trompent personne, et des mesquines inimitiés qui nous abaissent au rôle de Zoïle.

En admettant, ce qui est faux, que Béranger eût chanté l'Empire, aimé « la gloire et la République à distance, » qu'est-ce que cela prouverait? Cela ferait-il que Béranger ait été mauvais fils, mauvais père, égoïste, préoccupé du seul désir de se distinguer à tout prix, faux pauvre et faux philanthrope? Cela empêcherait-il qu'il ait été modeste, sans ambition personnelle, sincèrement ami du peuple? Vous pourriez regretter qu'il n'ait pas mis au service des idées que vous croyez bonnes et vraies son talent et son influence. Mais, démocrate de peu de foi, le triomphe de la démocratie, suivant vous, tient-il à si peu de chose, qu'il faille absolument salir, déshonorer la mémoire d'un chansonnier qui aurait, comme vous le dites, créé la légende impériale et renié la République? Quoi, l'avenir du monde serait-il en danger parce que Béranger aurait eu des vertus réelles en étant bonapartiste, et supposez-vous bonnement, si ces vertus ont existé, que vous les aurez supprimées en les niant en style déclamatoire?

Non, vous ne l'avez pas cru, vous n'y avez pas même réfléchi. Vous n'avez pas songé au lendemain. Et, — cela ne montre-t-il pas bien la portée de votre esprit? — lorsque vous écriviez cette brochure qui abaisse votre caractère, qui a péniblement surpris quelques-uns de vos amis et tous ceux qui croient que le premier devoir d'un homme est le respect de soi-même et des autres, vous n'avez vu qu'un tour à

jouer, l'occasion de faire une niche à des adversaires politiques, une façon d'attaquer des hommes et des choses que vous détestez. Vous pouviez vous y prendre mieux et autrement; la haine n'est point de la politique. Au lieu de sacrifier aux besoins de votre guerre d'opposition du jour l'homme le plus aimé du siècle et l'un des plus honnêtes; au lieu, comme nous l'avons expliqué ailleurs [1], de donner à vos adversaires l'appoint de cette immense popularité, vous deviez, mais cela demandait un courage réel et un dévouement intelligent à votre drapeau, revendiquer hautement cette gloire nationale : vous le deviez, au nom de la vérité, ou —ce qui vous touchera davan-peut-être — au nom de votre intérêt personnel. De la sorte, vous eussiez évité d'offrir au peuple un mauvais exemple, de lui enseigner comment on nie les services qu'on ne veut pas reconnaître, et de justifier d'avance toutes ses injustices par l'éclat de votre ingratitude. Vous eussiez évité aussi de le démoraliser en le rendant sceptique, en essayant de lui démontrer que d'égoïstes prétentions et des ambitions sottes se cachent dans le cœur de ceux qui parlent en son nom et prêchent pour ses droits. Si, grâce à vous, il cessait de croire à la sincérité, au désintéressement du chansonnier; pensez-vous qu'il croirait plus volontiers à votre sincérité, à votre désintéressement? qu'il admirerait, plus que les chansons qui l'ont consolé si longtemps, vos brochures qu'il ne comprend pas et qu'il ne lit guère?

Peu rassuré sur la bonté de votre cause et la mo-

[1] Voir 2e *partie*, M. SAINTE-BEUVE, pages 123 à 125.

ralité de votre œuvre, vous vous écriez à la fin de votre libelle :

Voyez son parti, veut-on le juger par qui l'attaque et par qui le défend? Nous admettons la question ainsi posée; nous acceptons sans forfanterie la comparaison. Le vent courbe en ce moment plus d'une tête, qui donc reste le mieux debout?

Avec vous je compte MM. de Pontmartin et Veuillot, le *Figaro*, tous les ennemis de la démocratie. Du parti démocratique, M. Louis Ulbach, seul, vous a défendu. C'est un nom que je regrette de trouver auprès du vôtre dans cette guerre malheureuse, mais l'erreur accidentelle, l'antipathie surtout littéraire d'un homme d'esprit et de talent, que son amitié pour vous rend indulgent même pour vos écrits, ne justifie pas ce superbe défi, destiné à rappeler, avec une ostentation qui sied mal au devoir, que « vous restez debout. » D'ailleurs M. Ulbach se sépare de vous sur le point important, le caractère du chansonnier, et le spirituel collaborateur de la *Revue de Paris* a fait imprimer en toutes lettres :

Pour notre part, nous croyons à la modestie réelle de Béranger, parce que nous croyons à son bon sens..... Il a du talent, de l'esprit, de la verve, de la chaleur. C'est un brave patriote; il mérite d'être honoré, respecté comme un littérateur de second rang. *Sans ambition, il fut d'accord avec ses œuvres; c'est là un mérite qu'il faut reconnaître*, etc.

C'est juste le contraire de l'opinion de M. Pelletan. Ainsi le seul partisan de M. Pelletan témoigne encore, quand on l'interroge, contre M. Pelletan. Nous disons le seul partisan, car M. Proudhon ne saurait compter parmi les ennemis réels du chansonnier, et

son étude sincère, consciencieuse, reste la satire et la condamnation des articles bilieux de l'ancien écrivain de la *Presse*.

Mais, sans parler de tous ceux qui ont défendu Béranger, et dont nous allons bientôt mettre la liste et les arguments sous les yeux de nos lecteurs, nous signalerons ici, à M. Pelletan, un homme qu'il ne récusera pas. Cet homme est l'ami personnel du pamphlétaire, et jamais personne n'a pu douter de la fermeté inébranlable de ses convictions, de la dignité persistante de sa conduite politique. Autant que M. Pelletan il aime la démocratie; il la sert sans arrière-pensée, sans intérêt personnel, sans faiblesse, sans hésitation ni lassitude. Cet homme s'appelle M. Laurent Pichat : il « reste debout » et, parlant de Béranger, il écrit :

Toutefois, il n'y aura pas eu beaucoup d'existences, en ce siècle, plus dignes de servir d'exemple et d'être proposées comme modèle. Le désintéressement le plus pur fut la loi de cette vie si longue. La sage médiocrité et la pauvreté sacrée furent les hôtesses de Béranger. A une époque de corruption et de cupidité comme la nôtre, cet homme vécut et mourut sans un mauvais désir, sans envie, satisfait du pain quotidien, léguant à la génération qui lui survit l'enseignement de soixante-dix années d'intégrité souriante. Il sut vaincre le plus redoutable ennemi, le besoin..... Béranger domina les idées morales de son temps, en se faisant une gloire de ce dont la foule a honte, et le modeste chansonnier qui subit trois condamnations pour « outrage à la morale publique et religieuse » pratiqua l'Évangile dans ce que sa doctrine a de plus pur et de plus méconnu, dans son respect pour la pauvreté [1].

[1] Les *Poëtes de combat*. 1 vol., chez Hetzel.

Qu'en pense M. Pelletan ?

Moi, je pense qu'un homme de cœur et de conviction ne trempe pas dans les petits complots ; que M. Laurent Pichat n'a plus besoin de donner de gages à son parti, qu'il aime l'équité autrement qu'en paroles, qu'il se sent assez fort et qu'il croit assez en l'avenir de la démocratie pour oser être juste et appliquer la morale de la religion qu'il prêche.

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA

Page 55, ligne 4, au lieu de : *aperçu*, lisez : *perçu*.

Page 67, ligne 2, au lieu de : *à beaucoup qu'il aime*, lisez : *à beaucoup, qu'il aime*.

Page 330, ligne 25, au lieu de : *condamnaient*, lisez : *condamnent*.

Page 337, ligne 27, au lieu de : *M. Pelletan il*, lisez : *M. Pelletan : il*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.

A LA MÊME LIBRAIRIE

HISTOIRE

DE LA

CONFÉDÉRATION SUISSE

PAR

J. DE MULLER, GLOUTZ-BLOZHEIM ET J.-J. HOTTINGER

Traduit de l'allemand et continué

PAR

CH. MONNARD ET L. VULLIEMIN

Paris, 1851. 19 vol. in-8° . . . . 45 fr.

LES ORIGINES INDO-EUROPÉENNES

OU LES ARYAS PRIMITIFS

ESSAI DE PALÉONTOLOGIE LINGUISTIQUE

PAR

A. PICTET

2 beaux volumes grand in-8°, couronnés par l'Institut . . . 30 fr.

Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.